
Stanford University Libraries
3 6105 025 681 029





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CONDILLAC.

TOME X.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Galba.

PENDANT les guerres civiles qui ont ruiné le gouvernement républicain, les généraux étaient au moins assurés de l'obéissance des troupes. Elles se donnaient à eux; mais elles n'avaient pas encore perdu tout esprit de subordination; et, à quelque récompense qu'elles osassent prétendre, elles n'imaginaient pas que le pillage de Rome même dût être le prix de leurs services; elles conservaient encore quelque respect pour la capitale de l'empire.

Quel était l'esprit des troupes à la mort de Néron.

68.

Tout a changé : le despotisme sanguinaire d'une suite de tyrans a effacé jusqu'aux noms des anciennes familles, et une longue servitude a achevé d'étouffer tout sentiment. Un sénat avili, un peuple esclave, et des richesses immenses, voilà ce que Rome offre à l'avidité des soldats; ils en sont déjà les maîtres; ils n'ont pas besoin de cou-

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Galba.

Quel était l'esprit des troupes à la mort de Néron.

68.

PENDANT les guerres civiles qui ont ruiné le gouvernement républicain, les généraux étaient au moins assurés de l'obéissance des troupes. Elles se donnaient à eux; mais elles n'avaient pas encore perdu tout esprit de subordination; et, à quelque récompense qu'elles osassent prétendre, elles n'imaginaient pas que le pillage de Rome même dût être le prix de leurs services; elles conservaient encore quelque respect pour la capitale de l'empire.

Tout a changé : le despotisme sanguinaire d'une suite de tyrans a effacé jusqu'aux noms des anciennes familles, et une longue servitude a achevé d'étouffer tout sentiment. Un sénat avili, un peuple esclave, et des richesses immenses, voilà ce que Rome offre à l'avidité des soldats; ils en sont déjà les maîtres; ils n'ont pas besoin de cou-

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CONDILLAC.

TOME X.

Cet ouvrage se trouve aussi

CHEZ BRIÈRE, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CONDILLAC.

TOME DIXIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE.

PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES, QUAI DES AUGUSTINS, N° 49;
TOURNEUX, LIBRAIRE, MÊME QUAI, N° 13.

MDCCCXXII.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Galba.

Quel était l'esprit des troupes à la mort de Néron.

68.

PENDANT les guerres civiles qui ont ruiné le gouvernement républicain, les généraux étaient au moins assurés de l'obéissance des troupes. Elles se donnaient à eux; mais elles n'avaient pas encore perdu tout esprit de subordination; et, à quelque récompense qu'elles osassent prétendre, elles n'imaginaient pas que le pillage de Rome même dût être le prix de leurs services; elles conservaient encore quelque respect pour la capitale de l'empire.

Tout a changé : le despotisme sanguinaire d'une suite de tyrans a effacé jusqu'aux noms des anciennes familles, et une longue servitude a achevé d'étouffer tout sentiment. Un sénat avili, un peuple esclave, et des richesses immenses, voilà ce que Rome offre à l'avidité des soldats; ils en sont déjà les maîtres; ils n'ont pas besoin de cou-

rage. Les gardes prétoriennes, qui font trembler cette capitale, n'en ont pas; elles sont amollies elles-mêmes, mais elles ont des armes.

Galba avait été proclamé hors de Rome. Les armées apprirent donc qu'elles pouvaient à leur tour vendre l'empire; et les soldats, par conséquent, ne songèrent plus qu'aux prix qu'ils en pourraient retirer. Il leur importera peu de choisir l'empereur, de le connaître même; il leur suffira de le faire; ne voulant un chef que pour vaincre, ne voulant vaincre que pour piller, et ne connaissant plus de maître lorsqu'ils auront vaincu. Nous pouvons prévoir que plusieurs empereurs, créés en même temps, se disputeront le siége de l'empire; que les armées se raviront tour à tour les richesses des citoyens; et que Rome sera plus d'une fois la proie des soldats.

Galba, avant qu'il parvînt à l'empire.

Servius Sulpicius Galba était d'une famille ancienne et illustre. Parvenu aux honneurs avant le temps, il commanda avec différens titres dans plusieurs provinces, et il acquit une réputation qui le fit juger digne de l'empire, tant qu'il ne fut pas empereur. Assez politique pour ne pas donner d'ombrage à Néron, il vécut dans la retraite, jusque vers le milieu du règne de ce prince; ayant ensuite obtenu l'Espagne tarragonaise, qu'il gouverna pendant huit ans, il tint une conduite fort inégale. D'abord occupé de ses devoirs avec zèle, il se relâcha dans la suite, disant que

personne n'est obligé de rendre compte de son oisiveté.

Incapable de choisir ses amis et ses affranchis, il s'accommodait de ceux qui étaient bons, il souffrait ceux qui étaient méchans. Parce qu'il était également faible avec les uns et les autres, il se croyait humain et généreux, quoique cruel lorsqu'il voulait être sévère, et avare lorsqu'il voulait être économe. Il avait soixante-douze ans, lors de son avénement. Avec l'âge, sa faiblesse n'avait pu que s'accroître. Défauts de ce prince.

Vindex était mort; Verginius, qui commandait dans la haute Germanie, s'était refusé aux instances des soldats qui lui offraient l'empire; et, lorsque Galba eut été reconnu à Rome, il força en quelque sorte les légions à lui prêter serment. Les légions de Germanie le reconnaissent malgré elles.

Cependant une conspiration se formait. Nimphidius, collègue de Tigellinus dans la préfecture des gardes, en était le chef; et il songeait à se faire proclamer empereur, lorsqu'il périt dans une sédition des soldats. Conspiration.

Galba aurait donc pu s'apercevoir qu'il ne réunissait pas encore tous les vœux, et que, par conséquent, il avait des ménagemens à garder. Il n'en garda point : il traita durement plusieurs peuples d'Espagne et des Gaules, pour avoir balancé à se déclarer en sa faveur. Il prit en chemin Verginius, lui ôta le commandement, et l'emmena avec lui. Quoique la probité de ce gé- Galba aliène plusieurs soldats. Il ôte le commandement à Verginius

néral fût reconnue, la considération dont il jouissait auprès des troupes le rendit suspect à l'empereur, naturellement soupçonneux.

Il exerce le despotisme avec les soldats.

Arrivé à Rome, ce prince confirma l'opinion qu'on avait de sa sévérité; il fit punir, sans les entendre, ceux qu'on accusait d'avoir trempé dans la conspiration de Nimphidius. Il décima des troupes qui s'obstinaient à vouloir servir dans les légions plutôt que dans la marine; enfin il cassa la cohorte des soldats germains, que les Césars avaient prise pour leur garde, et il la renvoya sans récompense. Il exerçait le despotisme avec les troupes; cette conduite n'était pas prudente.

Ministres qui le gouvernent.

Il était gouverné par trois hommes qui ne le quittaient point, et qu'on nommait ses pédagogues, Icétus, affranchi plus avide qu'aucun de ceux de Néron, Vinius qui mérita la prison sous Caligula, et Laco, homme arrogant, qui paraissait n'avoir d'autres règles que de s'opposer aux conseils qu'il n'avait pas donnés. Mais, pour mieux juger des révolutions qui se préparaient sous ce vieil empereur, il est nécessaire de considérer quelle était la disposition des esprits à Rome, dans les armées et dans les provinces.

Sentimens divers à la mort de Néron.

La fin de Néron avait d'abord causé une joie universelle, parce que le premier mouvement de la multitude est d'obéir à l'impression qu'elle reçoit. Mais comme tous les citoyens n'étaient pas

réunis par un même intérêt, le sénat, le peuple, les cohortes prétoriennes et les armées, se livrèrent bientôt à des sentimens différens.

Les sénateurs crurent qu'ils allaient recouvrer la liberté sous un prince de l'âge de Galba, jugeant qu'il serait plus amoureux de son repos que jaloux de l'autorité. Ils ne prévoyaient pas que ce prince leur donnerait plus d'un maître. Les principaux de l'ordre équestre et la partie la plus saine du peuple étaient dans la même illusion. Cependant Néron emportait les regrets de la populace, à laquelle il ne fallait que des jeux, et ceux encore des hommes qui, perdus de dettes et de débauches, avaient mis en lui toute leur ressource.

Quelques citoyens se faisaient illusion sur Galba.

D'autres regrettaient Néron.

Les gardes prétoriennes, attachées de tous temps aux Césars, ne l'avaient abandonné que parce qu'on leur avait dit qu'il s'était enfui. Elles se reprochaient de s'être laissé surprendre; elles craignaient dans Galba une réputation de sévérité; elles n'attendaient rien de son avarice; et elles présumaient que les faveurs seraient plutôt pour l'armée qui l'avait élu. Non-seulement on ne leur avait rien donné; mais Galba, désavouant les promesses qu'on leur avait faites en son nom, dit qu'il choisissait les soldats, et qu'il ne les achetait pas; mot courageux qui ne convenait ni à son caractère, ni aux temps où il régnait. Enfin la mort de Nimphidius n'avait pas éteint

Dispositions des gardes prétoriennes.

tout esprit de sédition. Les complices de ce chef vivaient dans la crainte d'être découverts et punis ; et en général les soldats désiraient des troubles, pendant lesquels ils feraient valoir leurs prétentions, bien mieux que dans la paix.

Deux meurtres rendent Galba odieux.

Les esprits étaient dans ces dispositions, lorsqu'on apprit les meurtres de Clodius Macer et de Fonteius Capito. Le premier, qui commandait en Afrique, était en effet coupable de révolte, et il avait été tué par ordre de Galba. Le second le fut par ses lieutenans, Cornélius Aquinus et Fabius Valens, qui n'avaient pas reçu d'ordres, et qui l'accusaient d'avoir voulu soulever les légions de la basse Germanie. Bien des personnes pensaient que Capito, plongé dans la débauche, n'était pas capable d'une pareille entreprise. On soupçonnait ses lieutenans de ne l'avoir assassiné que parce qu'ils n'avaient pu lui persuader de prendre les armes ; et on disait que Galba, n'osant approfondir la vérité, les avait approuvés. Quoi qu'il en soit, on reprocha généralement ces deux meurtres à Galba, et il en devint plus odieux.

Les généraux de l'Orient pouvaient aspirer à l'empire.

L'Orient était tranquille ; il y avait sept légions : quatre en Syrie, sous les ordres de Licinius Mucianus, et trois en Judée, sous ceux de Flavius Vespasianus, que Néron avait chargé de la guerre contre les Juifs. Ces deux généraux étaient dans une position à pouvoir aspirer à l'empire, ou du

moins à pouvoir le donner. Nous aurons bientôt occasion d'en parler.

L'Égypte devait se déclarer pour eux.

Depuis Auguste les empereurs gouvernaient l'Égypte par un simple chevalier. Ils n'osaient confier aux premiers citoyens cette province, dont l'abord était difficile, et qui était un des greniers de l'Italie. Afin même d'en ménager les habitans, qui portaient impatiemment le joug étranger, ils avaient voulu que le gouvernement ne parût point changé à leurs yeux, et que le gouverneur en fût comme le roi. Celui même qui commandait dans cette province, du temps de Galba, était un Égyptien, nommé Tibérius Alexander. Elle était soumise, ainsi que l'Afrique, depuis la mort de Macer, ou plutôt elle était tranquille; mais si l'Orient se soulevait, il l'entraînait dans la révolte.

Provinces qui ne faisaient point craindre de révolutions.

Cluvius Rufus, orateur estimé, commandait en Espagne; il n'y avait rien à craindre de sa part : peu expérimenté dans la guerre, il aimait l'étude et la paix. Mais tous les peuples de cette province ne paraissaient pas également bien disposés pour Galba.

Les légions de la Bretagne ne songeaient point à troubler l'empire, soit à cause de leur éloignement, soit parce que c'était assez pour elles de contenir les peuples de cette île.

Quelques provinces, telles que la Mauritanie, la Rhétie, la Norique et la Thrace, étaient cha-

cune trop faibles pour oser la première lever l'étendard de la révolte.

Provinces qui en faisaient craindre.

L'armée d'Illyrie avait offert ses services à Verginius; elle pouvait les offrir à un autre. Mais c'est dans les Gaules et surtout dans la Germanie que les troubles devaient naturellement commencer, parce que c'est dans ces provinces qu'il y avait et plus de forces et plus de mécontentement. Des peuples gaulois, que Galba avait dépouillés de leurs terres, n'attendaient que le moment de la vengeance. S'il paraissait pouvoir compter sur ceux qui avaient suivi Vindex, c'est qu'il les avait déchargés de tout tribut, et qu'il leur avait donné les droits de cité : bienfaits qui excitaient la jalousie des légions de Germanie, et qui, par conséquent, les aliénaient.

D'ailleurs ces légions pensaient que Galba n'oublierait pas qu'elles avaient balancé à le reconnaître, et elles songeaient aux moyens de n'avoir pas à le craindre.

Généraux auxquels Galba les avait confiés.

Les généraux étaient peu capables de les contenir. Hordéonius Flaccus, qui avait succédé à Verginius, commandait l'armée du haut Rhin. Vieux, infirme, sans vigueur, il était généralement méprisé des soldats.

Après la mort de Capito, Vitellius prit le commandement dans la basse Germanie. Fils de ce Vitellius qui se déshonora sous Claude, il avait été élevé auprès de Tibère, auquel il se prostituait;

et il avait contracté de bonne heure les vices les plus crapuleux. Voilà donc le choix que Galba faisait de ses généraux.

Circonstances dans lesquelles les légions du haut Rhin se soulevèrent.

Pendant qu'il négligeait les provinces, il ne gouvernait pas la capitale avec plus de sagesse. Ses ministres, qui abusaient tour à tour de sa faiblesse, semblaient se hâter de profiter d'un règne qui devait être court, et il n'y avait qu'un cri contre leurs rapines. C'est dans ces circonstances qu'il apprit que les légions du haut Rhin avaient brisé ses images, et qu'elles invitaient le sénat et le peuple à proclamer un autre empereur.

Galba adopte Pison.

69.

Le danger était pressant; il ne restait d'autre ressource à Galba que d'associer à l'empire un homme dont les vertus ôteraient tout prétexte aux séditieux : il adopta L. Piso Frugilicinianus.

Mais ce ne fut pas dans le sénat, ce fut dans le camp qu'il fit cette adoption. Il paraissait donc reconnaître que les soldats avaient le droit de faire les empereurs, et cependant il ne leur promit aucune gratification : ignorait-il qu'on ne pouvait se les concilier que par des largesses?

Othon aspire à l'empire.

Othon, que Néron avait envoyé en Lusitanie, s'était le premier déclaré pour Galba; il l'avait accompagné à Rome, dans l'espérance d'en être adopté; et il avait tout tenté pour réussir dans ce projet. Entièrement ruiné, il restait avec des dettes immenses et un luxe qui eût été à charge

cune trop faibles pour oser la première lever l'étendard de la révolte.

Provinces qui en faisaient craindre.

L'armée d'Illyrie avait offert ses services à Verginius; elle pouvait les offrir à un autre. Mais c'est dans les Gaules et surtout dans la Germanie que les troubles devaient naturellement commencer, parce que c'est dans ces provinces qu'il y avait et plus de forces et plus de mécontentement. Des peuples gaulois, que Galba avait dépouillés de leurs terres, n'attendaient que le moment de la vengeance. S'il paraissait pouvoir compter sur ceux qui avaient suivi Vindex, c'est qu'il les avait déchargés de tout tribut, et qu'il leur avait donné les droits de cité : bienfaits qui excitaient la jalousie des légions de Germanie, et qui, par conséquent, les aliénaient.

D'ailleurs ces légions pensaient que Galba n'oublierait pas qu'elles avaient balancé à le reconnaître, et elles songeaient aux moyens de n'avoir pas à le craindre.

Généraux auxquels Galba les avait confiés.

Les généraux étaient peu capables de les contenir. Hordéonius Flaccus, qui avait succédé à Verginius, commandait l'armée du haut Rhin. Vieux, infirme, sans vigueur, il était généralement méprisé des soldats.

Après la mort de Capito, Vitellius prit le commandement dans la basse Germanie. Fils de ce Vitellius qui se déshonora sous Claude, il avait été élevé auprès de Tibère, auquel il se prostituait;

et il avait contracté de bonne heure les vices les plus crapuleux. Voilà donc le choix que Galba faisait de ses généraux.

Circonstances dans lesquelles les légions du haut Rhin se soulevèrent.

Pendant qu'il négligeait les provinces, il ne gouvernait pas la capitale avec plus de sagesse. Ses ministres, qui abusaient tour à tour de sa faiblesse, semblaient se hâter de profiter d'un règne qui devait être court, et il n'y avait qu'un cri contre leurs rapines. C'est dans ces circonstances qu'il apprit que les légions du haut Rhin avaient brisé ses images, et qu'elles invitaient le sénat et le peuple à proclamer un autre empereur.

Galba adopte Pison.

69.

Le danger était pressant; il ne restait d'autre ressource à Galba que d'associer à l'empire un homme dont les vertus ôteraient tout prétexte aux séditieux : il adopta L. Piso Frugilicinianus.

Mais ce ne fut pas dans le sénat, ce fut dans le camp qu'il fit cette adoption. Il paraissait donc reconnaître que les soldats avaient le droit de faire les empereurs, et cependant il ne leur promit aucune gratification : ignorait-il qu'on ne pouvait se les concilier que par des largesses?

Othon aspire à l'empire.

Othon, que Néron avait envoyé en Lusitanie, s'était le premier déclaré pour Galba; il l'avait accompagné à Rome, dans l'espérance d'en être adopté; et il avait tout tenté pour réussir dans ce projet. Entièrement ruiné, il restait avec des dettes immenses et un luxe qui eût été à charge

dans un empereur; de sorte que l'empire était pour lui une ressource plutôt qu'un objet d'ambition. Il jugea devoir saisir le moment où l'autorité de Pison commençait à peine, et où celle de Galba était chancelante.

Deux soldats le lui donnent. 69.

Deux soldats entreprirent de disposer de l'empire, et ils en disposèrent. Il n'y en avait encore que vingt et un qui étaient entrés dans la conjuration, lorsque, le 15 janvier, cinq jours après l'adoption, ils se rassemblèrent au milliaire doré, où Othon se rendit. Ils le saluèrent empereur, et le portèrent au camp : telle fut la disposition des esprits, que tous approuvèrent cet attentat, ou le souffrirent.

Le peuple et les grands dans cette conjoncture.

Le peuple, à cette nouvelle, accourt au palais: il demande la mort d'Othon, et Galba délibère, incertain du parti qu'il doit prendre. Cependant le bruit se répand que ce chef des séditieux vient d'être tué; un soldat qui se présente avec une épée ensanglantée dit l'avoir tué lui-même. *Qui vous en a donné l'ordre*, répond l'empereur? Et les grands, qui se précipitent alors au-devant de lui, se plaignent qu'on leur ait enlevé la gloire de le venger.

Mort de Galba et de Pison. 69.

Enfin Galba et Pison sortent; ils rencontrent sur la place les gardes prétoriennes. Ils meurent percés de coups; Vinius périt dans le tumulte. Lacon fut tué par l'ordre d'Othon, et on réserva Icétus pour être exécuté publiquement. Galba a

régné sept mois et quelque jours, à compter de la mort de Néron.

CHAPITRE II.

Othon.

Othon n'était pas encore sorti du camp, lorsque les sénateurs, les chevaliers et le peuple accoururent avec les démonstrations d'une joie d'autant plus vive qu'elle était peu sincère. Ils insultaient à la mémoire de Galba; ils rendaient grâces aux gardes prétoriennes, et ils s'humiliaient à l'envi devant l'assassin, dont, un moment auparavant, ils avaient demandé la mort. Othon parut ignorer les outrages qu'on lui avait faits, et depuis il n'en témoigna aucun ressentiment. Le sénat et le peuple s'humilient devant Othon.

Maître du sénat et du peuple, il ne l'était pas également des troupes. Pour sauver Marius Celsus, consul désigné, que sa fidélité pour Galba leur rendait odieux, il fut contraint de le faire charger de chaînes, feignant de le réserver à de plus grands supplices. Tout fut ensuite à la disposition des soldats. Ils donnèrent la préfecture de Rome à Flavius Sabinus, frère de Vespasien; et ils choisirent pour préfets du prétoire Plotius Firmus et Licinius Proculus. Les soldats disposent de tout.

Le souvenir des anciens dérèglemens d'Othon faisait trembler pour l'avenir, lorsqu'une guerre Consternation des Romains, qui se voient

menacés d'une guerre civile.

civile, qui se préparait, répandit une consternation générale.

Quelques jours avant le meurtre de Galba, les légions de Germanie, dont nous avons vu le mécontentement, avaient donné l'empire à Vitellius, et elles marchaient déjà sous les ordres de deux lieutenans qui les avaient soulevées. Fabius Valens, avec quarante mille hommes, avait pris sa route par les Gaules et par le mont Cenis : Aliénus Cécina, avec trente mille, s'avançait par les passages qu'on nomme aujourd'hui le grand Saint-Bernard.

On se rappelait les anciennes guerres civiles, les proscriptions, les provinces dévastées, les plus belles contrées de l'Italie données en récompense aux soldats. Mais enfin, disait-on, l'empire à subsité sous César, il a subsisté sous Auguste ; et aujourd'hui il semble que ce soit pour sa ruine qu'Othon et Vitellius prennent les armes. Pour lequel formera-t-on des vœux? On sait seulement que le vainqueur, quel qu'il soit, est celui des deux qu'on doit redouter davantage. Quelques-uns tournaient les yeux du côté de l'Orient, et présageaient une autre guerre, qu'on ne craignait pas moins, parce que la réputation de Vespasien était encore équivoque.

Othon montre des vertus qui ne rassurent pas.

Othon cependant, contre l'attente de tout le monde, se donnait uniquement aux soins du gouvernement; mais il ne rassurait pas. Ses vertus,

dont les circonstances lui faisaient une nécessité, faisaient craindre le retour de ses vices.

Vitellius n'était pas seulement capable de ces vertus forcées et passagères. Abrutie dans la crapule, son âme, comme son corps, était, pour ainsi dire, sans action, et il fallait que les soldats prissent sur eux les fonctions du général. Vitellius n'en montre point.

Comme le peu de confiance qu'on avait aux talens militaires de l'un et de l'autre, ne permettait pas de prévoir de quel côté serait la victoire, on n'osait prendre ouvertement un parti : on aurait craint de s'être déclaré contre le vainqueur. Dans le sénat, où c'était une nécessité d'ouvrir un avis, et où il n'était pas possible de ménager à la fois Othon et Vitellius, chacun eût voulu parler, et personne n'eût voulu être entendu : ce n'était que dans les momens de tumulte que les sénateurs montraient quelque assurance. Les Romains n'osent se déclarer ouvertement ni pour l'un, ni pour l'autre.

Sur ces entrefaites, une sédition, qui s'éleva tout à coup, répandit de vives alarmes dans la ville. Varius Crispinus, chargé de faire porter des armes à une cohorte qu'Othon faisait venir d'Ostie, crut devoir choisir la nuit pour exécuter cet ordre avec plus de tranquillité. Cette précaution même occasiona la sédition; un transport d'armes, à pareille heure, parut suspect à des soldats ivres. Ils jugent qu'Othon est trahi par le sénat; ils se saisissent des armes; ils tuent les tribuns et les centurions qui les veulent contenir; ils demandent Sédition qui répand l'alarme dans Rome.

que les sénateurs leur soient livrés, et ils marchent au palais.

Ce jour même, Othon avait à souper chez lui les citoyens les plus distingués. Effrayés au bruit que font les soldats, les soupçons qui s'offrent tout à coup à leur esprit redoublent leur effroi. Ils ne savent s'ils doivent s'enfuir, et ils observent la contenance d'Othon, qui craint lui-même, et qui se hâte de les congédier. Ils se sauvent à la faveur des ténèbres. Cependant les soldats forcent les portes, pénètrent jusqu'à l'empereur, se laissent à peine fléchir, et se retirent à regret.

Discours d'Othon aux séditieux.

Le lendemain Othon se rendit au camp. Trop de sévérité pouvait aliéner les soldats, trop d'indulgence pouvait les enhardir à tout oser ; la conjoncture était délicate. Le discours que Tacite fait tenir à l'empereur la peint trop bien pour le passer sous silence.

Je ne viens point, dit Othon, animer votre zèle et votre courage ; vous avez assez prouvé l'un et l'autre ; je viens, au contraire, vous demander d'y mettre des bornes. Ce sont ces sentimens qui, pour n'être pas réglés, produisent parmi vous ces désordres qui sont, dans les autres armées, l'effet de la haine, de la cupidité, de la désobéissance ou de la crainte ; car les meilleurs motifs ont des suites funestes, lorsque la prudence ne dirige pas nos démarches. Nous allons commencer la guerre. Faudra-t-il donc délibérer toujours en public, et

ne rien entreprendre que chacun n'ait donné son avis ? l'occasion qui passe rapidement le permet-elle ? n'est-ce pas une nécessité de traiter bien des choses dans le secret ? et y aura-t-il quelque subordination dans une armée, si tous sont en droit de demander compte des ordres qu'on leur donne? Un ou deux séditieux tremperont les mains dans le sang de leurs officiers, et ils porteront le tumulte jusque dans la tente de leur général. Je dis un ou deux, car je ne crois pas que la dernière sédition ait eu un plus grand nombre de chefs. C'est en ma faveur, à la vérité, qu'elle a été excitée ; mais, dans les ténèbres et dans le tumulte, ne pouvait-elle pas tourner contre moi-même? Que pourrait nous souhaiter Vitellius, sinon que l'esprit de discorde soulevât le soldat contre le centurion, et le centurion contre le tribun ? C'est l'obéissance des troupes qui assure le succès d'une guerre ; et l'armée la plus soumise est la plus redoutable. Laissez-moi le soin de vous conduire ; ne soyez jaloux que de montrer votre courage. Peu sont coupables : deux porteront la peine du crime ; que les autres oublient les désordres honteux de la nuit dernière ; qu'aucune armée n'apprenne que vous tenez contre le sénat, l'âme, l'ornement de l'empire, des discours menaçans, que les Germains, armés pour Vitellius, n'oseraient tenir eux-mêmes. Faut-il que des Romains aient demandé la ruine d'un ordre dont la gloire

nous donne tout l'avantage sur cette horde que Vitellius a formée d'un ramas de nations? Car enfin, le sénat étant pour nous, la république est où nous sommes, et nos ennemis sont les siens; de son salut dépendent l'éternité de l'empire, la paix de l'univers, votre conservation et la mienne. Conservons-le à nos descendans avec tout l'éclat qu'il a reçu de nos ancêtres, et songez qu'on choisit les sénateurs parmi vous, comme on choisit les princes parmi les sénateurs.

Cette sédition fait voir l'état où était la discipline militaire.

Je me suis arrêté, Monseigneur, sur cette sédition, afin de vous faire connaître l'état où était alors la discipline militaire. Vous voyez que les généraux n'avaient plus d'autorité, et que les soldats, sans subordination, s'armaient contre la fortune et la vie des citoyens. Voilà principalement ce qui caractérise la guerre qui va commencer.

Les provinces se déclarent pour Othon ou pour Vitellius, suivant qu'elles craignent l'un ou l'autre.

Othon apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie et de Mœsie lui avaient prêté serment; et, peu de jours après, il sut que l'Espagne, l'Aquitaine et la Gaule narbonnaise s'étaient déclarées pour son ennemi. Ce n'est pas que ces provinces fussent plus attachées à l'un qu'à l'autre; mais elles craignaient davantage celui qui les menaçait de plus près. L'Afrique et l'Orient paraissaient reconnaître Othon, soit par respect pour le sénat, soit parce qu'on y avait appris sa proclamation avec celle de Vitellius.

Cependant Cécina et Valens avançaient, laissant sur toute leur route des traces de leur avarice et de la licence des soldats. Othon, qui avait fait ses préparatifs, harangua le peuple avant de partir. Il établit ses droits sur le consentement des deux ordres; il parla avec circonspection des légions qui s'étaient déclarées contre lui, ne les accusant que d'erreur; et il ne fit aucune mention de Vitellius, soit modération de sa part, soit politique de la part de Galerius, qui avait fait la harangue. Il laissa Salvius Titianus, son frère, pour gouverner Rome avec Flavius Sabinus; et il emmena les principaux citoyens, moins pour en tirer des secours que parce qu'il craignait de les laisser: de ce nombre était L. Vitellius, qu'il ne traita ni comme son ennemi, ni comme frère d'un empereur. Modération d'Othon avant son départ de Rome.

Sa flotte fit voile vers la Gaule narbonnaise, et il partit à la tête de son armée de terre, marchant à pied, couvert d'une cuirasse, et aussi peu recherché qu'un simple soldat. Il avait sous lui, pour lieutenans, Suétonius Paullinus, Marius Celsus et Annius Gallus, trois capitaines estimés: mais Licinius Proculus, préfet du prétoire, avait toute sa confiance, et c'est celui qui la méritait le moins. Il part à la tête de son armée de terre.

Si la flotte eut d'abord quelques avantages, ce fut sans fruit, parce que les généraux ne conservèrent aucune autorité. Les sodats en mirent un Il n'y a point de subordination dans ses troupes.

dans les fers, et ils pillèrent les provinces mêmes qui s'étaient déclarées pour Othon.

Quoique l'armée de terre n'offrît pas absolument les mêmes désordres, il n'y avait cependant ni discipline, ni subordination : les soldats se portaient pour juges des généraux, et, à chaque mouvement qu'ils n'approuvaient pas, ils croyaient qu'ils étaient trahis. Les meurtriers de Galba, qui craignaient d'être punis, si tout autre qu'Othon avait l'empire, étaient les premiers à former des soupçons, et à les répandre. Les choses vinrent au point que l'empereur, ne sachant plus à qui donner sa confiance, écrivit à son frère de venir prendre le commandement des troupes.

Même licence dans l'armée de Vitellius.

Des deux généraux de Vitellius, Cécina avait le premier passé les Alpes, et il était maître de tout le pays jusqu'au Pô. Il y avait la même licence dans ses troupes : mais quelques revers paraissaient avoir rétabli la subordination quand Valens arriva.

Etat de cette armée.

Ces deux généraux ayant réuni leurs forces, il ne pouvait plus leur venir de secours, ni de Germanie, ni des Gaules, ni d'Espagne, ni de Bretagne. Ils avaient déjà ruiné les provinces qu'ils occupaient. Ils commençaient même à manquer de vivres; et on prévoyait que les Germains ne résisteraient pas au changement de climat, si la guerre continuait jusque dans les chaleurs de l'été.

Il importait donc à Cécina et à Valens d'en venir promptement à une action décisive, et Othon par conséquent devait temporiser : c'est le conseil que lui donnaient Paullinus, Celsus et Gallus. Mais Proculus et Titianus furent d'un avis contraire ; ils persuadèrent même à l'empereur de ne pas se trouver à la bataille qu'on allait livrer. On ne pouvait pas lui faire faire une plus grande faute : en effet les soldats, qui mettaient en lui toute leur confiance, s'abandonnèrent à leurs premiers soupçons. Il n'y eut plus de discipline ; les généraux perdirent toute autorité ; et l'armée fut défaite à Bédriac, entre Crémone et Mantoue. Fautes d'Othon. Sa défaite.

Quoique vaincu, Othon n'était pas sans ressources, il lui restait assez de force pour se flatter encore de pouvoir vaincre. Ses soldats lui montraient un zèle et une ardeur qui l'invitaient à continuer la guerre. Mais son parti était pris, et il répondit aux instances de ses troupes. Ses soldats l'invitent à continuer la guerre.

Nous nous sommes éprouvés, la fortune et moi, peu de temps, il est vrai : mais j'aurai usé avec modération d'un bonheur dont je prévoyais le peu de durée. Vitellius a commencé la guerre, je la finirai, et la postérité nous jugera. Qu'il jouisse de son frère, de sa femme, de ses enfans ; il ne me faut à moi ni vengeance, ni consolation. D'autres auront conservé l'empire plus longtemps, aucun ne l'aura quitté avec plus de courage. Quoi, je pourrais enlever à la république Réponse qu'il leur fait.

une si belle armée! Non : ce serait mettre un trop grand prix à ma vie. C'est assez que j'emporte l'idée que vous étiez prêts à vous immoler pour moi. Vivez : souffrez que je ne sois plus un obstacle à votre corservation, et cessez de vous opposer à la résolution que j'ai prise.

Sa mort. Après ce discours, il les invita à ne pas aigrir
69. le vainqueur par un plus long retardement; parlant avec autorité aux plus jeunes, employant les prières avec les plus âgés, les consolant tous, et ne montrant ni crainte, ni trouble, ni altération. Il brûla les écrits trop flatteurs pour lui, ou trop injurieux pour Vitellius; il distribua de l'argent avec économie, et non comme un homme qui va cesser de vivre. Enfin, assuré du départ de ses amis, il passa une nuit tranquille : on assure même qu'il dormit, et à la pointe du jour il se perça le cœur.

Ainsi finit Othon, après trois mois de règne. Il était dans sa trente-huitième année. Sa mort l'a rendu célèbre; elle fait voir au moins qu'il aurait été capable de vertus dans un sciècle où il y aurait eu des mœurs. Tacite assure qu'il gouverna la Lusitanie avec intégrité.

CHAPITRE III.

Vitellius.

Le sénat se conduisait avec les légions de Germanie comme il avait fait avec les gardes prétoriennes : il leur rendit grâces, et cependant ces légions dévastaient les campagnes, pillaient les villes et profanaient les temples. Les généraux ne pouvaient pas les réprimer, ou ne le voulaient pas. Valens surtout fermait les yeux sur les rapines des soldats, parce qu'il était lui-même d'une avidité insatiable.

Le sénat rend grâces aux légions qui dévastent l'Italie.

69.

Vitellius était encore dans les Gaules, et déjà on le proclamait à Rome : il venait lentement. Son intempérance retardait sa marche ; toujours plongé dans le vin, il semblait arriver pour se baigner dans le sang. A Bédriac, à la vue des cadavres qui infectaient l'air, il dit : *Un ennemi mort sent toujours bon.*

Intempérance et férocité de Vitellius.

A son approche, les sénateurs et les chevaliers, soit crainte, soit adulation, s'empressèrent d'aller au-devant de lui. Aucun citoyen connu n'osa l'attendre. La populace accourut surtout, et avec elle les farceurs, les histrions et tout ce que Rome avait de plus corrompu ; c'est avec ce cortége qu'il

Son arrivée à Rome.

se montra dans la capitale, où la licence ruina son armée. Toujours ivres, à son exemple, les soldats commettaient toutes sortes de violences, et tournaient leurs armes les uns contre les autres.

Ses troupes s'amollissent.

Il dispersa les troupes qui avaient servi sous Othon, cassa les gardes prétoriennes, qu'il redoutait, et il retint en Italie les légions qu'il avait amenées de Germanie. Il ne les fit pas camper : il les répandit dans les villes, où elles s'amollirent promptement. Sans discipline, elles vivaient dans la débauche.

Cécina, Valens et un affranchi, partagent sa faveur.

Toute la puissance fut entre les mains de Cécina et de Valens, qui se méprisaient mutuellement, et qui, jaloux de se surpasser en richesses et en faste, ne pouvaient cacher la haine qu'ils se portaient. Forcés l'un et l'autre à ménager un affranchi qui partageait la faveur, ils partagèrent avec lui les dépouilles de l'empire. Il y avait à peine quatre mois que Vitellius régnait, et déjà cet affranchi égalait en rapines ceux qui avaient le plus abusé du crédit sous les règnes précédens.

Vespasien proclamé en Orient. Ses préparatifs.

Livré à ces trois hommes, le stupide empereur s'abrutissait de plus en plus, sans crainte comme sans prévoyance : et cependant il n'était pas encore arrivé à Rome lorsque l'Orient donnait un nouveau maître à l'empire. Vespasien, que l'Asie venait de proclamer, s'était transporté en Égypte, d'où il menaçait d'affamer l'Italie; et Mucianus, qui l'avait engagé à prendre les armes,

marchait à Bysance, se proposant, suivant les circonstances, de pénétrer par l'Illyrie, ou de se porter à Dyrachium. La saison ne lui avait pas permis de tenter le trajet par mer.

A cette nouvelle, que Vitellius feignait de ne pas croire, lès légions d'Illyrie, de Pannonie et de Dalmatie se déclarèrent pour Vespasien. Deux consulaires vieux et riches, qui commandaient dans ces provinces, ne prirent aucune part à leur soulèvement. Ce fut le chef d'une simple légion, Antonius Primus, qui se mit à la tête des troupes, et qui les conduisit en Italie. Cependant il n'avait point reçu d'ordres; au contraire Vespasien voulait qu'on attendît Mucianus. Primus, d'abord flétri et chassé du sénat, avait recouvré la dignité de sénateur pendant les derniers troubles. Éloquent, audacieux, ravisseur, dissipateur, il avait les vices et les talens qui font d'un chef de parti un homme tout à la fois utile et dangereux.

Antonius Primus, qui arme pour lui, marche en Italie.

Vitellius enfin ne pouvait plus se cacher le danger qui le menaçait. Il arma : mais les Germains, énervés par les débauches, n'avaient plus les mêmes forces, ni le même courage. Ils marchaient lentement, sans ordre, sans discipline. La chaleur, la poussière, le poids des armes, tout les incommodait.

Etat de l'armée de Vitellius.

Cette armée avait pour général Cécina, qui, jaloux du crédit de Valens, était parti dans le dessein de trahir Vitellius. Il est vrai qu'il ne sut

Elle est défaite.

pas conduire cette entreprise avec assez d'adresse. Ses soldats le mirent dans les fers, et choisirent deux autres généraux ; mais cette révolution ayant jeté le désordre dans l'armée, Primus, qui en profita, eut l'avantage dans plusieurs combats, et se rendit maître de Crémone, qu'il livra au pillage. Cette ville fut consumée par les flammes.

Mort de Valens.

Valens, qui était parti de Rome, aurait pu joindre l'armée avant la défection de Cécina. Mais, aussi intempérant que Vitellius, il marchait avec la même lenteur; et il n'était encore qu'en Étrurie lorsqu'il apprit le sac de Crémone. Quelques jours après, s'étant embarqué pour la Gaule narbonnaise, d'où il comptait revenir avec de nouvelles forces, il tomba entre les mains des ennemis, et il perdit la vie.

Combat à l'arrivée de Primus à Rome.

La mort de Valens acheva de ruiner le parti de Vitellius. Abandonné de toutes ses armées, ce prince se vit réduit aux seules troupes qu'il avait gardées auprès de lui; et Primus vint à Rome presque sans obstacles, ravageant l'Italie comme un pays de conquêtes. Il se livra, au dehors et au dedans des murs, plusieurs combats dans lesquels il périt cinquante mille hommes; et, ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que le peuple applaudissait, comme au Cirque, aux combattans des deux partis.

Mort de Vitellius.

Vitellius, trouvé dans la loge d'un esclave, où il avait cru se cacher, fut exposé aux insultes du

peuple, qui le mit en pièce : il a survécu huit 69.
mois à Othon.

CHAPITRE IV.

Vespasien.

La guerre paraissait finie, et cependant la paix ne commençait pas encore. Maîtres de Rome, les *soldats* ne croyaient plus devoir obéir à un général *qui* n'avait eu le commandement que parce qu'ils le lui avaient donné; et Primus, qui s'enrichissait des dépouilles de Vitellius, autorisait la licence par son exemple, bien loin de penser à la réprimer. Le sang coulait donc jusque dans les temples.

Licence des soldats sous Primus.

Mucianus arriva : comme il n'osait blâmer ouvertement la conduite de Primus, il le combla d'éloges en plein sénat, et lui offrit des récompenses. Il accorda des grâces à plusieurs personnes à sa considération; et, lorsqu'il eut assez flatté sa vanité, il lui enleva toutes ses forces, en éloignant sous différens prétextes les légions qui lui étaient le plus attachées. Primus fut réduit à se retirer auprès de l'empereur, qui le reçut bien, mais pas aussi bien qu'il l'espérait. Les lettres de Mucianus l'avaient desservi, et il se nuisait encore plus lui-

Mucianus force Primus à se retirer.

même par la hauteur avec laquelle il faisait valoir ses services. Alors Mucianus gouverna plutôt comme collègue que comme ministre de Vespasien, et il se rendit si odieux, qu'on lui sut à peine gré d'avoir rétabli l'ordre. Il immola plusieurs citoyens à ses soupçons.

Soulèvement des Bataves, des Germains et des Gaulois.

La dernière guerre civile parut aux Germains et aux Gaulois une occasion de secouer le joug. Les Bataves levèrent les premiers l'étendard, portés à la révolte par Claudius Civilis, qui descendait des rois du pays. Chargé de chaînes sous Néron, sous Vitellius menacé de perdre la vie, Civilis avait ses injures à venger. Il représenta aux principaux de sa nation que les Romains n'avaient laissé que de vieux soldats sur le haut et le bas Rhin; que leurs meilleures troupes se ruinaient en Italie, et que les Germains et les Gaulois étaient au moment de se soulever.

Il avait été invité à s'opposer aux secours que Vitellius entreprendrait de faire venir de Germanie. Primus lui avait écrit lui-même à ce sujet. Civilis, saisissant le prétexte qui lui était offert, feignit d'armer pour Vespasien : il arma contre l'empire.

Révolte des légions de Germanie contre leurs chefs.

Il eut d'abord des succès qui attirèrent successivement dans son parti les Germains et les Gaulois, et qui semèrent l'esprit de sédition dans les légions romaines. Les soldats, soulevés à plusieurs reprises contre Hordéonius Flaccus, qu'ils regar-

daient comme la cause de leurs revers, finirent par l'égorger; et sous Vocula, qu'ils choisirent pour général, ils continuèrent d'être indociles et séditieux.

Sur ces entrefaites, le capitole ayant été brûlé, les Gaulois jugèrent que les dieux se déclaraient pour eux. Autrefois, disaient-ils, nous avons pris Rome; mais nous n'avons pas détruit le temple de Jupiter, et l'empire romain a subsisté. Aujourd'hui la destruction de ce temple est une preuve *que les* dieux, courroucés contre Rome, veulent *que l'*empire passe aux nations transalpines; et, comme les Druides prédisaient eux-mêmes cette révolution, il ne paraissait pas qu'on en pût douter. Les premiers événemens contribuèrent même à donner de la confiance aux Gaulois. Les Druides prédisent l'empire aux Gaulois.

Classicus, leur chef, vint camper à deux milles des légions du bas Rhin, se flattant de les associer à sa révolte, parce qu'elles refusaient de reconnaître Vespasien : en effet elles se soulevèrent contre les officiers qui les commandaient, tuèrent les uns, mirent les autres dans les fers, et prêtèrent serment aux Gaulois. Les légions romaines prêtent serment aux Gaulois.

Les légions du haut Rhin ayant suivi cet exemple, Classicus crut avoir jeté les fondemens de l'empire des Gaules. Cependant on demandait où serait le siége de cet empire, et cette question divisait déjà les peuples qui avaient pris les armes. D'ailleurs tous n'étaient pas encore entrés dans cette Les Gaulois se divisent; Cérialis les soumet.

ligue, et plusieurs attendaient l'événement pour se déclarer, lorsque, sur le bruit que Mucianus envoyait des troupes dans les Gaules, toutes les villes, à l'exception de Trèves et de Langres, abandonnèrent Classicus. Les légions arrivèrent peu après, et Cérialis termina cette guerre.

Conduite de Domitien.

Domitien, second fils de Vespasien, était alors à Rome. A peine venait-il d'être créé César par le sénat, et il abusait déjà de l'autorité. Il eût pris le commandement des troupes qui partaient pour les Gaules, si Mucianus ne s'y fût opposé. Il n'osa lui résister ouvertement: mais il écrivit à Cérialis pour l'engager à lui livrer l'armée. On n'a point su quel pouvait être son dessein. Quand il sut que son père, qu'il avait irrité par sa conduite, devait bientôt arriver, il cessa de se mêler du gouvernement, et il affecta de s'appliquer à différentes études.

Vespasien est le premier que la puissance souveraine ait changé en mieux.

Titus-Flavius-Sabinus-Vespasianus, né à Riéti de parens obscurs, employa la flatterie pour plaire à Caligula. Sous Claude, il s'éleva par le crédit de Narcisse. Sous Néron, il gouverna l'Afrique avec intégrité; il en revint ruiné, et il fut peu délicat sur les moyens de rétablir sa fortune. Simple particulier, il eut une réputation au moins équivoque: il montra des vertus sur le trône. Il est le premier que la puissance souveraine ait changé en mieux.

Sa générosité.

Il abolit la coutume où étaient ses prédécesseurs de faire fouiller les personnes qui venaient

leur faire la cour. Il pardonna généralement à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui. Sans crainte et sans soupçons, il fut accessible à tous les citoyens, et il n'écarta que les délateurs. Sur ce qu'on voulait lui rendre suspect Métius Pompotianus, il le fit consul, disant : *Si jamais il devient empereur, il se souviendra que je lui ai fait du bien.* Il donna une dot à une fille que Vitellius avait laissée, et il la maria convenablement.

Simple dans ses mœurs, il vivait familièrement avec ses amis. Il allait manger chez eux, et ils venaient manger chez lui. Il avait auprès de *Riéti* une petite maison dans laquelle il était né, et où il allait passer tous les étés. Il n'imagina point de l'agrandir, ni de l'embellir. Les jours solennels il buvait dans une petite tasse d'argent que sa mère lui avait laissée. Il ne dissimulait point la médiocrité de sa naissance, et il se moquait des flatteurs qui lui cherchaient des aïeux. Le roi des Parthes lui ayant écrit, *Arsace, roi des rois, à Flavius Vespasianus*, il lui répondit : *Flavius Vespasianus, à Arsace, roi de rois.* Ses mœurs simples.

Il raillait volontiers : mais il souffrait qu'on le raillât. Il voulait qu'on lui parlât avec liberté ; il ne s'offensait même pas de l'indépendance qu'affectaient quelques philosophes. Démétrius le cynique dédaignait de le saluer, et ne cessait de crier contre la monarchie. *Cet homme*, disait Sa tolérance.

Vespasien, *voudrait que je le fisse mourir; mais je le laisse aboyer.*

Le préteur Helvidius Priscus lui refusait le prénom d'empereur, et ne faisait aucune mention de lui dans les édits qu'il publiait. Vespasien aurait pu en être d'autant plus offensé, qu'Helvidius jouissait d'une grande considération. Il ne l'exila néanmoins que lorsqu'il eut été poussé à bout par les outrages qu'il en reçut publiquement. L'innocence trouvait en lui une sauve-garde: s'il se commit des injustices, ce fut à son insu; il donnait des larmes aux punitions les plus justes.

Il réprime la licence des soldats.

Occupé à rétablir l'ordre, il licencia une partie des troupes de Vitellius; il réprima l'autre, et il maintint dans la discipline les légions qui avaient combattu pour lui. Il s'appliqua surtout à la réforme du luxe et des mœurs, et il y contribua par son exemple.

Il réforme le luxe.

Il complète et purge l'ordre des sénateurs et celui des chevaliers.

Pendant sa censure, dans laquelle il eut pour collègue Titus, son fils, il compléta l'ordre des sénateurs et celui des chevaliers, exterminés en partie par la tyrannie ou par les guerres civiles; et il en exclut les membres indignes, qui s'y étaient introduits à la faveur des troubles. Le dénombrement qu'il a fait a été le dernier.

Il n'a pas tenu à lui que le sénat ne reprît son premier lustre.

Sous ce règne, le sénat aurait pu reprendre son premier lustre, si Rome avait encore eu des citoyens dont l'âme eût été capable de quelque élévation. Vespasien communiquait les affaires au

sénat. Il y était assidu; il lui écrivait, lorsqu'il ne pouvait pas s'y rendre, et ses fils portaient eux-mêmes ses lettres.

L'avarice est le seul vice qu'on lui ait reproché : en effet, il rétablit plusieurs impôts abolis sous Galba; il en ajouta de nouveaux et de plus onéreux. Il vendait les dignités aux candidats, et l'absolution aux coupables; on prétend même qu'il élevait aux emplois des hommes avides, afin de les pressurer lorsqu'ils se seraient enrichis. Il ne cherchait pas même à cacher son avarice : souvent il en faisait un sujet de plaisanterie. Une ville lui avait décerné une statue colossale d'un grand prix; il dit aux députés, en leur montrant le creux de sa main : *Voilà la base*. Son avarice.

L'épuisement où il trouva le trésor public, et l'usage qu'il faisait de ses revenus, pourraient le justifier, s'il était possible de justifier un souverain qui foule ses peuples. Car enfin tout l'état souffre, lorsque les impôts sont portés à l'excès; et la générosité du prince ne répare jamais que la moindre partie des maux que fait son avarice. On ne la peut justifier.

Vespasien entretenait les grands chemins. Il en faisait de nouveaux, il élevait des édifices publics, il réparait ceux que le temps avait endommagés. Il faisait rebâtir les villes incendiées ou renversées par des tremblemens de terre; il soulageait les peuples qui avaient éprouvé des calamités; enfin il soutenait par ses largesses les fa- Usage qu'il faisait de ses revenus.

milles illustres qui avaient besoin de secours. Je ne parle pas des gratifications qu'il accordait aux poëtes, aux rhéteurs; je voudrais qu'il n'eût jamais été sourd aux cris du peuple, et qu'il eût acheté moins chèrement les suffrages des gens de lettres.

Il bâtit le temple de la Paix.

Il triompha des Juifs la seconde année de son règne, et le temple de Janus fut fermé pour la sixième fois. Il bâtit celui de la Paix, dans lequel il déposa les dépouilles les plus précieuses du temple de Jérusalem; il destina cet édifice aux assemblées des gens de lettres qu'il protégeait, et on y conserva leurs ouvrages.

Fonctions de Titus auprès de Vespasien.

Titus fut alors associé à la puissance tribunicienne, et, selon quelques-uns, à l'empire. Il est au moins certain qu'il faisait auprès de son père les fonctions de secrétaire et de ministre; il prit même le commandement des gardes prétoriennes, ce qui ne donna pas peu de lustre à cette place, occupée jusqu'alors par de simples chevaliers.

Pays réduits en provinces romaines.

Vespasien a réduit en provinces romaines l'Achaïe, la Lycie, Rhodes, Bysance et Samos, qu'on regardait comme des pays libres; la Thrace, la Cilicie et la Comagène, auparavant gouvernées par des rois.

Conspiration.

Dans la dixième année de son règne, on découvrit une conspiration, dont Alienus Cécina et Éprius Marcellus étaient les chefs. Le premier fut

assassiné par ordre de Titus, et l'autre, condamné par le sénat, se donna la mort.

Quelques jours après, l'empereur tomba malade, et se retira dans sa petite maison de Riéti. *Il me semble*, dit-il, *que je deviens dieu*. Quoique sa maladie empirât, il continua de donner ses soins au gouvernement, disant qu'un empereur doit mourir debout. En effet, ce fut ainsi qu'il mourut, dans la soixante-dixième année de son âge.

Mort de Vespasien.

79.

CHAPITRE V.

Titus.

Élevé à la cour de Claude et de Néron, avec Britannicus, Titus eut la même éducation et les mêmes maîtres; il montra de bonne heure des dispositions à tout. Bien fait, fort adroit, il se formait sans efforts à tous les exercices de son âge; une intelligence prompte et une grande mémoire le rendaient également propre à tous les genres d'étude; et il acquit une connaissance profonde des lettres grecques et latines. Dès ses premières armes, il se distingua : on voyait en Germanie et en Bretagne les monumens que ces provinces avaient élevés à sa valeur et à sa modération. Ce fut lui qui acheva de soumettre la Judée.

Jeunesse de Titus.

Tout paraissait donc devoir prévenir en sa fa-

Prévention de

Romains, qui le croient un second Néron.

veur. Aucun prince néanmoins n'est parvenu à l'empire avec une plus mauvaise réputation. On le jugeait cruel, parce qu'il avait en effet donné des preuves de violence; débauché, parce qu'il passait souvent les nuits avec des jeunes gens dissolus; avare, parce qu'on le soupçonnait d'avoir fait un trafic de son crédit: en un mot, on disait publiquement que ce serait un second Néron.

Il devient l'amour et les délices du genre humain.

Quelque asservis que soient les peuples, il y a des préjugés que le despote même est forcé de respecter. A Rome, si un prince eût épousé une étrangère, il se fût rendu odieux; et voilà ce qu'on craignait de la part de Titus. C'est peut-être aussi ce qui prévint contre lui. En effet il aimait Bérénice, fille d'Agrippa, dernier roi de Judée; il en était aimé: elle logeait dans le palais, et elle se conduisait déjà comme si elle eût été la femme de l'empereur. Titus la renvoya; il écarta les jeunes gens qui manquaient de mœurs; il s'attacha les citoyens éclairés et vertueux; sa conduite dissipa jusqu'à l'apparence du vice : il ne montra plus que des vertus, et il devint l'amour et les délices du genre humain.

Il confirme les grâces accordées avant lui.

Sous Tibère, il fallut solliciter de nouveau pour être confirmé dans les grâces qu'on avait obtenues sous Auguste, et, depuis, chaque empereur avait eu pour maxime de regarder comme nulles toutes les concessions qu'il n'avait pas ratifiées. Titus abolit cet usage, et confirma par un édit tout ce

qui avait été accordé avant lui. Cet exemple ne serait pas bon à suivre, si on succédait à un prince dissipateur qui aurait distribué les grâces sans discernement.

La bienfaisance faisait le caractère de Titus; elle se montrait dans tous ses réglemens, et l'empire attendait ses ordres comme autant de bienfaits; vous savez ce mot, Monseigneur : *Mes amis, j'ai perdu un jour!* Mot admirable, mais ce ne serait pas assez de le répéter : ce ne serait pas même assez de marquer par des bienfaits chaque jour de son régne. Un prince serait inhumain si, pour être généreux envers ses courtisans, il surchargeait ses peuples, qui doivent être le principal objet de sa bienfaisance. Titus diminua les impôts. Il refusait même les présens que l'usage autorisait : c'est son économie qui fournissait des fonds à sa générosité. Sa bienfaisance.

En recevant le souverain pontificat, il déclara qu'il ne l'acceptait que pour conserver ses mains pures; en effet il ne versa jamais le sang d'aucun citoyen. Deux patriciens furent convaincus d'avoir conspiré contre lui : il leur fit grâce, les admit à sa table, leur donna une place à côté de lui dans un spectacle de gladiateurs, et leur présenta les épées des combattans, qu'on lui avait apportées suivant l'usage; il dépêcha même un courrier à la mère de l'un des deux, pour la rassurer sur le sort de son fils. Quoique Domitien se déclarât ouver- Il n'a fait mourir aucun citoyen.

tement son ennemi, il le traita toujours avec les mêmes égards et la même considération. Il défendit aux magistrats de prendre connaissance des accusations de lèse-majesté, aimant mieux laisser de pareils crimes impunis que d'exposer les meilleurs citoyens à être persécutés sous ce prétexte: il ordonna, au contraire, de sévir contre les délateurs.

Villes abîmées par une éruption du mont Vésuve. Titus, occupé du soulagement de la Campanie.

Ce fut la première année de son règne, qu'Herculanum, Pompeïa et d'autres villes, furent englouties par une éruption du mont Vésuve. Les cendres volèrent en Afrique, en Égypte, en Syrie; le ciel en fut couvert à Rome, et le soleil obscurci pendant plusieurs jours. Titus, occupé des moyens de soulager la Campanie, assigna des fonds à cet effet; il envoya dans cette province deux consulaires pour réparer les dommages, autant qu'il était possible, et l'année suivante il s'y transporta lui-même.

Sa générosité lors d'un incendie.

Il y était encore lorsqu'un incendie, qui dura trois jours, consuma le Capitole, le Panthéon, la bibliothéque d'Auguste, le théâtre de Pompée et quantité d'autres édifices. Il déclara qu'il réparerait à ses frais toutes ces pertes; et, pour remplir cet engagement, il vendit tout ce qu'il y avait de plus précieux dans ses palais.

Ses soins paternels pendant une peste.

Si jamais prince n'eut plus d'humanité, aucun n'eut aussi, dans un si court espace, autant d'occasions d'exercer cette vertu. L'incendie fut suivi

d'une peste si cruelle, qu'à peine en avait-on vu de semblable. L'empereur, présent partout, se montra comme le père du peuple, donnant des secours aux uns, consolant les autres, veillant sur tous.

Peu de temps après il acheva un amphithéâtre que son père avait commencé, et qui aujourd'hui subsiste en partie : à l'occasion de la dédicace de cet édifice, il donna des jeux pendant trois mois. Il les jugeait nécessaires pour faire oublier les calamités passées. Il donne des jeux.

C'est ainsi qu'il s'occupait du bonheur des peuples lorsqu'il fut enlevé à l'empire : nouvelle calamité, qui répandit une consternation générale et que rien ne pouvait faire oublier. Le sénat lui donna plus d'éloges après sa mort qu'il n'avait prodigué de flatteries à aucun prince vivant. Titus mourut dans sa maison de Riéti, âgé de quarante et un ans, après avoir régné deux ans, deux mois et vingt jours. Sa mort. 81.

CHAPITRE V.

Domitien.

Domitien, soupçonné d'avoir empoisonné son frère, lui succéda, et affecta de le décrier. Cependant il ne fit pas d'abord connaître tous ses vices, Commencement de Domitien.

et dans les commencemens on crut voir en lui quelques vertus. Il montrait du désintéressement; il paraissait abhorrer le sang; il semblait s'occuper de la réforme des mœurs; et on prétend que la justice n'a jamais été administrée avec plus d'intégrité. Il était néanmoins peu capable de travail. Dès lors il s'enfermait tous les jours pendant une heure, pour prendre des mouches qu'il perçait avec un poinçon.

Sa cruauté se montre par degrés.

Sa cruauté se manifesta par degrés : dès qu'une fois il eut versé le sang, il en répandit tous les jours davantage. Ce ne fut pas assez pour lui de chercher des prétextes : il voulut avoir l'horoscope des principaux citoyens, et il fit mourir ceux à qui le sort promettait quelque chose de grand; prouvant à la fois qu'il croyait à l'astrologie, et qu'il n'y croyait pas, puisqu'il pensait pouvoir en arrêter les effets.

Il se ruina en spectacles, en bâtimens, en profusions de toute espèce; et, pour s'attacher les soldats, il leur donna une augmentation de paye. Alors, ne pouvant plus suffire à ses dépenses, il se livra aux rapines, et devint plus cruel que jamais: pour être criminel à ses yeux, il suffisait d'être accusé, quel que fût le délateur. Les actions les plus indifférentes, les paroles échappées, tout fut un crime de lèse-majesté; et pour insulter aux malheureux qu'il condamnait, il parlait de clémence lorsqu'il allait prononcer un arrêt de mort. On

redoutait même jusqu'à ses faveurs : car il ne traitait jamais mieux ceux avec qui il vivait familièrement que lorsqu'il avait résolu de les faire périr.

Il imagina un jour de donner un souper dans une salle tendue de noir avec tout l'appareil de la mort ; et c'est là qu'il rassembla les principaux des sénateurs et des chevaliers. Quand ils se séparèrent, il voulut qu'ils fussent accompagnés par des gens à lui; et quelques heures après il envoya encore chez eux, afin de leur donner de nouvelles frayeurs. C'était des présens qu'il leur faisait ; mais il se réjouissait de les avoir alarmés : tels étaient les jeux de ce monstre. Jeux de ce monstre.

Les délateurs, répandus de toutes parts, étouffaient jusqu'aux plus légères plaintes ; on craignait ses esclaves, ses affranchis, ses parens, ses amis; et personne n'était assuré d'échapper à la cruauté de Domitien, ni ses affranchis, ni sa femme, ni ses confidens les plus intimes. On conspira enfin, et il fut assassiné dans la quarante-cinquième année de son âge, après avoir régné quinze ans. Il a fait la guerre aux Celtes, aux Daces, et aux Sarmates. Après quelques succès, il eut des revers, et il finit par acheter la paix de Décébale, roi des Daces. Sa mort, 96.

LIVRE QUATORZIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Nerva et Trajan.

On comprend difficilement que Rome puisse être long-temps bien gouvernée.

ON a de la peine à comprendre que la nature humaine puisse être dégradée au point où elle l'a été sous les règnes de Galigula, Claude, Néron, Domitien. Mais quand on a vu ce que la tyrannie osait se permettre, on a peut-être plus de peine encore à comprendre que Rome puisse jamais être gouvernée par une suite de princes vertueux. Nous allons cependant commencer un siècle où cinq empereurs ont successivement fait le bonheur des Romains.

Nerva est vertueux, mais trop foible.

Les conjurés élevèrent à l'empire M. Coccéius Nerva, né à Narni en Ombrie, d'une famille originaire de Crète. C'est le premier empereur qui n'ait pas été Romain, ou Italien d'origine.

Agé de 65 à 70 ans, Nerva, quoique éclairé et vertueux, parut trop faible pour le fardeau dont il s'était chargé. On se plaignit que tout fût permis sous son règne, comme tout avait été criminel sous le précédent.

Il sut allier, dit Tacite, deux choses auparavant incompatibles, la monarchie et la liberté. Il paraît cependant qu'il ne fut pas capable de les maintenir dans un juste équilibre; un trait prouve tout à la fois sa faiblesse et sa bonté. Dans le temps même qu'il faisait sévir contre les délateurs, il en avait à sa table. La conversation étant tombée sur un de ces hommes infâmes : *Que ferait-il aujourd'hui*, demanda Nerva, *s'il vivait encore?* Quelqu'un lui répondit : *Il mangerait avec nous;* et l'empereur ne s'offensa point de cette repartie.

Les gardes prétoriennes, à qui les mauvais princes étaient toujours chers, se soulevèrent, et demandèrent la mort des meurtriers de Domitien : il ne fut pas au pouvoir de Nerva de les contenir; et on égorgea sous ses yeux ceux qui lui avaient donné l'empire. Il ne se dissimula pas sa faiblesse : il adopta et prit pour collègue M. Ulpius Trajanus Crinitus, qui commandait alors sur le bas Rhin. Il mourut peu après. Rien ne lui a fait plus d'honneur que d'avoir choisi, hors de sa famille, un prince tel que Trajan : il a régné seize mois.

Il connaît le besoin qu'il a d'un appui, et il adopte Trajan.

Sa mort.

98.

Trajan était d'Italica, ville d'Espagne. Il n'y avait point eu d'illustration dans sa famille, jusqu'à son père, qui parvint au consulat; mais on trouvait en lui les vertus et les talens qu'on peut désirer dans un souverain.

Trajan est digne du trône.

Grand capitaine, il rétablit la discipline, et il

Ce prince a la

eut des armées redoutables et victorieuses : il marchait toujours à pied à la tête de ses troupes, se nourrissant des mêmes alimens que les soldats, supportant, comme eux, la faim, la soif, la fatigue, et dispensant avec discernement les peines et les récompenses.

tête de ses troupes.

Ses guerres contre les Daces.

Sa première guerre fut contre les Daces : honteux de payer le tribut auquel Domitien s'était assujetti, il saisit le premier prétexte que lui fournit Décébale, le vainquit, et lui fit la loi.

Quelques années après, Décébale n'ayant pas été fidèle à ses engagemens, Trajan reprit les armes ; cette seconde guerre, plus longue que la première, fut terminée par la conquête entière du pays des Daces. La colonne trajane, qu'on voit encore à Rome, est le monument des victoires remportées dans ces deux guerres.

Ses conquêtes en Orient.

Jaloux d'exécuter le projet de Jules-César, Trajan marcha contre Cosrhoès, roi des Parthes, qui avait disposé de la couronne d'Arménie ; l'empereur, qui regarda cette démarche comme une usurpation sur ses droits, conquit ce royaume, la Mésopotamie, l'Adiabène, l'Assyrie, Babylone, Ctésiphon, capitale des Parthes, et l'Arabie heureuse. Il eût désiré d'être plus jeune, afin de porter ses conquêtes aussi loin qu'Alexandre ; mais il avait alors soixante-trois ans, et c'était la dix-neuvième année de son règne. L'empire cependant n'était déjà que trop étendu ; et la pas-

Sa passion pour

sion des conquêtes est d'autant plus blâmable dans Trajan, qu'il était fait pour une gloire plus réelle et plus solide. C'est sous ce point de vue que je vais le considérer. les conquêtes est blâmable.

C'était l'usage de donner le consulat aux empereurs, le premier janvier après leur avénement. Trajan le refusa. Il était absent; il voulut se conformer à une loi plus ancienne que cet usage. Il vint à Rome l'année suivante. Sa marche ne fut ni à charge aux peuples, ni dispendieuse pour l'état; il fit son entrée à pied, au milieu des acclamations. Son attention à faire respecter les lois par son exemple.

Lorsqu'il brigua le consulat, il observa scrupuleusement toutes les formes usitées, quoique ses prédécesseurs eussent dédaigné de s'y soumettre. Il vint aux comices en habit de candidat. Après son élection, il se présenta pour faire le serment. Il le répéta debout, devant le consul, qui était assis. Il ajouta qu'il se soumettait à la colère du ciel, s'il manquait jamais à ses engagemens. Il voulut même que dans les vœux qu'on faisait tous les ans pour lui on insérât cette condition: *S'il gouverne, comme il doit, la république, et s'il procure le bien de tous*. Il pensait qu'un souverain qui veut faire respecter les lois doit les respecter lui-même.

A son avénement, il donna, suivant l'usage, une gratification aux soldats. Mais le peuple était surtout l'objet de ses largesses; on prétend que Ses soins pour le bonheur des peuples.

sous son règne les distributions qui se faisaient chaque mois nourrissaient deux millions de personnes. Il faisait élever les enfans dont les parens étaient dans la misère. Il avait assigné, à cet effet, des fonds à Rome et dans les provinces. Il répara la population. Il multiplia les chariots de poste, qu'Auguste avait le premier établis. Il continua les grands chemins jusqu'aux extrémités de l'empire. Enfin il orna Rome de bâtimens utiles et magnifiques, et il y forma plusieurs bibliothéques. Il suffisait à toutes ces dépenses par une économie sage et par une vigilance éclairée. Riche, parce qu'il vivait avec simplicité, il enrichissait l'état, parce qu'il veillait sur tous ceux auxquels il confiait quelques parties de l'administration. Il aurait été difficile de commettre des rapines sous un prince aussi vigilant. *Eurithme n'est pas Policlète, ni moi Néron,* disait-il à des personnes qui craignaient l'intérêt que cet affranchi prenait à une affaire; et un jour que ce même affranchi appréhendait qu'on ne le soupçonnât d'abuser de son crédit : *Je ne crains pas ce soupçon pour vous*, lui dit Trajan, *je le craindrais plutôt pour moi-même.*

Son économie et sa vigilance.

Sa simplicité.

La suite de Trajan était modeste. Il n'envoyait pas devant lui des gardes pour écarter le peuple. Il voulait que les rues fussent également libres pour tous les citoyens; et, s'il trouvait de l'embarras, il attendait qu'il fût dissipé. *Je veux être*

pour les autres, disait-il souvent, *ce que je voudrais qu'un empereur fût pour moi, si je n'étais que particulier.*

Il respectait le mérite ; il l'excitait par des récompenses. Il aimait surtout à trouver des talens dans les jeunes gens qui portaient un grand nom ; et, quoique lui-même il eût peu de naissance, il cherchait les occasions de relever les anciennes familles. Il est inutile de remarquer qu'il n'y eut point de délateurs pendant son règne, et que la justice ne fut jamais mieux administrée. Les lois régnaient, parce qu'au lieu de se croire le maître absolu de l'empire, Trajan se croyait seulement le premier magistrat d'une république libre. En armant un préfet du prétoire, il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi, si je gouverne bien; contre moi, si je gouverne mal.* Le sénat reprit de l'autorité ; mais, par lui-même, il n'était pas capable de la conserver. Elle ne pouvait plus être que le bienfait d'un prince vertueux.

Il ne se croyait que le magistrat d'une république libre.

Sous les mauvais princes, l'amitié était bannie; les particuliers même ne la connaissaient pas : Trajan la connut, et la fit connaître. Il vivait sans défiance avec ses amis, qu'il savait choisir. Il allait chez eux sans gardes ; il s'entretenait de leurs affaires ; il se mêlait à leurs plaisirs, et il y avait en quelque sorte entre eux et lui un commerce d'attentions et de devoirs, comme d'égal à égal. Ses vertus ont fait pendant dix-neuf ans le bon-

Il connut l'amitié et la fit connaître.

heur des Romains. Il mourut âgé de soixante-trois Sa mort. ans, à Selinonte en Cilicie. On lui donna le nom 117. d'*Optimus*, très-bon.

CHAPITRE II.

Adrien.

Proclamation d'Adrien.

P. Ælius Adrianus, originaire d'Italica, était parent de Trajan, qu'il eut pour tuteur dans son enfance, et dont dans la suite il épousa la petite nièce. Trajan néanmoins ne l'adopta que quelques momens avant de mourir, si même encore il l'adopta. Il est certain qu'il ne l'aimait pas. C'est sur cette adoption, vraie ou supposée, qu'Adrien fut proclamé par l'armée d'Antioche. Il écrivit au sénat, qui ne pouvait pas ne pas le reconnaître.

Il abandonne les conquêtes que Trajan avait faites sur les Parthes.

Les Parthes avaient été vaincus, mais ils n'étaient pas soumis; ils avaient même forcé Trajan à reprendre les armes. Adrien se hâta de leur donner la paix. Il rétablit Cosrhoès, et lui rendit toutes les provinces qu'on venait de lui enlever. Il eût encore abandonné la Dace, s'il n'eût été retenu par la considération des colonies romaines que Trajan y avait transportées.

Pourquoi.

Grand capitaine, Adrien ne craignait ni les fatigues ni les dangers. Mais les Parthes paraissaient en quelque sorte inaccessibles aux Ro-

mains. Défendus par les barrières que la nature avait élevées entre les deux empires, ils pouvaient toujours se soulever; et, pour les retenir sous la domination, il aurait fallu soutenir des guerres continuelles et ruineuses. C'est un pays dont Rome ne pouvait s'assurer qu'en exterminant les habitans. Adrien préféra la paix.

Il avait d'ailleurs à dissiper des troubles qui auraient pu faire des progrès. Les Juifs de Cyrène avaient cruellement ravagé la Lybie et l'Égypte: la Lycie et la Palestine se révoltaient; une partie de la Bretagne s'était soustraite aux Romains; enfin les Maures et les Sarmates faisaient des irruptions dans les provinces de leurs frontières.

Sa libéralité.

Aussitôt après avoir conclu la paix avec les Parthes, Adrien revint à Rome. Il remit tout ce qui était dû au fisc depuis seize ans; il défendit d'en rien exiger; et il en brûla publiquement les registres, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Cette libéralité sans exemple fit dire de lui qu'il avait enrichi toute la terre.

Sa libéralité ne se démentit jamais; il se fit un devoir de secourir les anciennes familles que des accidens malheureux, plutôt qu'une mauvaise conduite, avaient mises hors d'état de se soutenir; et il assigna de nouveaux fonds pour l'éducation des enfans que les parens ne pouvaient pas élever. Il disait souvent : *L'empire n'est pas à moi, il est au peuple.*

Il voyage dans toutes les provinces pour soulager les peuples et pour réprimer les abus.

Ce n'est pas assez qu'un prince fasse le bien par lui-même ; s'il n'empêchait pas le mal que d'autres peuvent faire, il ne remplirait que la moindre partie de ses devoirs. Adrien se proposa d'assurer la paix et d'empêcher les vexations.

Pour remplir ce double objet, il résolut de se porter avec des forces partout où sa présence serait nécessaire, et il visita toutes les provinces de l'empire. Il y en eut même où il se transporta plusieurs fois. Il se faisait rendre compte de l'administration ; il réprimait les abus ; il réparait les édifices publics ; il en construisait de nouveaux ; il soulageait les peuples par une diminution d'impôts ou par des largesses. Un tremblement de terre ayant ruiné, en Bithynie, Nicée, Nicomédie et plusieurs autres villes, il les rétablit toutes à ses dépens ; en sorte qu'il mérita le titre de *restaurateur de la Bithynie ;* il rebâtit aussi Jérusalem, qu'il nomma *Ælia Capitolina.*

Comment il voyageait.

Il ne voulait pas que sa présence fût à charge aux provinces. Il voyageait à pied à la tête de ses troupes : exposé à la pluie, à la neige, au soleil, il campait avec elles. Sa vie, quoique dans la paix, était toute militaire. Il partageait les fatigues des soldats. Il se nourrissait comme eux. Il ne paraissait que le premier soldat de l'empire. Par cette conduite, qui le faisait respecter des troupes, il était aussi redouté des ennemis qu'il

était chéri de ses peuples ; et son règne fut tranquille et florissant.

Peu jaloux de ses titres, il était populaire jusqu'à oublier son rang.

Il prenait rarement les titres d'empereur, de père de la patrie, de souverain pontife. Il n'accepta le consulat que les deux premières années de son règne. Populaire au point qu'il oubliait quelquefois son rang, il allait volontiers aux bains publics se mêler avec le peuple, et il paraissait importuné des hommages des grands. Ce n'était pas lui faire la cour que de venir le saluer lorsqu'on n'avait point d'affaires à lui communiquer.

Son amitié n'assurait pas sa confiance.

Comme Trajan, il vivait familièrement avec ses amis ; mais, naturellement soupçonneux, il n'était pas capable de leur donner la même confiance. Ni le temps, ni les services, rien n'assurait le sort de ceux qu'il aimait davantage. Ce fut sans doute par cette raison que Similis, préfet du prétoire, ayant obtenu de passer les sept dernières années de sa vie dans la retraite, ordonna d'écrire sur son tombeau qu'il était mort âgé de soixante-seize ans, et qu'il en avait vécu sept.

Quelquefois cruel avec les grands, il était toujours humain avec le peuple.

Adrien, dans les commencemens de son règne, a fait mourir, sur de simples soupçons, quatre consulaires qui avaient eu part à la confiance de Trajan. Quoique avec les grands quelquefois porté à la cruauté, il était généreux avec ceux qui ne lui pouvaient donner d'ombrage. Si quelqu'un lui avait déplu, il se bornait à lui écrire qu'il était

mécontent; et lorsqu'il se voyait forcé de punir, il modérait la peine à proportion du nombre des enfans du coupable. Après son avénement, il dit à un homme dont il avait été l'ennemi déclaré : *Ne craignez rien, je suis empereur.*

Il paraissait avoir étudié toutes les sciences.

Il joignait à une grande mémoire un esprit vaste et une curiosité qui le portait à tout; versé dans les lettres grecques et latines, il écrivait également bien en vers comme en prose dans l'une et l'autre langue. Il chantait, il jouait des instrumens, il gravait, il peignait; il paraissait avoir fait une étude de toutes les sciences.

Il protégeait les savans et les artistes, et il en était jaloux.

Avec ce goût pour les lettres et pour les arts, il recherchait les savans et les artistes, et il les comblait souvent de ses bienfaits. Mais il avait la manie de vouloir passer pour supérieur dans tous les genres, et malheur à celui qui aurait affecté quelque supériorité sur lui. Ayant fait bâtir un temple à la fortune de Rome, sur un dessin qu'il avait fait lui-même, il envoya le plan à l'architecte Apollodore, et il lui en demanda son sentiment d'un ton qui paraissait un défi. Apollodore n'était pas flatteur. Du temps de Trajan il avait écouté avec assez de dédain des raisonnemens d'Adrien sur l'architecture. Il répondit donc que le temple n'était pas assez élevé pour le lieu où il était placé, et qu'au contraire les statues de Rome et de Vénus étaient trop hautes pour le bâtiment; car, ajoutait-il, quand il plaira à ces sta-

tues de se lever et de sortir, elles ne le pourront pas. Adrien ne pardonna pas cette critique; il bannit Apollodore, et la même année il le fit mourir sous quelques faux prétextes.

Après une suite de maladies compliquées, qui firent des progrès pendant trois ans, Adrien termina sa vie dans les tourmens les plus cruels. La douleur l'avait rendu furieux. Il demanda un poignard ou du poison; et, dans son désespoir, il ordonna la mort de plusieurs sénateurs, se plaignant d'être le maître de la vie des autres, et de ne pouvoir disposer de la sienne. Sa mort. 138.

Quelques mois avant sa mort, il adopta T. Aurélius-Fulvius-Boionius-Antoninus : *Je sais bien*, disait-il, *qu'Antonin est de tous ceux que je connais celui qui désire le moins l'empire; mais je sais aussi que personne n'est plus capable de bien gouverner.* Il lui fit adopter L. Commodus et M. Annius Varus. Il était dans la soixante-deuxième année de son âge, et dans la vingt-deuxième de son règne. Choix qu'il fait de ses successeurs.

Adrien a eu des vices dont je n'ai pas parlé. Il est triste d'en trouver dans un prince qui a fait le bonheur des peuples, qui a voulu l'assurer après lui, et qui a choisi des successeurs tels qu'Antonin et Marc-Aurèle Il est triste qu'il ait eu des vices,

---

CHAPITRE III.

Antonin.

Temps peu féconds pour l'histoire.

Les temps les plus heureux sont les moins féconds pour l'histoire. Le règne d'Antonin offre si peu d'événemens, qu'on peut oublier l'empire pour ne s'occuper que du prince. Ce n'est pas que l'administration d'un souverain éclairé et vertueux ne puisse fournir un grand nombre d'observations intéressantes et instructives; mais ces observations sont précisément ce qui échappe au commun des historiens. D'ailleurs, il faut l'avouer, l'histoire des monarchies est bien aride; si les monarques sont faibles, on paraît ne faire que des satires qui se ressemblent; et s'ils ont des lumières et des vertus, on paraît ne faire que des panégyriques qui se ressemblent encore.

Le vertueux Antonin mit son bonheur à être aimé.

Antonin était originaire de Nîmes. Sa famille, très-ancienne, mais étrangère à Rome, ne parvint que tard aux magistratures. Il montra sur le trône toutes les vertus. Il n'eut aucun vice; et il fit son bonheur d'être aimé des peuples. *Que je serais malheureux, si je découvrais que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens!* dit-il à l'occasion d'une conspiration qui se forma dès le commen-

cement de son règne, et dont il arrêta les recherches.

Sans précipitation et sans faiblesse, il veillait sur toutes les parties du gouvernement avec une égalité d'âme qui assurait le bonheur des peuples, et qui le rendait en quelque sorte invariable. Il réparait au moins, par ses soins éclairés et généreux, les maux que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni empêcher. Il y eut des incendies à Rome, à Narbonne, à Antioche, à Carthage; et un tremblement de terre ruina les villes de Cos, de Rhodes, et plusieurs encore dans la Lycie et dans la Carie. *Je n'ai rien à moi*, disait Antonin, *depuis que je suis empereur;* et sa bienfaisance, qui ne se lassait jamais, se montrait surtout dans les calamités publiques. Alors il n'avait en effet rien à lui; son patrimoine même était employé au soulagement des malheureux. Il n'avait rien à lui.

Simple dans ses mœurs, la nature semblait l'avoir fait tout ce qu'il était. Il jouissait des avantages attachés à son rang comme s'il en eût toujours joui; et il s'en passait d'autant plus volontiers, sans s'apercevoir qu'ils lui manquaient. Contre la coutume des autres empereurs, il voulut n'être servi que par des esclaves. Avec quelle simplicité il jouissait des avantages de son rang.

Avant lui, on était dans l'usage de récompenser un gouverneur de province, en lui donnant un meilleur gouvernement. Au lieu de déplacer ceux qui se conduisaient bien, Antonin les laissait où Sa conduite avec les gouverneurs des provinces.

ils se trouvaient, et les récompensait d'ailleurs. Il les choisissait avec un tel discernement, qu'on eût souvent dit qu'il leur communiquait ses lumières et son intégrité.

Trait qui le caractérise.

Incapable de jalousie et de soupçons, il donnait de la considération au sénat, dont il ne paraissait que le ministre. Il respectait le peuple; il protégeait les lettres; il vivait avec confiance au milieu de ses amis. Il y a un trait de sa vie qui peut faire juger de la douceur de son caractère. Lorsqu'il était proconsul d'Asie, il se logea, en arrivant à Smyrne, dans la maison du sophiste Polémon, qui était alors absent. Polémon, étonné à son retour de trouver sa maison occupée, se plaignit, et demanda qu'elle lui fût rendue. Bien des proconsuls auraient prouvé à ce sophiste que sa maison n'était pas à lui. Antonin aima mieux la lui rendre; quoique ce fût au milieu de la nuit, il délogea sur-le-champ. Lorsqu'après son avénement, Polémon vint à Rome pour lui faire sa cour, il le reçut comme un ancien hôte, voulut le loger dans son palais; et, ayant donné des ordres à cet effet, il ajouta : *Surtout qu'on ne le déloge pas.*

Il était respecté des nations étrangères.

Chéri des Romains, Antonin fut considéré chez toutes les nations. Vologèse, roi des Parthes, marchait pour se rendre maître de l'Arménie; l'empereur lui écrivit : ce roi se retira. Les Barbares le prirent souvent pour arbitre de leurs

différens, et les rois s'empressèrent de lui rendre des hommages. Il parut régner sur tous les peuples connus.

Dès la seconde année de son règne, il donna le titre de César, et sa fille Faustine, à Annius Vérus, connu sous le nom de Marc-Aurèle. Il le désigna pour être consul avec lui l'année suivante; et, quelques années après, il lui assura l'empire, auquel il l'associa. Quant à L. Commodus, il ne paraissait le souffrir que parce qu'Adrien le lui avait donné; il ne lui accorda jamais le titre de César, et il ne l'éleva que tard au consulat. Il permit seulement qu'on le qualifiât de *fils d'Auguste*. Choix qu'il fait de Marc-Aurèle.

Antonin mourut dans la soixante-quatorzième année de son âge, après un règne de vingt-deux ans. Ses vertus lui méritèrent le surnom de *Pius*, mot pour lequel nous n'avons point d'équivalent; et elles firent du nom d'Antonin un titre auguste, que ses successeurs furent jaloux de porter, ou qu'ils refusèrent par modestie. Sa mort. Le nom d'Antonin devient un titre auguste. 161.

CHAPITRE IV.

Marc-Aurèle.

La famille de Marc-Aurèle prétendait remonter jusqu'à Numa. Cette chimère pouvait le flatter: La famille de Marc-Aurèle. Nom que lui

donnent les historiens.

mais il lui suffisait d'avoir été adopté par Antonin. Il paraît que son bisaïeul est le premier qui se soit élevé aux magistratures. Après son avénement, il donna le nom de *Vérus* à L. Commodus, son frère d'adoption, et il prit lui-même celui d'Antonin. C'est sous ce dernier nom qu'il est ordinairement désigné dans l'histoire.

La secte des stoïciens, dominante sous les empereurs.

Sous les empereurs, la philosophie des stoïciens était devenue la secte dominante; toujours en contraste avec les mœurs publiques, elle affichait la morale la plus austère, dans ces temps où le luxe se portait aux derniers excès. Elle devait par conséquent former des enthousiastes.

Or l'enthousiasme est d'autant plus contagieux, qu'on serait honteux d'échapper à la contagion. On en prend donc au moins le langage. Ainsi un grand nombre se donnaient pour stoïciens, et il leur suffisait de le paraître.

D'autres l'étaient sincèrement. Le malheur des temps semblait leur en faire une nécessité : car les vertus stoïques leur offraient des motifs de consolation, et leur ouvraient un asile contre la tyrannie

Pourquoi Marc-Aurèle adopte la morale de cette secte.

Né sous Adrien, Marc-Aurèle n'avait vu que deux règnes heureux et florissans, où l'on ne sentait pas le même besoin de ces vertus. Il les eut toutes cependant : c'est qu'il les trouva en lui. Ayant eu, dès l'âge de douze ans, occasion de connaître la philosophie des stoïciens, il s'atta-

cha principalement à la morale. Cette étude ne fit que lui découvrir les principes qui réglaient à son insu toutes ses actions; et on eût pu remarquer qu'il était stoïcien, avant d'avoir pensé à l'être. Aussi le fut-il toujours, et il le fut sans ostentation. Les vertus les plus sublimes paraissaient simples comme lui, parce qu'elles prenaient son caractère. Parvenu à l'empire à l'âge de quarante ans, il confirma cette maxime de Platon : *Les peuples seront heureux, quand les philosophes seront rois, ou quand les rois seront philosophes.* Il frémissait néanmoins lorsqu'il songeait au fardeau dont il s'était chargé.

Antonin l'avait préféré à L. Vérus, dont il connaissait les vices. Cependant Marc-Aurèle se hâta de partager tous ses titres avec ce frère adoptif; et Rome eut deux Augustes. Cette action, quoique généreuse, est inexcusable. Comment ne frémissait-il pas lorsqu'il voyait un collègue qui n'était pas digne de commander, et qui pouvait lui survivre?

On ne peut l'excuser d'avoir associé à l'empire L. Vérus.

La mort d'Antonin parut aux ennemis une conjoncture favorable pour attaquer l'empire. Les Parthes entrèrent dans l'Arménie, surprirent l'armée romaine, la taillèrent en pièces, et portèrent le ravage jusque dans la Syrie; d'un autre côté, les Cattes couraient impunément la Germanie et la Rhétie; et il y avait encore des soulèvemens dans la Bretagne.

Les ennemis arment contre l'empire.

Plusieurs fléaux retiennent à Rome Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle envoya contre les Parthes L. Vérus, qu'il se flattait de retirer de la mollesse, en lui fournissant une occasion de se signaler. Il chargea deux de ses généraux des deux autres guerres, et il resta lui-même en Italie, où plusieurs fléaux rendaient sa présence nécessaire. Un débordement du Tibre avait renversé une partie de Rome, et causé de grands dommages dans la campagne; des tremblemens de terre, survenus presque en même temps, avaient ruiné plusieurs villes; l'air était infecté d'une multitude d'insectes, et la famine commençait à se faire sentir. Marc-Aurèle fut présent partout avec une bienfaisance ingénieuse à soulager les peuples, et ses vertus parurent les consoler des maux auxquels il ne pouvait pas remédier.

Conduite de Vérus en Orient.

Il ne reste aucun détail des campagnes faites en Bretagne et en Germanie. Quant à la guerre contre les Parthes, on sait que L. Vérus ne la fit pas. Il s'arrêta dans tous les lieux où il trouva des plaisirs conformes à ses penchans. Il fit son séjour ordinaire à Antioche, allant, suivant la saison, à Daphné et à Laodicée, et vécut dans la débauche pendant que ses généraux, Avidius Cassius et Martius Vérus, remportèrent des victoires : ils forcèrent à la paix Vologèse, roi des Parthes. Flatté cependant de ces succès, auxquels il avait si peu de part, il commençait à souffrir impatiemment un collègue qui le gênait; et on voyait

qu'il eût secoué le joug, si la chose eût été en son pouvoir.

Il revint à Rome après cinq ans d'absence. La peste était alors parmi les troupes qu'il ramenait, et il n'avait pris aucune précaution pour l'empêcher de se répandre. Elle passa avec lui de province en province, parcourut l'empire pendant plusieurs années, dépeupla surtout l'Italie, laissa plusieurs terres sans culture, et occasiona une famine.

Par son imprudence la peste ravage l'empire.

Ce fléau continuait depuis trois ans, lorsque les Marcomans, les Quades, les Suèves, les Sarmates, les Allemands, les Vandales, les Daces et d'autres barbares, prirent les armes en même temps. Ils dévastèrent la Pannonie, firent des courses dans la Grèce, et pénétrèrent jusque dans le Péloponèse.

Les nations germaniques prennent les armes.

Cette guerre, une des plus grandes que l'empire eût soutenues jusqu'alors, arriva dans la conjoncture la plus triste : car les secours donnés pendant les calamités publiques avaient absolument épuisé les finances; et la dépopulation, causée par la peste, ne laissait pas assez de citoyens pour compléter les troupes. Il fallut enrôler des esclaves et des gladiateurs; et il aurait fallu mettre de nouveaux impôts, si Marc-Aurèle n'eût pas préféré de vendre les meubles de ses palais.

Triste conjoncture où cette guerre commence.

Le sénat ayant arrêté que les deux Augustes

Les deux Au-

gustes marchent contre les peuples de Germanie. marcheraient contre les peuples de Germanie, ils partirent pour Aquilée. Ce règlement avait été fait de concert avec Marc-Aurèle, qui ne voulait ni laisser Vérus à Rome, ni lui confier le commandement de l'armée. Heureusement pour l'em-

Mort de Vérus. 169. pire, la mort enleva ce collègue quelques mois après. Plus maître alors de faire le bonheur des peuples, Marc-Aurèle n'en parut que plus grand.

Les peuples de Germanie ne connaissaient d'autre droit que celui du plus fort. Nous avons peu de détails sur la guerre de Germanie. On voit que les Barbares, infidèles à tous leurs engagemens, ne connaissaient d'autre droit que celui du plus fort. Ils faisaient la paix lorsqu'ils avaient été vaincus ; et, lorsqu'ils croyaient avoir réparé leurs forces, ils recommençaient la guerre. On pouvait prévoir dès lors qu'ils extermineraient les Romains, ou qu'ils seraient eux-mêmes exterminés.

Marc-Aurèle les force à la paix. Après cinq ou six campagnes, Marc-Aurèle, les ayant réduits à demander la paix, songeait à les mettre hors d'état de reprendre les armes de long-temps, lorsqu'il se vit forcé de terminer promptement avec eux, et de leur accorder des conditions plus favorables. Sur un faux bruit

Révolte de Cassius. 175. de sa mort, Avidius Cassius, qui l'avait répandu lui-même, venait de se faire proclamer empereur.

Lettre de Marc-Aurèle à Vérus, à qui Cassius paraissait suspect, et qui de- Pendant la guerre des Parthes, ce capitaine avait déjà paru suspect à L. Vérus, qui l'eût condamné sur de simples soupçons, s'il en eût été le

maître. Voici la réponse de Marc-Aurèle à son frère, qui l'invitait à sévir : mandait la mort de ce capitaine.

« J'ai reçu votre lettre. Elle décèle une inquié-« tude qui fait injure à notre administration. Si « les dieux ont résolu de donner l'empire à Cas-« sius, il n'est pas en notre pouvoir de l'empêcher; « et s'ils ne l'ont pas résolu, il se perdra lui-« même sans que nous devenions cruels. Vous sa-« vez le mot de votre aïeul Adrien : *Jamais on n'a « fait mourir son successeur.* Ajoutez que nous ne « pouvons pas faire le procès à un homme que « personne n'accuse, et qui est aimé des soldats. « D'ailleurs, dans les crimes de lèse-majesté, le « public croit presque toujours qu'on fait injus-« tice à ceux-mêmes qui en sont visiblement con-« vaincus. Avez-vous oublié ce que disait encore « Adrien : *Tel est le sort des princes, on ne croit aux « conspirations qui se font contre eux que lorsqu'on « les voit assassinés.* Domitien est le premier qui « ait dit ce mot; mais j'ai mieux aimé vous le citer « d'Adrien, parce que les pensées des tyrans n'ont « pas le poids de celles des bons princes. Servons-« nous donc de Cassius, puisque c'est un grand « capitaine, nécessaire à la république. Quant à « mes enfans, dont vous voudriez procurer la sû-« reté par sa mort, qu'ils périssent, si Cassius mé-« rite plus d'être aimé, et si sa vie est plus utile « à l'état. »

Quoique l'événement ait confirmé les soupçons

de L. Vérus, on ne peut qu'applaudir à la conduite de Marc-Aurèle. Il est de la sagesse de ne pas soupçonner légèrement un homme qui a rendu des services, et qui en peut rendre encore. Il y aurait même de la cruauté et de la pusillanimité à le condamner pour des crimes dont on ne peut pas le convaincre.

Clémence de Marc-Aurèle, lors de la révolte de Cassius.

Marc-Aurèle gémissait de se voir engagé dans une guerre civile; mais, sans inquiétude sur l'événement, il ne désirait la victoire que pour rendre Cassius fidèle à force de bienfaits. *Je veux prouver*, disait-il, *qu'on peut faire un bon usage, même des guerres civiles.* Cassius, trois mois après sa révolte, ayant été tué par un centurion, l'empereur se plaignit qu'on l'eût enlevé à sa clémence, et il ne songea plus qu'à sauver les complices de ce rebelle. Il écrivit au sénat: « Je vous « prie, je vous conjure de vous départir de votre « sévérité ordinaire, et de ne pas faire ce tort à « ma clémence, ou plutôt à la vôtre, de ne condam- « ner personne à la mort. Rappelez même ceux « que vous avez exilés, et que les proscrits jouis- « sent de leurs biens; plût à Dieu pouvoir encore « rendre la vie à ceux qui l'ont perdue! Je ne « puis approuver dans un empereur la vengeance « de ses injures personnelles: elle paraît toujours « trop grande, quelque juste qu'elle puisse être. « Pardonnez donc aux enfans de Cassius, à sa « femme, à son gendre. Que dis-je? ils ne sont

« pas coupables. Qu'ils conservent leurs jours, « leurs biens, leur liberté, pour apprendre qu'ils « vivent sous Marc-Antonin, et pour être, partout « où ils iront, une preuve de votre piété et de la « mienne. Ce n'est certainement pas une grande « clémence que de pardonner aux enfans et aux « femmes des coupables. Je vous demande encore « d'exempter de la mort, de la proscription, de « l'infamie et de toute injure, les sénateurs et les « chevaliers qui ont trempé dans la conspiration. « Accordez cela aux temps où je gouverne la ré- « publique, afin qu'on excuse la mort de ceux qui « ont été tués dans le dernier tumulte. » Quand la vertu se montre avec cette simplicité, quels sentimens touchans et délicieux elle répand dans les âmes honnêtes !

Marc-Aurèle en Orient.

Marc-Aurèle étant allé en Asie, où il rétablit l'ordre, tout l'Orient lui rendit des hommages. Il parut aux peuples et aux rois comme une divinité bienfaisante qui assure le calme par sa présence. A son retour à Rome, d'où il était absent depuis sept ans, il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive et la plus sincère ; il remit aux provinces de l'empire tout ce qui était dû au fisc, pour les quarante-six ans qui s'étaient écoulés depuis la remise faite par Adrien.

Nouvelle guerre en Germanie. Marc-Aurèle magistrat plutôt que souverain.

Cependant les Marcomans, les Sarmates et d'autres peuples de Germanie avaient repris les armes ; forcé de marcher contre eux, Marc-Aurèle

demanda au sénat la permission de prendre dans le trésor public les fonds qui lui étaient nécessaires. *Car*, disait-il, *rien n'est à moi; le palais même que j'habite vous appartient.* C'est ainsi qu'il saisissait toutes les occasions de relever le premier ordre de la république; et c'est aussi de lui surtout qu'on a pu dire qu'il alliait deux choses trop souvent incompatibles, la monarchie et la liberté. Comme Trajan, il dit au préfet du prétoire : *Je vous donne cette épée pour me défendre, tant que je m'acquitterai fidèlement de mon devoir; mais elle doit servir à me punir, si j'oublie que mon devoir est de faire le bonheur des Romains.* Il ne l'oublia jamais. Magistrat plutôt que souverain, il fut le salut de la république dans des temps malheureux où les Barbares commençaient à devenir redoutables, et où des fléaux de toute espèce paraissaient conspirer la ruine de l'empire. On remarque qu'il a le premier élevé un temple à la bienfaisance. Dans un siècle idolâtre, il était fait pour partager le culte avec cette divinité. Rome le perdit lorsqu'il avait remporté les plus grands avantages sur les Barbares, et qu'il se flattait avec raison de les réduire. Il était sur la fin de la cinquante-neuvième année de son âge, et il en avait régné dix-neuf et quelques jours. Il laissa l'empire à Commode, son fils.

Sa mort.

180.

CHAPITRE V.

Je n'ai pas essayé, Monseigneur, de vous peindre Marc-Aurèle; cette entreprise eût été au-dessus de mes forces. Heureusement il s'est peint lui-même dans ses réflexions morales. Je vais vous en faire connaître le premier livre. C'est celui qui a le plus de rapport à vous; il vous apprendra ce que vous devez être.

PREMIER LIVRE.

Des réflexions morales de Marc-Aurèle.

J'ai appris de mon aïeul Vérus à avoir des mœurs simples, honnêtes et toujours bien réglées.

De la réputation que mon père a laissée et de la mémoire que j'en conserve, à être d'un caractère mâle et modeste.

De ma mère, à avoir de la piété, à ne nuire à personne, à ne pas même en avoir la pensée, à éviter toute espèce de luxe, et à vivre d'une manière simple et frugale.

De mon bisaïeul, à ne rien épargner pour avoir de bons maîtres.

De mon gouverneur, à ne prendre aucun parti

dans les factions qui partagent le peuple aux combats des gladiateurs et aux courses des chevaux ; à soutenir le travail, à être patient dans les fatigues, à savoir me servir moi-même ; à me contenter de peu, à ne point me mêler des affaires des autres, à ne jamais écouter les délateurs.

De Diognétus, à ne pas m'occuper à des choses vaines et frivoles, à souffrir qu'on parle de moi avec liberté, à ne pas ajouter foi aux prestiges, aux enchantemens, aux imposteurs.

Je lui ai encore l'obligation de m'être adonné à la philosophie, d'avoir su faire des dialogues dans mon enfance, de m'être accoutumé à coucher sur un grabat, couvert d'une simple peau, et à me conformer en tout aux mœurs austères des vrais stoïciens.

Je dois à Rusticus d'avoir pensé à me corriger de mes défauts, et d'avoir senti le besoin d'y donner toute mon attention. Il m'apprit à goûter la poésie sans passion, à mépriser les subtilités de la rhétorique et de la dialectique, à ne pas m'étudier à parler avec une élégance qui est toujours vicieuse quand elle est recherchée, à éviter l'ostentation des sophistes et toute affectation de savoir et d'austérité. Il me montra comment je devais écrire mes lettres, d'un style simple ; avec quel soin je devois faire mes lectures, combien il est nécessaire de ne pas se contenter d'entendre les

choses superficiellement. Je lui ai l'obligation d'avoir lu les Commentaires d'Épictète, dont il m'a fait présent, de vivre chez moi sans faste, et de pardonner facilement les fautes ou les offenses.

J'ai appris d'Appollonius (de Chalcis) à me conserver libre, à ne pas flotter dans mes desseins, à consulter la raison jusque dans les plus petites choses, à être toujours le même dans les douleurs les plus aiguës, dans les longues maladies, dans les adversités de toute espèce. Je voyais en lui un modèle d'un caractère sévère ou indulgent suivant les circonstances, et d'un esprit qui, se communiquant sans contrainte, regardait ses connaissances et le talent d'en faire part comme le moindre de ses avantages. Enfin j'ai appris de lui comment une âme honnête reçoit des bienfaits sans être ingrate ni servile.

Sextus m'a montré, par son exemple, à gouverner ma maison en père de famille, à me soumettre à la Providence, à être ferme sans chercher à le paraître, à être attentif envers mes amis, à souffrir les ignorans et les personnes inconsidérées qui ne se conduisent que d'après l'opinion, à m'accommoder à tout le monde. Quoique son commerce eût quelque chose de plus doux que la flatterie même, il inspirait une sorte de vénération à ceux qui l'approchaient. Il avait surtout le talent de mettre dans le meilleur ordre et dans le plus beau jour les préceptes nécessaires à la

conduite de la vie. Il m'apprenait à vaincre mes passions, à me conserver tout entier à l'amitié, à faire du bien sans bruit, et à m'instruire sans en devenir plus vain.

J'ai appris d'Alexandre le grammairien, à ne pas relever d'un ton choquant ce qui échappe aux personnes avec qui je m'entretiens; mais à les reprendre avec adresse, soit en ne paraissant que répondre, soit en feignant d'ajouter de nouvelles raisons, soit en m'occupant plus des choses que des mots, soit par d'autres voies indirectes qu'on ne prend pas pour des leçons, et qui en sont néanmoins.

J'ai appris de Fronton, que la cour est le séjour de l'envie, de la fausseté, de l'hypocrisie, et combien il faut peu compter sur l'affection des grands.

D'Alexandre le platonicien, que les affaires, quelles qu'elles soient, ne doivent jamais être un prétexte pour m'exempter de rendre à chacun les services dont l'humanité ou l'amitié me fait un devoir; et *que je n'ai pas le temps* est une réponse que la nécessité doit seule m'arracher,

De Catulus, à ne jamais négliger les plaintes de mes amis, lors même qu'elles ne sont pas fondées; mais plutôt à me montrer tel que j'étais lorsque je n'y donnais pas occasion.

De mon frère Sévère, à aimer mes parens, la vérité, la justice. C'est lui qui m'a fait connaître Thraséa Petus, Helvidius, Caton, Dion, Brutus;

et qui m'a fait concevoir le plan d'un gouvernement populaire, où l'équité préside, et où le souverain veut et assure la liberté des sujets. Je lui dois mon goût pour la vie simple, mon attachement constant pour la philosophie, mon plaisir à faire du bien, mon habitude à espérer jusque dans les revers, ma répugnance à douter de l'affection de mes amis, et ma confiance à m'ouvrir à eux sur ce que j'approuve ou désapprouve dans leur conduite.

Maximus m'a appris à me rendre maître de moi-même, à ne me permettre ni emportement, ni écart, à conserver du courage dans les accidens les plus fâcheux, à me former à la douceur sans me rendre trop facile, et à traiter toutes les affaires sans impatience et sans humeur. Il parlait et se conduisait lui-même de manière que sa franchise se montrait dans tous ses discours, et sa droiture dans toutes ses actions. Sans jamais s'étonner, il agissait constamment avec la même modération, toujours exempt de précipitation, de lenteur, d'irrésolution, de découragement, d'humeur, de colère, de défiance. Il aimait naturellement à pardonner et à faire du bien. Jamais il n'a donné lieu de croire qu'il méprisât les autres, ou qu'il s'estimât lui-même davantage.

Mon père Antonin m'a appris, par son exemple, à avoir de la clémence, à être ferme dans les partis pris après une mûre délibération, à n'être

pas séduit par les honneurs, à trouver du plaisir dans l'assiduité au travail, à écouter volontiers tous ceux qui peuvent proposer quelque chose d'utile pour la république. Attentif à démêler les talens et les vertus, rien ne pouvait l'empêcher de rendre ce qui était dû au mérite. Incapable d'envie, il cédait à ceux qui, dans quelques genres, avaient plus de talens que lui, ou plus de connaissances, et il aimait à contribuer à leur célébrité.

Son amitié n'était pas, comme celle des grands, un sentiment qui paraît vif aussitôt qu'il commence, et qui passe rapidement. Il choisissait ses amis, et il n'y avait ni inconsidération dans son choix, ni légèreté dans son attachement. Soigneux à les conserver, il n'exigeait d'eux aucune complaisance. Soit qu'ils l'eussent prévenu par des attentions, soit qu'ils n'y eussent pas pensé, ils le retrouvaient toujours le même.

Il ne s'avilissait jamais devant le peuple pour en obtenir la faveur : au contraire, il en réprimait les acclamations. S'il donnait des spectacles, s'il faisait des largesses, s'il élevait des édifices, il ne songeait point à sa propre célébrité : il ne voyait, dans tout ce qu'il faisait, que la convenance ou l'utilité publique. Jaloux de fournir à tous les besoins de l'empire, il retranchait sur ses propres dépenses ; et, souffrant qu'on lui reprochât son économie, il n'était recherché ni dans sa table, ni dans ses habits, ni dans le choix de

ses esclaves. La robe qu'il portait à Lorium avait été faite dans un village voisin.

D'un commerce facile, il soutenait la conversation avec un enjouement qui ne fatiguait point et qui n'ennuyait jamais. Aux soins qu'il prenait de sa personne, il ne paraissait ni rechercher, ni négliger l'élégance, ni s'attacher à la vie, ni s'en dégoûter. Il se conformait aux anciennes mœurs, sans affecter de s'y conformer. Il s'accommodait aux temps, aux lieux, aux affaires. Il ne changeait jamais, par inquiétude, ni de place, ni d'occupation. Il faisait toujours ce qu'il devait faire; il était toujours où il devait être; et il paraissait trouver loisir au milieu des plus grandes occupations, lors même que ses soins se portaient jusque sur les plus petites choses. En un mot, dans quelque position qu'il fût, toujours calme, toujours content, il se sevrait des commodités de son état avec une modération qui lui permettait de s'en passer comme d'en jouir : double avantage, dont la plupart des hommes sont privés par faiblesse ou par intempérance.

Je rends grâces aux dieux de m'avoir donné de bons aïeux, un bon père, une bonne mère, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons domestiques, de bons amis, et presque toutes les choses qui sont bonnes.

De n'avoir manqué à aucune de ces personnes, quoique j'en eusse été capable. Heureusement

mon naturel ne s'est pas décelé, et c'est aux dieux, qui ne l'ont pas permis, que j'en ai l'obligation.

Je dois les remercier encore de n'avoir pas été élevé plus long-temps auprès de la concubine de mon aïeul, d'avoir passé ma jeunesse sans taches, et de m'avoir donné pour père un prince qui devait m'inspirer de l'éloignement pour le faste, et m'apprendre comment un empereur peut, sans luxe, sans pompe, sans garde, vivre comme un simple particulier, et conserver cependant la dignité nécessaire dans celui qui commande.

Je les remercie d'avoir fait peu de progrès dans l'éloquence, dans la poésie et dans d'autres études de cette espèce, qui m'auraient peut-être tenu trop long-temps si j'y avais réussi; de m'avoir fait connaître Apollonius, Rusticus et Maximus; d'avoir fait naître en moi le désir de choisir le genre de vie le plus conforme aux ordres de la Providence, et de m'avoir éclairé par leurs inspirations. C'est uniquement ma faute, si, ayant été sourd à leurs avertissemens, je ne me suis pas toujours bien conduit.

Je reconnais que c'est par une faveur particulière des dieux qu'avec une santé faible j'ai pu résister long-temps au travail et à la fatigue; que j'ai renoncé de bonne heure à l'amour, auquel je m'étais laissé surprendre; qu'ayant eu de la colère contre Rusticus, il ne m'ait rien échappé dont j'aie dû me repentir; que ma mère, quoique

morte jeune, a passé les dernières années de sa vie avec moi; que, lorsque j'ai voulu faire du bien, on ne m'a pas répondu une seule fois que les fonds me manquaient; que je n'ai jamais été dans la nécessité de rien recevoir de personne; que j'ai trouvé pour mes enfans des précepteurs habiles; qu'ayant eu la passion de la philosophie, je ne suis pas tombé entre les mains d'un sophiste, qui ne m'aurait entretenu que de choses subtiles et frivoles. Je ne puis devoir tous ces avantages qu'aux secours que les dieux m'ont donnés.

Voilà, Monseigneur, une idée des réflexions que faisait Marc-Aurèle, pour se rappeler continuellement ses devoirs : je vous les ai rendues bien imparfaitement; cependant vous y trouvez une candeur et une simplicité qui vous charment. Jugez du plaisir que vous auriez à les lire dans l'original.

Il écrivit ce premier livre dans son camp sur le fleuve Granua, au pays des Quades. Vous voyez donc l'usage qu'il faisait de quelques momens de loisir. Instruisez-vous par son exemple; apprenez de lui ce que des précepteurs plus habiles que moi lui avaient appris à lui-même; et souvenez-vous surtout que, quoique ce grand prince fût né avec les dispositions les plus heureuses, et qu'il les eût cultivées de bonne heure avec une attention au-dessus de son âge, il crut devoir

travailler tous les jours de sa vie à se former à la vertu.

CHAPITRE VI.

Depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Caracalla.

La flatterie a fait un monstre de Commode.

Commode, né peu après l'avénement de son père, est le premier empereur qui ait été élevé dans la pourpre. Il était simple, timide, et par lui-même peu porté au vice, dit Dion, qui a vécu sous son règne; mais, ajoute cet historien, cette simplicité et cette timidité le rendirent plus facile aux impressions des hommes corrompus qui l'entouraient. En effet, la flatterie, qui le prit au berceau, en fit un monstre.

Faustine, sa mère, a contribué à le rendre vicieux.

Faustine, fille d'Antonin, et femme de Marc-Aurèle, fut sans doute une des premières causes des vices de son fils; car cette princesse s'est elle-même déshonorée par ses déréglemens. Or, si les caresses et les complaisances d'une mère vertueuse sont dangereuses, parce que ce sont des faiblesses, que pouvons-nous attendre des caresses et des complaisances d'une mère qui donne l'exemple du vice?

Fautes de Marc-Aurèle au sujet de son fils.

Marc-Aurèle, qui vit le mal, le vit trop tard, et n'y remédia pas. Il est vrai qu'il écarta les cor-

rupteurs, qu'il mit auprès de son fils des hommes vertueux, et qu'il sacrifia des momens pour l'instruire lui-même. Mais Commode ne se consolait pas d'être séparé des personnes qui flattaient ses vices; il s'opiniâtra dans son chagrin; il en tomba malade, et son père, trop faible, eut la complaisance de les lui rendre. Une plus grande faute qu'il commit encore, c'est qu'il le fit déclarer Auguste, chose jusqu'alors sans exemple. Il fallait, ou que la tendresse l'aveuglât, ou qu'il pensât qu'on ne change pas la destinée.

Commode avait dix-neuf ans lorsqu'il parvint à l'empire. Impatient de se débarrasser de la guerre, il n'eut rien de plus pressé que de faire la paix avec les Barbares, et il l'acheta. A son retour à Rome, il fut reçu avec toutes les marques de l'amour que le peuple conservait pour les deux Antonins.

Commode achète la paix des Barbares.

180.

Il parut d'abord avoir quelques égards pour les ministres que Marc-Aurèle lui avait laissés. Mais bientôt il ne donna sa confiance qu'à des affranchis qui faisaient un trafic des emplois, et il n'eut pas honte de partager avec eux les gains infâmes qu'il leur laissait faire. Afin même d'avoir plus de grâces à vendre, il désigna, pour une seule année, jusqu'à vingt-cinq consuls. Il porta l'impudence au point qu'il faisait écrire sur les registres publics ses actions les plus honteuses.

Trafic qu'il fait des emplois.

Aussi odieux que méprisable, il suscita contre

On conspire

Contre lui : sa mort.

192.

lui plusieurs conspirations. La première, dans laquelle entra Lucile, sa propre sœur, fut découverte, et coûta la vie à tous ceux que le tyran, cruel ou avide, enveloppa dans ses proscriptions. Il échappa encore à la seconde; la troisième en délivra l'univers. Marcia, sa concubine; Létus, préfet du prétoire; l'affranchi Electe, grand chambellan, découvrirent qu'il avait résolu leur mort, et ils le prévinrent. Ce monstre fut étranglé par un gladiateur, dans la trente-deuxième année de son âge, et dans la treizième de son règne.

Pertinax lui succède.

Létus donna l'empire à P. Helvius Pertinax, soldat de fortune, âgé de soixante-sept ans. Sans naissance, ou plutôt d'une naissance vile, ce vénérable vieillard, né d'un esclave, avait passé par tous les emplois militaires. Marc-Aurèle, dont il mérita l'estime, lui donna successivement le commandement des armées dans plusieurs provinces, le fit sénateur, et l'éleva au consulat. Il était alors préfet de Rome. En acceptant l'empire, il réunit les vœux du sénat et du peuple.

Sous le règne précédent, les désordres s'étaient tout à coup reproduits.

Pendant quatre-vingts et quelques années, les Romains avaient été heureux par les vertus des grands princes qui les gouvernaient. Les armées, accoutumées à la discipline, avaient oublié qu'elles pouvaient disposer de l'empire, et la sagesse des souverains faisait régner les lois.

Sous Commode, le désordre se reproduisit tout à coup. Occupé à corrompre les troupes, ce prince

leur apprit qu'il n'était puissant que par elles; et dès lors les soldats ne voulurent plus sur le trône que des tyrans qui, odieux comme lui, fussent intéressés à les ménager.

Pertinax, occupé à réformer les abus, veillait sur toutes les parties du gouvernement. Il acquittait les dettes de l'état, il rétablissait les finances, il encourageait l'agriculture, il remettait la discipline en vigueur et on voyait déjà naître les temps des Antonins. Tant de vertus soulevèrent les gardes prétoriennes. Létus lui-même les arma contre un prince qu'il n'avait élevé que par des vues d'ambition; et Pertinax fut massacré, après un règne de trois mois. La sagesse de Pertinax soulève ses gardes, et il est égorgé. 193.

Flavius Sulpicianus, son beau-père, demanda l'empire aux soldats. Ils lui déclarèrent qu'ils en disposeraient en faveur de celui qui leur en donnerait davantage, et aussitôt ils le mirent à l'enchère. M. Didius Julianus osa se présenter. Les deux concurrens enchérirent l'un sur l'autre, et l'empire fut adjugé à Didius. L'empire à l'enchère.

Le sénat ne fit aucune difficulté de reconnaître cet empereur. Mais pendant qu'il s'humiliait, le peuple, moins capable de dissimulation, se souleva. Il traita Didius d'usurpateur, de parricide; il fit des imprécations contre lui, contre les soldats; et il se retira dans le champ de Mars, où il passa la nuit et le jour suivant à implorer le se- Il est adjugé à Didius. Mécontentement du peuple.

cours de tous les généraux, et nommément celui de Niger qui commandait en Syrie.

Trois Augustes proclamés par leurs troupes. Niger.

C. Pescennius Niger, d'une naissance médiocre, mais grand capitaine, avait exercé le consulat avec distinction. Appelé par le peuple de Rome, aimé dans son gouvernement et généralement estimé, il fut reconnu dans toutes les provinces de l'Asie. Mais dans le même temps deux autres généraux furent proclamés par leurs troupes, Décimus Clodius Albinus en Bretagne, et L. Septimius Sévérus en Illyrie.

Albinus.

Albinus avait de la naissance et du courage, et Marc-Aurèle, qui l'avait employé, avait paru en faire cas. Il fallait pourtant qu'il eût bien des vices, puisqu'on l'appelait le Catilina de son siècle.

Et Sévère, qui marche à Rome.

Sévère était un mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Actif, vigilant, laborieux, faux, sans probité, sans foi, il était capable de tout oser, et de porter dans ses entreprises la hardiesse la confiance, et la promptitude. Il marcha sur-le-champ à Rome.

Didius est abandonné et exécuté.

A cette nouvelle, les prétoriens abandonnèrent Didius, qui leur avait promis plus qu'il n'avait pu

195.

leur donner; et le sénat, qui le condamna aussitôt à mort, le fit exécuter dans le palais même. Sé-

Sévère casse les prétoriens et crée une nouvelle garde.

vère, à son arrivée à Rome, reprocha aux gardes prétoriennes, le meurtre de Pertinax, l'empire mis à l'enchère, leur infidélité envers Didius, et il les cassa. Il créa ensuite une nouvelle garde,

qu'il composa de soldats de tous pays, et qui, par cette raison, devenait plus difficile à discipliner. Il paraît même qu'il la forma quatre fois plus nombreuse; ce qui fut une nouvelle charge pour l'état, parce que la paye des gardes prétoriennes était plus forte que celle des autres troupes.

Cependant cette garde, quelque puissante qu'elle fût, ne pouvait plus se promettre de disposer de l'empire. Les armées lui enlevaient ce droit, et le choix d'un empereur devait être le sujet d'une guerre civile. L'Orient et l'Occident armaient contre Sévère. L'Orient, l'Occident, arment contre Sévère.

Dans l'impuissance de faire face à tous ses ennemis, Sévère, feignant de rechercher l'amitié d'Albinus, le désigna pour son successeur, afin de ne l'avoir pas pour concurrent. Albinus y fut trompé.

Niger perdit trois batailles et la vie. Sévère ne pardonna ni aux provinces, ni aux villes, ni aux particuliers qui s'étaient déclarés pour son ennemi. Il n'eut aucun égard à la nécessité qui avait pu les engager dans ce parti; et ses proscriptions forcèrent les soldats de Niger à se retirer chez les Parthes, auxquels ils apprirent l'usage des armes romaines. Niger est vaincu et tué.

Les Gaules furent le théâtre de la guerre contre Albinus. Après une bataille sanglante, ce général vaincu, s'enferma dans Lyon, où il se tua, et cette ville fut réduite en cendres. Cruel et avare, Sé- Albinus est vaincu, et se tue. 198.

vère poursuivit tous ceux qui avaient eu quelque liaison avec Albinus, et sous ce prétexte il enveloppa dans ses proscriptions un grand nombre de citoyens riches. Vainqueur de ses ennemis, il fit déclarer Auguste, par un décret du sénat, son fils Bassien auquel il avait donné le nom d'Antonin, et qu'on nomme Caracalla. Il marcha ensuite contre les Parthes, sur lesquels il remporta de grands avantages.

Politique ruineuse de Sévère.

Il avait pour maxime d'enrichir les gens de guerre et de s'embarrasser peu du reste des citoyens. Avec cette politique, il acheva de perdre la discipline militaire. Cependant il n'enrichissait pas les soldats, qu'il rendait aussi dissipateurs qu'avides, et il ruinait l'empire par des exactions de toute espèce. Si cette politique était suivie par ses successeurs, comme on avait lieu de le présumer, il devait arriver un temps où les provinces réduites à la misère ne pourraient plus fournir aux dépenses de l'état, et où cependant il serait d'autant plus difficile d'enrichir les gens de guerre, qu'on les aurait accoutumés à de plus grandes largesses.

Plautien a toute sa confiance.

Sévère avait donné toute sa confiance à Plautien, préfet du prétoire; et cet homme était auprès de lui ce que Séjan avait été auprès de Tibère. Il le gouvernait entièrement. Plautien cependant, de la plus basse naissance, banni dans sa jeunesse pour des crimes, abusait insolemment

du pouvoir, et s'enrichissait par les voies les plus odieuses. Cette confiance de la part de Sévère étonnait d'autant plus, qu'il était extrêmement jaloux de son autorité, et que d'ailleurs il savait discerner les hommes de mérite et les employer

Mort de ce ministre.

Il paraissait ne manquer au préfet du prétoire que de s'allier de l'empereur. Sévère n'eut pas honte de préférer cette alliance à celle des plus illustres familles; et Caracalla épousa la fille de Plautien, qui lui apporta des richesses immenses. Mais ce mariage prépara la ruine du préfet du prétoire. De tout temps odieux à Caracalla, il lui devint plus odieux encore, parce que ce prince avait été forcé d'épouser une femme qu'il n'aimait pas. Il connut, aux menaces du fils de Sévère, à quoi il était exposé. Pour prévenir sa perte, il trama une conspiration; et il perdit la vie, lorsqu'il aspirait à l'empire.

Papinien, préfet du prétoire.

Le commandement des gardes prétoriennes fut donné à Papinien. Comme le prétoire était devenu un tribunal, et que le préfet, au nom de l'empereur, jugeait souverainement, il était de la plus grande importance que cette place fût occupée par un homme vertueux, juste et versé dans les lois. Tel était Papinien. Ce choix fit d'autant plus d'honneur à Sévère, qu'il devint lui-même plus juste et moins cruel, depuis qu'il eut donné sa confiance à ce ministre.

Mort de Sévère.

Six ans après, lorsqu'il était en Bretagne, où

il venait de terminer heureusement la guerre,
211. son fils Caracalla attenta à ses jours, et il mourut d'une maladie à laquelle le chagrin parut avoir beaucoup de part. Il a régné près de dix-huit ans, et en a vécu soixante-six.

Caracalla égorge son frère Géta, et fait mourir Papinien.

Il laissa l'empire à ses deux fils, Caracalla et Géta, qu'il avait faits Augustes. De tout temps odieux l'un à l'autre, ces deux princes se haïrent encore davantage, lorsqu'ils partagèrent l'autorité. Également vicieux et faits pour les mêmes attentats, ils se tendirent mutuellement des embûches, et il en coûta la vie au plus jeune : Caracalla l'égorgea dans les bras mêmes de sa mère. Il fit ensuite mourir Papinien, qui, refusant de justifier ce forfait, lui dit qu'il n'était pas aussi facile de justifier un parricide que de le commettre; et, pour apaiser les soldats, il leur donna une augmentation de paye, et il leur prodigua les trésors que son père avait amassés.

Mort de ce monstre.

On pourrait appeler Caracalla, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes, remarque M. de
218. Montesquieu. *Caligula*, *Néron*, *Domitien*, *bornaient leurs cruautés dans Rome : celui-ci allait promener sa fureur dans tout l'univers.* En effet il s'abreuva de sang dans les Gaules, en Asie et en Égypte. C'est ainsi qu'il régnait depuis six ans, lorsque Opilius Macrinus, préfet du prétoire, le fit assassiner sur le chemin d'Édesse à Carres. Il était dans sa trentième année.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à l'avénement de Valérien.

Les désordres qui ont commencé à Commode continueront, et iront même en croissant jusqu'au règne de Dioclétien : dans cet intervalle, qui est d'un siècle, je n'ai d'autre objet que de considérer comment le despotisme, qui met toute sa confiance dans les soldats, et qui compte pour rien le reste des citoyens, dégénère en une anarchie militaire, pendant laquelle les despotes, précipités presque aussi rapidement qu'élevés, paraissent monter sur le trône comme sur un échafaud où ils doivent perdre la vie.

Objet qu'on se propose dans cette histoire, jusqu'à Dioclétien.

Macrin, né en Mauritanie dans la condition la plus vile, obtint l'empire. Les troupes, qui regrettaient Caracalla, ignoraient qu'il en fût l'assassin. Mais il ne tarda pas à les aliéner, parce qu'il voulut les assujettir à la discipline, et les réduire à la solde qu'elles avaient eue sous Sévère. Elles furent vaincues par les Parthes, et elles rejetèrent sur lui la honte de leurs défaites. Enfin elles découvrirent ou soupçonnèrent au moins qu'il était le meurtrier de Caracalla. Une femme profita de ce mécontentement, et donna un chef à l'empire.

Macrin, successeur de Caracalla, mécontente les troupes.

Sévère avait épousé une fille de Bassien, pon-

Mæsa fait don-

ner l'empire à son petit-fils Héliogabale. Mort de Macrin.

218.

tife du soleil, ou d'Élagabal à Émèse en Phénicie; et Mœsa, autre fille de ce pontife, venait de quitter la cour après la mort de Caracalla, et s'était retirée à Émèse avec ses deux filles, Soémie et Mamée, et ses deux petits-fils Bassien et Alexien. Elle fit pontife du soleil le plus âgé de ses petits-fils, connu sous le nom d'Éliogabale; et bientôt après elle osa tenter de le faire empereur.

On commençait déjà à croire que la naissance donnait quelques droits à l'empire. Il fallait même qu'on pensât que le fils naturel d'un Auguste pouvait y prétendre avec autant de titre qu'un fils légitime; car Mœsa, pour faire réussir son projet, répandit qu'Éliogabale était né d'un adultère de Caracalla avec Soémie. Des soldats, qui étaient aux environs d'Émèse, et qu'elle corrompit par des largesses, feignirent d'ajouter foi à ce bruit scandaleux, et saluèrent empereur Héliogabale. Macrin envoya des troupes qui se joignirent aux rebelles. Vaincu peu après, forcé de s'enfuir, il fut arrêté, et perdit la vie après un an et deux mois de règne.

Mœsa opine dans le sénat.

Héliogabale n'avait que quatorze ans. Mœsa régna; elle accompagnait son petit-fils au sénat: elle prenait place auprès des consuls, et opinait; une femme sénateur était une chose qu'on n'avait point encore vue, et qu'on ne vit plus depuis.

Sa puissance est mal affermie.

Sa puissance était néanmoins mal affermie. Héliogabale, sans jugement et sans mœurs, se rendait tous les jours plus méprisable par ses ex-

travagances et par ses sales débauches ; et il était d'autant plus difficile de le ramener à ses devoirs, que Soémie, sa mère, l'entretenait dans le dérèglement. Ce ne fut pas assez pour lui de se livrer stupidement aux vices les plus honteux ; il voulut encore insulter aux dieux que Rome adorait. Il les chassa des temples, et il offrit au peuple, comme unique objet de culte, le dieu dont il avait été le pontife. C'était une pierre noire, ronde par le bas, et qui s'élevait en forme de cône. Si d'autres monstres avaient été soufferts, on ne pouvait donc pas souffrir long-temps Héliogabale. Les soldats mêmes, malgré ses prodigalités, étaient toujours au moment de se soulever.

Moesa chercha un appui ; et l'empereur, à sa considération, adopta Alexien. Il lui donna les noms de M. Severus Alexander, le fit César, et le désigna consul pour l'année suivante. Il conçut d'abord de l'amitié pour ce fils adoptif. Il se flattait sans doute de l'entraîner dans ses désordres : mais quand il ne vit dans ce jeune prince que des inclinations honnêtes, il résolut de le faire mourir, ou de casser au moins son adoption. Il ne s'aperçut pas que les soldats s'intéressaient au sort d'Alexandre, et il lui en coûta la vie. Les gardes prétoriennes l'égorgèrent, lui et Soémie, sa mère : il étoit âgé de dix-huit ans, et il en avait régné près de quatre.

Elle cherche un appui dans Alexien, qu'elle fait adopter.

Mort d'Héliogabale.

222.

L'épuisement des finances, la licence des

Gouverne-

ment de Sévère Alexandre.

troupes, l'avilissement de tous les ordres, et les abus sans nombre introduits sous les derniers règnes, paraissaient demander un prince consommé. Cependant les Romains n'avaient pour les gouverner qu'un enfant de seize ans. Ils furent heureux de l'avoir.

Le jeune Auguste se hâta de renvoyer en Syrie le dieu Élagabal, qui était pour Rome un objet de scandale; et il chassa les hommes corrompus qui avaient contribué aux déréglemens du dernier empereur. Ces commencemens donnèrent de lui les plus grandes espérances.

Il se laissa néanmoins séduire lui-même. Mamée, sa mère, et Mœsa, lui avaient formé un conseil de seize sénateurs, choisis parmi ceux qui passaient pour les plus éclairés et les plus vertueux. Alexandre, trompé par des flatteurs, qui l'invitaient à gouverner par lui-même, éloigna de lui ces hommes sages. Heureusement il ne fut pas long-temps à reconnaître sa faute. Il chassa ignominieusement ceux qui avaient abusé de sa confiance; il voulut que le sénat les poursuivît comme corrupteurs, et quelques-uns furent punis de mort. Cet exemple réprima la flatterie; et l'empereur, devenu plus circonspect, apprit à choisir ses amis, et fit aimer son gouvernement.

Fin de l'empire des Parthes, et commencement du nouvel empire des Perses.

La quatrième année de son règne, l'empire des Parthes, qui subsistait depuis 476 ans, finit sous Artaban, le dernier des Arsacides. Autrefois

redoutables, les Parthes, alors amollis, avaient préparé leur ruine. Un Perse, nommé Artaxerce, souleva sa nation, vainquit Artaban, et jeta les fondemens d'une nouvelle monarchie.

Les prétextes les plus frivoles sont des titres pour les conquérans : souvent il ne leur faut qu'un mot; et un mot en effet, s'il est soutenu par les armes, est un titre aux yeux des peuples stupides. Parce que les Perses s'appelaient encore Perses, Artaxerce prétendit avoir des droits sur toutes les provinces qui avaient fait partie de la monarchie des successeurs de Cyrus, et il arma pour en faire la conquête. *Les Perses font la guerre aux Romains.*

Alexandre partit pour l'Orient, et commanda lui-même ses troupes. On sait qu'il montra du courage, et qu'il rétablit la discipline par sa fermeté. D'ailleurs les historiens ne s'accordent pas sur les événemens de cette guerre. Il paraît seulement qu'à son retour à Rome l'empereur triompha des Perses. *On ne sait pas les événemens de cette guerre.* *232.*

L'année suivante, il marcha contre les Germains qui avaient fait une irruption dans les Gaules, et il les battit. Cependant il n'avait pas trouvé dans les légions du Rhin la même docilité que dans les troupes de l'Orient. Il voulut rétablir la discipline; il parla de punir; les soldats murmurèrent; et Maximin, qui entretint leur mécontentement, le fit assassiner. Il était âgé de vingt-quatre ans, et il en avait régné treize. *Sévère Alexandre marche contre les Germains.* *Sa mort.* *235.*

Maximin, empereur.

Maximin, salué Auguste par l'armée, s'associa son fils sous le titre de César. De berger devenu soldat, il s'était élevé de grades en grades; et, fait sénateur sous Alexandre, il avait obtenu le commendement d'une légion. Une taille gigantesque et une force extraordinaire le faisaient surtout remarquer. Il était Goth. C'est le premier empereur d'origine barbare. Il ne signala son règne que par des cruautés.

Les deux Gordiens créés Augustes.

Il était encore dans les Gaules, lorsqu'en Afrique un de ses intendans, le ministre de ses rapines, ayant été assassiné, les meurtriers, pour s'assurer l'impunité, offrirent l'empire au proconsul de la province, Gordien, qui descendait des Gracques. Agé de quatre-vingts ans, ce nouvel empereur prit son fils pour collègue. Il écrivit sur-le-champ au sénat, qui le fit reconnaître, et on arma dans toute l'Italie contre les deux Maximins.

Trois Augustes élus par le sénat.

Mais, lorsqu'à Rome on prenait des mesures pour assurer l'empire aux deux Gordiens, ils n'étaient déjà plus. Ils avaient été tués l'un et l'autre quelques jours après leur proclamation. Comme il n'était plus possible de revenir à Maximin, le sénat créa Augustes Maxime et Balbin; et, parce que le peuple déclara qu'il voulait un prince de la famille des Gordiens, il associa à ces deux empereurs un enfant de treize ans, fils du jeune Gordien, mort en Afrique.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, les deux Maximins, qui assiégeaient Aquilée, furent égorgés par leurs soldats, et l'armée reconnut les empereurs que le sénat avait élus. Mais trois mois après, les gardes prétoriennes tuèrent Maxime et Balbin, et déclarèrent le jeune Gordien seul Auguste.

Mort de Maximin, de Maxime et de Balbin. 238.

Pour être absolus, les empereurs s'étaient mis dans la dépendance des soldats. Ils périssaient s'ils voulaient rétablir la discipline; et s'ils ne la rétablissaient pas, ils périssaient encore. Toujours exposés aux caprices d'une multitude séditieuse, ils n'étaient pas assurés d'un instant de vie. Ils n'avaient que le pouvoir de commettre des crimes.

Sort des empereurs pour s'être mis dans la dépendance des soldats.

Gordien n'était pas né pour le vice; mais à son âge il avait besoin d'être éclairé; et cependant il fut livré par sa mère à des affranchis qui régnèrent sous son nom. Il se serait rendu méprisable et odieux s'il avait eu la faiblesse de se laisser gouverner long-temps par de pareils ministres. Chose singulière dans un prince mal entouré! il voulut approcher de lui un homme vertueux et instruit, et il le trouva. Cet homme se nommait Misithée; l'empereur, pour se l'attacher, en fit son beau-père; il n'avait alors que seize ans.

Règne de Gordien.

Éclairé par Misithée, qui lui dévoila les iniquités de ses ministres, il se hâta de réparer le mal qu'il avait laissé faire; et, déterminé à suivre désormais les conseils de cet homme sage, il le fit préfet

du prétoire, et lui donna les titres de père des princes et de tuteur de la république.

Vers la fin de la quatrième année de son règne, il ouvrit le temple de Janus, cérémonie qui paraît s'être alors observée pour la dernière fois. L'empire avait la guerre avec Sapor, fils et successeur d'Artaxerce, et les Romains avaient perdu la Mésopotamie. Gordien repoussa les Perses au delà des frontières de l'empire; mais il perdit son beau-père.

Il est assassiné par Philippe, qui lui succède.

244.

Misithée avait été tué par la trahison de Philippe. Gordien, qui l'ignorait, nomma préfet du prétoire Philippe même. Ce traître le fit périr, et usurpa l'empire; il était fils d'un Arabe, chef de brigands.

Mort de Philippe, et de deux autres Augustes.

Philippe fit la paix avec Sapor, revint à Rome, et fut égorgé par ses soldats, lorsqu'il marchait contre Décius, que les légions d'Illyrie avaient salué empereur. Dans cet intervalle périrent encore deux Augustes, qui avaient été proclamés, l'un par l'armée de Syrie, et l'autre par celle de Mœsie.

Mort de Décius.

249.

Décius, d'un bourg d'Illyrie, province qui donnera plusieurs chefs à l'empire, n'a régné que deux ans; ce furent des temps de troubles. Il périt dans la guerre contre les Goths, et vraisemblablement par la trahison de Gallus, qui lui succéda, et dont on ignore la famille et la patrie.

De Gallus et d'Emilien.

Pour obtenir la paix, Gallus se rendit tributaire des Goths; et, après un règne de dix-huit mois,

pendant lequel la peste ravagea plusieurs provinces, ses soldats le tuèrent, pour passer dans le parti d'Émilien, que les légions de Pannonie venaient de proclamer; celui-ci périt de la même manière au bout de trois mois; et P. Licinius Valérianus, qui était venu au secours de Gallus, fut fait empereur; il s'associa son fils Gallien.

Valérien, proclamé empereur, s'associe son fils Gallien.

253.

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à l'avénement de Dioclétien.

L'empire était attaqué de toutes parts; les peuples du nord pénétrèrent jusqu'en Italie, et les Francs, qui parurent pour la première fois, ravagèrent les Gaules. A ces barbares Valérien opposa d'habiles généraux. Il les savait choisir; et on a remarqué que tous sont parvenus à l'empire; quant à lui, il marcha contre Sapor.

Valérien oppose ses généraux aux Barbares.

Ce prince avait rempli toutes les magistratures avec distinction. Il avait de la naissance, des connaissances, des mœurs; et tant qu'il ne fut que particulier, personne ne parut plus digne de l'empire. Mais, dans les circonstances où il se trouvait, et qui demandaient de la célérité, une lenteur naturelle, qui ne lui permettait ni de se déterminer promptement, ni d'agir à propos, rendait presque inutiles les meilleures qualités qu'on

Il marche contre les Perses, et il est fait prisonnier.

260.

lui connaissait; aussi, pendant que ses généraux repoussaient de toutes parts les ennemis, il perdit en Asie des provinces et la liberté. La septième année de son règne il fut livré à Sapor, qui lui fit souffrir toutes sortes d'outrages.

État déplorable de l'empire sous Gallien.

La captivité de Valérien parut être l'avant-coureur de la ruine de l'empire. Sous Gallien, son fils, qui régna seul pendant huit ans, Sapor envahit presque toute l'Asie. Les Barbares portèrent le ravage dans les Gaules, dans la Grèce, dans l'Italie, et les Francs pénétrèrent en Espagne, d'où ils passèrent en Afrique.

Sans défense contre tant d'ennemis, les provinces furent encore dévastées par les armées romaines, qui se révoltèrent et qui donnèrent chacune des chefs à l'empire: pendant cette confusion, sur laquelle les historiens jettent peu de lumière, on compta jusqu'à trente tyrans qui prirent le titre d'Auguste, et Gallien se vit à peine maître de l'Italie. L'incapacité de ce prince, plongé dans la débauche, fut la principale cause des calamités publiques.

Circonstances qui retardent la chute de l'empire.

L'anarchie militaire était enfin parvenue à son dernier période : mais il est inutile de s'arrêter sur ces temps malheureux, et il l'est encore plus d'étudier l'histoire de ces tyrans, qui, dans un espace fort court, périrent presque tous de mort violente : bornons-nous à observer les circonstances qui retardèrent la chute de l'empire.

Si les Barbares n'envahirent pas les provinces qu'ils ravageaient, c'est qu'ils ne songeaient point encore à faire des établissemens : ils ne voulaient que piller.

Sapor aurait vraisemblablement achevé la conquête de l'Asie, s'il n'avait eu que les Romains à combattre : mais Odonat, prince de Palmyre, le vainquit et le repoussa jusque dans la Perse. Odonat, prince de Palmyre.

Allié des Romains, Odonat leur fut toujours fidèle. Gallien l'associa à l'empire, et triompha pour les victoires que ce général avait remportées. Odonat cependant était seul maître de l'Orient.

Enfin Gallien périt dans une conspiration; et quatre grands hommes, qui, par un bonheur inespéré, se succédèrent, sauvèrent l'empire. Le premier fut M. Aurélius Claudius, un des généraux de Valérien. Mort de Gallien. Claude lui succede. 268.

Odonat était mort, et Zénobie, sa femme, maîtresse de la plus grande partie de l'Orient, avait conquis l'Égypte, et secoué le joug des Romains. Il restait encore deux Augustes : Tétricus, qui tenait sous sa domination les Gaules et l'Espagne; et Auréolus, à qui l'Illyrie obéissait, et qui avait conduit une armée dans le Milanais. Enfin les Allemands, les Goths et d'autres Barbares continuaient leurs irruptions. Zénobie, maîtresse de l'Orient. Deux Augustes, Tétricus et Auréolus.

Claudius marcha contre Auréolus, qui perdit la bataille et la vie; et il vainquit les Allemands Mort d'Auréolus. Défaite des Goths.

et les Goths. On prétend que ceux-ci laissèrent sur le champ de bataille plus de trois cent mille hommes. Mais la peste, qui était dans leur camp, se communiqua aux Romains, et elle enleva Claudius sur la fin de la seconde année de son règne.

Mort de Claude.

270.

Aurélien, qui lui succede, est le restaurateur de l'empire.

Aurélien, qui lui succéda, avait encore été un des généraux de Valérien : il ne régna que cinq ans, et cependant il fut le restaurateur de l'empire. Non-seulement il recouvra les provinces perdues, il travailla encore avec succès à rétablir l'ordre, bannissant les brigues, les violences et les délations. Une si grande réforme demandait sans doute de la fermeté : mais il est fâcheux que, pour être sévère, il ait quelquefois été cruel.

Il triomphe des Barbares.

Les Allemands avaient ravagé le Milanais, et se répandaient dans l'Ombrie. Aurélien, d'abord vaincu près de Plaisance, les vainquit à son tour dans plusieurs combats, et les extermina. Ayant ensuite passé les Alpes, il défit les Vandales, qu'il força à demander la paix.

Zénobie.

Sa principale guerre fut contre Zénobie. Cette femme célèbre, remplie de connaissances, courageuse, et capable même des fatigues de la guerre, paraissait n'avoir aucune des faiblesses de son sexe, quoiqu'elle en eût la beauté. Elle gouvernait avec humanité les peuples qu'elle avait soumis, et faisait aimer sa domination.

Aurélien arme contre elle. Ses succès.

Dans le dessein de recouvrer les provinces qu'elle avait enlevées à l'empire, Aurélien arma,

et prit la route de Bysançe. Il chassa les Barbares qui inondaient l'Illyrie et la Thrace, passa l'Hellespont, et se rendit maître de la Bithynie sans résistance; et, successivement vainqueur à Immes, à Daphné, à Emèse, il mit enfin le siége devant Palmyre.

Cette place, entourée de déserts, où il était difficile qu'une armée subsistât, ne paraissait pas devoir être forcée. Les Perses, les Arméniens, les Sarrasins étaient venus à son secours, et elle avait des munitions pour soutenir un long siége : mais Aurélien, ayant vaincu les Perses, engagea les Arméniens et les Sarrasins à se joindre à lui; et, par les précautions qu'il prit, son armée se trouva dans l'abondance, lorsque les assiégés commençaient à manquer de vivres. Alors Zénobie, ayant tenté d'aller chercher elle-même de nouveaux secours chez les Perses, fut faite prisonnière, et Palmyre ouvrit ses portes.

Zénobie faite prisonnière.

272.

L'empereur avait repassé en Europe, quand les Palmyriens révoltés le forcèrent à revenir sur ses pas. Il se vengea cruellement. Palmyre fut rasée, et tous les habitans massacrés sans distinction. Il soumit ensuite l'Égypte, où Firmius avait ramassé les restes du parti de Zénobie.

Ruine de Palmyre.

Il ne restait plus à l'empereur qu'à recouvrer les Gaules, l'Espagne et la Bretagne : c'est à quoi Tétricus, fatigué des séditions continuelles de ses troupes, l'invita lui-même. L'empire se trouva

Aurélien, maître de tout l'empire.

donc rétabli dans ses limites, à la Dace près, qui n'en faisait partie que depuis Trajan : en abandonnant cette province, l'empereur en transporta les habitans dans la Mœsie.

Quoique toutes les provinces fussent réunies sous un seul chef, l'empire était faible par lui-même.

Par la réunion de toutes les provinces sous un seul chef, l'empire paraissait rétabli : en effet il l'était autant qu'il pouvait l'être; et c'est pourquoi j'ai dit qu'Aurélien en a été le restaurateur. Mais, dans l'état où, sous les derniers règnes, l'anarchie militaire l'avait réduit, ce n'était plus dans le vrai qu'un colosse sans forces; et il avait en lui-même tous les principes de destruction qui naissent du despotisme et de la corruption des mœurs. S'il lui arrivait par intervalles de montrer encore quelque vigueur, il le devait uniquement aux talens des chefs qui le gouvernaient.

Mort d'Aurélien.

275.

Maître de toutes les provinces de l'empire, Aurélien voulut venger sur les Perses les guerres que Sapor avait faites aux Romains, et il arma. Il était dans la Thrace lorsque son affranchi Mnesthée, craignant d'être puni pour ses extorsions, contrefit l'écriture de son maître, et fit une liste de proscrits où il mit les noms des principaux capitaines. Cette liste, montrée à ceux qui crurent leurs jours menacés, fut la cause d'une conspiration qui coûta la vie à l'empereur. Peu après, l'imposture ayant été découverte, Mnesthée fut livré aux bêtes, et tous les conjurés furent punis, les uns sur-le-champ par

l'armée, les autres, dans la suite, par les successeurs d'Aurélien.

Dans la crainte de donner l'empire à un de ceux qui avaient eu part à la mort d'Aurélien, l'armée invita le sénat à nommer lui-même l'empereur; et le sénat, au lieu de saisir cette occasion de rentrer dans ses droits, renvoya le choix à l'armée. Cette modération, à laquelle on ne s'attendait pas, se soutint, et occasiona un interrègne de huit mois, l'armée et le sénat continuant de céder à l'envi l'un de l'autre : ce qui étonna encore, c'est le calme qui régna pendant cet interrègne. Il n'y eut de soulèvement ni parmi le peuple, ni parmi les soldats : aucun général ne tenta d'usurper l'empire : aucun même ne brigua pour l'obtenir. Rien ne pouvait donner une plus grande idée de l'ordre qu'Aurélien laissait après lui. Ordre qui survit à Aurélien.

Tacite, élu par le sénat, n'accepta qu'à regret; il était âgé de soixante-quinze ans; on ne sait pas ce qu'il avait fait jusqu'alors. On voit seulement qu'il jouissait d'une grande considération; son règne ne dura que six mois : il fut assassiné en Cilicie, lorsqu'il venait de chasser les Barbares. Règne de Tacite.

Florien, son frère, se saisit de l'empire, et le perdit presque aussitôt avec la vie, l'armée de Syrie l'ayant donné à Probus, que Tacite avait Probus, élu empereur. Ses qualités. Son règne.

proposé lui-même lorsqu'il se refusait aux instances du sénat.

Probus, né en Pannonie, d'une famille obscure, est encore un des capitaines que Valérien avait employés. Comme il avait servi dans des temps où l'empire était attaqué de toutes parts, il n'y avait point de province où il n'eût laissé des preuves de valeur et de capacité. Homme de guerre, il était encore homme d'état, et on estimait ses mœurs.

Les cinq premières annees de son règne furent une suite de guerres et de succès; et, la sixième, il venait de donner la paix à l'empire lorsqu'il périt dans une sédition. Les troupes se révoltèrent, parce qu'il voulut les employer à des travaux utiles.

Sa mort. 282.

Carus et ses deux fils, Carin et Numérien. 283.

Le préfet du prétoire, Carus, né à Narbonne, lui succéda, fit une recherche des séditieux, les punit, et s'associa ses deux fils, Carin, qu'il envoya commander dans les Gaules, et Numérien, qu'il emmena avec lui contre les Perses. Il défit les Sarmates, et il conquit la Mésopotamie : mais il ne régna qu'un an. Il mourut dans sa tente d'un coup de foudre. Le bruit en courut au moins; il paraît cependant qu'il fut assassiné par Aper, préfet des gardes prétoriennes, et beau-père de son fils Numérien : ce qui confirma ce soupçon, c'est que Numérien, qui ramenait

l'armée victorieuse, fut poignardé quelques mois après par ce même Aper. 285.

Dioclétien, alors salué empereur, vengea ces meurtres. Il tua lui-même Aper en présence de l'armée; et, l'année suivante, Carin ayant été tué par ses propres soldats, il resta maître de l'empire. Avénement de Dioclétien.

CHAPITRE IX.

Depuis l'avénement de Dioclétien jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire, donne la paix à l'église.

Dioclétien, Dalmate, né à Dioclée, d'où il tirait son nom, avait été, suivant quelques historiens, l'esclave d'un sénateur qui l'affranchit. Sous Aurélien et sous Probus, il parvint par degrés au commandement. Il fut comte des domestiques sous Numérien; et, en cette qualité, il commandait un corps que les empereurs, qui redoutaient les prétoriens, avaient créé pour les garder dans l'intérieur du palais. Il dut sa fortune à ses talens : il montra même des vertus, tout barbare qu'il était, ou plutôt parce qu'il était barbare; car les Romains, qu'on regardait comme le seul peuple policé, étaient arrivés au dernier degré de corruption. Quel est Dioclétien. 284.

Il s'associe Maximien.

Dioclétien prit pour collègue Maximien Hercule, soldat de fortune comme lui, né près de Sirmith, de parens très-pauvres. Il lui donna les provinces occidentales, et il se réserva l'Orient. Mais ces deux Augustes partagèrent moins les provinces que les soins du gouvernement : ils vécurent dans la plus grande intelligence, et l'empire parut n'avoir qu'un chef.

Objet du plan qu'il formait.

Par le plan que Dioclétien formait, il se proposait de détruire l'anarchie militaire. Il pensait que les deux principales armées, contenues par la crainte de trouver un vengeur, contiendraient encore toutes les autres ; et que par conséquent les deux Augustes se fortifieraient mutuellement contre les séditions des soldats.

Guerres qui troublaient l'empire.

Cependant plusieurs chefs de rebelles dans les Gaules, en Bretagne et en Égypte, entreprirent encore de se faire proclamer empereurs, et ces guerres intestines n'étaient pas les seules : les peuples du Nord continuaient leurs irruptions, et on avait à se défendre contre les Perses.

Dioclétien et Maximien créent Césars, Galere et Constance.

Pour faire face à tant d'ennemis, Dioclétien, quelque temps après s'être associé Maximien Hercule, imagina de créer deux Césars. Il nomma Maximien Galère, et son collègue choisit Constance Chlore : ils leur donnèrent le titre de père de la patrie, celui de souverain pontife, la puissance tribunitienne ; en un mot, ils les rendirent égaux à eux, au titre d'Auguste pres.

Partage des provinces entre ces quatre princes.

Dioclétien confia l'Italie, l'Afrique et les îles de la Méditerranée à Maximien Hercule; les Gaules, la Bretagne et l'Espagne à Constance; la Grèce, la Thrace et l'Illyrie à Galère, et il continua de commander dans les provinces orientales. Ce partage ne divisait pas l'empire. Les lois se publiaient aux noms des quatre princes; et l'autorité de chacun d'eux était reconnue dans les départemens de ses collègues comme dans le sien.

Ce plan vicieux se soutient par le génie de Dioclétien.

Ce plan, vicieux en lui-même, se soutint; mais ce fut uniquement par le génie de Dioclétien. C'est une espèce d'anarchie que quatre princes égaux, qui avaient chacun séparément des provinces et des armées, et il en devait naître des troubles tôt ou tard. Il est vrai que, tant qu'ils gouverneront de concert et sans jalousie, ils en seront plus puissans pour réprimer les abus; mais cette intelligence ne se maintiendra qu'autant qu'un d'eux prendra sur les autres une supériorité que le caractère assure bien mieux que les titres. Tel fut Dioclétien : il parut créer des princes égaux à lui, et, dans le fait, il ne créa que des lieutenans.

Circonstances où ce prince abdique l'empire.

305.

L'ordre se rétablit donc; l'empire déploya toutes ses forces contre les ennemis, et les quatre Césars signalèrent chacun ce règne par des victoires. C'est dans ces circonstances que Dioclétien abdiqua. Il sortait d'une maladie longue et

dangereuse, qui lui laissait quelques absences : il a régné vingt ans.

Il est heureux dans sa retraite.

On raisonna différemment sur cette abdication : ses partisans admiraient sa grandeur d'âme, et le trouvaient bien sage d'abandonner le gouvernement, lorsque l'empire ne pouvait plus que tomber. Ses ennemis, au contraire, le représentaient comme un homme faible qui avait cédé aux menaces de Galère. Il est vrai que celui-ci attendait ce moment avec impatience ; mais il est vrai aussi que Dioclétien ne se repentit jamais de sa démarche. Il vécut encore près de neuf ans en Dalmatie, cultivant son jardin, et disant qu'il n'avait commencé à vivre que du jour de sa retraite.

Maximien Hercule, qui abdiqua malgré lui, se retira dans la Lucanie, et tenta plusieurs fois de reprendre la pourpre. Si vous pouviez voir les légumes que j'ai semés, lui écrivait Dioclétien, qu'il sollicitait de se joindre à lui, vous ne me conseilleriez pas de changer mon jardin contre l'empire.

Ce qui a fait la puissance des Romains depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle.

Depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle, les Romains se soutinrent, sous les bons empereurs, par leurs propres forces bien ménagées ; et, sous les mauvais, par l'habitude où l'on était de les craindre : on les redoutait moins parce qu'ils pouvaient vaincre que parce qu'on se souvenait de leurs victoires.

Depuis Marc-Aurèle jusqu'à Dioclétien, tout

concourut à leur ruine. Les plus grands succès furent sans fruit : il ne leur resta que la gloire de se défendre, et ils se ruinaient par leurs victoires. Les guerres civiles et les guerres étrangères concouraient à dépeupler les provinces : les dévastations des Barbares les appauvrissaient; les abus qu'on palliait par intervalles, et qui se reproduisaient avec plus de violence, augmentaient continuellement le désordre; et les impôts, qui se multipliaient d'autant plus qu'il restait moins de ressources, achevaient de mettre le comble à la misère.

Leur faiblesse depuis Marc-Aurèle jusqu'à Dioclétien.

Sous Dioclétien, quatre princes et quatre grandes armées furent un surcroît de charges que l'état ne pouvait supporter qu'en s'épuisant de plus en plus. C'est néanmoins dans ces circonstances que le faste asiatique s'introduisit à la cour des empereurs; faste qui coûtera quelquefois aux peuples autant que l'entretien même des armées.

Depuis Dioclétien l'empire s'épuise de plus en plus.

Alors Rome cessa d'être le centre des richesses de l'empire, parce que les empereurs n'y vinrent presque plus : elle s'appauvrissait donc sensiblement, et cependant on continua d'assujettir l'Italie aux mêmes impositions qu'elle payait auparavant.

Enfin l'empire, dont les richesses s'épuisaient, manquait encore de bras pour le défendre. Comme, avant Dioclétien, « la condition des « soldats était la seule heureuse, depuis que les

Il manque de soldats, Pourquoi.

« armées disposaient de la dignité impériale, et « que prendre le parti des armes, c'était changer « sa qualité d'esclave en celle d'oppresseur et de « tyran, l'empire trouvait toujours à sa disposi-« tion plus de milice qu'il n'en avait besoin. » Mais, lorsque ce prince eut accoutumé les légions à l'obéissance, « les armées n'étant plus en état « de déposer les empereurs, de piller les peuples, « et de se faire donner arbitrairement des grati-« fications, le sort des soldats ne fut plus envié, « et personne ne voulut porter les armes : les « citoyens les plus distingués par leur naissance « n'ambitionnèrent que les magistratures, ou ne « voulurent être que courtisans sous des empe-« reurs qui s'amollirent sur le trône, dès qu'ils ne « craignirent plus de le perdre, et qui consom-« mèrent, en peu de temps, les richesses échap-« pées à l'avidité des Barbares ; à l'égard du peu-« ple, quoique accablé sous le poids des impo-« sitions et des charges publiques, il préférait « l'oisiveté et la pauvreté de ses maisons aux pé-« rils laborieux de la guerre. Les légions n'étaient « plus composées que d'hommes enlevés avec « violence de leur famille : et, sans que j'en aver-« tisse, on doit sentir que les armées perdirent « ce reste de courage qu'elles avaient conservé « jusque-là.

Les empereurs sont réduits à prendre des bar-

« Dans cette extrémité, les empereurs, pour « ne pas laisser l'empire ouvert aux incursions

« de ses ennemis, traitèrent avec quelques tribus « de Barbares, qui, de leur côté, ne subsistaient « qu'avec peine, depuis que les provinces ro- « maines, épuisées et presque désertes, n'offraient « plus qu'un butin médiocre à leur avarice. Ces « princes les prirent d'abord à leur solde pour « quelque expédition particulière; ils les reçu- « rent ensuite sur les terres de leur domination « comme auxiliaires, et s'en firent un boulevard « contre les autres Barbares. Ce n'est qu'avec le « secours des Goths que Dioclétien même paci- « fia l'Égypte, et que Maximien battit les Perses, « pénétra dans les états de Sapor, et réduisit ce « prince à demander la paix. Il est certain, dit « Jornandès, que, sans les Barbares qui combat- « tirent pour les Romains, jamais les empereurs « n'auraient, depuis Dioclétien, pu former d'en- « treprises considérables; mais il est encore plus « certain que cette ressource devait enfin être « fatale à l'empire [1] ». En effet, les Barbares, qui apprenaient l'art de la guerre, n'avaient qu'à remarquer qu'ils faisaient la principale force des armées romaines. Voilà l'état où se trouva l'empire sous les successeurs de Dioclétien : on prévoyait que les Barbares feraient la conquête des provinces, lorsqu'ils armeraient pour former des établissemens.

bares à leur solde.

[1] Observations sur les Romains, liv. VI, pag. 358 et suivantes.

Sous Galère et sous Constance, l'empire est divisé.

Galère, Dace et fils d'un paysan, conservait toute la grossièreté de sa première éducation; d'ailleurs il était brave et bon capitaine. On trouvait dans Constance le même courage et la même connaissance de la guerre, et on louait sa modération et sa justice. Il était fils de Claudia, nièce de Claudius II. Ces deux Augustes gouvernèrent indépendamment l'un de l'autre, et l'empire fut réellement divisé.

Sévère et Maximin Césars.

Galère créa Césars deux paysans d'Illyrie, Sévère et Maximin, qui n'étaient pas connus des soldats. Il les avait choisis comme deux hommes qui dépendraient entièrement de lui, et auxquels il pourrait tout ôter, lorsqu'il aurait dépouillé son collègue.

Constantin succède à Constance.

306.

Sur ces entrefaites, Constance mourut, et eut pour successeur Constantin, son fils, qui fut salué empereur par l'armée, et qui se maintint, quoique Galère se refusât de le reconnaître. Il y avait donc quatre princes : il s'en éleva encore deux.

Maxence proclamé Auguste.

Maxence, qui était à Rome, ayant été proclamé Auguste par les troupes de la ville, engagea son père, Maximien Hercule, à reprendre le même titre.

Mort de Sévère. Galère en Italie. Licilius créé César.

A cette nouvelle, Sévère, ayant eu l'imprudence de marcher à Rome avec les légions qui avaient servi sous Maximien, fut abandonné et perdit la vie. Galère vint aussitôt en Italie; mais, comme il n'avait jamais vu Rome, et qu'il n'avait

jamais imaginé de prendre des informations sur la grandeur de cette ville, il ne se trouva pas assez de forces pour en former le siége. Une partie de ses troupes passa même du côté de Maxence, et il fut contraint de se retirer avec le reste. Alors il nomma César, à la place de Sévère, Licinius, autre paysan d'Illyrie.

Au milieu de ces troubles, Maximien Hercule, qui tendait des piéges, tantôt à son propre fils, tantôt à Constantin, perdit enfin la vie à Marseille. Fausta, sa fille, femme de Constantin, découvrit elle-même la conspiration qu'il avait tramée contre son mari. *Mort de Maximien Hercule. 310.*

Galère mourut l'année suivante : Licinius et Maximin, qui se partagèrent ses états, armèrent bientôt l'un contre l'autre, et le premier qui resta maître de tout l'Orient. *Licinius, maître de tout l'Orient. 311.*

D'un autre côté, comme Maxence menaçait de venger la mort de son père, Constantin passa les Alpes, et Maxence vaincu se noya dans le Tibre, lorsqu'il voulut rentrer dans la ville. C'est à cette guerre qu'on rapporte la conversion de Constantin. *Mort de Maxence.*

Les deux empereurs qui restaient parurent rechercher la paix. Licinius épousa même la sœur de son collègue. Mais, ayant armé quelques années après, il fut vaincu; et c'est alors que Constantin, seul maître de l'empire, fit cesser la persécution contre l'église. *Constantin, seul maître de l'empire. 325.*

Pourquoi on s'arrête à cette époque.

Arrêtons-nous, Monseigneur, à cette époque, où commence un nouvel ordre de choses. Il s'agit maintenant de mettre sous vos yeux l'histoire de la religion : étude qui demandait quelques connaissances de l'histoire romaine.

LIVRE QUINZIÈME.

CONSIDÉRATIONS

Sur les progrès de la religion dans les trois premiers siècles.

ON est également condamnable lorsqu'on nie les choses, parce qu'on ne les a pas vues, ou parce qu'on ne les comprend pas, et lorsqu'on les croit légèrement, sans avoir examiné l'autorité de ceux qui les rapportent. Un esprit sage évitera donc l'une et l'autre de ces extrémités. Dans quel esprit on doit étudier la religion.

Dieu ne peut ni se tromper ni me tromper. Il serait donc insensé de ne pas croire ce qu'il a dit : mais il faut s'assurer qu'il a parlé; car, pour éviter l'incrédulité, il ne faut pas tomber dans des erreurs injurieuses à la vérité même, et attribuer à Dieu les mensonges des hommes.

Cependant, comme il n'est pas possible à tous de faire ces recherches, Dieu vient au secours des faibles : l'ignorant croit, et sa foi le sauve, parce que la grâce lui tient lieu de lumière; tandis que d'autres fois le savant ne croit pas, parce qu'il

se refuse à la grâce. Il s'aveugle, ou par trop de confiance, ou par l'ambition de se singulariser, ou par le désir de briser le frein des passions. Mais Dieu confond l'orgueil de son âme ou le déréglement de son cœur.

Tous ne sont donc pas obligés de raisonner sur la religion; mais tous sont obligés de l'étudier avec humilité. C'est ici surtout que la confiance est dangereuse. Nous ne saurions être trop en garde contre cette raison, qui ne cherche souvent à nous prouver ce que qu'il nous plaît de croire. Ne permettons pas aux passions de nous séduire: ne murmurons pas contre la morale qui les condamne: aimons la vérité qui nous gêne; adoronsla, et soumettons-nous.

Quelles doivent être à cet égard les études d'un prince.

Plusieurs catéchismes, Monseigneur, vous ont appris les vérités que vous devez croire, et celui de l'abbé Fleury, comme plus développé, vous a donné aussi plus de lumières. Un abrégé de l'ancien et du nouveau testament vous a fait connaître l'histoire de cette religion, qui remonte à la naissance du monde : vous avez touché, pour ainsi dire, les fondemens solides sur lesquels elle est établie. Enfin le petit carême de Massillon vous a instruit de ce que sa morale a de plus relatif à vos devoirs. Ce sont là des choses sur lesquelles il sera nécessaire de revenir encore; parce que, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, lorsque les vérités sont importantes, on ne les

connaît pas assez si on ne se les est pas rendues familières.

Mais cette étude ne suffirait pas encore. Si Dieu ne commande au commun des hommes que de croire et de pratiquer, il exige plus de ceux qu'il établit pour conduire les autres. L'instruction des peuples et la défense de la religion veulent qu'un théologien ait fait une étude profonde de l'histoire ecclésiastique; qu'il connaisse les hérésies, les décisions de l'église, les écrits des saints Pères, et qu'il saisisse tout le fil de la tradition.

Des recherches aussi vastes ne doivent pas occuper un prince, parce qu'il leur sacrifierait un temps qu'il doit à des études plus relatives à son état. Il est cependant nécessaire qu'il soit à cet égard plus instruit qu'un simple particulier, puisqu'il est dans l'obligation de donner l'exemple de la vraie piété, et de protéger la religion.

Vous ne sauriez être trop pieux, Monseigneur; mais, si votre piété n'est pas éclairée, vous oublierez vos devoirs, pour ne vous occuper que de petites pratiques. Parce que la prière est nécessaire, vous croirez devoir toujours prier; et, ne considérant pas que la vraie dévotion consiste à remplir d'abord votre état, il ne tiendra pas à vous que vous ne viviez dans votre cour comme dans un cloître. Les hypocrites se multiplieront autour de vous. Les moines sortiront de leurs cellules. Les prêtres quitteront le service de l'au-

Quelle doit être sa piété.

tel, pour venir s'édifier à la vue de vos saintes œuvres. Prince aveugle, vous ne sentirez pas combien leur conduite est en contradiction avec leur langage : vous ne remarquerez pas seulement que les hommes qui vous louent d'être toujours au pied des autels oublient eux-mêmes que leur devoir est d'y être. Vous prendrez insensiblement leur place, pour leur céder la vôtre; vous prierez continuellement, et vous croirez faire votre salut; ils cesseront de prier, et vous croirez qu'ils font le leur. Étrange contradiction qui pervertit les ministres de l'église, pour donner de mauvais ministres à l'état!

Protection qu'il doit à l'église.

Si la piété demande des lumières dans un prince, la protection qu'il doit à l'église en demande encore davantage; c'est à lui surtout de contribuer à la propagation de la religion; de confier l'instruction des fidèles à des pasteurs qui aient les mœurs et les connaissances de leur état; de pourvoir à l'entretien des temples et du clergé; d'assoupir les disputes frivoles; d'extirper les hérésies par les moyens que la religion et la prudence conseillent; et de faire respecter les ministres des autels, sans autoriser toutes les prétentions qu'ils forment, et qui tourneraient à la ruine de l'état. Vous n'imaginez pas combien ces devoirs sont difficiles à remplir : cependant ils ont été jusqu'ici l'écueil des meilleurs princes; et le zèle, pour avoir été trop aveugle, a

produit une multitude d'abus, qui subsistent encore.

Il faut vous instruire par les fautes des souverains. Voilà l'objet que je me propose, et je négligerai d'ailleurs tout ce qui ne m'y conduira pas; mon dessein étant moins d'écrire l'histoire de l'Église que de vous apprendre dans quel esprit vous devez l'étudier.

La manière dont la religion s'est répandue est le principal objet qui s'offre dans les trois premiers siècles. Vous verrez d'un côté les obstacles qu'elle a rencontrés, et de l'autre les moyens miraculeux qui l'ont rendue victorieuse. Vous serez bientôt convaincu que sa propagation est une nouvelle preuve de sa divinité. Il ne faudra plus que vous transporter au temps de Jésus-Christ, et considérer de là les siècles antérieurs et les siècles postérieurs; car ce sera le vrai point de vue pour saisir l'ensemble de toutes les vérités qui font le fondement ou l'objet de notre foi.

CHAPITRE PREMIER.

État des Juifs sous les princes Asmonéens et sous Hérode.

Une suite de victoires miraculeuses ayant soustrait les Juifs à la domination des rois de Syrie, qui les voulaient forcer de sacrifier aux idoles, (Sous Simon, les Juifs devinrent indépendans.)

ils reconnurent les services des Macchabées, en confiant à Simon la souveraine sacrificature, le gouvernement de la république, et une autorité suprême en tout. Ce prince est le premier des Asmonéens, ainsi nommé, d'Assamonée, bisaïeul de Mathathias, père des Macchabées; et c'est sous lui que les Juifs commencèrent à se gouverner par leurs lois, à jouir de la paix, et à se faire même respecter de leurs voisins; protégé d'ailleurs par les Romains, avec qui Simon renouvela l'alliance que ses frères avaient déjà faite.

Sous Jean-Hircan, ils font des conquêtes; mais ils sont troublés par la haine réciproque des pharisiens et des saducéens.

Jean-Hircan, son fils, étendit ses états par de nouvelles conquêtes; se vit maître de toute la Judée, de la Galilée et de la Samarie; acheva d'affermir sa puissance, et la transmit à ses descendans, exempte de toute sujétion. Mais la haine, qui était entre les pharisiens et les saducéens, ne lui permit jamais d'établir la paix au dedans; ne pouvant les réunir, il voulut au moins s'attacher les premiers, qui avaient un grand empire sur l'esprit du peuple. Il se flattait d'y réussir, parce qu'il avait été élevé parmi eux, et que jusqu'alors il avait fait profession de leur secte. Cependant ses tentatives furent inutiles. Ils se déclarèrent ouvertement contre lui, et il se jeta dans le parti des saducéens. Il mourut après un règne de vingt-neuf ans, laissant des troubles qui devaient être funestes à sa famille.

Aristobule, l'aîné de ses fils, prit le diadème et le titre de roi, ce qu'aucun de ceux qui avaient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avait fait encore. Jaloux de son autorité, il fit mourir de faim sa mère qui voulait gouverner, mit trois de ses frères en prison, et conserva la liberté à un seul, qu'il sacrifia bientôt à des soupçons mal fondés. Il mourut dans la seconde année de son règne, tourmenté par ses remords.

Aristobule prend le premier le titre de roi, et règne en tyran.

Les trois princes sortirent de prison. Alexandre Jannée, qui fut couronné, fit mourir l'un de ses frères, et laissa vivre l'autre, parce qu'il ne le craignait pas. Il entreprit ensuite des guerres, où, quoiqu'avec des talens, il devint, par ses défaites, méprisable aux yeux de son peuple, que les pharisiens soulevaient contre lui, et où il se rendit odieux par sa cruauté dans les succès. Enfin, ses sujets s'étant ouvertement révoltés, ce ne fut qu'après une guerre de six ans qu'il vint à bout de les soumettre. Il se vengea en barbare altéré de sang; et, après vingt-sept ans de règne, il mourut de ses débauches.

Il laissait deux fils, Hircan et Aristobule; mais il avait ordonné qu'Alexandra, sa femme, gouvernerait le royaume, et qu'elle choisirait, pour régner après elle, celui de ses deux fils qu'elle jugerait à propos.

Et, sous Alexandra, qui ne montre que de la faiblesse.

La première démarche d'Alexandra fut de donner aux pharisiens la principale administra-

tion des affaires, voulant s'attacher cette secte redoutable, et s'assurer par elle de la soumission du peuple. Elle témoigna même qu'elle ne faisait en cela que se conformer aux dernières volontés de son mari.

Elle crut d'abord ne s'être pas trompée dans son attente; car non-seulement les pharisiens parurent oublier leur haine pour Alexandre, mais encore ils le comblèrent de bénédictions, et ils lui firent une pompe funèbre des plus magnifiques. Cependant la reine connut bientôt qu'elle s'était donné des maîtres, et elle ne fut plus que l'instrument de la vengeance des pharisiens. Ses anciens amis furent exposés à la persécution de ces hommes vindicatifs; un grand nombre périt; elle ne sauva les autres qu'en les dispersant dans les places où elle avait garnison. Enfin, après un règne de neuf ans, où elle n'avait montré que de la faiblesse, elle mourut, et laissa la couronne à Hircan, son fils aîné, faible comme elle, et soumis aux pharisiens avec le même aveuglement.

Hircan, qu'elle a choisi pour successeur, est forcé de céder à Aristobule, son frère.

Mais Aristobule, qui s'était échappé pendant la maladie de sa mère, parcourait les garnisons, se montrait aux soldats, et à tous ceux qui avaient toujours été attachés à sa famille. Il eut bientôt une armée. Le peuple même accourut de toutes parts, las de la tyrannie des pharisiens; et Hircan, abandonné de la plus grande partie de ses troupes,

fut contraint de céder à son frère la sacrificature et la souveraineté.

Les factions, qui divisent le peuple, sont tôt ou tard funestes à l'état, quand les souverains passent alternativement d'un parti dans un autre; car, en les affaiblissant et fortifiant tour à tour, ils ruinent insensiblement leur royaume; et ils entretiennent des ennemis domestiques contre lesquels ils sont toujours trop faibles.

Pompée rend la couronne à Hircan.

Antipas, ou Antipater, n'attendait rien d'Aristobule, et attendait tout d'Hircan, auquel il avait toujours été attaché. Il songea donc à faire remonter sur le trône ce prince, trop lâche pour y songer lui-même. Il s'adressa, pour cet effet, à Pompée, qui revenait de son expédition contre Mithridate. Le Romain prit connaissance des prétentions des deux frères, lorsqu'il se présentait un troisième parti, qui ne voulait ni de l'un ni de l'autre; prétendant ne devoir être gouverné que par un souverain sacrificateur, et reprochant aux Asmonéens d'avoir changé la forme du gouvernement, et d'avoir pris le titre de roi, pour assurer leur tyrannie.

Pompée, qui eut peu d'égard à ces représentations, parut disposé pour Hircan. Cependant Aristobule, toujours entre l'espérance et la crainte, tenta de le gagner, et tenta aussi de défendre ses droits par la force. Ainsi, tout à la fois armé et soumis, il tint une conduite peu sou-

tenue, et fit des démarches contradictoires, dont il fut enfin la victime. Pompée, qu'il vint trouver, le mit dans les fers, offensé de la mauvaise foi de ses procédés. Il conduisit ensuite son armée devant Jérusalem.

Cette place aurait pu soutenir un long siége; mais le parti d'Hircan ouvrit les portes; et ceux qui ne voulurent pas abandonner Aristobule se réfugièrent dans le temple, où ils furent forcés au bout de trois mois. Ils auraient pu tenir plus long-temps, sans la superstition avec laquelle ils observaient le sabbat; car ils ne croyaient pas qu'il leur fût permis ce jour-là ni de faire des travaux, ni de ruiner ceux des ennemis. Hircan fut donc rétabli, et Aristobule envoyé à Rome, d'où il s'échappa, revint en Judée causer de nouveaux troubles.

Nouveaux troubles.

Il avait obtenu deux légions de César; mais Pompée le fit emprisonner; et, son fils Alexandre ayant été saisi, on lui fit son procès, et il eut la tête tranchée. Cependant Antigone, frère de ce dernier, ne renonçant pas à ses prétentions, obtint le secours des Parthes, qui le mirent sur le trône. Il fit couper les oreilles à son oncle Hircan, afin de le rendre incapable du sacerdoce, et il le remit aux Parthes pour l'emmener.

Antoine donne la couronne a Hérode.

C'était alors le temps du second triumvirat. Hérode, fils d'Antipater, se rendit à Rome, dans le dessein d'obtenir la couronne de Judée pour

Aristobule, neveu d'Antigone et fils d'Alexandre, qui avait eu la tête tranchée. Il s'intéressait pour ce jeune prince, parce qu'il espérait de gouverner sous lui, comme Antipater sous Hircan. D'ailleurs il en avait fiancé la sœur, cette vertueuse et malheureuse Mariamne que vous connaissez. Antoine, à qui il s'adressa, et qui était alors tout-puissant, lui donna la couronne à lui-même; ce fut le sujet d'une nouvelle guerre, d'où ce nouveau roi sortit victorieux; et Antigone vaincu, traité comme coupable, fut jugé dans les formes et condamné à mort; c'est le dernier des princes Asmonéens. Tels ont été les troubles de la Judée, pendant trente-deux ans, depuis la mort d'Alexandra.

Qui croit s'affermir en répandant le sang.

Hérode fut toujours malheureux, parce qu'il fut toujours impie, soupçonneux et cruel. Il acheva d'exterminer toute la race des princes Asmonéens, se flattant de dissiper par-là toutes ses inquiétudes; mais il en trouva de nouveaux sujets dans ses enfans, et il répandit le sang de ses trois fils, comme si c'eût été un reste du sang des princes sur qui il avait usurpé la couronne. Il régna trente-sept ans, toujours odieux à ses sujets, toujours odieux à lui-même, déchiré tour à tour par ses soupçons ou par ses remords. Il mourut dans sa soixante-dixième année.

Les prophéties s'accomplissent.

Jacob avait prédit que le sceptre ne serait point ôté à Juda, et qu'il y aurait dans sa pos-

térité des conducteurs du peuple, jusqu'à la venue de celui qui devait être envoyé. L'autorité étant donc passée à Hérode Iduméen, et, par conséquent, étranger à la race de Jacob, c'était une preuve que le temps du Messie n'était pas éloigné. D'ailleurs, les septante semaines, marquées par Daniel, étaient sur le point d'expirer, et les Juifs attendaient l'accomplissement des prophéties. Aussi Jésus-Christ est-il né sur la fin du règne d'Hérode, quatre ans avant l'ère vulgaire.

Toutes les prophéties s'accomplirent en Jésus-Christ, et si visiblement, qu'il ne paraissait pas possible de le méconnaître. Cependant les Juifs furent assez aveugles pour ne pas voir en lui le Messie qu'ils attendaient; ils s'opiniâtrèrent pour la plus grande partie dans leur aveuglement, tandis que la vérité prêchée aux Gentils, fit des progrès rapides.

Quand on veut juger d'une révolution, il faut auparavant se faire une idée des circonstances où elle s'est faite; voilà pourquoi je viens de faire un tableau du gouvernement des Juifs sous les princes Asmonéens et sous Hérode; mais il nous reste encore à faire plusieurs considérations soit sur ce peuple, soit sur les Gentils; il faut surtout connaître la philosophie qui régnait.

CHAPITRE II.

Des opinions des philosophes païens avant Jésus-Christ, et dans les premiers siècles de l'Église.

Sous Alexandre les sectes de la Grèce se répandent en Asie.

Les révolutions des opinions suivent les révolutions des empires. Ainsi nous ne pouvons pas douter que les conquêtes d'Alexandre n'aient produit de grands changemens dans ce que les Perses, les Indiens et les Égyptiens appelaient philosophie. Ce fut alors que les sectes de la Grèce se répandirent, et portèrent chez les Barbares des systèmes qu'ils ne connaissaient pas, quoiqu'ils en eussent fourni les principes. Sans doute que les mages, les gymnosophistes et les prêtres d'Égypte, prévenus d'abord contre la nouveauté de ces opinions, dédaignèrent d'en prendre même connaissance; mais dans la suite plusieurs causes concoururent à diminuer leur prévention, et à les rapprocher des philosophes grecs.

Vous vous souvenez que les vainqueurs s'allièrent avec les vaincus, et se hâtèrent d'en prendre les mœurs. Les Grecs cessèrent donc bientôt de paraître étrangers. Dès lors leurs opinions parurent aussi moins étrangères : on eut la curiosité de les connaître; et les mages, qui

en firent une étude, s'en rapprochèrent peu à peu, lorsqu'ils découvrirent dans la mythologie et dans les systèmes des Grecs des principes qu'ils adoptaient eux-mêmes. Ils se firent en quelque sorte platoniciens, comme Alexandre s'était fait Perse; et les sectateurs de Zoroastre s'allièrent avec ceux de Platon. Il faut seulement remarquer qu'en se prêtant aux opinions des Grecs, les mages songeaient plutôt à se concilier avec eux, qu'à renoncer aux opinions qu'ils avaient suivies jusqu'alors.

La protection qu'Alexandre donnait aux lettres, et sa préférence marquée pour les philosophes de la Grèce, durent aussi contribuer à cette révolution, qui fut encore plus grande en Égypte qu'en Asie. Ce conquérant, occupé à peupler la ville à laquelle il donna son nom, y fit venir des colonies de divers endroits; il y transporta même des Juifs; et, voulant y attirer toutes les nations, non-seulement il accorda de grands priviléges aux habitans, il leur permit encore d'exercer librement toute espèce de cultes.

Elles s'établissent en Égypte sous Ptolémée-Soter.

Depuis la mort de ce conquérant, Alexandrie se peupla de plus en plus. Les Grecs surtout, et les savans dans tous les genres, y accourent sous le premier des Ptolémées; soit parce que ce prince ne négligea rien pour les attirer, soit parce que l'Égypte jouissait seule de la paix, tandis que les autres provinces de l'empire d'Alexandre étaient

troublées par la guerre. Ptolémée, ayant conquis la Phénicie, saisit encore cette occasion pour augmenter la population de l'Égypte, car il y fit conduire un grand nombre de Juifs; et, comme il leur accorda dans Alexandrie les mêmes droits qu'aux Macédoniens, d'autres vinrent bientôt s'y établir d'eux-mêmes, cherchant dans ce royaume un repos qu'ils ne trouvaient pas en Asie.

Sous Philadelphe, qui bâtit le Musée.

Philadelphe suivit la même politique, et protégea les arts et les sciences avec encore plus de passion. Il augmenta considérablement la bibliothèque, que son père avait commencée; et il bâtit le Musée, cette école célèbre qui devint l'asile de toutes les sciences et de toutes les sectes. Les pythagoriciens, qui avaient été chassés de la grande Grèce vers le temps de Philippe et d'Alexandre, se réfugièrent surtout en Égypte, parce que c'était le seul lieu où ils étaient soufferts.

Sous les successeurs d'Evergète, les philosophes fuient.

Évergète marcha sur les traces de Soter et de Philadelphe : mais depuis, comme je l'ai déjà dit, les rois d'Égypte ne furent plus que des monstres. Physcon, le septième des Ptolémées, fit presque un désert de la ville d'Alexandrie. Les savans, forcés de fuir pour échapper à ses persécutions, se répandirent dans l'Orient. Ils y étudièrent la philosophie de Zoroastre; et, lorsque les circonstances leur permirent de revenir en Égypte, ils y apportèrent ce système d'émanations dont j'ai fait le précis.

A leur retour, l'Égypte devint le centre de toutes les sectes.

Ces révolutions doivent vous faire comprendre que l'Égypte devint insensiblement le centre de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les opinions, de tous les cultes et de toutes les superstitions. Péripatéticiens, stoïciens, sceptiques, pythagoriciens, platoniciens, sectateurs de Zoroastre, idolâtres, Juifs; tous, en un mot, professaient librement leur religion ou leur système. Mais cette multitude de sectes étrangères fit beaucoup de tort aux prêtres égyptiens, qui, sous les Ptolémées, furent toujours moins considérés que les philosophes grecs.

Origine du sincrétisme.

Les disputes qui s'élevaient continuellement parmi tant de sectes donnèrent lieu au sincrétisme, c'est-à-dire à un système par lequel on entreprenait de concilier toutes les opinions, et surtout celles des principaux philosophes. Comme la cour prenait souvent part à ces disputes, on voulut paraître se rapprocher des opinions qu'elle goûtait davantage, ou du moins on ne voulut pas paraître les combattre. Or les circonstances étaient en Égypte très-favorables à cette manière de philosopher : c'est ce qu'il faut vous faire comprendre.

Ignorance et superstition des Égyptiens.

Il n'y a point de pays où les nouveaux cultes se soient introduits plus facilement qu'en Égypte, parce qu'il n'y en a point où la superstition ait été plus grande, et où les prêtres aient mieux su s'accommoder aux circonstances; en effet les Égyptiens, toujours tenus dans une ignorance

profonde, n'ont pu manquer de devenir le peuple le plus superstitieux. Ils ont recueilli, pour ainsi dire, les préjugés de toute la terre, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité de se conformer à la façon de penser des différentes nations qui les ont conquis, et que d'ailleurs le commerce des étrangers, qui abordaient de toutes parts en Égypte, a dû peu à peu les familiariser avec des opinions de toute espèce.

Quant aux prêtres, comme ils avaient seuls le secret des sciences et de la religion, rien ne leur était plus aisé que de s'accommoder à l'esprit du gouvernement. Accoutumés de tous temps aux allégories, ils s'en servirent pour se concilier avec les principales sectes : car il leur importait de ne céder aux Grecs, ni en connaissance, ni en sagesse, ni en crédit. Ils se rapprochèrent d'abord des pythagoriciens, chez lesquels ils retrouvèrent, à bien des égards, la même doctrine qu'ils avaient enseignée au chef de cette secte; c'était d'ailleurs de part et d'autre la même manière de vivre : ils aimaient tous également le silence, la retraite, le secret et la méditation. Les pythagoriciens et les prêtres d'Égypte, ainsi réunis, se retirèrent dans les campagnes, fondèrent des colléges où ils philosophèrent loin du tumulte des villes, et jouirent de toute la considération qu'on accordait aux Grecs.

Conduite de leurs prêtres, qui veulent tout concilier.

Il leur importait encore de n'avoir pas contre

eux les platoniciens, dont la philosophie avait alors beaucoup de partisans. Or ils se trouvaient déjà d'accord dans les principes que Platon avait pris de Pythagore; et, dans les autres, ils s'en rapprochaient, en conciliant, par des allégories, les opinions les plus contraires. Les émanations de Zoroastre furent aussi employées à cet effet, parce que Platon en avait lui-même emprunté quelque chose.

Toutes les sectes.

Par-là toutes les sectes s'altérèrent. On ne reconnaissait plus ni Zoroastre, ni Pythagore, ni les anciens prêtres d'Égypte. Le sincrétisme avait fait de tous ces systèmes un chaos, où les opinions se confondaient tous les jours de plus en plus. Tel était, avant Jésus-Christ, l'état de la philosophie dans ce royaume. Le sincrétisme, fondé sur les allégories, y avait fait de si grands progrès, que les Juifs même entreprirent de concilier Moïse, Pythagore et Platon. Cependant cette méthode absurde ne fut pas sitôt abandonnée. Elle subsista au contraire long-temps après Jésus-Christ; et les philosophes du Musée, qui se convertirent, donnèrent lieu à bien des hérésies, pour avoir voulu allier leurs opinions avec les dogmes de la religion chrétienne.

Origine de l'éclectisme.

Les disputes qui naissaient du sincrétisme même firent imaginer l'éclectisme, autre méthode, qui se proposait moins de concilier les philosophes, que de prendre ce qu'il y avait de

bon dans chacun. Ce projet eût été louable, si les systèmes dans lesquels on devait puiser avaient été faits avec quelque jugement, et si l'on avait pu se flatter de savoir choisir sans préventions. Mais cette seule considération vous fait prévoir que l'éclectisme ne produira que des absurdités.

L'éclectisme eut pour chef Ammonius Saccas d'Alexandrie, élevé dans la religion chrétienne, et instruit dans le sincrétisme. Il vivait à la fin du second siècle et au commencement du troisième. La religion chrétienne ne lui laissant pas la liberté de se faire un système à son choix, il embrassa l'idolâtrie comme plus conforme à son dessein; et, quoiqu'il se crût destiné pour éclairer le monde, il adopta la méthode secrète des pythagoriciens, et il défendit à ses disciples de publier l'objet et la nature de ses leçons. Ils ne furent pas assez scrupuleux pour observer le silence qu'ils lui avaient juré.

Chef de cette secte.

Les éclectiques avaient pour maxime que la vérité est répandue parmi toutes les sectes, et que, par conséquent, il ne serait pas raisonnable de s'assujettir à suivre les opinions d'un seul philosophe. Ils se faisaient donc une loi de puiser quelque chose dans tous. Il ne faut excepter que les sceptiques, avec qui ils ne pouvaient pas s'accorder.

Objet que se proposaient les éclectiques.

Le platonisme était le fond de leur philoso-

phie, non celui de l'académie, mais celui de l'école d'Alexandrie, d'où ils étaient sortis. Ainsi le sincrétisme avait déjà altéré tout ce qu'ils prirent dans ce système.

Leur ambition était surtout d'accorder Platon et Aristote, comme les deux plilosophes qui avaient le plus de réputation. Pour cela on imagina des distinctions et des subtilités, on fit violence au texte, on l'interpréta arbitrairement, et on parvint à faire dire à tous deux ce qu'ils n'avaient pensé ni l'un ni l'autre.

Leur enthousiasme.

Si les idées de Platon et de Pythagore conduisaient naturellement à l'enthousiasme, elles y devaient porter avec plus de violence en Égypte qu'ailleurs. Car, de la superstition à l'enthousiasme, le passage est rapide, et les Égyptiens étaient le peuple le plus superstitieux. Aussi les extases étaient-elles communes parmi les éclectiques; leurs méditations les élevaient au-dessus du reste des hommes, et ils voyaient tout ce qu'ils voulaient voir. Quelques-uns pouvaient être de la meilleure foi du monde : car de pareilles extases ne sont, dans le vrai, que le délire d'une imagination faible, crédule, échauffée par un soleil ardent. On peut en avoir lorsqu'on est éveillé, comme on a des songes lorsqu'on dort.

Plus enthousiates que Platon et Pythagore, les éclectiques croyaient pouvoir, dès cette vie, s'élever par degrés jusqu'à Dieu, s'abîmer dans

la Divinité, et se déifier en quelque sorte eux-mêmes. Les émanations, telles que les Perses les avaient imaginées, étaient le fondement d'une confiance si extravagante : car en ce point, ils préféraient Zoroastre à Platon.

Leurs principes absurdes.

Or, dans ce système, tous les êtres, émanant d'un premier principe, sont plus ou moins parfaits, suivant qu'ils émanent plus ou moins immédiatement. De là les choses visibles et invisibles, qui se distribuent en différentes classes pour former l'univers. Tout vient de cette première source, les corps comme les esprits; et nos âmes en sont séparées par une longue suite de génies, de démons et de divinités de toute espèce. Elles sont à l'extrémité de la chaîne; et, comme elles se sont éloignées par degrés du principe de tout, elles peuvent aussi s'en rapprocher par degrés. Il leur est, par exemple, bien aisé de s'unir aux esprits du dernier ordre, de passer ensuite aux esprits d'un ordre supérieur; et, montant de la sorte de divinité en divinité, d'arriver enfin au dieu suprême. Il ne faut pour cela que des méditations, des retraites, des jeûnes et des mortifications : régime en effet bien propre à donner l'essor à l'âme, parce qu'il exalte d'autant plus les têtes, qu'on a moins de jugement. Mais si par hasard il ne réussissait pas, ou qu'il ne fût pas du goût de tous ceux qui aspirent à la même perfection, on aurait alors recours à des prières, à des évoca-

tions, à des cérémonies extraordinaires, et à des superstitions de toute espèce. Car il fallait absolument commencer avec les esprits, soit en s'élevant à eux, soit en les faisant descendre à soi; c'était le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'on pouvait désirer, et de faire des miracles. Ainsi la philosophie, qui se piquait de prendre, avec choix, dans tous les systèmes, n'était, parmi les éclectiques que ce qu'elle avait été parmi les Chaldéens, c'est-à-dire de la magie.

Ils défendent l'idolâtrie par des allégories.

L'objet de ces philosophes était surtout de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, et d'étayer l'idolâtrie, qui penchait vers sa ruine. S'il eût été possible d'y réussir, Ammonius, plus qu'un autre, eût pu se flatter du succès. Élevé parmi des chrétiens, qui pouvait mieux les combattre? eût-il ignoré la faiblesse de leurs preuves? et ne leur eût-il pas porté des coups dont ils ne se seraient pas relevés?

Mais les éclectiques se gardèrent bien d'attaquer directement le christianisme : ils s'attachèrent plutôt à défendre l'idolâtrie. Il fallait justifier cette mythologie, ces fables monstrueuses qui déshonoraient la raison, et qui étaient même l'objet de la raillerie des hommes sensés du paganisme. Il fallait répondre aux pères de l'église, qui en montraient l'extravagance, et qui opposaient à ces absurdités l'autorité même des philosophes païens.

L'allégorie vint au secours des éclectiques. Ils interprétèrent toute la mythologie à leur gré : ils ne virent plus dans Jupiter, dans Junon, et dans les autres dieux, que les divinités qu'ils voyaient émaner du dieu suprême : en un mot, ils prouvèrent au monde idolâtre que ce qu'il avait cru jusqu'alors n'était pas en effet ce qu'il avait cru.

Satisfaits d'avoir trouvé ces subtilités, ils s'applaudissaient, et ils croyaient pouvoir dire aux chrétiens : *Nous n'admettons qu'un Dieu ainsi que vous; mais, comme vous reconnaissez des esprits, des anges, des démons, nous reconnaissons, avec tous les philosophes, des divinités qui remplissent l'intervalle entre le Dieu suprême et nous. Elles sont ses ministres : c'est par elles que ses grâces descendent jusqu'à nous.*

De là ils concluaient qu'il n'y a, dans le vrai, qu'une religion. Ils la voyaient la même parmi toutes les sectes et parmi tous les peuples. Leurs allégories faisaient disparaître toutes les différences, et paraissaient concilier toutes les opinions, en les renfermant dans le système qu'ils s'étaient fait; afin même de se rapprocher du christianisme, ils imaginèrent une espèce de trinité, n'abandonnant point la maxime de prendre partout ce qui pouvait s'allier avec leurs principes. Par ce sincrétisme, ils croyaient prouver que la religion chrétienne n'enseignait rien de nouveau; qu'elle était inutile; et que, par con-

séquent, on ne devait pas la permettre, ou qu'elle devait elle-même souffrir l'idolâtrie.

Ils emploient contre la religion chrétienne le mensonge et l'imposture.

Cependant les chrétiens renversaient facilement tout cet édifice, parce qu'ils ne se bornaient pas à combattre le culte des idoles par des raisonnemens. Ils prouvaient encore la vérité de leur doctrine par des miracles, que les éclectiques n'osaient ni nier, ni mettre parmi les prestiges. Le sincrétisme ne trouvait point ici de moyen de conciliation ; et les éclectiques eurent recours aux blasphèmes, aux mensonges et aux impostures. Ils dirent que Jésus-Christ n'était lui-même qu'un philosophe, qu'il avait reconnu la multitude des dieux, qu'il les avait adorés, que par sa sagesse il s'était élevé jusqu'à eux, et qu'il en avait obtenu le pouvoir de faire des miracles. Afin même de donner quelque fondement à cette opinion impie, ils entreprirent d'attribuer d'aussi grands miracles à des philosophes qui n'avaient pas abjuré le paganisme. Ils choisirent, parmi les plus anciens, Pythagore, et parmi les plus récens, Apollonius de Tyane; et l'on apprit, pour la première fois, les miracles que ces hommes étaient supposés avoir faits dans des temps où personne n'en avait été témoin. Les éclectiques ne se faisaient point un scrupule de ces impostures. C'était, selon eux, des fraudes pieuses, et le mensonge même était sanctifié lorsque la défense de leur doctrine

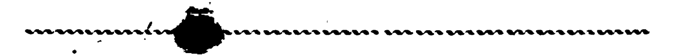
en était le motif. Ils avaient pris cette façon de penser des prêtres égyptiens, à qui elle a toujours été chère; ils l'avaient prise de Pythagore, de Platon, et de presque tous les anciens; car elle n'a été que trop générale.

Si cependant Jésus-Christ n'eût [illegible] qu'un philosophe, tel qu'Apollonius, ou Pythagore, il n'aurait pas combattu le polythéisme. Aussi les éclectiques prétendaient-ils que les chrétiens lui attribuaient des choses qu'il n'avait point enseignées; comme si les apôtres et les disciples n'avaient pas prouvé par des miracles qu'ils prêchaient la vraie doctrine de leur maître.

L'éclectisme n'était qu'un sincrétisme absurde.

Telle est la philosophie, qui, dans les trois premiers siècles de l'église, s'est répandue d'Alexandrie jusqu'à Rome, et dans presque tout l'empire. Quoiqu'on lui donnât le nom d'éclectisme, ce n'était dans le fond qu'une branche de ce sincrétisme absurde, qui était fort ancien en Égypte. Je me borne à vous en faire voir l'esprit et à vous en indiquer les sources que vous connaissez. Il serait inutile d'entrer dans de plus grands détails. Il suffit de vous faire remarquer que, dans le vrai, les éclectiques n'avaient point de système, et qu'ils ne pouvaient en avoir. Leur philosophie était nécessairement variable et sans consistance, puisque, par la nature de l'éclectisme, chacun avait la liberté de choisir ses principes et d'imaginer des allégories à son gré. D'ailleurs quand

je vous rapporterais leurs différentes opinions, vous n'y comprendriez rien, non plus que moi, non plus qu'eux : car certainement ils ne s'entendaient pas.



CHAPITRE III.

Des opinions qui se sont introduites parmi les Juifs trois cents ans environ avant Jésus-Christ.

Quand et pourquoi les Juifs d'Alexandrie adoptèrent le sincrétisme.

Jusqu'à la captivité de Babylone les Juifs conservèrent sans altération la doctrine que Dieu leur avait donnée par Moïse; et même encore après leur retour à Jérusalem, tant qu'ils furent éclairés par Esdras, Aggée, Zacharie et Malachie. Mais, après la mort de ces hommes inspirés, la prophétie ayant cessé, et les systèmes des philosophes ayant peu à peu pénétré en Judée, les mauvais raisonnemens y produisirent, comme ailleurs, des sectes et des absurdités.

Cette révolution répond au temps des premiers Ptolémées. Les Juifs d'Alexandrie ne purent se refuser à la curiosité de connaître une philosophie qui promettait de pénétrer dans la nature de l'univers, qui, d'après Platon, parlait de Dieu en termes magnifiques, et qui donnait une grande considération à ses sectateurs. Ils étudièrent donc ce sincrétisme, qui, conciliant Platon, Pytha-

gore, Hermès et Zoroastre, leur fit concevoir le dessein de concilier encore Moïse avec ces philosophes, et leur en montra le moyen dans l'usage des allégories. En effet il ne fallait qu'étendre les expressions, les restreindre, ou leur donner des sens figurés, pour faire dire à tous les mêmes choses. Ainsi frappés de la manière dont les platoniciens parlaient de Dieu, ils se regardèrent dans le Musée comme dans l'une de leurs écoles : ils crurent entendre Moïse. Cette conformité les flatta ; ils en cherchèrent la raison ; ils se persuadèrent bientôt que Moïse était la source où Pythagore et Platon avaient puisé leur doctrine ; ils en cherchèrent la preuve dans le sincrétisme, qui conciliait tout. C'est ainsi qu'ils devinrent partisans outrés de cette méthode ridicule, et qu'ils répandirent comme une chose sûre que les philosophes païens avaient tiré des livres de Moïse tout ce qu'ils avaient dit de mieux. Ils comptaient par-là détruire la prévention où l'on était contre leurs lumières.

Commencement de la vie ascetique parmi les Juifs.

Tels étaient les Juifs d'Alexandrie. Mais l'Égypte en avait encore d'autres qui vivaient loin des villes dans la retraite, et qui s'étaient fait une doctrine singulière. Voici ce qu'on en peut conjecturer.

Lorsque Jérusalem fut détruite, et que le peuple fut emmené en captivité à Babylone, ceux qui purent échapper cherchèrent leur salut hors de

la domination du vainqueur, et se réfugièrent en Égypte, c'est-à-dire dans un pays où leur nom était odieux. Afin donc d'y trouver leur sûreté, ils furent forcés d'éviter les villes, et de se retirer dans les lieux les plus reculés et les plus déserts. Telle fut parmi les Juifs l'origine de la vie monastique : car, dans de pareilles circonstances, ils ne pouvaient se rassembler qu'en petit nombre, et plusieurs sans doute étaient dans la nécessité de vivre seuls. Sans temple, sans autel, sans sacrifice, ils s'accoutumèrent insensiblement à penser que la religion pouvait absolument subsister sans ces choses; et ils songèrent seulement à suppléer au culte par une vie dure et austère. Devenus moines par choix, ils se firent une habitude de la vie ascétique; il s'introduisit peu à peu parmi eux des usages qui devinrent des règles; et ces règles s'étant multipliées, et ayant été recueillies, formèrent enfin un système de morale et de conduite.

Comment les esséniens et les thérapeutes adoptent des idées pythagoriciennes.

Cependant, comme les Juifs étaient d'eux-mêmes peu capables de faire des systèmes, il y a lieu de croire qu'ils vécurent ainsi moins par principe que par usage, jusqu'au temps où les pythagoriciens, persécutés partout, cherchèrent aussi une retraite en Égypte. Or ceux-ci commencèrent à s'y répandre sous Alexandre et sous Ptolémée Soter, qui, protégeant plus particulièrement

les sectes grecques, ne paraissaient pas leur devoir être favorables. Craignant donc les ennemis qu'ils trouveraient dans les villes, ils fuirent, comme les Juifs, dans les déserts.

Ces anachorètes ou cénobites juifs et pythagoriciens eurent donc occasion de se connaître. Rapprochés d'abord par un même genre de vie, ils se lièrent bientôt de plus en plus par le récit de leurs malheurs; et ils se communiquèrent enfin leurs usages et leur doctrine.

Dans ces conversations, les pythagoriciens, naturellement fanatiques, eurent beaucoup d'avantages sur les Juifs, qui suivaient leurs usages par tradition, et sans avoir encore des principes bien arrêtés. Ils leur apprirent l'art de déraciner les passions, de purger l'âme, de l'élever à Dieu, et ils leur montrèrent une piété qui, paraissant excellente, était bien capable d'entraîner des hommes disposés à l'enthousiasme par l'ignorance, la solitude et le climat. Ces Juifs, écoutant donc avec avidité, et toujours plus curieux, adoptèrent une partie des opinions des pythagoriciens; et, se familiarisant avec les allégories, ils connurent enfin le secret de concilier Moïse et Pythagore. C'est ainsi que se sont formées les deux sectes qu'on nomme esséniens et thérapeutes. Des traces de pythagorisme qu'on trouve dans leur doctrine confirment cette origine, que les circonstances rendent vraisemblable.

Lorsque l'exercice de toutes les religions eut été autorisé par les rois d'Égypte, les moines juifs ou pythagoriciens ne craignirent plus la persécution. Mais il est à présumer que pour la plupart ils gardèrent par habitude le genre de vie qu'ils avaient embrassé par nécessité. Ils ne se rapprochèrent des villes, et ne commercèrent avec les citoyens que dans la vue de faire des prosélytes; à quoi ils réussirent, parce qu'ils étaient enthousiastes, et que les Égyptiens étaient superstitieux.

Les Juifs d'Egypte portent en Judée leurs usages.

Enfin Philadelphe accorda une liberté plus grande encore; car voyant que les Juifs venaient d'eux-mêmes s'établir en Égypte, il permit à ceux qui y étaient de retourner en Judée. Il y eut donc alors un commerce libre entre tous les Juifs; et vous prévoyez que la doctrine sera altérée à Jérusalem, et qu'il y va naître des sectes.

Manière de vivre des esséniens.

Les esséniens qui vinrent en Judée, n'y trouvèrent point cette piété sublime dont ils faisaient profession. Scandalisés de tout ce qu'ils voyaient, ils crurent ne pouvoir communiquer avec les autres Juifs, sans se souiller eux-mêmes. Le temple leur parut être profané, et ils jugèrent que, s'ils prenaient part aux sacrifices qui s'y faisaient, ils se rendraient complices des profanations. Ils continuèrent donc de vivre à l'écart, ne venant jamais au temple, se contentant d'y envoyer leurs offrandes, et faisant des sacrifices

partout où ils se trouvaient, quoique cela fût contre la loi de Moïse.

Loin des villes, ils vivaient de l'agriculture, dans une grande sobriété, se refusant à tous les plaisirs, se tenant en garde contre les passions, fidèles à leur parole, et observateurs exacts de leur discipline.

Ils étaient tous vêtus de blanc, avaient leurs biens en commun, se regardaient comme frères, et observaient entre eux l'hospitalité. Lorsqu'un essénien voyageait dans les pays où ils étaient répandus, il n'avait pas besoin de rien porter avec lui. Partout logé, nourri, vêtu, il trouvait tout ce qui lui était nécessaire. Lors même qu'il se rencontrait parmi des frères qu'il n'avait jamais vus, il était traité comme s'il eût toujours vécu avec eux.

Ils priaient, avant le lever du soleil, et se tournaient alors du côté de l'orient. Après la prière, ils allaient chacun à leurs occupations. A la cinquième heure du jour ils entraient dans le bain, et se rendaient ensuite dans un même lieu, où ils dînaient ensemble, en observant un profond silence. Un prêtre bénissait les viandes avant qu'on y touchât; et quand le repas était fini ils rendaient à Dieu des actions de grâces. Alors on se séparait pour retourner au travail : le soir on se rassemblait et on soupait encore en silence.

Les jeunes montraient une grande vénération

pour les plus âgés; et dans les conversations on écoutait toujours avec respect le maître qui prenait la parole.

Ils éprouvaient ceux qu'ils recevaient.

Si quelqu'un voulait entrer dans cette secte, on l'éprouvait pendant trois ans : on ne l'admettait que lorsqu'on s'était assuré de sa continence, de son zèle et de sa constance. Alors il jurait d'observer exactement toutes les cérémonies religieuses, d'être juste, de ne nuire à personne, de rechercher les bons, de fuir les méchans, d'être fidèle à ses supérieurs, surtout à son souverain; de ne point abuser de l'autorité s'il parvenait aux charges, de veiller au maintien de la règle, de transmettre la doctrine telle qu'il l'aurait reçue, de souffrir plutôt la mort que de la révéler aux étrangers.

Combien ils étaient attachés à leurs superstitions.

Les esséniens étaient singulièrement attachés à leurs superstitions : les épreuves par où ils passaient, leur genre de vie, leur respect aveugle pour leurs chefs, leurs vertus nourries dans le fanatisme, et l'opinion qu'ils avaient de leur sainteté, devaient naturellement produire cet effet. Aussi Joseph remarque que, lors de la guerre des Romains contre les Juifs, les esséniens mouraient dans les tortures les plus cruelles, plutôt que de rien faire qui fût contraire à leur croyance.

Leur doctrine.

Vous voyez que, par la manière dont vivaient les esséniens, ils avaient beaucoup de rapport avec les sectateurs de Pythagore. On remarque

la même chose dans leur doctrine ; car ils croyaient au destin, c'est-à-dire à une providence qui, enchaînant les causes et les effets, entraînait tout nécessairement : ils se représentaient l'âme formée d'un éther subtil, et qui, immortelle de sa nature, était dans le corps comme dans une prison, d'où elle s'échappait enfin pour être punie ou récompensée. Quant aux lieux où elle passait, ils les avaient imaginés d'après la mythologie, dont les idées s'étaient répandues en Égypte. Selon eux les âmes des méchans étaient précipitées dans des souterrains ténébreux où elles étaient livrées à toutes sortes de tourmens; et celles des bons étaient transportées au delà de l'Océan, dans une région où les zéphirs entretenaient un printemps perpétuel.

Les esséniens formaient plusieurs sectes. Il y en avait, par exemple, qui approuvaient le mariage. Mais le plus grand nombre jugeait que ce n'était pas un état assez saint : ils pensaient d'ailleurs qu'il n'était pas prudent de confier à des femmes le secret de leur doctrine. Pline remarque avec étonnement que les esséniens durassent des siècles, quoiqu'il ne naquît personne parmi eux. Il ne serait pas si étonné s'il vivait aujourd'hui.

Les thérapeutes sont regardés comme une classe d'esséniens ; mais ils tendent à une bien plus grande perfection. Leur vie est toute con- Les thérapeutes, plus contemplatifs que les esséniens et plus enthousiastes.

templative; ils ne se regardent plus comme de ce monde; ils abandonnent leurs biens à leurs parens ou à leurs amis; ils quittent leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs femmes, leurs enfans; ils renoncent, en un mot, à tous les attachemens terrestres; et, retirés dans des solitudes où, ravis par l'amour céleste, leur âme s'élance continuellement vers Dieu, ils rêvent dans le sommeil des sentences admirables, et voient presque toujours les perfections divines.

Ils vivent solitairement, à une petite distance les uns des autres; et pendant six jours chacun est renfermé dans son hermitage, sans sortir, sans regarder même dehors. Au lever du soleil, ils prient Dieu que leur âme soit remplie de la lumière céleste; et, au coucher, ils demandent qu'étant dégagés du corps et du joug des sens, ils soient capables de découvrir la vérité. Tout l'intervalle est employé à la méditation. Ils ne prennent jamais de nourriture que le soir, persuadés que le jour est destiné à l'étude de la sagesse, et qu'on ne doit donner aux soins du corps que quelques momens de la nuit. Ils sont même communément plusieurs jours sans rien prendre: il y en a qui, le sixième, sentent à peine encore la faim, tant la contemplation, qui nourrit leur âme leur fait oublier toute autre nourriture.

Ils méditent au reste sur la loi, sur les prophètes: ils les commentent, ils étudient les com-

mentaires de leurs prédécesseurs. Le principe qui sert de fondement à toutes leurs interprétations est que, dans l'écriture, le sens littéral est comme le corps, et que le sens spirituel ou allégorique est comme l'âme. Ils s'écartent donc du premier, pour se rapprocher du second; et, à force d'allégories, ils donnent à l'écriture telle âme qu'il leur plaît.

C'est ainsi qu'ils vivent séparément pendant six jours. Le septième ils se rassemblent; et, comme ils ont une grande vénération pour le nombre sept, ils font de sept en sept semaines une fête qu'ils célèbrent ensemble avec solennité. Dans les assemblées ils sont placés suivant l'âge, les bras cachés sous le manteau, la main droite posée sur la poitrine au-dessous de la barbe, et la main gauche appliquée sur le côté. Au milieu d'eux s'avance un des plus vieux et des plus savans : il disserte avec gravité et modestie; les autres écoutent dans le silence, montrant, d'un mouvement de tête, leur approbation ou leur doute.

On ne sert sur leur table que du pain, du sel et de l'eau; toute l'attention qu'on a pour les plus délicats, c'est de faire chauffer leur eau, et de leur donner de l'hyssope.

Dans les grandes solennités ils mangent ensemble, mais dans le silence. Un d'eux seulement propose une question, ou résout celle qui a été proposée par un autre. S'il est applaudi, il

se lève, chante à la louange de Dieu une hymne qu'il a faite, ou qu'un autre poëte a composée; et, lorsqu'il finit, tous chantent avec lui les derniers mots.

Ils ne se séparent pas d'abord après le repas. Ils passent la nuit à chanter des hymnes, jusqu'au moment où l'aurore va paraître. Alors toutes les voix se réunissent; et, se tournant ensuite vers le soleil levant, ils demandent à Dieu l'esprit de sagesse. C'est là que la fête finit. Chacun se retire, et va chercher la sagesse dans son hermitage. Tels ont été les thérapeutes. Il faut seulement remarquer qu'ils admettaient des femmes dans leur secte, et qu'ils ne paraissent pas s'être répandus au delà de l'Égypte.

Cette vie ascétique a été admirée avec peu de fondement.

J'ai omis plusieurs détails sur les esséniens et sur les thérapeutes : mais c'en est assez pour vous faire connaître ces moines, dont Joseph et Philon admirent la haute sagesse. Il y a certainement des choses louables dans ces solitaires. Cependant il me semble qu'on se fait des idées peu raisonnables, lorsqu'on pense trouver la vertu jusque dans des pratiques qui ne peuvent être ni agréables à Dieu, ni utiles aux hommes. La vraie sagesse ne consiste-t-elle donc qu'à fuir la société pour laquelle nous sommes nés ? et faut-il appeler vertu ou délire ces allégories où l'esprit s'égare, ces contemplations où la raison se perd, et ces extases où l'âme s'abîme ? Est-ce là adorer Dieu ?

est-ce là le servir ? Vous voyez que l'enthousiasme de ces ascétiques a séduit Joseph et Philon. Il en séduira beaucoup d'autres : car le fanatisme, qui ne permet pas de se faire des idées exactes, fait admirer tout ce qui étonne.

Les pharisiens ont embrassé la philosophie mystérieuse et symbolique.

La philosophie mystérieuse et symbolique causa des désordres en Judée aussitôt qu'elle s'y répandit. Elle était toute nouvelle; mais les pharisiens, c'est ainsi qu'on nomma ceux qui l'adoptèrent, imaginèrent que Dieu l'avait révélée à Moïse, et qu'elle leur avait été transmise par une tradition orale. Sur ce principe ils appliquèrent les allégories à l'Écriture, et ils la corrompirent.

Ils ont surchargé la loi d'œuvres surérogatoires.

Surchargeant la loi d'une infinité d'observances frivoles, ils se piquaient surtout de faire des œuvres de surérogation. Ils jeûnaient plus souvent que les autres Juifs, faisaient de plus longues prières, couchaient sur des pierres ou même sur des épines, et pratiquaient des austérités de toute espèce. Cependant, comme chacun observait ce qu'il croyait voir dans l'Écriture, chacun aussi imaginait des mortifications différentes. Les uns, par exemple, marchaient sans lever les pieds; d'autres, en marchant, se frappaient la tête contre les murs ; et quelques-uns étaient enveloppés dans un grand capuchon, d'où ils regardaient comme du fond d'un antre. Au reste, s'ils voyaient toutes ces obligations dans la loi, ils y voyaient aussi tout

ce qui leur était favorable : car ils savaient l'interpréter suivant leurs intérêts.

A cette vaine science et à cette fausse piété, qui en imposait à la multitude, les pharisiens joignaient encore l'ambition de commander; ils ne négligeaient rien pour s'attacher le peuple. Leur grand art fut de pencher toujours à la douceur dans les jugemens qu'ils rendaient; ne montrant pas moins d'indulgence pour les autres que de sévérité pour eux-mêmes. Ils acquirent beaucoup d'autorité; ils excitèrent des guerres civiles; ils persécutèrent lorsqu'ils furent les maîtres; ils souffrirent l'exil et la mort plutôt que d'obéir à leurs souverains.

Leur doctrine.

Ils condamnaient les âmes des méchans à demeurer éternellement dans des cachots ténébreux. Ils admettaient la métempsycose pour celles des bons, et ils croyaient qu'un des corps auxquels elles auraient été unies ressuciterait un jour.

Ils reconnaissaient la providence, ainsi que les esséniens, et ils lui soumettaient tout ce qui ne dépend pas de la liberté. Mais ils pensaient que les actions méritoires sont tout à la fois l'effet du concours de Dieu et de l'homme. Voilà ce qu'ils avaient de particulier dans leur doctrine. Ils étaient d'ailleurs aussi différens des autres par leurs habits que par leurs pratiques.

Ils subsistent encore sous le nom de rabbins.

Les pharisiens n'ont pas cessé avec le temple. Ils subsistent encore sous le nom de rabbins; et

c'est presque l'unique secte que suivent aujourd'hui les Juifs. Toujours attachés de plus en plus à leur méthode secrète et symbolique, ces docteurs ont fait un corps d'opinions où l'on retrouve des idées de Zoroastre, de Pythagore, de Platon, et qui n'est qu'un ramas de contes, de puérilités et d'absurdités. C'est ce qu'on nomme cabale.

Les saducéens rejetaient les allégories et les interprétations, et s'en tenaient à la lettre de l'Ecriture.

Ce ne fut pas sans quelque opposition que la méthode allégorique et secrète s'introduisit parmi les Juifs de Jérusalem; plusieurs en sentirent les abus; ils jugèrent que la loi ne pouvait subsister, s'il était permis à chacun de l'interpréter arbitrairement; et, s'attachant à la lettre, ils rejetèrent toutes les traditions prétendues des pharisiens. Mais la dispute, comme il arrive presque toujours, fit tomber dans une extrémité opposée, et produisit de nouvelles erreurs.

Tout ne peut pas être écrit. Il n'est donc pas possible qu'une religion et qu'un corps de loi subsistent sans laisser quelque chose, qui se perpétue par la pratique, qui se transmet par la tradition, et qui s'explique, suivant les circonstances, par ceux qui gouvernent le peuple. Il faut par conséquent admettre des traditions et des interprétations. Tout consiste seulement à distinguer les vraies des fausses. Cela est difficile. Aussi les saducéens, craignant d'accorder un principe dont les pharisiens pouvaient abuser pour appuyer leur doctrine, condamnèrent les

traditions et les interprétations de toute espèce, et soutinrent qu'il n'était permis, en aucun cas, de s'écarter du texte.

Ils tombaient dans des erreurs afin de ne pas penser comme les pharisiens.

Les pharisiens et les saducéens, toujours ennemis, faisaient deux partis dans l'état, comme deux sectes dans la religion. Ils devaient donc se contredire plus par haine que par principe; et tomber par conséquent d'erreur en erreur. Ainsi, comme les pharisiens proposaient des récompenses pour les œuvres de surérogation, les saducéens, qui ne voulaient pas de ces œuvres, dirent d'abord : *Ne soyez pas comme des esclaves; n'obéissez pas à votre maître simplement par la vue des récompenses; obéissez sans intérêt, et sans espérer aucun fruit de vos travaux.*

Cet excès de spiritualité est déjà une erreur; car il n'est pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt; et Dieu n'exige pas de nous un culte absolument désintéressé, puisqu'il nous offre lui-même des récompenses.

Cependant les saducéens, au lieu de reculer, avancèrent encore. Pour prouver que nous ne devons pas agir dans la vue des récompenses, ils assurèrent qu'il n'y en a point après cette vie. En conséquence ils nièrent l'immortalité de l'âme et la résurrection; et, parce que vraisemblablement on voulut leur prouver que l'âme pouvait être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils nièrent encore l'existence des anges.

Enfin les esséniens avaient soumis au destin jusqu'aux actions des hommes; et les pharisiens, convenant de l'influence de la providence, avaient soutenu que nous agissons avec elle comme elle avec nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou de ne pas faire des actions de justice. Il restait un troisième sentiment; c'était de dire que le libre arbitre se suffit, et qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les saducéens l'embrassèrent.

La secte des caraïtes était la plus raisonnable.

Voilà du moins, autant que je le puis conjecturer, comment les saducéens s'engagèrent dans une suite d'erreurs. Les caraïtes furent plus raisonnables; car ils s'appliquèrent à s'écarter également de ces deux sectes et à prendre un juste milieu. Condamnant les opinions particulières aux pharisiens et aux saducéens, ils ne connaissaient d'autre règle que l'Écriture, et ils s'attachaient surtout à la lettre, sans néanmoins rejeter les explications lorsqu'elles étaient nécessaires et faites avec sagesse; aussi reconnaissaient-ils la providence, la liberté, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines de l'autre vie.

Les sectes des Juifs étaient unies de communion.

Quelque différence qu'il y eût entre ces sectes, et quelles que fussent leurs erreurs, elles n'ont jamais songé à s'accuser d'hérésie. Au contraire elles étaient unies de communion; et si les esséniens ne venaient pas au temple, ce n'est pas

qu'ils en eussent été exclus, c'est qu'ils s'en exclurent eux-mêmes. Il fallait par conséquent que les Juifs regardassent la liberté, l'immortalité de l'âme et l'existence des esprits comme autant de choses problématiques; c'est-à-dire qu'ils n'avaient plus d'idées de religion [1].

CHAPITRE IV.

Des obstacles qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne.

Obstacles qui s'opposaient à la propagation du christianisme.

Pour juger de la propagation miraculeuse de la religion chrétienne, il faut considérer les obstacles qu'elle a eus à surmonter. Ils ont été en grand nombre.

Premier. Les sectes qui divisaient les Juifs.

L'esprit de dissension et de révolte qui s'était répandu en Judée sous les Asmonéens et sous Hérode en est un des premiers. En effet quoi de plus contraire à une religion de paix, qui prêche l'obéissance aux souverains, et qui commande à tous les hommes de se regarder comme frères? Devait-on attendre que les pharisiens, les

[1] J'ai tiré de l'histoire de la philosophie de M. Brucker ce que j'ai dit sur les pratiques et les opinions des esséniens, des thérapeutes, etc.; et j'avertis que je puiserai encore dans cet ouvrage toutes les fois que j'aurai à parler de quelque secte.

saducéens et les esséniens oublieraient leurs querelles et leurs opinions, pour se soumettre à une autorité qui les condamnait tous également? Était-il possible de détruire des préjugés transmis de génération en génération depuis plusieurs siècles, et, d'un jour à l'autre, enracinés de plus en plus par des disputes ou par des guerres? Qu'on observe les passions des hommes, et on verra que les sectes contractent un nouvel attachement pour leurs erreurs, à proportion qu'elles se combattent davantage.

Non-seulement le christianisme trouvait des obstacles dans toutes les opinions, il en trouvait encore dans le caractère de ceux qui les avaient embrassées; dans l'orgueil des pharisiens, qui voulaient dominer sur le peuple et sur le roi même; dans l'obstination des saducéens, qui niaient les plus grandes vérités plutôt que de céder; et dans l'enthousiasme des esséniens, qui, n'estimant que leur doctrine et leurs usages, croyaient se souiller en communiquant avec les autres sectes. Deuxième. Le caractère de ces sectes.

Il fallait d'ailleurs abandonner, proscrire un culte établi autrefois par des miracles, renoncer à la qualité de peuple choisi, se confondre avec les gentils, et avoir désormais avec eux le même Dieu et la même religion. C'était là certainement des nouveautés avec lesquelles les Juifs ne pouvaient pas naturellement s'accoutumer. Troisième. Des préjugés des Juifs.

Quatrième. L'idée fausse que la plupart se faisaient du Messie.

Il est vrai qu'ayant la connaissance du Messie, ils auraient dû le reconnaître dans Jésus-Christ. En effet ils n'ignoraient pas qu'il naîtrait de la tribu de Juda, de la famille de David, dans la bourgade de Bethléem, et à la fin des septante semaines marquées par Daniel; ils savaient qu'il aurait un précurseur, que sa venue serait cachée, qu'il demeurerait éternellement, ferait des miracles, et plusieurs autres circonstances qui se sont toutes accomplies dans notre Sauveur. Mais, partout dans l'Écriture, ils trouvaient le Messie dieu et homme, grand et abaissé, maître et serviteur, prêtre et victime, roi et sujet, soumis à la mort et vainqueur de la mort, riche et pauvre, puissant et sans forces; et ces idées, contradictoires en apparence, voilaient à leurs yeux le vrai sens des prophéties. Ils imaginèrent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition. Ils se le représentèrent semblable à ces hommes que Dieu leur avait envoyés plusieurs fois pour les tirer de l'oppression et de la servitude; et ils le jugeaient seulement plus grand. Ce devait être un héros, un conquérant, dont le royaume serait un monde, qui étendrait son empire sur toute la terre, et qui comblerait les Juifs de toutes sortes de biens temporels. Ces préjugés flattaient si fort leur amour-propre, qu'ils ne voyaient plus les humiliations du Messie, ou qu'ils les expliquaient dans des sens figurés. Aussi était-il

prédit qu'ils verraient sans connaître, qu'ils entendraient sans comprendre, qu'ils seraient réprouvés; et qu'un peuple auparavant infidèle et étranger entrerait dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnaître le Messie dans Jésus-Christ pauvre, inconnu, méprisé, souffrant, sans éclat, sans suite, sans puissance temporelle.

Les obstacles n'étaient pas moindres du côté des païens. Il fallait leur persuader que leurs idoles n'étaient pas des dieux; et que rien n'était plus injurieux à la Divinité que les fêtes et les spectacles, dont ils ne pouvaient se passer, et qui faisaient la principale partie de leur culte. Il fallait ouvrir leurs yeux sur cette multitude de fables qu'ils avaient toujours crues, qu'ils aimaient à croire parce qu'elles étaient ingénieuses, et dont ils cachaient l'absurdité par des allégories. En un mot il fallait tout à la fois combattre et les goûts du peuple et ses préjugés.

Cinquième. Les faux dieux dont le culte était cher.

Les Romains surtout étaient difficiles à convaincre. Persuadés que leurs succès étaient l'effet de leur piété, et que les dieux de Rome avaient combattu pour eux, ils ne doutaient pas que la ruine de l'empire ne dût suivre de près le changement de culte; et ils ont été attachés à leurs superstitions plus qu'aucun autre peuple. Aussi étaient-ils intolérans à certains égards. Ce n'est pas qu'ils voulussent forcer les nations d'adorer

Principalement aux Romains.

avec eux les mêmes idoles; ils auraient plutôt été jaloux de conserver les leurs pour eux seuls. Ils ne faisaient donc aucun changement dans la religion des peuples conquis; mais ils ne permettaient pas d'apporter à Rome de nouveaux dieux et d'y introduire de nouveaux cultes. Ils auraient craint d'ébranler l'empire, en offensant les dieux qui l'avaient protégé. C'est pourquoi Alexandre Sévère se hâta de renvoyer Élogabal; démarche qui fut fort agréable au peuple.

Sixième. Les imposteurs alors fort communs.

Jamais la Judée, les provinces de l'empire et Rome même, n'ont vu plus de magiciens et d'astrologues que pendant les trois premiers siècles de l'Église. Ainsi le peuple, séduit de toutes parts, et peu capable de discerner la vérité, confondait, par une ignorance monstrueuse, Jésus-Christ avec tous ces imposteurs. Les ennemis de la religion, ne pouvant nier les miracles, profitaient de cette disposition des esprits; et, ajoutant l'impiété à l'imposture, ils ne représentaient le Sauveur que comme un magicien. Enfin les hommes les plus éclairés ne considéraient que les inconvéniens d'un changement de culte; et, jugeant du christianisme par toutes les autres religions, ils le rejetaient sans l'examiner.

Septième. Le peu d'étonnement que causait le courage des martyrs.

Il semble néanmoins que le courage des martyrs aurait dû de bonne heure attirer et fixer l'attention de tout le monde; mais il faut remarquer que le stoïcisme, alors fort répandu, avait accou-

tumé les Romains à voir des morts courageuses; et qu'en Judée les pharisiens, les saducéens, et les esséniens avaient souvent montré la même fermeté. Les martyrs n'étonnèrent donc pas. On les voyait mourir; et, sans chercher les motifs de leur persuasion, les plus modérés des gentils les accusaient d'être trop obstinés. Tel est l'effet de la prévention: les meilleurs esprits n'examinent pas, et ils condamnent.

Huitième. La prévention contre les Juifs.

Une cause de cette prévention, c'est le mépris qu'on avait généralement pour les Juifs, dont on supposait que les chrétiens n'étaient qu'une secte. Comme on les croyait ignorans, crédules, superstitieux, et qu'on avait toujours négligé de s'instruire de leur culte, on ne songeait pas à faire des recherches sur les changemens qui arrivaient à leur religion.

Il suffit de lire les écrivains profanes pour se convaincre de cette vérité, et pour s'assurer que les gens de lettres, trop prévenus, se sont peu occupés des Juifs et des chrétiens. Les gens du monde ne s'en occupaient pas davantage: plongés dans le vice ou dans le luxe, et tout entiers à leur fortune, ils n'étaient pas disposés pour une religion qui condamnait les mœurs du temps. C'était tout au plus pour eux un sujet de conversation. Chacun en parlait suivant ses prétentions et ses préjugés. C'était des contes ridicules, des

calomnies, des horreurs; et tous se faisaient des idées très-fausses. C'est ainsi que raisonnent dans tous les siècles les hommes riches et désœuvrés.

Neuvième. Le mépris des Juifs pour les chrétiens.

Quand même la prévention eût été moins grande contre les Juifs, elle n'en eût pas été moindre contre les chrétiens; au contraire, puisque les Juifs en étaient les plus grands ennemis. Il était donc naturel qu'on méprisât les chrétiens, ou parce qu'on les confondait avec les Juifs, ou parce qu'ils en étaient méprisés.

Dixième. Les philosophes intéressés à combattre le christianisme.

Les philosophes, obstinés dans leurs systèmes et livrés à leurs disputes, obéirent à la même prévention, et dédaignèrent d'abord de prendre connaissance des commencemens du christianisme. Ceux d'Alexandrie, qui le connurent les premiers, ne purent être favorables à une doctrine dont l'esprit était contraire à leurs opinions, et qui, condamnant l'orgueil et la confiance, ordonnait de croire avec humilité. C'est pourquoi, si quelques-uns se convertirent, le plus grand nombre se déclara contre la religion chrétienne, et n'omit rien pour l'empêcher de se répandre.

En un mot, tous les préjugés qui régnaient.

Quand on considère la magie, l'astrologie, les oracles, les cérémonies religieuses, les superstitions, les opinions des sectes, et tous les préjugés qui régnaient, on n'imagine pas qu'on pût être plus crédule qu'on l'était dans ces siècles. Cependant cette crédulité était opposée à la religion

qui en condamnait l'objet; car, plus on était crédule en ces choses, moins on devait croire en Jésus-Christ.

Tels ont été en général les obstacles à l'établissement du christianisme. Mais il s'en formera encore d'autres. Toutes les puissances vont s'armer pour le détruire.

CHAPITRE V.

Considérations sur le premier siècle de l'Église.

Combien la raison est insuffisante pour éclairer les préjugés.

Le peuple ne raisonne pas : il juge par habitude, et il est porté à croire toujours ce qu'il a cru une fois. Il croit par imbécillité et sans réfléchir.

Le philosophe tient encore plus à ses opinions. Il s'imagine être éclairé, parce qu'il raisonne; il compte d'autant plus sur ses lumières, qu'il raisonne plus mal; il s'offense, s'il est contredit; il s'entête par amour-propre.

Les gens du monde, qui se piquent d'avoir le plus de jugement, observent les préjugés du peuple, s'amusent des disputes des philosophes; et, finissant par mépriser ce qui se dit de part et d'autre, ils jugent que tout est problématique. Ils considèrent surtout d'un œil indifférent les questions les plus importantes, lorsque les cir-

constances détournent leur attention sur de grands intérêts où il s'agit de leur fortune et de leur vie. C'est ce qui a dû arriver dans le premier siècle, sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron et de Domitien.

Dans de pareilles conjonctures, les hommes les plus éclairés ne sauraient faire une révolution subite, quelque science et quelque éloquence qu'on leur suppose. Le peuple ne sera pas capable de suivre leurs raisonnemens, les philosophes les combattront, les gens du monde ne les écouteront pas. Il faudrait des siècles pour éclairer l'univers avec le secours seul de la raison.

Des hommes ignorans étaient destinés à les éclairer.

Aussi les apôtres étaient-ils tout-à-fait ignorans. Leurs écrits sont sans art; ils ne montrent que du mépris pour les sciences des Gentils; ils font gloire d'une sagesse qui paraît folie aux yeux du siècle; et ils n'appellent d'abord à eux que les hommes simples dont l'esprit est mieux disposé, parce qu'il est moins corrompu.

On ne manqua pas de reprocher aux chrétiens que la plupart de ceux qu'ils convertissaient étaient des hommes sans lettres; et c'était avec fondement, dans le premier siècle de l'Église. Mais ces ignorans, une fois convertis, étaient éclairés par une sagesse bien supérieure à la sagesse humaine; et, devenant capables de prêcher eux-mêmes l'évangile, ils devaient enfin convaincre les savans. L'ignorance n'est donc pas un

reproche à faire aux premiers chrétiens. C'est une preuve que la religion ne se répandait pas par les mêmes moyens que les sectes des philosophes.

Ses miracles sont des démonstrations à la portée de tous.

Les miracles de Jésus-Christ, annoncés par les apôtres qui en avaient été témoins, et confirmés par les miracles qu'ils faisaient eux-mêmes, voilà les causes de la propagation du christianisme. Les boiteux qui marchent, les aveugles qui voient, les morts qui ressuscitent, le don des langues communiqué par l'imposition des mains, sont autant de démonstrations à la portée de tout le monde. Elles ne demandent pas que ceux qui les donnent se soient instruits dans les sciences humaines, ni que ceux qui s'y rendent se soient exercés dans l'art de raisonner. On vit, on crut; et la foi, scellée du sang des martyrs, parvint dans les siècles suivans à ceux qui n'avaient pas vu. En effet peut-il rester quelque doute quand des milliers de témoins prouvent la vérité de ce qu'ils attestent, en souffrant la mort au milieu des tourmens?

Premières prédications dans la Palestine.

Saint Étienne fut le premier martyr, et c'est alors que les fidèles, persécutés à Jérusalem, se dispersent dans la Palestine, prêchent partout l'évangile, mais ne l'annoncent néanmoins encore qu'aux seuls Juifs. Philippe, un des sept diacres, vint prêcher à Samarie : car on ne confondait pas les Samaritains avec les gentils, quoique les Juifs les jugeassent hérétiques : en effet ils avaient la

circoncision, et faisaient profession d'adorer le vrai Dieu suivant la loi de Moïse. Plusieurs se convertirent à la vue des miracles, et furent instruits et baptisés. Le saint diacre ne pouvant leur donner lui-même le Saint-Esprit, Pierre et Jean vinrent consommer son ouvrage; ils imposèrent les mains sur les nouveaux convertis; et le Saint-Esprit, descendu sur eux, donna des marques de sa présence par le don des langues et d'autres grâces sensibles.

Simon le magicien.

Parmi ceux qui embrassèrent la foi, était un magicien, nommé Simon. Mais sa conversion n'était pas sincère : il songeait seulement à se perfectionner dans son art, et il espérait d'apprendre de Philippe le secret de faire des prodiges. Aussi, quand il vit les merveilles opérées par l'imposition des mains, il offrit de l'argent aux apôtres, pour obtenir d'eux le pouvoir de communiquer lui-même le Saint-Esprit. *Que ton argent périsse avec toi*, lui dit saint Pierre, *toi qui penses que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent.*

Alors, renonçant au christianisme, Simon ne songea plus qu'à se faire chef d'une secte nouvelle. On le regarde comme hérétique, sans doute parce qu'il avait été chrétien : on devrait plutôt le compter parmi les imposteurs qui se sont donnés pour le Messie. Il n'a rien conservé ni des dogmes, ni de la doctrine de Jésus-Christ. Son système, qui est on ne peut pas plus extravagant, ne

mériterait pas de nous arrêter, s'il ne l'avait pas puisé dans des sources d'où sont nées plusieurs hérésies.

D'après les principes de Zoroastre, les Orientaux se représentaient, au delà du monde, une lumière immense qui, étant répandue dans un espace sans corps, était pure et sans mélange d'aucune ombre. Cette lumière toujours vivante était supposée donner la vie à tout; et l'écoulement de ses rayons, qui se répandaient à l'infini, faisait concevoir comment tous les êtres en venaient par émanation. Car, disaient-ils, ce monde n'est qu'un lieu de ténèbres, où quelques rayons se sont répandus. Or les ténèbres ne sont qu'une privation de lumière; elles ne sont rien par elles-mêmes : il n'y a donc de réel dans ce monde que ce qui émane de cette lumière première, pure et immense. Voilà, du moins autant qu'on le peut deviner, comment ces philosophes expliquaient l'émanation de la matière. D'où nous pouvons conclure que, selon eux, les corps ne sont qu'un composé de peu de lumière et de beaucoup de ténèbres, ou autrement d'un peu d'être et de beaucoup de privations. Source de ses erreurs.

Mithra, c'est ainsi qu'ils nommaient cette source de lumières, ne pouvait produire que des dieux comme lui, puisque les ténèbres ne pouvaient approcher de sa substance lumineuse. Les dieux,

qui en émanaient immédiatement, participaient donc à toute la plénitude de sa lumière ou de sa divinité. Mais les émanations venant à se succéder, il se trouvait enfin des dieux qui étaient tout-à-fait hors de cette plénitude. L'essence divine s'affaiblissait donc en eux à proportion qu'ils s'éloignaient davantage de leur source; et ils devenaient d'autant plus imparfaits, qu'ils se rapprochaient et participaient plus des ténèbres.

Cette suite d'esprits remplissait l'intervalle qui est entre Dieu et la matière; et ceux qui s'étaient rapprochés des ténèbres avaient seuls produit le monde; mais ils n'avaient pu le produire que très-imparfait, parce que des ténèbres naissent nécessairement le froid, les infirmités, les maladies, la mort.

Ces esprits présidaient à tout: ils étaient dans les cieux, dans les airs, dans la terre. Plus puissans que les âmes, qui émanaient comme eux, mais qui étaient à une plus grande distance de la source commune, ils les avaient forcées de s'unir aux corps, et ils les avaient assujetties à toutes les misères de la vie.

Tout étant donc plein d'anges bons et mauvais, il s'agissait de se soustraire aux uns, de se rendre les autres favorables, de se dégager des liens du corps, de s'élever au-dessus des ténèbres, et de tendre vers la source de la lumière. Voilà sur

quels principes on imagina les superstitions et les extravagances de la magie; et Simon prit toutes ces absurdités dans l'école d'Alexandrie.

Son système.

Dieu, selon lui, subsiste dans une lumière inaccessible. Les éons ou éones sont les substances divines qui en émanent plus immédiatement. Ils sont les uns actifs, les autres passifs; ils sont de différent sexe; il n'y en a qu'un certain nombre.

L'intelligence était d'abord destinée à former le monde; mais, s'étant échappée de la plénitude de lumière, du sein de Dieu, elle avait engendré les anges qui, ayant usurpé l'empire sur le monde, leur ouvrage, eurent l'ambition d'être reconnus pour les seules divinités. Dans cette vue ils avaient empêché leur mère de retourner à son principe, la faisant passer de corps en corps, et l'exposant à toutes sortes d'ignominies.

Ses impostures.

Simon se donnait pour un de ces éons qui, étant émanés immédiatement, avaient plus de puissance que tous les anges ensemble. Il était venu pour délivrer l'intelligence, et pour enlever le monde à la tyrannie des démons. Il avait avec lui une femme débauchée qu'il avait achetée à Tyr, et qu'il disait être cette intelligence même. Il la nommait Hélène ou Sélène, c'est-à-dire la Lune ou Minerve. Il prétendait qu'elle était descendue en terre, en passant de ciel en ciel; qu'elle était cette même Hélène qui avait été la cause de la ruine de Troie; et il lui donnait quelquefois le

nom de Saint-Esprit, la représentant comme l'âme du monde et la source de toutes les âmes. Quant à lui, il n'était rien moins que ce qu'il paraissait: il n'avait que la figure de l'homme. Il était un éon, un sauveur, le Messie ; et il voulait bien être adoré sous le nom de Jupiter. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des anges, et pour procurer le salut aux hommes, il assurait qu'il suffisait de mettre son espérance en lui et en son Hélène, disant d'ailleurs que les bonnes œuvres sont inutiles, et que la distinction du bien et du mal moral n'est qu'une invention des anges pour tenir les hommes dans la servitude.

Il lui fallait des miracles. Il se vanta donc d'attirer des enfers les âmes des prophètes, d'animer les statues, de changer les pierres en pain, de passer sans résistance au travers des rochers, de se précipiter du haut d'une montagne sans se blesser, de voler dans les airs, de se rendre invisible, de prendre telle forme qu'il voulait, etc. Ces mensonges, aidés de quelques prestiges, persuadaient le peuple, qui croit volontiers lorsqu'on lui promet des merveilles.

Que les Romains ne l'ont pas mis au nombre de leurs dieux.

Simon forma donc une secte. Il eut de grands succès à Samarie. Si nous en croyons saint Justin, il fut reçu à Rome comme un dieu, et on lui éleva une statue, avec cette inscription : *Simoni Deo Sancto*. Ce saint a vu lui-même cette statue,

qui subsistait encore vers l'an 150. Saint Clément d'Alexandrie, saint Irénée, saint Cyrille de Jérusalem, Tertullien, Eusèbe et Théodorat assurent la même chose ; et saint Augustin ajoute que cette statue avait été dressée par autorité publique. Voilà un fait bien attesté ; et, ce qui semble le confirmer, c'est qu'il ne paraît pas avoir jamais été contredit par les païens.

Mais dans l'île du Tibre, au même endroit où saint Justin croit avoir vu cette statue, on en déterra une en 1574, avec cette inscription, qui subsiste encore : *Semoni Deo Sanco*. C'était là les noms d'une divinité qui présidait aux sermens. Cette découverte a fait conjecturer que saint Justin, préoccupé de Simon le magicien, aura lu trop rapidement, et sera tombé dans une méprise. Plusieurs raisons viennent même à l'appui de cette conjecture.

Premièrement, l'esprit du gouvernement ne permettait pas d'introduire à Rome de nouvelles divinités. Si les Romains ont déféré les honneurs divins aux empereurs, c'était par crainte ou par flatterie ; comment les auraient-ils accordés à un étranger sans naissance, sans crédit, sans autorité ?

En second lieu, les lois condamnaient les magiciens ; elles ont plus d'une fois sévi contre eux : elles punissaient sévèrement ceux qui les consultaient. Que la populace ait donc été séduite par

les prestiges de Simon, le sénat se sera-t-il aveuglé lui-même jusqu'à diviniser, dans cet homme, ce qu'il méprisait dans les autres magiciens ? Cette apothéose, si contraire aux lois, se serait-elle faite sans obstacles ? les historiens n'en auraient-ils point parlé ? et ne se seraient-ils pas fait un devoir d'en marquer toutes les circonstances ?

En troisième lieu, si les Romains avaient adoré Simon, ils auraient adopté ses erreurs, et on en trouverait depuis quelques traces dans leur religion. Or cela n'est pas. Les pères mêmes, qui leur reprochent de l'avoir reconnu pour Dieu, ne leur reprochent pas d'avoir embrassé sa doctrine. Les Romains ne paraissent seulement pas l'avoir connu; ou du moins il faut qu'ils l'aient bien négligé, car le nom de cet imposteur ne se trouve dans aucun de leurs écrits.

Enfin, quant aux pères qui parlent de la statue de Simon, ils n'ajoutent rien au témoignage de saint Justin, parce qu'ils auront répété le fait d'après lui, ou d'après des bruits populaires, auxquels la méprise de ce saint avait donné lieu. Si saint Augustin dit que cette apothéose s'était faite par autorité publique, c'est que, l'ayant supposée vraie, il a jugé avec raison qu'elle n'avait pas pu se faire autrement. D'ailleurs, quand un fait s'est une fois répandu, il n'est pas étonnant qu'il s'y joigne de nouvelles circonstances.

Autre fait qu'on

Vers l'an 65, sous Néron, Simon, étant à Rome,

entreprit de voler, et vola, dit-on, quelques momens : mais saint Pierre et saint Paul s'étant mis en prière, il fut précipité, et mourut de sa chute. Ce fait est encore bien suspect : car on ne le trouve point dans les écrivains anciens, qui ont recueilli avec plus de soin tout ce qu'ils savaient de cet imposteur; et ceux qui le rapportent ne remontent pas plus haut que le troisième siècle; encore ne s'accordent-ils pas sur les circonstances. Quoi qu'il en soit, les apôtres n'avaient certainement pas besoin de ce triomphe.

rapporte avec aussi peu de fondement.

Je passe sous silence d'autres magiciens moins célèbres. Mais j'ai dû vous faire connaître Simon, parce que plusieurs hérétiques ont puisé dans la même source que lui, et sont tombés dans des erreurs semblables, on les nomme *gnostiques*, mot qui signifie éclairés.

Les gnostiques ont puisé dans la même source que Simon.

Les gnostiques ont formé quantité de sectes. Il serait bien difficile de marquer en quoi elles diffèrent. Il y en a même plusieurs dont on ne sait que le nom. En général, les anciens hérétiques affectaient de se dire gnostiques, parce qu'ils se flattaient d'être venus pour répandre la lumière : mais ceux qu'on nomme plus particulièrement ainsi sont des philosophes qui se piquaient d'avoir des connaissances supérieures sur Dieu et sur le monde. Leur système, ainsi que celui de Simon, portait sur les émanations de Zoroastre.

Ils entreprenaient d'expliquer la génération de tous les êtres par une suite de dieux, d'éons, d'anges, d'esprits; considérant le premier principe comme une mer immense, comme un abîme qui comprenait tout, et d'où ils voyaient sortir des écoulemens qui s'altéraient peu à peu, et qui se terminaient à la matière. Enfin ils croyaient rendre raison du mal moral et du mal physique; parce qu'ils imaginaient que les anges qui avaient formé le monde étaient imparfaits, et qu'il s'était d'ailleurs répandu dans leurs ouvrages des démons malfaisans. Prévenu pour cette doctrine, ils se précipitaient dans toutes les erreurs qu'elle entraîne. Ils n'étaient occupés que des moyens de se soustraire aux puissances des ténèbres; et ils se vantaient d'y réussir par des initiations, des sacrifices et des abominations de toute espèce.

Leurs erreurs. Frappés des miracles, ces philosophes embrassèrent le christianisme : mais, bien loin de renoncer à leurs principes, ils crurent pouvoir les allier avec la doctrine de Jésus-Christ; et jugeant même qu'ils étaient destinés pour l'expliquer, ils accusèrent les apôtres de l'avoir mal entendue.

Ils dirent que le Sauveur n'était qu'un de leurs éons, une de ces premières émanations qui participaient le plus à la Divinité; et ils en conclurent qu'il n'avait pas pu prendre réellement un corps; et que sa naissance, sa vie, sa passion, sa

mort, n'étaient que des apparences. En un mot, ils nièrent qu'il se fût incarné, qu'il eût souffert, et qu'il fût ressuscité.

Sur les mêmes principes, ils niaient encore la résurrection, n'imaginant pas que les âmes pussent tout à la fois retourner à Dieu et être unies à des corps. Ils les condamnaient même à passer successivement dans plusieurs animaux; et ils ne les jugeaient dignes de remonter au principe de toutes choses, qu'autant qu'elles seraient remplies de la doctrine qu'ils enseignaient. Je ne m'arrêterai pas davantage sur les erreurs des gnostiques : je négligerai même de vous parler des différentes sectes qu'ils ont formées : il me suffit de vous avoir montré la source d'où ils ont tiré toutes les absurdités qu'ils ont pu dire.

L'Église, troublée par des hérétiques, et combattue par des imposteurs, était encore persécutée par les Juifs, et faisait néanmoins de grands progrès. Saint Paul, converti miraculeusement lorsqu'il ne songeait qu'à répandre le sang des chrétiens, devint apôtre lui-même, et contribua beaucoup à répandre la foi. L'Église fait des progrès.

Il vint à Jérusalem trois ans après sa conversion. Les fidèles alors y jouissaient de la paix, marchant dans la crainte du Seigneur, et s'édifiant mutuellement. Il n'y avait point de pauvres parmi eux. Les plus riches vendaient leurs maisons ou leurs terres : ils en mettaient le prix aux Mœurs des premiers chrétiens.

pieds des apôtres, et les biens étaient en commun.

Les fidèles s'assemblaient les dimanches dans une maison particulière. Ils lisaient l'Écriture, ils écoutaient les exhortations des apôtres, des prêtres ou des prophètes inspirés extraordinairement. Ils chantaient ensuite les psaumes de David, ou d'autres cantiques, et faisaient ensemble un repas, qu'on nommait agape, mot grec, qui exprime une charité mutuelle. Cet usage s'était introduit pour entretenir l'union, et en mémoire de la scène où Jésus-Christ institua l'eucharistie. C'est aussi dans ce repas qu'on donnait la communion aux fidèles.

Cependant, la persécution ayant recommencé, les apôtres se dispersèrent vers l'an 42, au commencement du règne de Claude. Ce fut alors que saint Pierre vint établir son siége à Rome, après l'avoir tenu sept ans à Antioche, et avoir prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie.

Beaucoup de Juifs s'étaient convertis : mais, le corps de la nation s'étant opiniâtré dans son aveuglement, l'évangile fut porté aux gentils, et les apôtres prêchèrent avec fruit dans toutes les provinces de l'empire.

La conversion des gentils donne lieu à une question.

La conversion des païens occasiona quelques divisions : car les fidèles circoncis, se regardant comme le seul peuple de Dieu, ne croyaient pas devoir partager avec d'autres la grâce de l'évan-

gile : ils voulaient au moins obliger à la circoncision et aux observances de la loi mosaïque tous les gentils qui embrassaient le christianisme.

Cette question donna lieu au premier concile. Cinq apôtres, saint Pierre, saint Jean, saint Jacques, saint Paul, saint Barnabé et plusieurs prêtres s'étant assemblés, il fut décidé que les observances légales n'étaient plus nécessaires. Néanmoins on les toléra encore dans les Juifs convertis; et les apôtres, voulant maintenir la paix, s'y conformèrent eux-mêmes quelquefois. Ils étaient bien éloignés de condamner, comme mauvaises, des cérémonies qui avaient été bonnes pour le temps auquel Dieu les avait ordonnées.

Et au premier concile.

La charité régnait entre toutes les églises. Les riches se faisaient un devoir de soulager les pauvres; et on envoyait de toutes parts des aumônes à Jérusalem, pour secourir les fidèles qui étaient en grand nombre dans la Judée. Les apôtres ne négligeaient rien, pour maintenir cette paix et cet amour. Ils ne voulaient pas que les chrétiens eussent des procès, ou du moins ils voulaient qu'ils prissent d'autres chrétiens pour arbitres. En effet, il y avait quelque danger d'idolâtrie à paraître devant les tribunaux des païens, ne fût-ce qu'à cause des sermens. C'est pourquoi, dans la primitive église, les évêques ont été les arbitres des différents qui s'élevaient parmi les fidèles; et cet usage a subsisté lon-gtemps.

La charité régnait parmi les églises.

Des imposteurs troublent la paix.

La charité des chrétiens excita l'avidité de ces hypocrites qui font dégénérer en abus les choses les plus saintes. Il y eut de ces hommes qui prêchèrent l'évangile pour exiger de grosses rétributions. Ils pillaient les fidèles; ils les traitaient durement: faisant un trafic de leurs travaux, et cherchant à s'élever en abaissant les vrais apôtres. C'est ainsi que des imposteurs abusaient de la piété des chrétiens.

Persécutions sous Néron.

Alors régnait Néron. Ce prince, voulant détourner sur des innocens la haine qu'on lui portait, accusa les chrétiens de l'incendie dont on l'accusait lui-même. C'est le premier empereur sous lequel ils ont été persécutés, et ils en faisaient gloire. Sur la fin de son règne, saint Pierre et saint Paul souffrirent le martyre à Rome; et saint Marc, en Égypte, où il avait répandu la foi. Il y avait déjà dans cette province des chrétiens qui menaient la vie de thérapeutes.

Sous Vespasien les Juifs restent sans temple et sans sacrifices.

Alors Vespasien marchait contre les Juifs, qui, après avoir essuyé bien des vexations, s'étaient enfin soulevés. Divisés entre eux, pressés par les troupes romaines, dont Titus prit le commandement, ils furent réduits aux plus cruelles extrémités. La ville de Jérusalem fut prise et détruite, ainsi que le temple, comme Jésus-Christ l'avait prédit.

Les Juifs ayant ensuite causé quelques troubles en Égypte, Vespasien ordonna d'abattre le temple

qu'ils y avaient bâti ; malgré les défenses de la loi, environ cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Il craignait que ce ne fût pour eux une occasion de se réunir, et de se porter encore à la révolte. Ses ordres ne furent pas absolument exécutés : mais ce temple fut au moins fermé, et on ne permit plus d'y faire aucun exercice de religion. Alors les Juifs, restés sans temple et sans sacrifices, cessèrent de former un peuple à part ; et depuis il ne leur a jamais été possible de se réunir. Il semble que Joseph, leur historien, n'ait écrit que pour montrer l'accomplissement des prophéties : témoignage d'autant plus fort que, venant d'un Juif, il ne saurait être suspect.

Les chrétiens sont enveloppés dans la persécution que Domitien fait aux Juifs.

Les Juifs souffrirent beaucoup sous Domitien, qui exigea, avec la dernière rigueur, les tributs dont on les avait chargés, et qui porta, sur la fin de son règne, des édits cruels contre eux. Cette persécution enveloppa les chrétiens, que les païens ne distinguaient pas encore des Juifs ; Flavius Clément, cousin germain de l'empereur, perdit la vie. Sa femme et sa nièce, toutes deux nommées Domitilla, furent bannies. L'apôtre saint Jean, sorti miraculeusement d'une cuve d'huile bouillante, fut relégué à Patmos ; et plusieurs autres chrétiens souffrirent le martyre. On les accusait de judaïsme, d'impiété, et d'athéisme. C'était en effet les seuls crimes dont ils pussent être coupables aux yeux des païens. Cependant tous les

efforts des puissances devenaient inutiles. L'Église s'affermissait au milieu des persécutions : elle croissait de plus en plus. Rien ne prouve mieux qu'elle n'est pas l'ouvrage des hommes.

Prévention générale contre les chrétiens.

La prévention contre les chrétiens était générale. Les peuples se soulevaient contre eux sans les connaître, et le gouvernement avait pour maxime de les condamner sans s'informer ni de leurs mœurs, ni de leur doctrine. Si les plus modérés ne les persécutaient pas, ils les abandonnaient au moins comme des hommes peu raisonnables, qui méritaient d'être les victimes de leur entêtement. Les persécutions que saint Paul a souffertes nous font voir avec quelle indifférence les gentils traitaient également les chrétiens et les Juifs. Gallion, frère de Sénèque, étant proconsul d'Achaïe, ne voulut pas seulement écouter saint Paul, accusé par les Juifs d'introduire un culte contraire à la loi : *S'il s'agissait de quelque crime ou de quelque injustice, je vous écouterais*, leur dit-il; *mais si ce sont des questions de mots sur votre loi, je m'en rapporte à vous, et je n'en veux pas être le juge.* Portius Festus, gouverneur de Judée, traitait ces choses avec la même indifférence : *Ils ne l'ont accusé*, disait-il, en parlant de saint Paul, *d'aucun des crimes que je soupçonnais; mais seulement ils proposaient contre lui des questions de leur religion, et parlaient d'un certain Jésus mort, que Paul disait être vivant.*

Si les gentils confondaient les chrétiens avec les Juifs, il était naturel qu'ils confondissent encore les hérétiques et les catholiques, et que par conséquent ils se prévinssent de plus en plus contre l'Église. Or les prêtres du paganisme se prévalurent de cette prévention aveugle. Ils rejetèrent sur la religion les erreurs qu'elle condamnait : ils la rendirent méprisable et odieuse par leurs calomnies; et ils échauffèrent si fort l'esprit du peuple, que c'était assez de s'avouer chrétien pour être jugé digne de mort. Il y eut même des philosophes qui, se joignant à eux, prirent la défense de l'idolâtrie, parce que c'était la religion du prince. Apollonius de Tyane, pythagoricien, est le plus célèbre. Je n'en dirai cependant rien, parce que son histoire, écrite plus de cent vingt ans après sa mort, ne porte aucun caractère de vérité. On voit seulement que, malgré la grande réputation dont il a joui à Rome et dans tout l'empire, il n'a néanmoins laissé après lui ni disciples, ni sectateurs. Il mourut fort vieux; on ne s'accorde pas sur son âge.

Les prêtres du paganisme et des philosophes calomnient l'église.

Combien donc la religion n'a-t-elle pas eu d'obstacles à vaincre dans ce premier siècle! combien d'ennemis à combattre! Mais quand vous verrez, dans l'abbé Fleury ou dans Tillemont, le nombre des miracles et des martyrs, vous ne serez pas étonné qu'elle ait enfin triomphé.

CHAPITRE VI.

Idée générale des événemens dans le second siècle de l'Église.

Sous Nerva les chrétiens goûtent la paix.

Nerva avait défendu qu'on accusât personne d'impiété ou de judaïsme : il avait même diminué les tributs dont on accablait les Juifs ; et, en rappelant les exilés, il avait rendu la liberté à ceux qu'on avait bannis sous prétexte de religion. Ce fut donc un temps de repos pour l'Église ; mais ce temps fut court, puisque ce prince ne régna qu'un an et quelques mois.

Ils sont persécutés sous Trajan.

Trajan défendit les assemblées qui n'étaient pas autorisées par les lois. C'était défendre indirectement l'exercice de la religion chrétienne. Ce fut donc une occasion de recommencer les persécutions, et l'Église fit de nouveaux progrès, parce qu'elle eut de nouveaux martyrs.

Mais on ne sait quels crimes leur imputer.

Cependant ceux qui commandaient dans les provinces n'étaient pas peu embarrassés sur la conduite qu'ils devaient tenir : nous en voyons la preuve dans une lettre que Pline le jeune, gouverneur de Bithynie, écrivit à Trajan pour le consulter. Il demande ce qu'on punit dans les chrétiens, ou ce qu'on recherche ; si c'est le nom seulement, ou quelques crimes attachés à ce nom ; si, distinguant les âges, on doit traiter les enfans

avec moins de rigueur; s'il faut pardonner à ceux qui se repentent, ou si c'est assez d'avoir été une fois chrétien pour être censé encore coupable, lorsqu'on est revenu au culte des idoles.

Dans cette incertitude, il envoyait cependant au supplice ceux qui persistaient; ne doutant pas que leur opiniâtreté ne méritât au moins d'être punie. Mais le mombre des accusés l'effrayait : il en voyait de tout âge, de tout sexe, de toute condition; cette superstition, ajoute-t-il, avait infecté les villes et la campagne; et il avait trouvé les temples presque abandonnés.

Il ne négligea pas de rechercher en quoi les chrétiens pouvaient être coupables. Mais il ne trouva qu'une superstition excessive; et tout ce qu'il put apprendre de ceux mêmes qui eurent la faiblesse d'abandonner la foi, c'est qu'ils s'assemblaient un certain jour avant le lever du soleil; qu'ils chantaient un cantique en l'honneur du Christ, leur dieu; qu'ils s'engageaient par serment, non à commettre aucun crime, mais à ne faire ni vol, ni larcin, à ne point manquer à leur parole, et à ne point dénier un dépôt; et qu'ils se rassemblaient une seconde fois pour prendre un repas. Pline, ne voyant rien dans tout cela qui fût digne de châtiment, renvoyait tous les accusés qui désavouaient le christianisme, et qui faisaient des actes d'idolâtrie.

On voit par cette lettre combien la religion

chrétienne était déjà répandue. Mais ce qui étonne, c'est l'aveuglement des gentils. Comment Pline, après toutes ses recherches, ne trouvait-il dans les chrétiens que de l'opiniâtreté et de la superstition ? Comment n'a-t-il pas soupçonné leur culte d'être au moins le plus raisonnable ? Et comment n'a-t-il pris aucune connaissance des miracles qui en prouvaient la divinité ? Sans doute qu'entraîné par l'esprit du gouvernement il cherchait moins à découvrir ce que croyaient les chrétiens qu'à les forcer à croire comme lui. Peut-être aussi ceux à qui il fit souffrir le martyre étaient-ils plus faits pour répandre leur sang que pour raisonner sur leur croyance.

Trajan approuva la conduite de Pline, déclarant qu'il fallait punir ceux qu'on accusait, s'ils s'avouaient chrétiens, et renvoyer, comme innocens, ceux qui sacrifiaient aux dieux, quelque suspects d'ailleurs qu'ils eussent été. Il défendit même de les rechercher, et d'avoir aucun égard aux accusations, lorsque c'était des libelles sans nom d'auteurs. Mais, s'ils sont coupables, pourquoi ne pas les rechercher, et, s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir ? Voilà des contradictions où l'on tombait, parce qu'on voulait empêcher les progrès de la religion ; telle a été dans ce siècle la conduite des gentils envers les chrétiens.

Pourquoi la persécution est plus grande sous Adrien.

Cette prévention aveugle fit durer la persécution sous le règne suivant. Adrien, à la vérité,

ne porta point d'édits contre l'Église : mais il était si attaché aux cérémonies religieuses des Grecs et des Romains, et si adonné à l'astrologie, à la divination et à la magie, qu'on pouvait impunément persécuter tous ceux qui se déclaraient ennemis de ces superstitions. D'ailleurs les Juifs devenaient tous les jours plus odieux. Les dernières années du règne de Trajan, ils s'étaient soulevés en Égypte, ils avaient commis les plus grandes cruautés, et on ne les avait soumis qu'après en avoir exterminé une grande partie. Or les chrétiens partageaient la haine qu'on portait aux Juifs; c'était donc là une nouvelle raison pour les persécuter.

Cependant Adrien étant à Athènes pour la seconde fois, la huitième année de son règne, Quadrat lui présenta une apologie pour la religion chrétienne. Disciple des apôtres, il avait comme eux prêché l'évangile, et fondé plusieurs églises. Dans le même temps Aristide, philosophe athénien, fit aussi une apologie. Ce sont là les premiers écrits pour la défense de la religion. Il n'en reste rien : nous savons seulement qu'on en a fait beaucoup de cas, et que Quadrat s'appuyait sur les miracles dont il démontrait la vérité. Premières apologies

Les raisons de ces deux apologistes furent soutenues par une lettre de Sérénius Granianus, proconsul d'Asie, qui représentait à l'empereur combien il était odieux de punir les chrétiens sur La persécution diminue.

le nom seul. Adrien eut égard à ces remontrances. Il ne voulut plus que les chrétiens fussent les victimes des plaintes vagues et des cris tumultueux du peuple. Il ordonna qu'on les produirait devant les tribunaux, pour être condamnés s'ils étaient convaincus d'avoir fait quelque chose contre les lois, ou pour voir punir les calomniateurs qui leur supposeraient faussement des crimes. Cet ordre diminua la persécution, sans l'éteindre entièrement : car les assemblées seules étaient un prétexte suffisant pour accuser les chrétiens.

Les Juifs sont entièrement chassés de Jérusalem.

Adrien avait envoyé une colonie à Jérusalem; et, ayant rétabli cette ville sous le nom d'*Aëlia capitolina*, il avait bâti un temple à Jupiter dans la place même du temple de Dieu : les Juifs, ne pouvant souffrir cette idolâtrie, se révoltèrent, et ce fut leur ruine. L'empereur, qui réduisit la Judée en solitude, leur défendit d'oser jamais venir à Jérusalem, ou même d'en approcher. Cet événement est de la dix-huitième année d'Adrien, et de la cent trente-quatrième de Jésus-Christ. C'est l'époque où les restes de l'ancienne servitude de la loi commencèrent à s'abolir, parce qu'il n'y eut plus à Jérusalem que des chrétiens, gentils d'origine.

Commencement de la doctrine des deux principes.

Jusqu'alors les hérésies n'avaient été que le système absurde des éons, manié et remanié de bien des manières; et Valentin, un des derniers et des

plus célèbres de ces hérétiques, avait donné naissance à bien des sectes. Mais Cerdon ayant imaginé deux dieux, l'un bon l'autre mauvais, Marcian, son disciple, répandit, quelques années après, cette doctrine, et fit un grand nombre de sectateurs. Il importe peu d'examiner comment ils concevaient l'un et l'autre ce système. Il suffit de remarquer que, quoiqu'ils rejetassent les éons, ils étaient cependant gnostiques à bien des égards. Ils raisonnaient en effet sur les mêmes principes; et par conséquent leur hérésie était un rejeton de la philosophie orientale.

L'Église avait alors un grand défenseur dans saint Justin, le plus ancien auteur ecclésiastique dont il nous reste des écrits. Né gentil, et peu satisfait des opinions dans lesquelles il avait été élevé, il cherchait la vérité parmi les philosophes: il s'était enfin livré à la secte des platoniciens. Déjà la contemplation des idées le ravissait, et il se flattait de s'élever bientôt jusqu'à Dieu. Rempli, comme il le dit, de cette folle espérance, il imagina de se retirer dans un lieu où, loin du bruit, il pût être tout entier à la méditation. Il y arrivait, lorsqu'un vieillard l'aborda, l'entretint, lui fit voir que les platoniciens ne connaissaient ni Dieu ni l'âme, et lui persuada de lire les prophètes. Il les lut : bientôt frappé de l'accomplissement des prophéties, il reconnut combien la simplicité de ces hommes inspirés

Conversion de saint Justin.

était au-dessus des raisonnemens subtils des philosophes.

Joignant à la connaissance de la philosophie une étude profonde de l'écriture sainte, il annonça la vérité; il la défendit : il avait tout pour y réussir. Ainsi que Quadrat et Aristide, il adressa ses apologies à l'empereur. Il montra combien il était injuste de punir les chrétiens sur le nom seul; il exposa leur doctrine; il ruina les calomnies dont on les noircissait; il prouva la vérité de la religion par l'accomplissement des prophéties et par les miracles de Jésus-Christ. Cependant la persécution, qui n'avait jamais cessé entièrement, continua encore, quoique Antonin n'ait jamais publié d'ordonnance contre les chrétiens, et qu'il ait même défendu de les inquiéter au sujet de la religion.

Les persécutions qu'elles n'ont pas empêchées redoublent sous Marc-Aurèle.

Après la mort de cet empereur, la persécution redoubla. Les lois contre les assemblées particulières et contre toute religion nouvelle étaient autant de prétextes qu'on saisissait; et les crimes imaginaires dont on accusait les chrétiens étaient les motifs d'un soulèvement général. Les peuples ne cessaient de demander leur sang; les philosophes et les prêtres du paganisme entretenaient cette haine aveugle, et les gouverneurs suivaient cette impression, soit par superstition, soit par faiblesse. Marc-Aurèle lui-même était trop prévenu pour résister au torrent. Comme homme

d'état, il ne voulait pas d'un culte qui ne pouvait s'établir que sur la ruine de l'ancienne religion; et, comme stoïcien, il ne croyait pas aux miracles, et par conséquent il ne les examinait pas. Les chrétiens lui paraissaient des enthousiastes qui n'allaient à la mort que par obstination. Cependant, ennemi de la violence, ainsi qu'Antonin, il défendit, dès la première année de son règne, toute persécution contre eux, et ne permit de les punir que lorsqu'ils seraient convaincus de quelque entreprise contre l'état.

Autres écrits pour la défense de la religion.

Saint Justin lui adressa une de ces apologies, et souffrit le martyre sous son règne; l'Église eut encore pour défenseurs Méliton, Athénagore et Apollinaire. Ils montraient l'absurdité du paganisme, mettaient au jour les erreurs des philosophes. Ils prouvaient la vérité de la religion chrétienne, et ils détruisaient les calomnies. Ils avaient tous le même objet dans leurs écrits, parce que l'aveuglement des peuples était toujours le même. Mais on ne les lisait pas, on défendait même de les lire, et l'aveuglement continuait.

Montan, faux prophète.

Le don de prophétie que Dieu accordait encore quelquefois à l'Église, et dont on venait même de voir un exemple dans saint Quadrat, donna lieu à quelques faux prophètes. Montan est le plus fameux de ceux qui parurent sous ce règne. Il s'associa plusieurs autres imposteurs ou fanatiques, entre autres, deux femmes, Priscille

et Maximille. Prophétesses comme lui, elles avaient d'ailleurs de grandes richesses, dont il se servit pour hâter les progrès de son hérésie.

Toute cette prétendue prophétie n'était qu'un vrai délire, pendant lequel des discours sans suite et sans jugement échappaient par accès. Cependant Montan osait se donner pour le Saint-Esprit; il prétendait au moins que le Paraclet était avec lui dans toute sa plénitude; que la promesse que Jésus-Christ avait faite de l'envoyer s'accomplissait en lui; et que les apôtres n'avaient eu qu'une connaissance imparfaite de la vérité.

Jusqu'alors il n'y avait point d'exemple que la prophétie se fût annoncée par des accès de démence. Il semble donc qu'on aurait dû reconnaître l'imposture. Mais tout ce qui est extraordinaire est fait pour séduire le peuple; et les vrais prophètes portaient à croire aux faux, parce que tout le monde ne sait pas examiner et discerner. Cette hérésie se répandit donc; dès sa naissance, elle infecta plusieurs provinces de l'Orient.

On n'avait point tenu de concile depuis celui de Jérusalem. A cette occasion, les évêques d'Asie s'assemblèrent en plusieurs endroits. Les montanistes furent excommuniés, et parurent se séparer volontiers de l'Église. Voici leurs erreurs.

Erreurs des montanistes.

Ils condamnaient les secondes noces, ils rejetaient la pénitence; et, quoiqu'ils accordassent à l'Église le pouvoir de remettre les péchés, ils sou-

tenaient qu'elle n'en pouvait pas donner l'absolution, lorsqu'ils avaient été commis après le baptême. Souvent même ils disaient que ce pouvoir n'appartenait qu'à leurs prophètes ; ils prétendaient qu'il n'était pas permis de fuir dans la persécution, ni même de prendre des mesures pour n'être pas surpris dans les exercices que la religion prescrit; et ils célébraient leur culte si publiquement, qu'ils paraissaient chercher à braver les infidèles. D'ailleurs ils suivaient une discipline rigoureuse : ils multipliaient les jeûnes et ils pratiquaient plusieurs austérités qu'ils s'imposaient comme autant d'obligations.

Ils pensaient encore que les saints, les patriarches et les prophètes régneraient un jour sur la terre avec Jésus-Christ, pendant mille ans; qu'ils commanderaient à toutes les nations; que, dans le cours de ce règne, ils jouiraient de tous les plaisirs; et que le Sauveur leur rendrait au centuple tout ce qu'ils auraient quitté pour lui. Cette erreur, plus ancienne qu'eux, était commune à plusieurs hérétiques, à plusieurs écrivains de l'Église, et même à plusieurs martyrs; tous ceux qui l'ont embrassée ne l'expliquent pas de la même manière. On les nomme *millénaires*.

Cette erreur venait d'un passage de l'Apocalypse mal entendu, ou de quelque tradition sans fondement. Saint Papias contribua surtout à la répandre; comme il était disciple de saint Jean,

son suffrage ne pouvait manquer d'avoir un grand poids. Cependant, si nous en croyons Eusèbe, c'était un esprit borné, qui ramassait sans choix tout ce qu'il croyait venir des apôtres, et qui débitait bien des fables.

Hérésies des encratites ou continens.

Sous Marc-Aurèle, il se forma encore une autre hérésie, dont Talien fut l'auteur. Né païen, c'est en étudiant les livres des idolâtres qu'il avait appris à mépriser l'idolâtrie. Il cherchait quelque chose de mieux, lorsqu'il trouva, ce sont ses termes, quelques livres des Barbares dont la lecture le persuada. Antérieurs, dit-il, à tout ce qui a été écrit, ils sont de la plus haute antiquité.

Le style en est simple; les auteurs en paraissent sincères, on les comprend facilement : plusieurs de leurs prédictions sont accomplies, et leurs préceptes sont admirables; c'est ainsi qu'il rapporte lui-même sa conversion.

Il eut pour maître saint Justin; et, tant que ce martyr l'éclaira, il fut ferme dans la foi : il acquit même de la considération. Mais, trop fier de ses succès, il se livra après la mort de ce saint aux imaginations les plus extravagantes, et se crut fait pour enseigner une nouvelle doctrine. Il ne fit cependant que remanier les erreurs des marcionites. Il supposa des éons, il admit deux principes, et condamna le mariage; il défendit l'usage du vin, et il ne permit pas de se nourrir de la chair des animaux. Cette continence outrée fit

donner à ses sectateurs le nom d'eucratites ou de continens. Cette hérésie poussa plusieurs branches.

Pendant le règne de Commode, qui fut de douze à treize ans, c'est-à-dire depuis 180 jusqu'à la fin de 192, l'Église jouit d'une paix profonde. Il paraît d'abord étonnant que la persécution ait surtout éclaté sous les meilleurs princes : mais, quand on y regarde de plus près, on cesse d'être surpris. En effet Marc-Aurèle, tout entier au gouvernement, devait punir les chrétiens, puisqu'il les regardait comme perturbateurs du repos public; et Commode, au contraire, devait les laisser tranquilles, parce qu'il négligeait tout soin, et qu'il trouvait ailleurs de quoi assouvir sa cruauté.

Pourquoi les persécutions cessent sous Commode.

Sous son règne parut l'ouvrage que saint Irénée, évêque de Lyon, fit contre les hérétiques. Il y expose leurs erreurs; il les détruit par les fondemens; il leur oppose la foi et la tradition de toutes les églises; il les combat par les miracles que les catholiques faisaient encore.

Ouvrages de S. Irénée contre les hérétiques.

Après la mort de Commode, l'Église jouit encore de la paix; parce que les guerres civiles, qui durèrent cinq à six ans, firent en quelque sorte oublier les chrétiens, et que d'ailleurs Sévère commença par leur être favorable. On voit aussi qu'en 195 et 196 on tint plusieurs conciles en Orient et en Occident : ce qui n'aurait pu se faire

Question sur le jour que la Pâque doit être célébrée.

si l'Église eût été persécutée. Mais, pendant cette paix, il s'en fallut peu qu'il ne se formât un schisme. Il s'agissait de la célébration de la Pâque : les églises d'Asie, conformément à leur tradition, la fixaient au jour qu'il avait été commandé aux Juifs d'immoler l'agneau, c'est-à-dire le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât. Les autres, ayant reçu de saint Pierre et de saint Paul une tradition différente, voulaient qu'on la renvoyât au dimanche, jour où le Sauveur est ressuscité.

Cette question avait déjà été agitée. Polycarpe, évêque de Smyrne, étant à Rome en 160, l'avait même traitée avec le pape Anicet : n'ayant pu renoncer à leur coutume ni l'un ni l'autre, ils se séparèrent, et convinrent cependant qu'on ne devait pas rompre la paix pour un sujet si léger.

Le pape Victor en jugea tout autrement; car, en 196, il excommunia les évêques d'Asie, parce qu'ils ne voulurent pas se conformer à l'usage de l'église romaine. Cette conduite fut généralement désapprouvée : les évêques même de son parti lui écrivirent pour le faire entrer dans des sentimens plus conformes à la paix ; ils y réussirent.

Les hérésies et les persécutions, dans le deuxième siècle n'ont pas empêché les progrès de l'Église.

Sous le pontificat de Victor, il parut de nouveaux hérétiques. Les uns niaient la divinité de Jésus-Christ ; les autres soutenaient qu'il n'est pas différent du père, et qu'il n'y a qu'une personne en Dieu. Quelques-uns enfin enseignaient que la

matière est éternelle, et que Dieu n'a fait que l'arranger.

Malgré les persécutions et les hérésies, l'Église a fait dans ce siècle des progrès surprenans. Les fidèles étaient répandus partout, dans les villes, dans les campagnes, dans le sénat, dans les armées; en un mot, ils étaient en si grand nombre que, s'ils se fussent retirés, l'empire, dit Tertullien, n'eût plus été qu'une vaste solitude.

CHAPITRE VII.

Considérations sur le second siècle.

Dans le premier siècle, l'évangile était prêché avec la plus grande simplicité.

Les apôtres se formèrent sur le modèle du maître divin qui les avait instruits. Cherchant à se rapprocher des plus ignorans, ils exposèrent l'évangile avec simplicité, ils l'annoncèrent avec courage, ils le scellèrent de leur sang. Ils n'avaient besoin ni des artifices de l'éloquence, ni des raisonnemens subtils de la philosophie. Ces arts, plus nécessaires au mensonge qu'à la vérité, leur étaient tout-à-fait étrangers. En un mot, ils n'étaient ni rhéteurs ni philosophes : ils étaient pieux, simples, courageux. Leurs disciples prirent leur exemple pour règle, s'attachant à la même simplicité, et ne cherchant pas dans les sciences humaines de quoi orner les vérités de l'évangile.

Telle fut la religion pendant le premier siècle. Simple, pure, sans art, sans aucune couleur étrangère, elle se conservait dans cet état, parce que le plus grand nombre des fidèles étaient des hommes du peuple qui ne pouvaient altérer cette simplicité apostolique, et que les autres, quoique plus versés dans les lettres, trouvaient que les vérités chrétiennes, exposées sans ornemens, étaient bien supérieures à toutes les sciences qu'ils avaient étudiées.

Dans le deuxième, il attire l'attention des savans et des philosophes.

Mais, dès le commencement du second siècle, l'évangile répandant sa lumière sur tout l'empire, les yeux des savans et des philosophes commencèrent à se dessiller. Ils virent quelque chose de divin dans une doctrine dont le caractère était tout à la fois la sublimité des dogmes, la simplicité du langage et la pureté de la morale. S'ils y trouvaient des mystères qu'ils ne pouvaient comprendre, ils étaient au moins forcés d'avouer qu'ils ne pouvaient ni les combattre, ni substituer quelque chose de mieux. Ils découvraient enfin le moyen d'arriver à cette tranquillité, à ce bonheur qu'on cherchait depuis tant de siècles, et qui avait fait naître tant de systèmes.

Alors les sectes de philosophie tombaient dans le mépris.

Dans le même temps que l'évangile attirait l'attention des hommes éclairés, c'est alors que la philosophie commençait à perdre beaucoup dans l'esprit même des païens. On reconnaissait la futilité de toutes ces disputes qui divisaient les

sectes, et les détruisaient les unes par les autres. On les méprisait même si fort, qu'on se faisait un jeu de les tourner en ridicule, et qu'on ne daignait presque plus les examiner sérieusement.

L'hypocrisie, la magie, l'imposture furent les moyens que les philosophes employèrent pour se relever; et ils devinrent aussi méprisables par leur conduite que par leurs opinions. Il arriva donc que ceux qui cherchaient sincèrement la vérité se dégoûtèrent enfin de toutes les sectes; et que, portant la vue sur le nouveau culte qu'on leur annonçait, ils le comparèrent avec ce qu'ils avaient connu jusqu'alors. Quand ils n'auraient regardé la religion chrétienne que comme l'ouvrage d'un homme, cette comparaison eût encore été à son avantage. Ils l'étudièrent, et ils se convainquirent de sa divinité, parce qu'ils furent convaincus de la vérité des miracles et de l'accomplissement des prophéties. Voilà quels sont en général les motifs qui firent embrasser le christianisme à plusieurs philosophes. Saint Justin en est un exemple sensible.

Les hommes les plus éclairés se convertissaient.

Ce n'était donc plus le peuple seul qui se convertissait : les esprits les plus éclairés commençaient à croire; et c'est ce qui soulevait les philosophes qui persistaient dans leurs erreurs. Ils ne pouvaient souffrir de se voir vaincus par une secte à laquelle ils reprochaient de n'avoir pour auteurs que des hommes grossiers et ignorans.

Ils l'attaquèrent; et, parce que leurs raisons s'émoussaient contre les armes de l'Église, ils forgèrent des calomnies, et ils soulevèrent les puissances contre les chrétiens.

Ils combattaient toutes les sectes de philosophie.

Ce fut alors que les philosophes convertis écrivirent pour la défense de l'Église; ils opposèrent aux absurdités des philosophes grecs, à leurs questions vaines, à leurs inconséquences, à leur fausse sagesse, la simplicité de la foi chrétienne, la sublimité des dogmes, la sainteté de la morale, la sagesse de l'évangile. Ils ne faisaient grâce à aucune secte, parce qu'elles étaient toutes favorables à l'idolâtrie, et qu'elles pouvaient servir à l'étayer; en effet, elles ne négligeaient rien pour s'accommoder aux superstitions vulgaires, puisque les épicuriens mêmes admettaient plusieurs dieux.

Quelquefois ils en corrigeaient le langage.

Cependant les philosophes avaient enseigné des vérités, surtout en morale : on croyait même entrevoir dans le platonisme des choses qui pouvaient se rapprocher de nos dogmes. Il semblait qu'il n'y eût qu'à corriger le langage des philosophes, et qu'à interpréter leurs assertions, pour trouver dans leurs écrits des traces du christianisme même.

Et revendiquaient les vérités qu'elles enseignaient.

Quelques écrivains ecclésiastiques revendiquèrent donc ces vérités, disant que les philosophes les avaient tirées de l'écriture sainte, ou qu'elles leur avaient été révélées. Ils pensaient que comme le Verbe, depuis l'incarnation, s'était manifesté

à tous les hommes, il s'était auparavant manifesté aux plus sages des païens, c'est-à-dire qu'ils croyaient que quelques philosophes, tels que Socrate et Platon, avaient connu Jésus-Christ, et que, par conséquent, ils pouvaient être sauvés. Saint Justin, entre autres, pensait ainsi: les pères, qui étaient dans cette opinion, jugeaient seulement que les philosophes n'avaient pas exposé ces vérités avec assez d'exactitude, et qu'ils les avaient confondues parmi bien des erreurs.

Lors donc qu'ils condamnent ouvertement toutes les sectes, ils ne rejettent pas absolument tout ce qu'elles enseignent, ils veulent seulement combattre les absurdités qu'ils y découvrent en grand nombre. Dans d'autres occasions, ils parlent de quelques-unes avec les plus grands éloges, parce qu'ils les considèrent alors par les vérités communes à la philosophie et à la religion chrétienne. C'est ce qu'il faut remarquer, si l'on ne veut pas se méprendre à leur langage, et y trouver des contradictions qui n'y sont pas.

C'est sous différens points de vue que les pères du deuxième siècle louent et blament les mêmes sectes.

Ils rejetaient surtout Aristote, et parce que ce philosophe ne reconnaît pas la providence, et parce qu'ils regardaient sa dialectique comme le bouclier des hérétiques; ils croyaient que la manie de raisonner d'après la méthode des péripatéticiens était la vraie cause des hérésies. Ce jugement sur Aristote l'a rendu odieux pendant plusieurs siècles.

Ils rejetaient Aristote.

Ils faisaient cas de Platon.

Au contraire, on faisait cas du platonisme à certains égards : mais c'était le platonisme d'Alexandrie; on ne connaissait même guère l'Académie; et Alexandrie était alors la première école de philosophie. Or ce platonisme pouvait quelquefois se rapprocher en apparence de nos dogmes, puisque le sincrétisme avait déjà tenté de concilier Platon avec Moïse. D'ailleurs Platon lui-même parle si magnifiquement de Dieu, qu'on croit souvent entendre un chrétien; quoique ses expressions soient bien éloignées de porter des idées saines, lorsqu'on les interprète d'après le système entier, et qu'il faille les en séparer pour leur trouver un sens orthodoxe.

Ils ne croyaient penser comme lui, que parce que, selon eux, Platon avait pensé en chrétien.

On a beaucoup agité si les premiers pères de l'Église ont été platoniciens. Cette question est cependant facile à résoudre. Ils ne l'ont point été, puisqu'ils n'ont admis ni tous les principes du platonisme, ni toutes ses conséquences; puisqu'ils n'ont pas embrassé le système entier, et qu'au contraire ils l'ont combattu, et même souvent avec mépris. S'ils en ont tiré des choses qu'ils ont approuvées avec éloge, ils les revendiquaient parce qu'ils les regardaient comme des plagiats faits aux Juifs, ou comme des vérités qui avaient été révélées à Platon. En un mot, en pensant quelquefois comme ce philosophe, ils ne se faisaient pas platoniciens : ils le considéraient en quelque sorte comme chrétien lui-même.

Il est vrai que ces plagiats et cette révélation étaient deux suppositions bien fausses; et, si on les adoptait, c'était sans trop les examiner, et parce qu'elles paraissaient favorables à la propagation du christianisme. Après avoir réfuté les erreurs des philosophes, il était juste de reconnaître qu'ils avaient enseigné des vérités. Par-là on se rapprochait d'eux, on se les conciliait. Lorsque ensuite on faisait voir que toutes ces vérités appartenaient au christianisme, on diminuait leur prévention contre l'Église, et on les disposait à se convertir.

Par-là ils se rapprochaient des philosophes.

Ces motifs étaient pieux : mais cette conduite commençait à s'éloigner de la simplicité apostolique; et il était à craindre qu'en voulant se concilier les philosophes, on ne prît chez eux des erreurs, lorsqu'on y cherchait des vérités. Ce danger devint d'autant plus grand, que les philosophes, ayant remarqué les avantages que la religion avait sur tous les systèmes, s'approprièrent insensiblement les principales vérités qu'elle enseigne : comme ils voyaient que les chrétiens se prévalaient de ces vérités, il leur importait de faire croire que la philosophie, dans les points essentiels, ne cédait point au christianisme. Ce rapprochement réciproque de la philosophie et du christianisme ne pouvait que répandre beaucoup de confusion.

Qui quelquefois se rapprochaient aussi des chrétiens.

Et on entreprend de faire voir que ce que la religion enseigne s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux.

Il serait à souhaiter qu'on se fût moins mis en peine de démêler ce qu'il y a de bon dans les philosophes, et qu'on se fût fait un devoir de ne chercher la vérité que dans les écrits que les apôtres et leurs disciples avaient laissés. Mais, lorsque les philosophes eux-mêmes se convertissaient, il n'était pas naturel qu'ils renonçassent à toutes les études qu'ils avaient faites jusqu'alors; et il y aurait de quoi s'étonner s'ils n'avaient pas conservé les opinions qu'ils croyaient pouvoir s'accorder avec la foi; ils formèrent donc le projet de receuillir les vérités éparses parmi toutes les sectes, et d'en faire un corps de doctrine chrétienne. Ils virent même de l'utilité dans l'exécution de ce projet, parce qu'ils y trouvèrent des armes contre les ennemis du christianisme. En effet, pourquoi se soulever contre cette religion sainte, si ce qu'elle enseigne s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux, et si elle ne les combat que lorsqu'ils tombent dans l'erreur?

N'était-ce pas la confirmer que de faire voir que les meilleurs esprits en avaient connu les principales vérités, et qu'elle seule était exempte des erreurs dont ils n'avaient pu se garantir? n'était-ce pas démontrer que, pour éclairer les hommes, il fallait une autre sagesse qu'une sagesse humaine? et l'événement ne venait-il pas à l'appui, quand on remarquait que douze pêcheurs

ignorans avaient fait ce que les plus habiles législateurs et les plus grands philosophes n'avaient osé tenter?

Ainsi, bien loin d'abandonner tout-à-fait les philosophes, les pères en conseillèrent l'étude, et en donnèrent eux-mêmes l'exemple. Il est vrai qu'ils avertissent des précautions qu'il faut prendre; qu'ils recommandent d'avoir toujours la foi pour guide; et qu'ils exhortent surtout à l'étude de l'Écriture. Ils se servent même à ce sujet d'une comparaison, représentant la philosophie comme une esclave qui doit obéir, et la foi comme une maîtresse qui doit commander.

On parlait quelquefois de la religion comme si elle n'eût été qu'une philosophie plus saine.

Cependant ils se rapprochaient des philosophes, et se confondaient même avec eux, autant qu'il était possible : car ceux qui l'avaient été en conservaient d'ordinaire l'habit et la profession, et ne parlaient quelquefois de la religion chrétienne que comme d'une philosophie plus saine. Par-là ils paraissaient moins étrangers, et ils pouvaient se flatter, qu'en s'accoutumant à vivre avec eux comme avec des philosophes, on s'accoutumerait encore insensiblement à vivre avec eux comme avec des chrétiens. Mais ils ne prenaient plus le mot de philosophie dans toute son étendue, puisque eux-mêmes ils ne s'occupaient que du culte dû à la Divinité, et qu'ils négligeaient d'ailleurs toute autre recherche. En un mot, ce qu'ils

entendaient par philosophie n'en était que la partie que nous nommons théologie.

Il y avait du danger à vouloir la concilier trop avec la philosophie.

Malgré les précautions qu'ils conseillaient de prendre, il y avait des inconvéniens à se confondre avec les philosophes, et à chercher dans leurs systèmes les vérités de la religion chrétienne. Était-il possible que ceux qui, dès leur jeunesse, avaient été prévenus pour quelque secte, fussent toujours en état de bien discerner le vrai du faux? pouvait-on s'en flatter, surtout dans un siècle où le sincrétisme avait appris à concilier toutes les opinions, et où l'abus des allégories était plus répandu que jamais? Il est vrai que les allégories, si l'on en faisait un usage sobre, seraient propres à rendre la vérité sensible, et à la mettre à la portée des esprits les plus grossiers. C'est ainsi qu'elles sont employées dans l'écriture sainte. Il n'en est pas de même des allégories des Orientaux, et surtout de celles des Égyptiens : pendant longtemps leurs prêtres ne les ont prodiguées que parce qu'ils voulaient faire un mystère de leur façon de penser, et pouvoir toujours s'accommoder à l'esprit du gouvernement, et, dans la suite, leurs philosophes les trouvèrent commodes pour allier toutes les opinions. De cet abus cependant il ne pouvait naître que de l'ignorance et des erreurs.

Il en naquit des hérésies.

De pareils philosophes ne pouvaient donc se

convertir, que la doctrine chrétienne ne fût en danger d'être corrompue. Aussi le second siècle de l'Église est-il l'époque où les hérésies ont commencé à se multiplier davantage. C'est alors que les gnostiques, qui auparavant avaient eu à peine quelques partisans, produisirent un grand nombre de sectes. Les philosophes se convertissaient; mais ils ne renonçaient pas à leurs anciennes opinions. Ils entreprenaient de les concilier avec les dogmes de l'Église; ils voulaient même qu'elles servissent à les expliquer; et ils rejetaient quelquefois ceux qui ne pouvaient pas cadrer avec leurs systèmes.

Les hérésies n'ont pas peu contribué à rendre odieuse toute la philosophie; et les pères, qui les ont réfutées, se sont plus d'une fois élevés contre les philosophes, et leur ont reproché d'être les patriarches de tous les hérétiques. En effet, la philosophie devait produire bien des erreurs, ou mettre au moins beaucoup de confusion dans les idées. Un philosophe pour être converti ne cessait pas toujours d'être philosophe. Il conservait souvent et ses principes et son langage, et il ne cherchait qu'à pouvoir concilier son ancienne façon de penser avec la nouvelle doctrine qu'il embrassait. Il ne faut donc pas s'étonner si quelques pères de l'Église se sont fait des idées peu saines de la spiritualité; s'ils se sont représenté les âmes et les anges comme formés d'une matière plus subtile, et si Tertullien paraît même donner un

corps à Dieu; il ne faut pas non plus s'étonner si ceux qui sont sortis de l'école d'Alexandrie ont quelquefois adopté le langage des platoniciens, soit qu'ils aient voulu allier les dogmes de l'Église avec une philosophie pour laquelle ils étaient trop prévenus, soit que plutôt ils aient jugé pouvoir se servir d'un langage qui leur était familier, et qui, n'étant pas étranger aux gentils, les disposait en faveur de la religion chrétienne. Mais il n'est pas nécessaire que j'expose toutes leurs erreurs, parce qu'il vous est très-permis de les ignorer, et que vous les trouverez, si jamais vous en avez la curiosité, dans Fleury, Tillemont, du Pin, Brucker, etc. Il suffit de vous faire remarquer que les pères ne se sont point égarés sur les principaux articles de notre foi, et que le platonisme, qu'on découvre quelquefois dans leur langage, prouve seulement qu'on ne s'exprimait pas encore avec assez de précaution. La doctrine a toujours été la même. Elle a été transmise de Jésus-Christ aux apôtres, des apôtres à leurs disciples, et elle s'est conservée par tradition jusqu'à nous. Seulement il a fallu du temps pour déterminer avec précision la manière dont chacun devait parler des mystères; les disputes auxquelles les hérétiques ont donné lieu ne pouvaient manquer de répandre d'abord beaucoup de confusion dans le langage : ils étaient trop intéressés à brouiller toutes les idées. Cependant de ces disputes mêmes

devait naître un choix d'expressions mieux déterminées. L'Église, qui en était le juge infaillible, ôtait les équivoques ; et, en montrant ce qui avait toujours été cru, elle apprenait comment il fallait parler. C'est ainsi qu'elle profitait des hérésies mêmes pour ôter tout prétexte à l'erreur. Elle ne faisait pas des dogmes : elle proposait ceux qu'elle conservait par tradition ; elle empêchait qu'on ne s'égarât par l'abus du langage.

CHAPITRE VIII.

Depuis le commencement du troisième siècle jusqu'en 325, que Constantin donna la paix à l'Église.

C'est surtout dans le troisième siècle que la philosophie devint l'étude des écrivains qui prirent la défense de la religion chrétienne ; l'usage de recueillir les vérités éparses partout fut même si général, qu'il prit alors le nom d'éclectisme. Les ennemis de l'Église s'attachèrent plus particulièrement à cette méthode : ils s'approprièrent souvent nos dogmes, afin que le christianisme n'eût point d'avantages sur eux ; et ils ne conservèrent de la philosophie que ce qui leur paraissait propre à le combattre. L'éclectisme était la philosophie du troisième siècle.

Les éclectiques aimaient à se dire platoniciens, parce qu'en effet le platonisme dominait dans Dangers de cette philosophie ténébreuse.

leurs systèmes; cependant ils s'accordaient peu les uns avec les autres, parce que chacun prenait partout à son choix, et que la première règle de ces philosophes était de ne s'assujettir aux opinions de personne. Au reste ce platonisme s'écartait en bien des choses des sentimens de Platon : car il s'alliait, comme je l'ai déjà remarqué, avec les opinions des Orientaux et des Égyptiens, en sorte que les émanations de Zoroastre en étaient comme la base. Cette philosophie ténébreuse n'était certainement pas capable de conduire dans le choix des vérités. Aussi verrez-vous naître de nouvelles erreurs, dont les chrétiens eux-mêmes auront souvent bien de la peine à se garantir. La tradition conservera les dogmes : mais les mauvais raisonnemens et le désir de se concilier les philosophes répandront une obscurité que les meilleurs esprits auront bien de la peine à dissiper. Il faudra que l'Église s'assemble; et, jusqu'à ce qu'elle ait donné son jugement, chacun croira pouvoir adopter les opinions qu'il ne jugera pas contraires à l'évangile. De là plusieurs hérésies. Je remarquerai que, dans les trois premiers siècles, elles sont presque toutes venues des lieux où les platoniciens étaient le plus répandus; c'est-à-dire de l'Asie et de l'Afrique.

Les éclectiques se piquaient d'être gens de lettres, et surtout orateurs.

Les éclectiques ne se bornaient pas à la philosophie; ils s'appliquaient encore à tous les genres de littérature, et surtout à l'éloquence : plus ja-

loux de persuader que de convaincre, ils dissertaient en orateurs plutôt qu'en philosophes; et souvent ils accumulaient les preuves au lieu de les choisir; c'étaient des sophistes, qui, sans critique et sans logique, abusaient étrangement des allégories.

Les pères de l'Église, qui se prêtent au goût du siècle, s'appliquent à toutes les études des Grecs, et s'éloignent de plus en plus de la simplicité des apôtres.

Ce fut une occasion de s'éloigner encore de la simplicité avec laquelle les apôtres avaient exposé la doctrine. Comme les pères du second siècle avaient voulu être philosophes, ceux du troisième voulurent être philosophes et orateurs. On crut que les ornemens du discours étaient nécessaires pour se rendre favorables jusqu'aux esprits les plus délicats et qu'il importait de vaincre autant par l'éloquence que par la force de la vérité : cette façon de penser devait naturellement prévaloir, quoiqu'il fût à craindre qu'en cherchant les images qui séduisent l'imagination, on ne s'écartât de l'exactitude qui fait la solidité des raisonnemens. Mais si les ennemis de la religion avaient eu seuls les avantages du style, ils n'en auraient que plus facilement répandu leurs erreurs. Les pères s'appliquèrent donc à toutes les études des Grecs, et l'Église eut des orateurs du premier ordre. Tel est l'esprit qui distingue ce siècle des deux précédens. Il nous reste à le parcourir.

Sous Sévère, une persécution excite le zèle de Tertullien.

Vers le commencement du troisième siècle, il s'éleva une persécution plus cruelle que les précédentes, et à laquelle Sévère donna lieu, en dé-

fendant de prêcher l'évangile. Elle excita le zèle de Tertullien, qui, s'étant déjà distingué dans le siècle précédent, prit alors la défense de l'Église. Sa première profession avait été le barreau : il avait fait une grande étude des différentes sectes de la Grèce, et il joignait l'éloquence à la philosophie. Comme son apologie est la plus célébre et aussi la plus complète, je vous ferai connaître une partie des raisonnemens qu'elle contient.

Objet de Tertullien dans son apologie.

Il montre d'abord combien il est injuste de punir les chrétiens, uniquement par ce qu'ils s'avouent chrétiens, et sans examiner les crimes dont on les accuse : il montre combien il est absurde de les mettre à la question, pour les forcer à désavouer ce nom seul; et les absoudre, lorsque les tourmens leur ont arraché un mensonge. Il insiste sur ce renversement des lois : il fait voir que celles qu'on a portées contre les chrétiens doivent être abrogées, comme tant d'autres l'ont été, puisqu'elles sont injustes; et il relève surtout la contradiction où tombait Trajan, lorsqu'il défendait de rechercher les chrétiens, et qu'il ordonnait de les punir, si on les trouvait : comme si le crime ne consistait qu'à ne pas savoir cacher son crime.

Il vient ensuite aux calomnies; car on reprochait des horreurs aux chrétiens, entre autres, d'égorger des enfans et de se nourrir de leur chair. Après avoir montré que ces abominations, sans

preuves, sont contraires à l'esprit de la religion et aux mœurs des fidèles, il fait voir qu'elles n'appartiennent qu'au paganisme, et que les Romains avaient eux-mêmes immolé des hommes à leurs dieux.

Il fait des recherches sur ces dieux; et il trouve des hommes qui sont morts après avoir vécu dans le crime, qui protégent le vice, qui en donnent l'exemple, et qu'on tourne en ridicule sur les théâtres, tant ils sont méprisables aux yeux même des païens.

A ce culte absurde, il oppose celui des chrétiens, dont on se faisait des idées fausses : car quelques-uns leur atribuaient d'adorer le soleil, parce qu'ils priaient tournés vers l'orient; d'autres, des croix; d'autres, une tête d'âne. Il montre donc que le dieu des chrétiens est unique; qu'il a créé le ciel et terre; qu'il punira les méchans, qu'il récompensera les bons; que ses ouvrages prouvent son existence; que nous ne pouvons l'ignorer; que la nature nous le révèle. C'est lui, dit-il, que nous invoquons, lorsque nous nous écrions : *Mon Dieu! plût à Dieu*, etc., expressions qui sont le témoignage d'une âme naturellement chrétienne.

Dès le commencement, ajoute Tertullien, ce dieu a envoyé des hommes dignes de le connaître. Il les a remplis de son esprit, il leur a manifesté l'avenir, et leurs prophéties se sont accomplies. Il démontre toutes ces choses par les

faits et par l'autorité des livres de Moïse, et il vient ensuite au culte dû à Jésus-Christ.

Il remarque l'état déplorable où étaient alors les Juifs, auparavant le seul peuple agréable à Dieu : mais c'est un malheur dont ils avaient été menacés. Il avait été prédit que Dieu se choisirait enfin des adorateurs parmi toutes les nations; qu'il enverrait son fils pour les éclairer, et qu'il leur accorderait une grâce abondante.

Ce fils, c'est la parole, la raison, la puissance. Vos sages, dit Tertullien, conviennent que *Logos*, c'est-à-dire le Verbe, la parole, semble être l'ouvrier de l'univers. Or nous croyons encore que la propre substance de ce Verbe, de cette raison, par laquelle Dieu a tout fait, est l'esprit; que Dieu a proféré cet esprit; qu'en le proférant il l'a engendré; et c'est pourquoi il est nommé fils de Dieu. Quand le soleil pousse un rayon, la substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le Verbe est esprit d'un esprit, Dieu de Dieu, comme une lumière allumée d'une autre lumière. Ainsi ce qui procède de Dieu est Dieu, fils de Dieu, et les deux ne sont qu'un. Ce Verbe, comme il avait été prédit, est descendu dans le sein d'une vierge; il s'est fait chair, et il est né Homme-Dieu. Voilà Jésus-Christ.

Il démontre que le Sauveur est ce Verbe-Dieu, et par l'autorité des prophètes, et par les miracles qu'il a faits, et par les ténèbres qui se répandirent

au moment de sa mort. A ces preuves, il ajoute l'établissement miraculeux de l'Église et le pouvoir que les chrétiens avaient sur les mauvais anges. Faites venir, dit-il aux païens, devant vos tribunaux un possédé: si un chrétien, pris au hasard, l'interroge, l'esprit, qui se dit ailleurs un dieu, avouera qu'il n'est qu'un démon. Il en est de même de ces dieux que vous croyez inspirer vos prêtres et vos prêtresses. Si en présence d'un chrétien ils ne s'avouent pas pour ce qu'ils sont, répandez le sang de ce chrétien téméraire. Voilà cependant l'objet de votre culte. Chaque peuple, chaque province, chaque ville a de pareilles divinités. On peut tout adorer chez vous, hors le vrai dieu; et il n'y a que les chrétiens auxquels vous ne permettez point de culte particulier. A cette occasion Tertullien réfute l'erreur des païens, qui attribuaient à leurs dieux la grandeur de l'empire; il fait voir encore avec combien peu de fondement on accusait les chrétiens de sacrilége et de lèse-majesté, parce qu'ils n'adoraient pas de pareils dieux et qu'ils ne leur offraient pas des sacrifices pour l'empereur. Il tourne en ridicule la piété des païens, qui croyaient honorer le prince et les divinités lorsqu'ils se livraient à des désordres de toute espèce, dressant des tables dans les rues, faisant de la ville un cabaret, et courant par troupes pour commettre des insolences. A cette conduite, il oppose la modestie des chrétiens, qui invoquent

le seul vrai dieu, et qui demandent pour l'empereur une longue vie, un règne tranquille, un sénat fidèle, de braves soldats, un peuple soumis, et tout ce qu'un prince peut désirer. Nous prions, dit-il, et parce que l'Écriture sainte nous le commande, et parce qu'étant persuadés que le monde finira avec l'empire romain, nous voudrions retarder les maux dont nous sommes menacés. Nous le détruirions cet empire, si nous voulions armer, car nous remplissons vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos champs, vos tribus, vos palais, le sénat, les troupes, tout, en un mot, excepté vos temples. Et combien ne serions-nous pas redoutables, nous qui affrontons la mort avec tant de fermeté? Mais notre loi nous ordonne de souffrir.

On n'a donc rien à craindre des motifs qui nous unissent. Nous faisons un corps, parce que nous avons la même religion, la même morale, la même espérance. Nous nous assemblons pour prier, et pour lire l'Écriture; nous nous exhortons, nous nous corrigeons, nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera : et tout est à craindre pour celui qui a mérité d'être privé de la participation aux choses sacrées. Ceux qui président à nos assemblées sont des vieillards éprouvés. La vertu seule les élève à cet honneur. Les choses saintes ne se vendent pas; et, si nous avons une espèce de trésor, c'est le fruit d'une contribution

volontaire. Chacun apporte ce qu'il veut, quand il veut; les biens sont communs entre nous, et nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes; à secourir les fidèles relégués dans les îles, condamnés à travailler aux mines, ou enfermés dans les prisons pour avoir confessé Jésus-Christ. Nous nous regardons comme frères, nous faisons en commun des repas de charité : nous prions avant de nous mettre à table, nous prions après; et nous nous séparons sans désordre et avec modestie. Telles sont nos assemblées. Cependant si le Tibre inonde et si le Nil n'inonde pas, on crie : *Les chrétiens au lion*. On veut que nous soyons la cause de tous les malheurs, comme si, avant la venue de Jésus-Christ, il n'était pas arrivé de semblables calamités.

Que trouve-t-on en nous, sinon des vertus supérieures à celles des plus sages philosophes? j'ajoute même, et plus de science à certains égards : car si Platon disait qu'il est difficile de trouver l'auteur de l'univers, et encore plus difficile d'en parler devant le peuple, parmi nous, le moindre artisan connaît Dieu, et le fait connaître. Mais quand nos opinions seraient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs : certainement elles ne nuisent à personne; et, s'il les fallait punir, ce serait par le ridicule, et non par le fer, le feu, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet

contraire à celui qu'on attendait. Le mépris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite que dans les discours des philosophes; on est étonné de notre courage : on en veut pénétrer la cause, et bientôt on désire de souffrir comme nous. Ainsi le sang des chrétiens devient une semence féconde.

Erreurs où tombe Tertullien.

On ne voit pas que cette apologie ait produit aucun effet. La persécution continua, et fut grande à Carthage même, où il paraît que Tertullien avait écrit et publié son ouvrage. Ce qui est plus étonnant, c'est que, quelques années après, cet écrivain embrassa l'hérésie des montanistes, croyant reconnaître le Paraclet dans un visionnaire, et trouvant les nouvelles prophéties de Montan bien supérieures à celles de Jésus-Christ. Tant qu'il défendit la vérité, il montra du génie : dès qu'il écrivit pour l'erreur, on ne vit plus en lui qu'un esprit faible, faux et crédule. Son imagination bouillante ne lui permit jamais de revenir sur ses pas. Il tomba de précipice en précipice; et, finissant par se séparer des montanistes, il devint le chef d'une secte nouvelle.

Dans les temps de paix les chrétiens étaient persécutés par les jurisconsultes.

Caracalla, Macrin et Héliogabale ne persécutèrent pas les chrétiens : Alexandre Sévère leur fut même favorable, et mit Jésus-Christ parmi les dieux, auquel il rendait un culte en particulier. Les fidèles commencèrent donc à respirer. Cependant la paix ne fut pas entière, et il y eut

encore quelques martyrs ; c'est que l'Église avait des ennemis déclarés dans les jurisconsultes, auxquels Alexandre avait donné une grande part dans le gouvernement. Ces hommes, attachés aux anciennes lois, regardaient la religion chrétienne comme une nouveauté qui ne pouvait causer que des troubles.

Zèle des chrétiens et leurs écoles.

Le zèle des prêtres et des évêques ne se ralentissait point : soit dans la persécution, soit dans la paix, ils travaillaient avec la même ardeur à la conversion des païens ; il y avait des écoles pour instruire ceux qui se préparaient au baptême ; et c'est par ce moyen que la doctrine se conservait dans la plupart des églises. On écrivait peu encore : l'instruction se faisait par la parole et par l'exemple, et l'usage d'écrire ne s'introduisait que dans les provinces, où les lettres étaient cultivées ; l'école chrétienne d'Égypte dut donc produire, et produisit en effet les plus grands écrivains.

Saint Clément d'Alexandrie prend la défense de la religion.

Un des plus illustres est saint Clément d'Alexandrie, qui appartient à la fin du second siècle, et qui avait vécu jusqu'au règne d'Alexandre. Écrivain élégant et d'une érudition immense, il combattit l'idolâtrie, et montra l'excellence de la religion chrétienne. Il s'attachait surtout à la morale ; et lorsqu'il parlait des mystères, il affectait quelque confusion, afin de ne pas les découvrir à ceux qui n'étaient pas encore initiés.

Cette conduite pouvait avoir des inconvéniens.

Source des erreurs où il est tombé.

Saint Clément était né païen, et il avait eu plusieurs maîtres; un de Cèle-Syrie, un autre d'Égypte, un troisième d'Assyrie et un quatrième de Palestine, Hébreu d'origine. Ce dernier était Pantenus, stoïcien converti, qui enseignait dans l'école chrétienne d'Alexandrie. Saint Clément se fixa en Égypte pour l'entendre, le préférant à tous les autres, et mérita dans la suite de lui succéder.

Quand on considère tous ces différens maîtres, et les pays d'où ils étaient, on a lieu de craindre qu'il ne se soit pas assez tenu en garde contre les opinions alors répandues en Orient et en Égypte. En effet, on peut lui reprocher de s'abandonner trop aux allégories, et d'avoir, pour un chrétien, fait trop de cas des sectes de la Grèce. Bien loin de trouver du danger dans la philosophie de son temps, il en recommande l'étude : aussi le sincrétisme a-t-il été son écueil. Voulant, par exemple, concilier Moïse et Platon, il fait dire à tous deux que le monde a été engendré de Dieu, comme le fils du père; quoique Moïse enseigne que la matière a été créée, et que Platon prétende qu'elle est éternelle, et que Dieu n'a fait que l'arranger. Il avait sans doute pris cette génération du monde dans les émanations, qui faisaient alors partie du platonisme. Il peignait encore quelquefois le vrai chrétien

avec les mêmes couleurs que les stoïciens peignaient leur sage, voulant qu'il fût impassible, disant que Jésus-Christ avait été insensible à la douleur et au plaisir, et qu'il en avait été de même des apôtres après la résurrection du Sauveur. Je ne parle pas de son livre des institutions, où le platonisme se montre sensiblement avec plusieurs erreurs des gnostiques. Il faut qu'il ait fait cet ouvrage dans un temps où il était encore mal instruit; car, dans tous les autres, il enseigne une doctrine toute différente.

Origènes, célèbre de bonne heure, et persécuté par Démétrius, évêque d'Alexandrie.

Lors de la persécution de Sévère, plusieurs s'enfuyaient d'Alexandrie, et saint Clément, qui fut de ce nombre, abandonna son école, pensant avec raison que si un chrétien ne doit pas craindre la mort, il ne peut pas non plus s'y exposer témérairement, sans se rendre coupable. Origènes, l'un de ses disciples, lui succéda, et commença d'enseigner en 203, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Il tint cette école plusieurs années, avec une grande réputation, non-seulement dans l'Église, mais encore chez les païens. En 216, étant venu en Palestine, les évêques de cette province le chargèrent d'expliquer publiquement l'Écriture, et d'instruire le peuple en leur présence; et en 228, dans un second voyage, ils l'ordonnèrent prêtre. Démétrius, évêque d'Alexandrie, jaloux peut-être de l'honneur fait à Origènes, et surtout irrité d'une

ordination faite sans sa participation, assembla un concile, dans lequel il lui fit défendre d'enseigner à Alexandrie et même d'y demeurer. Origènes, s'étant retiré en Palestine, établit son école à Césarée, où Démétrius le poursuivit encore ; l'ayant fait excommunier dans un nouveau concile, et ayant écrit à tous les évêques pour le faire rejeter de la communion de toutes les églises. Or, en pareil cas, une condamnation était reçue partout : car ceux qui ne connaissaient pas celui qu'on avait condamné le devaient supposer coupable; et ceux qui le connaissaient trouvaient moins d'inconvéniens à consentir à une excommunication, même injuste, qu'à violer l'ordre de la discipline. Origènes, excommunié, n'eut pour lui que les évêques de Palestine, et quelques autres qui conservaient une estime singulière pour sa personne. Il continua d'enseigner à Césarée, fit quelques voyages, fut pris et persécuté pour la foi ; et, ayant recouvré sa liberté, il mourut à Tyr vers l'an 252. Il avait fait un grand nombre de disciples, dont le plus illustre a été Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, également célèbre par sa piété et par ses miracles. Il sortit d'ailleurs de son école quantité de docteurs, d'évêques, de confesseurs et de martyrs. Elle fut toujours florissante. La persécution même qu'il essuya ne diminua pas le concours : non-seulement les catholiques s'empressaient pour

Il a formé un grand nombre de disciples.

l'entendre, mais encore les hérétiques et les païens même. On le jugeait capable d'enseigner toutes les sciences; et il les avait en effet toutes étudiées. Il voulait les rapporter à la religion, attirer à l'Église les savans du siècle, et faire une moisson abondante des vérités répandues partout. Cet éclectisme, qu'il professait et qu'il avait appris d'Ammonius, l'un de ses maîtres, fut un écueil contre lequel il échoua.

Les anciens ne parlent qu'avec étonnement du nombre de ses ouvrages, et de la facilité avec laquelle il travaillait. Il a surtout écrit sur l'écriture sainte, et il a combattu avec succès toutes les hérésies qui avaient paru jusqu'à lui; un de ses derniers livres, et le plus utile de ceux qui nous restent, est contre Celse, philosophe épicurien, qui avait écrit contre la religion chrétienne. Origènes détruit parfaitement toutes les objections, et présente avec une nouvelle force les preuves que les autres apologistes avaient déjà apportées. Je dois vous faire remarquer que Celse reconnaissait les miracles de Jésus-Christ, et que, ne pouvant les nier, il n'avait d'autre ressource que de les attribuer à la magie. Il a fait quantité d'ouvrages.

Les anciens pères sont fort partagés sur Origènes; les uns lui ayant reproché des erreurs dont les autres le disculpent. Il est au moins certain qu'il paraît peu d'accord avec lui-même, et qu'il serait bien difficile de déterminer ce qu'il pensait. Si Il est tombé dans des erreurs.

d'un côté il fait profession de croire la doctrine de l'Église, de l'autre il établit des principes philosophiques, avec lesquels elle ne peut se concilier. Cette contradiction a pu avoir pour causes la promptitude avec laquelle il composait ses ouvrages, le plan qu'il s'était fait de trouver toujours dans l'Écriture des sens cachés, son goût pour les allégories qu'il préférait à la lettre et le dessein de puiser dans les différentes sectes tout ce qu'il croyait pouvoir s'accorder avec les dogmes de la religion chrétienne. Était-il possible que toutes ces allégories et tous ces principes philosophiques, saisis à la hâte, lui permissent de combiner toujours ce qu'il pensait avec ce qu'il avait pensé, et de former un système bien suivi? Il devait flotter entre les opinions les plus contraires, les adopter et les rejeter tour à tour, parce que, dans des circonstances différentes, son imagination était frappée différemment.

Il reconnaît, par exemple, avec l'Église, l'éternité des peines et des récompenses dans une autre vie; et cependant il dit, avec les platoniciens, qu'elles auront une fin. Cette erreur est une conséquence du système des émanations, suivant lequel, tout étant sorti de Dieu, tout y doit retourner pour en ressortir, et cela par une suite éternelle de révolutions. Aussi croit-il qu'il y a eu plusieurs mondes; qu'il y en aura plusieurs encore; que les âmes ont été envoyées dans les

corps comme dans une prison; qu'elles passeront de corps en corps; qu'elles se purifieront; qu'elles deviendront anges; et que les diables mêmes seront un jour délivrés de leurs tourmens. Il donne des âmes aux astres : il confie le soin des choses inanimées aux anges, qu'il multiplie et qu'il répand au gré de son imagination. En un mot, il semble vouloir confondre le platonisme et le christianisme. Sa conduite est un exemple sensible de l'abus de l'éclectisme : elle fait voir combien il était dangereux de s'écarter de la simplicité des apôtres, et de vouloir se concilier les philosophes, en cherchant à parler et à penser comme eux. Vous en seriez encore plus convaincu si j'exposais toutes les erreurs d'Origènes.

Persécution sous Maximin, assassin d'Alexandre Sévère.

En 235, Maximin, ayant fait assassiner Alexandre, fut reconnu empereur par l'armée; et bientôt, sous prétexte d'une conspiration, il fit mourir plus de quatre mille personnes, parmi lesquelles il se trouva plusieurs chrétiens; ce fut le commencement d'une persécution. Cet empereur néanmoins n'ordonna de sévir que contre les chrétiens qui enseignaient : mais c'était assez qu'il se déclarât ennemi de la religion pour rallumer la haine des païens contre tous les fidèles.

Les chrétiens avaient alors des églises publiques.

Il y eut alors des tremblemens de terre, surtout dans la Cappadoce et dans le Pont, où des villes entières furent abîmées. Le peuple ne manqua pas, suivant sa coutume, d'en rejeter la cause sur les

ment de pouvoir prouver qu'ils renonçaient à Jésus-Christ. Ceux qui étaient tombés invitaient les autres à se précipiter avec eux, ou dénonçaient leurs parens et leurs amis; les pères et les mères entraînaient leurs enfans aux pieds des idoles; et la lâcheté, autorisée par l'exemple, augmentait tous les jours le nombre des apostats.

Il semble que la fuite était l'unique ressource pour conserver sa foi. La plupart des fidèles n'étant pas assez forts pour une persécution si violente, les plus saints évêques leur conseillaient la retraite, et leur en donnaient l'exemple. Ainsi les chrétiens, fuyant de toutes parts, abandonnaient leurs biens, leur patrie, et cherchaient un asile au fond des déserts, chez les Barbares, ou dans les pays où chacun croyait n'être pas connu. Au reste, il y eut différens degrés de chute. Les uns sacrifièrent aux idoles; d'autres leur offrirent de l'encens; d'autres donnèrent de l'argent aux magistrats pour n'être pas inquiétés, et ils obtinrent des billets, par lesquels ils paraissaient avoir renoncé au christianisme, quoiqu'ils n'en eussent rien fait. On nommait ceux-ci *libellatiques*.

Beaucoup aussi souffrent le martyre.

Quelque grande que fût la multitude des apostats dans toute l'Église, cette lâcheté cependant ne fut pas universelle. Il y eut partout beaucoup de fidèles qui confessèrent Jésus-Christ avec courage, et qui subirent le martyre. Enfin cette persécution cessa. Elle n'a duré que deux ans dans

toute sa force, Décius n'ayant régné que trente mois.

La tranquillité ayant été rétablie, les apostats demandaient à rentrer dans le sein de l'Église, et cependant plusieurs ne voulaient pas se soumettre à la rigueur de la pénitence. C'est ce qui occasiona des troubles et des schismes.

La persécution ayant cessé, on demande si l'Eglise pouvait absoudre les apostats.

L'Église était alors dans l'usage d'accorder le pardon à la prière des confesseurs, lorsque celui qui était tombé se présentait avec un billet d'indulgence, écrit de leur main. Or cet usage dégénéra en abus par la facilité de quelques confesseurs, et la discipline était en danger. Cependant cet abus même eut en Afrique des partisans qui furent excommuniés par saint Cyprien, évêque de Carthage.

Erreur de Novatien à ce sujet

Il semble que dans les disputes on passe presque toujours d'une extrémité à l'autre. Ainsi Novatien, à Rome, soutint que l'Église ne devait jamais accorder de pardon à ceux qui étaient tombés dans l'apostasie; que même elle ne le pouvait pas; qu'ils n'avaient point de salut à espérer, et que la pénitence, le martyre même leur serait inutile. Il en disait autant de tous les péchés mortels, et il refusait à l'Église tout pouvoir de lier et de délier.

Novatien est le premier antipape.

Tout à la fois schismatique et hérétique, il eut l'ambition d'occuper le premier siége. Il accusa le pape saint Corneille d'avoir acheté un billet

du magistrat pour se soustraire à la persécution, et d'avoir communiqué avec des évêques qui avaient sacrifié aux idoles. Sur ce fondement, il sépara plusieurs confesseurs et quantité de fidèles de la communion de Corneille, et il se fit ordonner évêque de Rome. C'est le premier anti-pape.

Dans toutes les provinces on fut d'abord partagé entre ces deux papes; plus la discipline était alors sévère, plus Novatien en imposait par son faux zèle; et, comme il trouva des esprits disposés en sa faveur, son hérésie se répandit beaucoup. Elle dura jusque dans le cinquième siècle.

Il est condamné.

Cependant sa doctrine était évidemment contraire à la tradition. Il fut condamné dans deux conciles, l'un tenu à Rome, l'autre à Antioche. Bientôt ceux qu'il avait séduits ouvrirent les yeux. Il ne lui resta des sectateurs que dans quelques provinces.

Après quelques persécutions la paix est rétablie dans l'Eglise.

L'Église fut encore persécutée sous Gallus et sous Valérien, quoique celui-ci eût été favorable aux chrétiens les premières années de son règne. Lorsqu'il fut pris par les Perses en 259, Gallien, son fils, rétablit la paix; et l'Église en jouit jusqu'en 302, la dix-huitième année de Dioclétien. Il est vrai que, vers 274, Aurélien publia des édits contre les chrétiens; mais ils produisirent peu d'effet, parce que ce prince fut assassiné l'année suivante. La persécution ne se fit presque sentir que dans les Gaules.

Dispute sur la

Au commencement du règne de Valérien, il

s'éleva une grande dispute qui partagea toute l'Église. Il s'agissait du baptême des hérétiques. Saint Cyprien soutenait qu'il était nul, sur ce principe que la grâce ne se donne point et ne se reçoit point hors de l'église catholique; et il en concluait que les hérétiques qui rentraient dans l'Église devaient être baptisés, comme s'ils ne l'avaient pas été. Il entraîna dans son sentiment beaucoup d'évêques, et il fut appuyé des décisions de plusieurs conciles.

Validité du baptême des hérétiques.

Le pape saint Étienne, au contraire, était pour la validité du baptême des hérétiques. Il jugeait que la grâce dépendait uniquement du sacrement, quelle que fût d'ailleurs la façon de penser du ministre; et comme il se fondait sur la tradition, il accusait saint Cyprien de vouloir innover.

On ne sait pas quelle fut alors la fin de cette contestation. Mais quelque temps après l'Église a déclaré qu'on ne devait point renouveler le baptême, donné en invoquant les trois personnes, quoiqu'il eût été administré par des hérétiques; cet usage était en effet le plus universel.

On reproche à saint Étienne d'avoir mis de la passion dans cette dispute, jusqu'à traiter durement ceux qui ne pensaient pas comme lui. Saint Cyprien se conduisit avec beaucoup de modération et de sagesse. Il avait trop de vertu et trop de zèle pour songer à faire un schisme; et, s'il se trompa

sur une question qui paraissait alors problématique, on ne peut lui reprocher d'ailleurs aucune des erreurs du second et du troisième siècle. Il est le premier des auteurs ecclésiastiques qui ait été véritablement éloquent. Le caractère de son esprit est la facilité, la fertilité et la netteté; et il a été une des plus grandes lumières de l'Église. Il souffrit le martyre à Carthage, lors de la persécution de Valérien.

Manès.

C'est vers ce temps, ou peu après, que parut en Perse l'hérésiarque Manès, dont la secte fit des progrès rapides; elle était déjà fort répandue sur la fin du troisième siècle. Ce Manès était un esclave qu'une femme avait fait instruire dans les sciences des Perses, et auquel elle avait laissé les écrits de Buddas, où il puisa sa doctrine; et c'est d'un nommé Seithein, Sarrazin établi à Alexandrie, et fort instruit dans la philosophie égyptienne, que Buddas avait lui-même emprunté ses principes. Vous voyez que si le manichéisme naquit en Perse, il tirait cependant son origine d'Alexandrie.

Il établissait deux principes.

Cette hérésie était un ramas de ce que les gnostiques et d'autres ont dit de plus absurde, et elle admettait une multitude d'esprits de toute espèce. Ce qui lui appartient plus particulièrement, c'est de reconnaître pour principe de tout deux dieux éternels, indépendans; l'un bon, l'autre mauvais, et essentiellement ennemis. De leur concours, ou

plutôt de leurs combats, est sorti le monde. Partout leurs substances se répandent et se mêlent, en sorte que chaque homme a deux âmes, dont l'une est une parcelle du bon principe, et l'autre une parcelle du mauvais. C'est d'après ces absurdités que les manichéens prétendaient rendre raison du bien et du mal. On s'est long-temps occupé de ce système extravagant; il ne mérite cependant pas de nous arrêter. Vers l'an 290, Dioclétien ordonna que les chefs des manichéens seraient brûlés avec leurs écrits, et que les autres, suivant leur condition, auraient la tête tranchée, ou seraient dépouillés de leurs biens, et condamnés aux mines. Il paraît que les empereurs suivans, lors même qu'ils toléraient les hérétiques, ont tous traité les manichéens avec la même rigueur.

Persécution sous Dioclétien.

La persécution à laquelle Dioclétien fut porté par Galère dura depuis 302 jusqu'en 310, que Galère lui-même rendit la paix à l'Église, dans une maladie dont il mourut. Elle produisit une quantité étonnante de martyrs dans tout l'empire, excepté dans les Gaules, qui en furent exemptes. Constance n'y fit mourir aucun chrétien, et permit seulement d'abattre les églises.

Lâcheté de ceux qu'on nomma traditeurs.

La persécution ne fut nulle part plus violente qu'en Afrique. Dioclétien avait ordonné de faire mourir, sans distinction, tous les chrétiens qui persisteraient, et de brûler publiquement les livres de l'Écriture. Il voulait qu'on fît une recherche

exacte de ces livres, et il y allait de la vie des magistrats, s'ils étaient convaincus de négligence ou d'indulgence à cet égard. Cette recherche troubla surtout l'Afrique, où beaucoup de fidèles aimèrent mieux périr dans les tourmens que de livrer les saintes écritures. Mais, après une longue paix, dont le relâchement est une suite ordinaire, on ne pouvait pas se flatter que tous les chrétiens auraient le même zèle. Il y eut donc des âmes assez lâches pour livrer les livres saints; et ce crime ne fut pas seulement celui de quelques laïques, ce fut encore celui de plusieurs prêtres et de plusieurs évêques. Les coupables furent nommés *traditeurs*.

La paix donnée par Galère ne dura que six mois; et, dans cet intervalle, il se forma un schisme.

Schisme des donatistes.

Mensurius, évêque de Carthage, étant mort pendant la persécution, Cécilien, élu par le suffrage du peuple et ordonné par un évêque voisin, redemanda aux anciens des vases d'or et d'argent que son prédécesseur leur avait confiés. Ceux-ci, ne voulant pas les rendre, formèrent un parti auquel se joignirent Botrus et Céleusius, irrités qu'un autre leur eût été préféré, et Lucilla, femme riche et puissante.

A leur sollicitation, des évêques de Numidie vinrent à Carthage, au nombre environ de 70, et, sous prétexte que c'eût été à eux d'ordonner

l'évêque de cette ville, ils se déclarèrent contre Cécilien. On ne sait pas si cette raison avait quelque fondement, parce que nous ignorons les usages qu'on suivait en Afrique. Il est certain qu'ailleurs un métropolitain était ordonné par un évêque de sa province; celui d'Ostie, par exemple, ordonnait celui de Rome. Quoi qu'il en soit, ils condamnèrent Cécilien, parce qu'il ne s'était pas présenté à leur concile, parce qu'il avait été ordonné par des traditeurs, et parce qu'étant diacre il avait empêché de porter de la nourriture aux martyrs qui étaient en prison. Aucune de ces allégations n'était prouvée; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart de ces évêques étaient traditeurs eux-mêmes. Ils ordonnèrent cependant un nommé Majorin, domestique de Lucilla, qui, dans cette occasion, leur ouvrit sa bourse. Cécilien fut reconnu dans toutes les autres églises; mais ses ennemis aimèrent mieux se séparer de communion que de se désister, et toute l'Afrique fut divisée en deux partis. Telle fut l'origine de ces schismatiques qui prirent le nom de donatistes, de Donat, un de leurs chefs.

Commencement de l'arianisme.

Depuis Galère jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire, fit triompher l'Église, il y eut encore trois persécutions, dont la première fut ordonnée par Maximin, les deux autres par Licinius; et il naquit une hérésie qui devait troubler la paix. C'est l'arianisme, ainsi nommé de

l'hérésiarque Arius, qui, ayant été condamné dans deux conciles tenus à Alexandrie, se retira en Palestine, où il entraîna plusieurs évêques dans son parti. Il niait la divinité de Jésus-Christ. Nous en parlerons.

CHAPITRE IX.

De la discipline dans les trois premiers siècles.

Pourquoi la discipline a varié dans les trois premiers siècles.

La doctrine de l'Église a été la même dans tous les temps et dans tous les lieux. La discipline au contraire, dans les trois premiers siècles, sans plan général et uniforme, a varié suivant les lieux, et quelquefois dans le même lieu d'un temps à un autre.

Le premier soin des apôtres fut d'établir la doctrine. Il n'est pas à présumer qu'ils aient négligé les cérémonies; mais ils s'y appliquèrent moins, parce qu'elles sont en effet moins nécessaires. C'est sous leurs successeurs qu'on régla peu à peu celles qu'il fallait observer dans l'administration des sacremens, dans les assemblées, dans le gouvernement des églises, dans la forme des jugemens écclésiastiques, en un mot, dans tout ce qui concerne la discipline. Ces choses devaient souffrir quelques variétés, soit parce

qu'elles ne sont pas toutes de nature à être les mêmes en tout temps et en tout lieu, soit parce que les évêques, toujours traversés, ne pouvaient pas agir avec assez de concert pour adopter les mêmes usages. Chacun faisait ce qu'il croyait convenir aux circonstances, ou ce qu'elles lui permettaient. Mais quand, sous la protection de Constantin, l'exercice de la religion fut libre dans tout l'empire, alors les évêques, assemblés sans obstacles, firent des règlemens généraux, et la discipline fut bientôt la même dans toute l'Église: voici qu'elle était à peu près celle des trois premiers siècles.

Les chrétiens s'appelaient frères. Dans les assemblées, ils se donnaient le baiser de paix; et ils faisaient souvent le signe de la croix. Ils s'assemblaient particulièrement le dimanche : ils faisaient leurs prières étant tournés vers l'orient; ils les prononçaient d'une voix modérée, sans chanter : ils ne priaient point à genoux le dimanche, ni depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Ils faisaient des oblations pour les morts, et célébraient le sacrifice de la messe en leur mémoire. Ils priaient les saints et les martyrs, persuadés qu'ils intercédaient auprès de Dieu pour les vivans. Usages généraux.

Les lieux où l'on s'assemblait étaient simples et sans ornemens, plus ou moins secrets, suivant les conjonctures. On ne leur donnait point le nom Lieux où l'on s'assemblait.

de temple. C'était des maisons où l'on conservait des reliques, ou des cimetières dans lesquels reposaient les corps des martyrs.

Peu de cérémonies.

La table sur laquelle on célébrait l'eucharistie était appelée quelquefois autel, et quelquefois table. Il ne paraît pas que l'usage des croix et de l'encens fût fort commun : les lumières n'étaient employées que pour éclairer les fidèles, et elles ne faisaient pas encore partie des cérémonies.

Jours solennels.

On célébrait avec solennité les fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. L'évêque, ou, en son absence, le prêtre présidait à l'assemblée. On y lisait l'Écriture, et souvent l'évêque prêchait la parole de Dieu.

Comment les gentils étaient reçus dans l'Église.

Les gentils qui voulaient se convertir n'étaient pas aussitôt admis parmi les chrétiens : ils étaient d'abord faits catéchumènes par l'imposition des mains de l'évêque ou du prêtre, qui les marquait au front du signe de la croix. Un catéchiste les instruisait d'ordinaire pendant deux ans ; temps qui se prolongeait ou s'abrégeait, suivant les progrès qu'on faisait dans la doctrine, et surtout dans les mœurs.

On baptisait, en plongeant trois fois dans l'eau, au nom de la trinité ; et ce sacrement ne s'administrait solennellement qu'aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte. On faisait aux baptisés une onction d'huile, qu'on croyait leur servir intérieurement : en quelques églises, on leur donnait du

lait et du miel à goûter. Enfin on leur imposait les mains pour faire descendre sur eux la plénitude du Saint-Esprit; et on considérait cette imposition, réservée ordinairement à l'évêque, comme un sacrement différent du baptême.

On ne réitérait jamais le baptême, si ce n'est dans les églises où l'on croyait que celui des hérétiques était nul. Il fallait subir une pénitence publique pour obtenir la rémission des crimes commis après avoir été baptisé. Le pénitent, privé de la communion, chassé des assemblées, était obligé de jeûner, de s'humilier, de se mortifier à la porte de l'église. Cette pénitence ne s'accordait qu'une fois; et ceux qui retombaient n'étaient jamais réconciliés à l'Église, et n'attendaient le pardon que de Dieu seul. Pénitence publique.

Elle était communément de plusieurs années: suivant que les églises étaient plus indulgentes ou plus sévères, elles en abrégeaient la durée ou l'étendaient. Il y en avait où ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie, ou qui avaient commis un homicide, ne pouvaient jamais obtenir le pardon de ces crimes : mais elles se relâchèrent dans la suite; et elles l'accordèrent à la mort ou après une longue pénitence. Cependant on était en général dans l'usage d'abréger les pénitences en faveur de ceux qui étaient recommandés par des confesseurs ou par des martyrs.

Ceux qui avaient subi une pénitence publique Ce que l'Église

exigeait dans ses ministres.

n'étaient jamais admis dans le clergé. On ne soumettait pas les clercs à cette pénitence, si ce n'est dans quelques églises ; et ceux qui tombaient dans des crimes étaient seulement privés pour toujours de leur ministère. Mais on avait grand soin de ne choisir pour ministres que des hommes dont les mœurs fussent irréprochables ; habillés comme le reste des fidèles, ils ne devaient se distinguer que par la sainteté de leur vie. On ne voulait pas qu'ils se mêlassent des affaires temporelles : on leur défendait tout gain sordide : ils administraient les sacremens sans rien exiger ; le peuple les nourrissait volontairement. Si les prètres étaient mariés avant leur ordination, il leur était permis de garder leurs femmes : mais, dès qu'une fois ils avaient été ordonnés, il ne leur était pas permis de se marier. On permettait cependant le mariage aux diacres.

Subordination qui s'établit parmi eux.

L'évêque était ordinairement élu par les suffrages du peuple, et ordonné par plusieurs évêques qui lui imposaient les mains. C'était le chef de son clergé : rien ne se faisait sans lui, ou du moins sans les pouvoirs qu'il accordait. Le baptême même lui était réservé. Les diacres étaient les trésoriers : ils distribuaient les oblations aux pauvres, et, en cas de nécessité, ils pouvaient, dans quelques églises imposer les mains aux pénitens.

On croyait qu'il n'y avait proprement qu'un

épiscopat, dont chaque évêque gouvernait une partie. C'était une conséquence que toutes les églises fussent dans l'obligation de se secourir mutuellement. Aussi tous les évêques vivaient-ils dans une grande union. Il s'établit cependant une subordination entre eux : car ceux des grandes villes eurent des prérogatives dans les ordinations et dans les conciles, et celui de Rome fut considéré comme le premier de tous. On ne le jugeait pourtant pas infaillible : la dispute sur le baptême des hérétiques en est la preuve. Le sentiment de l'église universelle était l'unique règle de la foi; et on croyait qu'il n'y avait point de salut pour ceux qui ne s'y soumettaient pas.

Usage des excommunications.

On veillait sur les mœurs, et on excommuniait non-seulement les hérétiques, mais encore ceux qui troublaient la discipline, ou qui menaient une vie déréglée. Dès qu'un homme avait été excommunié par son évêque, il était rare qu'il trouvât une église qui le reçût à sa communion.

La célébration de l'eucharistie.

Le sacrifice des chrétiens était la célébration de l'eucharistie. Il se faisait d'une manière simple et avec peu de cérémonies. La matière en était un pain ordinaire et du vin mêlé d'eau. Les fidèles l'apportaient; le prêtre ou l'évêque qui présidait à l'assemblée la consacrait; les diacres la distribuaient, et on communiait sous les deux espèces. Il semble qu'il y ait eu des églises où

chacun s'approchait de la table, et prenait sa portion de l'eucharistie. On la donnait aux enfans sous l'espèce du vin. On la recevait souvent, et ordinairement toutes les fois qu'on se trouvait aux assemblées, quelquefois le matin, et quelquefois au milieu du repas. Mais, parce qu'en approchant de ce sacrement on protestait recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, on croyait n'y pouvoir participer qu'autant qu'on vivait saintement, et on le recevait avec le plus grand respect. Afin même de ne pas l'exposer à être profané, on prenait la précaution de se cacher des catéchumènes et des infidèles. C'était assez l'usage de ne pas s'ouvrir à eux sur les mystères.

Les jeûnes des chrétiens.

Les chrétiens jeûnaient ordinairement les mercredis et vendredis, jusqu'à la neuvième heure seulement : plusieurs passaient même ces jours en prières; ce qu'ils appelaient station. Ils jeûnaient encore et se mortifiaient, surtout dans les temps de calamités, et quand ils étaient en pénitence. Le jeûne le plus solennel était avant Pâques, plus ou moins long, suivant les différentes coutumes des églises. D'ailleurs les chrétiens pensaient qu'il était défendu de jeûner le dimanche; et, depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, ils ne mangeaient ni viandes étouffées, ni sang, ni aucune des choses qui avaient été of-

fertes aux idoles. Ils condamnaient la coutume où l'on était de brûler les morts, et ils les ensevelissaient.

Le mariage se célébrait en présence des prêtres. On jugeait le célibat plus saint. C'est pourquoi quelques-uns ont condamné les secondes noces. Il y a même eu des hérétiques qui regardaient le mariage comme un état criminel. Quelques églises permettaient de répudier sa femme, et d'en épouser une autre, pour cause d'adultère seulement.

Les opinions qu'on avait sur le mariage portaient au célibat.

Il y avait quantité d'hommes et de femmes qui vivaient dans le célibat et dans l'austérité. Les opinions qu'on avait sur le mariage invitaient à ce genre de vie. Souvent les persécutions mettaient dans la nécessité de l'embrasser, parce que les chrétiens, forcés de fuir, n'avaient pas de retraite plus sûre que les déserts. Les esprits n'étaient nulle part plus portés à une solitude austère : nous en avons déjà vu des exemples. C'est aussi là qu'on trouve les premiers hermites, et les commencemens de l'ordre monastique.

Sous la persécution de Décius, une des plus cruelles, les chrétiens d'Égypte s'enfuirent dans les déserts. La faim, la soif, les maladies, les bêtes, les voleurs en firent périr un grand nombre; et plusieurs, pris par les Sarrazins, tombèrent en esclavage. Un jeune homme de vingt-trois ans, nommé Paul, échappa entre autres à tous

Commencement de l'ordre monastique.

ces dangers, et se retira dans une caverne où il vécut quatre-vingt-dix ans. C'est le premier hermite dont l'histoire fasse mention. Cependant il y en avait déjà dès le temps de saint Marc, soit que des thérapeutes se fussent convertis, soit que les chrétiens eussent cherché la solitude pour vivre plus saintement.

Si quelques-uns, comme Paul, prirent d'abord ce genre de vie par nécessité, d'autres l'embrassèrent par choix; et, dans les temps de paix, ils s'établissaient volontiers aux environs des bourgs. Le plus célèbre de ces solitaires égyptiens est saint Antoine, qui, à l'âge de vingt ans, se retira en 270 auprès de Coma, village où il était né. Il demeura quinze ans dans cette retraite, visitant tous les hermites dont il entendait parler, et s'exerçant à toutes les vertus. Enfin son zèle ardent lui fit chercher une plus grande solitude; il se retira dans un désert; et, la réputation de sa sainteté lui ayant attiré des disciples, il fut le fondateur de plusieurs monastères chrétiens. Je dis *chrétiens*, parce qu'il y avait long-temps que les thérapeutes avaient les leurs : ils donnaient même ce nom à leurs cellules. Quoi qu'il en soit, saint Antoine est regardé comme l'instituteur de la vie monastique. Les monastères se multiplièrent beaucoup en Égypte, surtout depuis la persécution de Dioclétien. C'est de ces moines, d'abord épars et solitaires, que se formeront dans

la suite des communautés, qui suivront une même règle, sous la conduite d'un supérieur, nommé abbé ou archimandrite.

Les moines gardaient le célibat, vivaient dans l'obéissance et dans la pauvreté, faisaient des jeûnes excessifs, pratiquaient les plus grandes austérités; en un mot ils renonçaient entièrement au monde pour être uniquement à Jésus-Christ. Tels sont à peu près les usages qui se sont établis dans les trois premiers siècles de l'Église.

CHAPITRE X.

Conclusion de ce livre.

Les apôtres étaient convaincus de la vérité de l'évangile qu'ils prêchaient

Quand la religion chrétienne n'aurait point trouvé d'obstacles, ce serait encore une chose merveilleuse que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution serait unique dans son espèce. Que penserons-nous donc si, tout se trouvant contraire à sa propagation, elle a eu à combattre les mœurs, les préjugés, les superstitions des peuples? Quel projet que celui des apôtres! annoncer une religion qui se déclare l'ennemie de tous les cultes; l'annoncer non-seulement dans l'empire, la porter encore au delà, et chez des nations dont ils ne savaient pas les langues. Ce projet pouvait-il s'exécuter

sans des secours extraordinaires? pouvait-il seulement se former? Considérons surtout qu'ils sortaient d'un peuple généralement méprisé, qu'ils étaient méprisés eux-mêmes : or ce mépris n'était certainement pas le moindre obstacle. Comment donc ces ignorans réussissaient-ils, tandis que tant d'imposteurs, qui paraissent dans le même siècle, échouent, et des imposteurs parmi lesquels on trouve des philosophes instruits et considérés, tels qu'Apollonius de Tyanes? Ont-ils voulu eux-mêmes en imposer? Pourquoi donc combattent-ils tous les vices? pourquoi enseignent-ils une morale si pure et si sainte? Le caractère de l'imposture est-il de sacrifier tout intérêt humain, et de souffrir les tourmens et la mort pour le mensonge? Reconnaissons donc que les apôtres étaient convaincus, et voyons sur quel fondement.

L'accomplissement des anciennes prophéties, premier motif de leur conviction.

Il n'est pas douteux que les Juifs n'attendissent le Messie dans le temps même de l'avénement de Jésus-Christ. Quantités de prophéties l'avaient annoncé, et ce n'est point après coup qu'on les interpréta. L'espérance des Juifs à cet égard était si connue, que le bruit s'en était répandu jusque chez les païens : *Pluribus persuasio inerat*, dit Tacite, *antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret oriens, profectique Judæa rerum potirentur*. Et Suétone : *Percrebuerat oriente toto vetus et constans opinio esse*

in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. Voilà le Messie, d'après l'idée que la plupart des Juifs s'en formaient.

Or les apôtres avaient les prophéties sous les yeux; ils étaient témoins des actions de Jésus-Christ; et ils l'ont reconnu pour le Messie prédit. L'accomplissement des prophéties a donc été le premier fondement de leur foi.

Les miracles de Jésus-Christ, second motif.

Lorsque deux disciples de saint Jean-Baptiste vinrent demander à Jésus-Christ s'il était le Messie, il répondit par des miracles. *Les aveugles voient*, dit-il, *les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent.* Les miracles que les apôtres voyaient, et dont les plus simples et les plus ignorans étaient à portée de se convaincre, ont été le second fondement de leur foi.

L'accomplissement des prophéties de Jésus-Christ, troisième motif.

Jésus-Christ fit plusieurs prédictions, dont les unes s'accomplirent pendant sa vie, et d'autres après sa mort. Il prédit la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, et le lâche abandon de tous ses disciples. Ce sont les évangélistes mêmes qui ont publié ces circonstances, aveu humiliant, que l'amour de la vérité pouvait seul arracher.

Il fallait de nouveaux prodiges pour rallumer la foi des apôtres et des disciples. Le voile du temple se déchira; la terre trembla; elle se couvrit de ténèbres; Jésus-Christ ressuscita le

troisième jour; il apparut plusieurs fois pendant quarante jours; il monta au ciel à la vue des apôtres, et il leur envoya le Saint-Esprit. Convaincus une seconde fois, ils se reprochèrent leur lâcheté; ils se rappelèrent qu'elle avait été prédite; ils devinrent inébranlables.

Or comment ces hommes si lâches sont-ils devenus si courageux? C'est qu'ils ont été convaincus, et ils l'ont été, parce qu'ils ont vu. Toutes les circonstances des apparitions de Notre-Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas cru légèrement.

Si je ne parlais que des motifs que nous avons de croire, l'incrédule pourrait dire que les évangélistes ont inventé ces faits. Mais les apôtres n'auraient pas pu croire sur des faits que les évangélistes auraient inventés depuis. S'ils ont crû, ils ont donc vu, et les faits n'ont pas été inventés. Or il n'est pas douteux qu'ils n'aient cru.

Jésus-Christ fit des prédictions qui s'accomplirent après sa mort. Il a prédit que ses disciples seraient conduits en présence des gouverneurs et des rois, à cause de lui, pour lui servir de témoignage devant eux et devant les nations. Il est vrai qu'il n'était pas impossible de prévoir qu'il s'éleverait des ennemis contre une religion, qui voulait s'établir sur les ruines de tous les cultes. Cependant avant qu'elle attirât l'attention des gouverneurs et des rois, il fallait qu'elle fit des progrès considérables : car les souverains ne

s'en seraient pas occupés si elle fût restée dans l'obscurité où elle était encore lorsque Jésus-Christ faisait cette prédiction. Or il n'était pas facile de prévoir ces progrès : quiconque ne fera attention qu'aux obstacles conviendra qu'il eût été bien plus naturel de juger que la religion chrétienne serait étouffée dès sa naissance. Cependant Jésus-Christ ne craint point d'en prédire la propagation, assurant que son évangile serait prêché par toute la terre, et que ses disciples instruiraient toutes les nations. Il montre bien quelle est sa confiance lorsqu'il dit : *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon père qui est dans les cieux ; et quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon père qui est dans les cieux.*

C'est surtout par les apôtres que cette prédiction devait s'accomplir ; plus ils étaient ignorans, plus ils avaient de peine à le comprendre ; et, si elle s'accomplissait, c'était pour eux un nouveau motif de conviction.

Mais la prophétie sur la ruine de la ville et du temple de Jérusalem, et sur la dispersion des Juifs, est bien plus étonnante encore. Dans le temps où Jésus-Christ disait qu'il ne resterait pas pierre sur pierre, cet événement ne paraissait pas vraisemblable. Il ne le paraissait pas même lorsque Titus formait le siége de Jérusalem : car rien n'était moins dans le caractère de ce prince. En effet il

prit des mesures pour sauver au moins le temple : ses efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les apôtres et pour les disciples qui vivaient encore! pour saint Jean, par exemple, et pour saint Siméon, qui vécurent jusqu'au second siècle. Celui-ci, qui gouvernait alors l'église de Jérusalem, se retira lorsqu'il vit les aigles romaines; et il suivit en cela le conseil que Jésus-Christ avait donné.

Comment les apôtres convaincus ont donné de nouveaux motifs de conviction.

J'ai prouvé d'un côté que les apôtres étaient convaincus, et, de l'autre, qu'ils l'étaient avec fondement. Il faut donc croire, sur leur autorité, que la religion qu'ils ont prêchée est toute divine; et, quand il n'y aurait pas d'autres preuves pour nous, il ne resterait pas de doute. Voyons cependant quels ont été les motifs de ceux qui ont cru sans avoir été témoins des miracles de Jésus-Christ.

Quand les apôtres et les disciples n'auraient fait qu'attester ce qu'ils avaient vu, l'assurer au milieu des tourmens, le confirmer en mourant, et se trouver heureux de mourir pour l'évangile, cette raison eût été suffisante pour déterminer tout esprit sage; car une pareille conduite ne pourrait pas s'allier avec le mensonge. Mais, par ce moyen, la foi se serait répandue trop lentement. Les apôtres prouvèrent donc les miracles de Jésus-Christ, en faisant des miracles eux-mêmes, en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paraly-

tiques, des boiteux, en chassant les démons, en ressuscitant des morts, en faisant des prédictions. Ils firent plus, ils communiquèrent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles, celui qui dut surtout accélérer la conversion des gentils, c'est le don des langues; car par ce moyen, l'évangile se portait facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier siècle de l'Église; des miracles partout, et partout aussi des témoins qui les attestaient.

Cependant le plus grand nombre de ceux qui se convertissaient n'était encore, comme je l'ai dit, que des hommes du peuple; et j'ai dit *le plus grand nombre*, parce que dès lors il y en eut plusieurs qui ne doivent pas être mis dans cette classe. Tels sont Joseph d'Arimathie, du grand sanhédrin des Juifs; Nicodème, un des principaux parmi les pharisiens; Denis de l'Aréopage; et Flavius Clément, sénateur, consul et parent de l'empereur. Mais c'est surtout dans le second siècle qu'il faut rechercher les motifs de conversion des savans et des gens du monde, parce que c'est alors qu'ils sont venus en foule dans l'Église.

Motifs de conviction pour les hommes éclairés qui se sont convertis dans le second siècle.

Ce siècle a été un des plus éclairés. On s'occupait des arts et des sciences, on cherchait la vérité avec ardeur; et on ne peut pas présumer que les gens du monde et les savans qui se convertirent aient embrassé sans examen une doctrine qui les exposait à la haine, au mépris, aux

tourmens, à la mort. Si vous demandez pourquoi tous ne se convertirent pas, je vous répondrai qu'on était, en général, ou trop prévenu, ou trop occupé d'autres soins, pour apporter à cet examen toute l'attention nécessaire.

Les plus sages furent d'abord frappés de la patience courageuse des martyrs. Ils en voyaient des exemples dans toutes les provinces : ces exemples se renouvelaient sans cesse; et ils n'imaginaient pas, comme Pline, que ce pût être l'effet d'une obstination aveugle. Ils jugeaient au contraire qu'une conviction éclairée pouvait seule inspirer, dans tout l'empire, le même courage aux chrétiens qui s'y répandaient. Il semble même que ce n'eût pas été assez pour les martyrs d'être convaincus : car, si on considère la longueur et la cruauté des tortures employées pour les faire succomber, on conviendra que leur foi avait besoin d'être soutenue par des secours extraordinaires, et que leur constance peut être mise au nombre des miracles.

Après avoir été frappé du courage des chrétiens, il était naturel d'en considérer les mœurs. Or on trouvait un renoncement aux plaisirs, aux richesses, à la pompe, en un mot, à tout ce qui excite la cupidité. On trouvait des âmes pures qui se défendaient jusqu'à la pensée d'un crime. On trouvait une charité sans bornes; et on reconnaissait qu'un païen baptisé devenait un nou-

vel homme, qu'il était comme régénéré, comme né une seconde fois dans un état plus saint.

Quelle était donc la doctrine qui inspirait tant de courage et tant de vertus? Ici l'examen devenait un nouveau triomphe pour la religion chrétienne. Supérieure, par sa théologie et sa morale, à tout ce que les plus grands philosophes avaient enseigné, elle élevait l'ignorant à la connaissance de son créateur, et elle le remplissait des maximes les plus pures.

Ces considérations suffisaient sans doute pour entraîner les [illegible]s qui examinaient sans prévention. Cependa[illegible]s pouvaient encore demander aux chrétiens : Mais pourquoi courir à la mort? pourquoi vous obstiner à combattre les cultes établis? vous est-il donc nécessaire de les détruire pour exercer toutes vos vertus? À ces questoins, les chrétiens répondaient par les miracles de Jésus-Christ, par ceux des apôtres, par ceux des hommes apostoliques, et par les prophéties.

Ces réponses étaient les mêmes partout où il y avait des chrétiens. Partout on attestait les mêmes miracles ou de semblables : partout on professait la même doctrine et avec le même courage. Ajoutons à cet accord, qui ne peut se trouver avec l'imposture, que les évangiles avaient été écrits avant la ruine de Jérusalem, et que les livres de l'Ancien Testament ne pouvaient être suspects, puisqu'ils étaient conservés par les Juifs, ennemis

de la religion chrétienne. Voilà par quels motifs des savans se convertirent en grand nombre dans le second siècle. En effet c'était assez qu'il existât encore plusieurs témoins des miracles faits dans le premier, et que d'ailleurs les prophéties fussent absolument accomplies.

Les œuvres de Jésus-Christ, disait Quadrat dans l'apologie qu'il osa présenter à l'empereur Adrien, ont toujours été vues et connues, parce qu'elles étaient réelles. Elles n'ont certainement point été douteuses aux malades guéris et aux morts ressuscités. Or ceux-ci ont été vus non-seulement dans le temps de leur résurrection ou de leur guérison, mais long-temps après : non-seulement dans le temps que Notre-Seigneur demeurait sur la terre ; ils ont encore survécu de beaucoup à son ascension, et quelques-uns vivaient même de nos jours.

Si Quadrat parlait ainsi dans ce morceau, le seul qui nous reste de son apologie, vous pouvez juger combien il trouvait de témoins existans des miracles des apôtres, et de ceux des hommes apostoliques. Il est un des premiers exemples des savans convertis. La religion, répandue partout, était déjà suffisamment prouvée, et les miracles devenaient tous les jours moins nécessaires. Aussi paraissent-ils avoir été plus rares dans le second siècle que dans le premier, et plus rares encore dans le troisième. Cependant ils ne cessèrent pas

entièrement. Après avoir donc été converti sur le témoignage des autres, on se confirmait dans la foi par les miracles dont on était témoin soi-même; car ils ont été encore fréquens tant qu'il y a eu des hommes apostoliques, c'est-à-dire pendant le cours du second siècle.

Motifs de conversion dans le troisième siecle.

Si nous passons au troisième, les preuves de la religion acquerront une nouvelle force par les nouveaux miracles, quelque rares qu'on les suppose. D'ailleurs nous verrons la tradition conserver dans toutes les églises ceux qui se sont faits auparavant : nous verrons la cendre des martyrs les attester partout; et les ennemis mêmes du christianisme en reconnaître la vérité. Ni Celse ni Porphyre ne les ont révoqués en doute.

Je me suis borné à mettre sous vos yeux les motifs qui ont convaincu les païens dans les trois premiers siècles, parce que, si la religion était démontrée alors, elle l'est encore aujourd'hui, et elle le sera dans tous les temps. Cette matière mériterait sans doute de plus grands éclaircissemens, et j'y suppléerai dans nos conversations. Mais je ne devais pas transcrire tout ce que d'autres on dit avant moi; et j'aurai assez fait pour le présent, si l'ordre que j'ai suivi peut vous guider dans les lectures que vous devez faire.

LIVRE SEIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

La conduite de Constantin, par rapport à l'Église.

Il suffit de considérer Constantin sous deux points de vue.

Je ne suivrai point l'ordre des temps, parce que je veux abréger, et que d'ailleurs je crois plus instructif pour vous de considérer d'abord Constantin par rapport à l'Église, et ensuite par rapport à l'état. Il faut pour cela reprendre les choses à l'année 312, époque de sa conversion.

Constantin fait triompher la religion.

Après la défaite et la mort de Maxence, le premier soin de Constantin fut de faire triompher la croix, et de manifester, par des monumens, qu'il devait la victoire à Jésus-Christ. Il fit bâtir des églises, accorda des priviléges aux ecclésiastiques de Rome, montra beaucoup de respect pour les ministres de la religion, et abolit le supplice de la croix.

Il répare les maux que la persécution avait faits.

Il reconnut la protection divine dans la défaite de Licinius; et, voulant réparer les maux que la persécution avait faits en Orient, il ordonna de restituer aux églises et aux catholiques les biens qu'on leur avait enlevés, de rendre la

liberté à ceux qui avaient été condamnés, pour la foi, à l'exil, aux mines ou à la prison, et de rétablir dans les emplois ceux qui en avaient possédé.

C'est la même conduite qu'il avait déjà tenue avec les églises qui s'étaient trouvées dans le même cas que celles d'Orient : telles étaient surtout celles d'Afrique. Il voulut même que les ecclésiastiques fussent exempts de toute espèce de charges, et que les terres de l'Église ne fussent sujettes à aucune imposition. Son dessein était surtout que les ministres de la religion ne fussent pas détournés du service des autels, persuadé qu'ils contribueraient plus à la prospérité de l'état par des prières que par des fonctions civiles. C'est pourquoi il les exempta des offices municipaux, offices honorables, mais qui obligeaient à des soins et à des dépenses. Ceux qui les exerçaient étaient, entre autres choses, chargés de lever les impositions dans le district de leur cité, et d'en faire les deniers bons. Il accorde des exemptions au clergé.

Il était sage de ne pas donner ces offices au clergé; mais les autres exemptions qu'on lui accordait devenaient préjudiciables au reste des citoyens, sur qui toutes les charges retombaient. Elles nuisaient encore au clergé même, parce que c'était lui faire oublier sa première destination pour lui donner l'amour des richesses; et on remarqua bientôt qu'il se remplissait de quantité de gens riches, qui n'y entraient que pour être Inconvéniens de ces exemptions.

plus riches encore, en jouissant des exemptions.

En voulant remédier à ces inconvéniens, Constantin en occasionne d'autres.

Quand on ne considère que le zèle de Constantin, on peut l'excuser de n'avoir pas vu que ces exemptions étaient contraires au vrai bien du clergé; mais il aurait dû prévoir qu'elles le seraient au bien de l'état. Il s'en aperçut enfin; cependant il ne les révoqua pas. En considérant que c'était aux riches à porter les charges, il ordonna qu'on ne recevrait dans le clergé que des personnes qui auraient peu de bien. Ainsi, d'un côté, il comblait l'Église de faveurs, de l'autre, il en blessait la liberté, et la privait de tout bon sujet qui serait riche. En croyant donc remédier à un inconvénient, il en produisait un autre; telles sont les suites d'une fausse démarche. Malheureusement les princes ont souvent tort, et, ce qui est le plus malheureux, c'est qu'ils sont rarement capables de s'en apercevoir; ou que s'ils s'en aperçoivent, ils ne croient pas de leur dignité de l'avouer. Ils tombent donc de fautes en fautes.

Il consacre le dimanche à la prière.

Constantin, voulant que le dimanche fût consacré à la prière, défendit toute occupation pour ce jour-là; et il se conduisit d'autant plus sagement, qu'il fit une exception en faveur des travaux de l'agriculture. Les soldats chrétiens passaient le dimanche à l'église, les autres étaient conduits dans une plaine où on leur faisait réciter une prière au vrai Dieu.

Il autorise le cé-

Les empereurs avaient employé les peines et

les récompenses pour engager les citoyens à se marier et à donner des enfans à l'état. Quelques-uns croient que Constantin laissa subsister les récompenses; il est au moins certain qu'il supprima les peines, et qu'il abrogea en partie la loi *Papia*. Son motif était d'entrer dans l'esprit de l'Église, et de faire respecter la virginité, que l'évangile honore comme une vertu. Cependant abroger la loi *Papia*, c'était autoriser le célibat; et il y a une grande différence entre le célibat et la virginité. D'ailleurs Constantin aurait dû craindre d'entretenir dans l'erreur les hérétiques, qui jugeaient le mariage criminel. Enfin les païens, qui étaient encore en grand nombre, pouvaient se prévaloir de la loi de cet empereur; ce qui était nuisible à l'état, sans être utile à la religion. Il est vrai que, suivant la remarque de saint Ambroise, les pays où il y avait le plus de vierges étaient aussi les plus peuplés; mais, si cela est, certainement ce n'était pas parce qu'il y avait plus de vierges.

libat, en croyant faire respecter la virginité.

Les affranchissemens se faisaient devant les premiers magistrats, et il y fallait tant de formalités, qu'il était quelquefois difficile à un maître de donner la liberté à son esclave. Constantin leva toutes ces difficultés, en permettant d'affranchir dans l'église, et en déclarant que l'atestation des évêques ou des prêtres suffisait pour faire un citoyen romain.

Il permet de faire les affranchissemens dans les églises.

Il convenait d'assurer à chaque église de quoi

Il permet de

laisser aux églises telle part de son bien qu'on jugera à propos.

entretenir son clergé. Mais il faut qu'un prince sache toujours ce qu'il donne; car il ne devrait jamais donner ni trop ni trop peu. Si cette réflexion est juste, vous ne trouverez pas assez de sagesse dans la loi par laquelle Constantin permit à chacun de laisser par testament, à l'Église, telle part de son bien qu'il jugerait à propos; vous aurez de la peine à concilier cette loi avec celle qui ne permettait l'état ecclésiastique qu'à ceux qui avaient peu de bien; et vous voyez, qu'ouvrant la porte à l'avidité et à la séduction, elle ruinera bien des familles.

Il confie l'administration de la justice aux évêques.

Il permit, par une loi, à tous ceux qui auraient des procès, de récuser les juges civils, pour appeler au jugement des évêques; ordonnant que les sentences rendues dans un tribunal ecclésiastique seraient considérées comme s'il les avait rendues lui-même; et enjoignant aux gouverneurs de les faire exécuter [1].

Jusqu'alors les évêques avaient été en possession d'être les arbitres des procès qui s'élevaient parmi les chrétiens. Cet usage aurait pu s'abolir peu à peu, parce que les raisons qui l'avaient introduit ne subsistaient plus. Il n'y avait pas même d'inconvénient à le conserver; et il était juste de permettre aux partis de préférer des arbitres à

[1] Il y a des critiques qui pensent que cette loi est supposée; mais elle sera bientôt portée par un des successeurs de Constantin, Honorius.

des juges. C'est à quoi Constantin, ce me semble, aurait dû se borner.

En effet était-il raisonnable de confier l'administration de la justice au clergé? Il y avait, à la vérité, dans ce corps quantité d'évêques remplis de sainteté et de lumières. Cependant on peut présumer qu'en général leurs connaissances se bornaient aux choses de la religion; et que la jurisprudence, qui était un chaos pour les jurisconsultes, était un plus grand chaos pour eux. On ne peut donc pas supposer qu'ils soient devenus des juges éclairés par la seule force d'une loi qui les déclarait juges. On dira sans doute que Constantin a voulu montrer son respect pour l'Église; je réponds qu'il en pouvait donner toute autre preuve. Il n'était pas sage d'anéantir les tribunaux civils, dont les magistrats sont au moins censés avoir appris leur métier, pour confier l'administration de la justice à des juges qu'on doit présumer n'avoir pas étudié les lois. Ajoutons que cette prérogative pouvait rendre le clergé trop puissant.

La suite de l'histoire vous fera connaître les abus de ces exemptions et de ces priviléges accordés inconsidérément. Je vous prie seulement de remarquer que le clergé n'en jouissait pas avant Constantin; c'est une chose que la plupart des princes ignorent, et que le clergé oublie volontiers.

Moyens de Constantin pour abolir le culte des idoles.

Constantin ne cessait de s'élever contre l'aveuglement des païens, et d'exhorter tous les peuples à se convertir. Cependant sa conduite à cet égard a été différente suivant les temps; lorsqu'il n'était pas encore seul maître de l'empire, il a permis de sacrifier aux idoles dans les temples et en public. Il était alors si éloigné de persécuter les idolâtres, qu'il invitait les chrétiens à n'employer que la douceur, la persuasion et l'exemple. Dans la suite il usa de violence. Il y eut des temples qu'on ferma, d'autres qu'on découvrit afin qu'ils tombassent en ruine, d'autres qu'on abattit. On les dépouillait de toutes leurs richesses; on enlevait les statues auxquelles l'art donnait du prix; on brisait toutes les autres.

Cette conduite était tout-à-fait contraire à l'esprit de la religion; car la violence ne fait que des hypocrites et des sacriléges, et cependant la persuasion fait seule les chrétiens. Il ne fallait donc rien négliger pour éclairer les peuples; il ne fallait pas se lasser de les exhorter. Comment des chrétiens pouvaient-ils eux-mêmes employer des persécutions, dont ils avaient éprouvé et démontré tant de fois l'injustice?

Sa conduite avec les donatistes.

Constantin, voyant avec douleur les divisions qui troublaient l'Église, entreprit de concilier les esprits, et de rapprocher les partis contraires; mais il eût été à souhaiter qu'il se fût conduit avec autant de prudence que de zèle.

Comme il avait ordonné aux proconsuls d'Afrique de rechercher ceux qui troublaient, dans cette province, la paix de l'église catholique, les donatistes, qui craignirent qu'on ne sévît contre eux, se hâtèrent de lui demander des juges, et lui adressèrent un mémoire à cet effet. La chose n'était pas sans difficulté; car à quel titre l'empereur pouvait-il nommer les juges dans une affaire ecclésiastique, lui surtout qui n'était encore ni baptisé ni même catéchumène? Il est vrai qu'il ne s'agissait pas du dogme, mais seulement des accusations faites contre Cécilien; et que par conséquent cette affaire était de nature à pouvoir être jugée par des laïques. Cependant Constantin avait un prétexte pour ne s'en point mêler, et il l'aurait dû saisir; car dans ces sortes de disputes les princes ne font souvent qu'irriter les partis, et leurs fausses démarches sont toujours dangereuses. Les donatistes étaient déjà condamnés, puisque Cécilien avait pour lui tous les évêques catholiques: cependant l'empereur convoque lui-même à Rome un concile, et nomme pour juges le pape Miltiade, trois évêques des Gaules et quelques-uns d'Italie.

Les donatistes furent condamnés, et ne se soumirent pas. C'était le cas de regarder cette affaire comme décidée, puisqu'on pouvait facilement prévoir que ceux qui avaient été rebelles à un premier concile le seraient encore à un second. L'em-

pereur néanmoins eut la faiblesse d'en accorder un nouveau aux plaintes importunes des donatistes. Il le fit tenir à Arles; et il reconnut bientôt ce qu'il n'avait pas prévu, c'est-à-dire l'obstination des schismatiques.

Ils appelèrent du concile à lui-même; il en fut irrité : il regarda cette démarche comme une impiété de leur part. *Quoi!* disait-il, *on est dans l'usage d'appeler d'une moindre autorité à une plus grande, et ces méchans appellent du ciel à la terre, de Jésus-Christ à un homme?* Il rejeta donc leur appel avec horreur; et, voulant punir tous ces rebelles, il ordonna de les lui amener. Ils vinrent; et, contre l'attente de tout le monde, il reçut leur appel, et les jugea.

Sa décision fut conforme à celle des deux conciles; et les donatistes, bien loin de se rendre, l'accusèrent de s'être laissé prévenir. Alors il en condamna à mort et au bannissement : il leur ôta les basiliques et les lieux où ils s'assemblaient; il confisqua même les biens de plusieurs, et ils firent plus de progrès que jamais. Lorsqu'ils furent tombés dans de nouvelles erreurs, et que, devenus plus audacieux, ils se croyaient tout permis, Constantin saisit ce moment pour prendre avec eux une conduite modérée, rappelant les exilés, exhortant les catholiques à les vaincre par la douceur, et disant qu'il fallait laisser à Dieu le soin de les punir. Telle fut la

conduite de cet empereur; et, quelques années après, il y eut en Afrique une si grande quantité de donatistes, qu'on y trouvait à peine des catholiques.

En 324, Constantin, maître de tout l'empire par la défaite de Licinius, fit quelque séjour à Nicomédie, qui était en Orient la résidence ordinaire des empereurs : il y apprit la division que les ariens causaient en Égypte; et il écrivit à l'évêque Alexandre et au prêtre Arius pour les porter à la paix. Comme il n'était instruit de ces disputes que par un partisan d'Arius, Eusèbe, évêque de Nicomédie, il les traitait de questions frivoles et de vaines subtilités, qui ne faisaient rien au fond de la religion. Il en jugeait mal, puisqu'il s'agissait de savoir si Jésus-Christ est dieu ou créature. C'est ainsi qu'un prince est exposé à se tromper, quand il en croit le premier qui lui parle. Faux jugement de Constantin sur la doctrine d'Arius.

Sa lettre n'ayant produit aucun effet, il résolut d'assembler un concile composé des évêques d'Orient et d'Occident. Il le convoqua lui-même en 325 à Nicée, ville de Bithynie. Ce concile est le premier qu'on a nommé œcuménique, pour marquer qu'il y avait des évêques de toutes les parties de la terre, c'est-à-dire, dans le langage du temps, de toutes les parties de l'empire romain. Arius fut condamné; mais les pères s'étant servis du mot *consubstantiel* pour exprimer avec Concile de Nicée.

précision que le fils est de même substance que le père, ce mot, parce qu'il était nouveau, et qu'on ne le trouvait point dans l'Écriture, servit de prétexte aux ariens pour ne pas se soumettre au dogme. Il fut d'ailleurs généralement adopté, et tous les évêques signèrent la formule de foi, à l'exception de deux : ce même concile ordonna qu'on célébrerait la Pâque le dimanche, et fit encore plusieurs règlemens sur la discipline.

Conduite de Constantin avec les ariens.

Constantin bannit Arius, et, trois mois après, il relégua dans les Gaules Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, parce qu'ils favorisaient l'arianisme. Il ordonna aux fidèles de ces deux églises de choisir d'autres évêques. Il écrivit à ce sujet une lettre, dans laquelle, après quelques discours obscurs sur la divinité du Verbe, il accusait Eusèbe de l'avoir surpris, d'avoir abusé de sa confiance, et même d'avoir été complice des cruautés de Licinius. Cependant il le rappela, ainsi que Théognis, au bout de trois ans; et il fut assez faible pour rendre sa confiance à l'un et à l'autre. Ces deux hommes, ayant autant de crédit qu'ils en avaient eu auparavant, rentrèrent dans leurs évêchés, et en chassèrent ceux qui y avaient été mis en leur place.

Il ne manquait plus que de rappeler Arius : Constantin le rappela. Il le fit venir à sa cour, l'interrogea, le trouva orthodoxe, et jugea qu'il pouvait être admis à la communion de l'Église.

Sa conduite avec les catholiques.

Dès que les ariens furent protégés, ils tinrent aussi des conciles; et ce fut le tour des évêques catholiques d'être déposés et bannis : c'est ce qui arriva à saint Eustache, évêque d'Antioche, à saint Athanase, évêque d'Alexandrie, et à plusieurs autres.

Le même sort attendait saint Alexandre, évêque de Constantinople. Constantin le fit venir, lui ordonna de recevoir Arius à sa communion, rejeta avec colère les excuses que ce saint voulut alléguer, et tout se disposait pour faire violence à cet évêque, lorsque Arius mourut subitement.

Cette conduite de l'empereur était d'autant plus extraordinaire, que quelque temps auparavant il avait entrepris de réfuter lui-même l'hérésie d'Arius : nous avons encore la lettre qu'il écrivit à ce sujet. Elle est longue; il y parlé du ton d'un déclamateur emporté; il dit des injures, il raille, il tourne en ridicule l'extérieur d'Arius, et il tâche quelquefois de raisonner. Peut-être cependant doit-on seulement lui reprocher d'avoir adopté cette lettre : il y a tout lieu de présumer qu'il ne l'a pas faite, quoiqu'il eût la vanité de se croire théologien, et de prononcer publiquement de longs discours sur la religion. Il eût mieux fait de la protéger avec plus de jugement. Je ne crains pas de dire qu'il a fait plus de mal à l'Église qu'aucun des empereurs qui l'ont persécutée.

CHAPITRE II.

La conduite de Constantin par rapport à l'empire.

Rome croit trouver un libérateur dans Constantin.

Après la défaite de Maxence, Constantin fut reçu à Rome comme un libérateur ; il se montra libéral et généreux. Entre plusieurs lois qui en sont la preuve, il en fit une qui ordonnait de prendre, sur le trésor public ou sur son domaine, de quoi nourrir les enfans lorsque les pères seraient trop pauvres pour les entretenir. Il s'appliqua surtout, pendant trois ans, à rétablir l'ordre.

Mais il ne savait pas que la générosité doit s'étendre jusque sur ses ennemis ; car il fit livrer aux bêtes un grand nombre de prisonniers qu'il avait faits sur les Francs : il avait déjà donné un spectacle de cette espèce avant sa conversion. Si pour lors cette cruauté faisait déjà horreur, que dirons-nous de la retrouver encore en lui lorsqu'il est chrétien? La politique même ne saurait excuser cette barbarie ; elle la condamne au contraire. Si les ennemis sont faibles, ce moyen est inutile ; et s'ils sont puissans, il ne les contient pas : il leur fait prendre au contraire des mesures pour user un jour de représailles. Pendant ce règne, les Goths et les Sarmates furent défaits

plusieurs fois; et on abolit les tributs que les autres empereurs avaient payés à ces barbares.

Constantin veut tout changer.

Il n'appartient pas à tous les princes de faire de grands changemens; tandis que les plus sages ne s'y hasardent qu'avec beaucoup de circonspection, d'autres osent exécuter tous les projets qu'ils imaginent; comme si changer c'était toujours réformer. Considérons Constantin dans les changemens qu'il a faits.

Il ôte le commandement aux préfets du prétoire.

Aussitôt qu'il fut maître de Rome, il cassa les gardes prétoriennes. Au lieu de deux préfets il en fit quatre, auxquels il ôta tout commandement sur les troupes: il ne leur laissa que des fonctions civiles.

Quelle avait été la puissance des préfets du prétoire.

Vous avez vu quelle était la puissance des gardes prétoriennes, et vous jugez quelle était celle des chefs qui les commandaient. Il est vrai que les préfets cédaient le pas aux consuls, parce que le gouvernement conservait la forme, au moins extérieure, de la république : mais, par l'autorité qu'ils acquirent insensiblement, ils devinrent les seconds après les empereurs. Aussi désignait-on leur puissance par ces mots, *imperium secundum*, *imperium sine purpurâ*, et d'autres semblables : ils étaient auprès du prince ce qu'était auprès du dictateur le général de la cavalerie.

Leur autorité s'étendait dans tout l'empire : leurs édits avaient force de lois dans toutes les provinces : c'est par eux que les ordres du prince

passaient aux magistrats : ils s'étaient arrogé de choisir, de rejeter les juges, de les punir : on appelait à eux des jugemens des autres; ils jugeaient en dernier ressort; ils pouvaient infliger toutes sortes de peines; ils avaient droit de vie et de mort : en un mot, ils présidaient à tout, et paraissaient les dépositaitres de toute l'autorité. Le symbole de leur puissance était un glaive que l'empereur mettait lui-même entre leurs mains; vous vous rappelez les paroles de Trajan : *Recevez ce glaive : si je gouverne bien, servez-vous-en pour ma défense; et si je gouverne mal, servez-vous-en contre moi.*

Pour assurer leur despotisme, les empereurs s'étaient donné des maîtres dans leurs préfets.

Les empereurs n'ont élevé leurs préfets que pour abaisser les magistrats de la république; jugeant qu'ils seraient bien plus maîtres lorsque l'autorité serait dans des hommes à eux : mais telle est la nature des moyens qui tendent au despotisme, c'est qu'ils tendent à renverser le despote même. La vie des empereurs fut entre les mains de leurs préfets; elle eût été mieux entre celles du peuple, s'ils eussent toujours été capables de bien gouverner. Il est beau de voir Trajan livrer le glaive à ses préfets, pour s'en servir contre lui : mais, s'il ne les eût pas trouvés en possession de cette puissance, il ne la leur eût pas donnée : il eût mieux aimé confier sa vie aux magistrats de la république.

Cependant il

La confiance de Trajan est celle d'un homme

que la supériorité des talens met au-dessus des dangers. Quel qu'ait été Constantin, il n'a pas eu la même confiance; et, pour se défendre contre une autorité qu'il redoutait, il n'a su que l'abolir: il eût été plus grand de savoir la régler.

ne fallait pas casser les gardes prétoriennes.

C'est en vain que, pour l'excuser, on exagérerait les désordres causés par les gardes prétoriennes. Ces désordres ne sont point arrivés sous les princes faits pour être respectés, ou ils n'ont été qu'une suite du gouvernement des mauvais princes qui avaient précédé. Pertinax n'aurait pas été égorgé si Commode n'avait pas régné avant lui. C'est toujours la faute du général quand la discipline n'est pas dans les troupes; et certainement l'habileté n'est pas à les casser, mais à s'en faire obéir.

Conséquences qui en devaient résulter.

Cependant, comme le remarque M. de Montesquieu, la vie des empereurs fut plus assurée: ils purent mourir dans leur lit; mais cette sécurité enfantera la mollesse. Les princes se montreront moins aux gens de guerre: ils seront plus oisifs, plus ignorans, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leurs palais, plus séparés de l'empire. Les valets, les femmes, les hypocrites les gouverneront. Ils flatteront leurs passions; ils les dégoûteront de leurs devoirs; ils ne les occuperont que d'amusemens frivoles; ils épuiseront tout ce que l'art imagine pour chasser l'ennui, qu'ils ne chasseront pas, et ils leur diront sans cesse: *Commandez, vous êtes maîtres.*

Les plus honnêtes gens n'auront plus d'accès à la cour : les plus sages représentations paraîtront des crimes; les meilleurs ministres et les meilleurs capitaines seront à la discrétion des intrigans, qui ne peuvent ni servir l'état, ni souffrir qu'on le serve. Malheur aux âmes honnêtes qui surprendront le prince pour l'engager dans des entreprises utiles à l'empire, si ces entreprises exigent des soins de sa part ou des fonds qu'il destinait à ses plaisirs! En effet il ne manquera pas de s'en plaindre à ses favoris. Forcé de faire le bien, il en rejettera la faute sur ceux qui le lui auront conseillé, et il s'en repentira à temps. On verra des disgrâces; toute la cour applaudira. *Il faut amuser le prince*, ce sera la maxime favorite, la maxime à laquelle on croira devoir sacrifier le salut des peuples; et cependant on ne l'amusera pas.

Le ministère, les armées, les provinces offriront des changemens continuels, parce que l'intrigue disposera tout. Ce sera le règne de la flatterie, de l'hypocrisie, de l'artifice, en un mot. La tyrannie n'agira plus avec audace; elle se montrera avec les vices des âmes faibles; elle sera sourde, elle minera l'empire insensiblement, elle le détruira.

Voilà, Monseigneur, ce qui doit arriver parce que Constantin a cassé les gardes prétoriennes; c'est en partie les observations de M. de Montes-

quieu : je me serais borné à les copier, si mon dessein n'était pas de vous faire lire son ouvrage.

Constantin partage l'empire en quatre gouvernemens, et croit assurer sa puissance.

Avant Constantin, l'autorité des deux préfets du prétoire s'étendait indistinctement sur toutes les provinces. Cet empereur, qui l'avait affaiblie en leur ôtant tout commandement sur les troupes, l'affaiblit encore en faisant quatre préfets au lieu de deux, et en leur donnant des départemens séparés. L'empire fut partagé en quatre grands gouvernemens, celui d'Orient, celui d'Illyrie, celui d'Italie, et celui des Gaules. Vous trouverez ailleurs les provinces que chaque gouvernement renfermait.

Vous vous souvenez du partage fait par Auguste. Il a subsisté jusqu'à Dioclétien, époque où les deux Augustes et les deux Césars partagèrent l'empire entre eux, sans avoir égard aux provinces qui appartenaient au sénat. Constantin ne les rendit pas, parce qu'il n'aimait pas qu'il y eût une autre puissance que la sienne : d'ailleurs il était occupé du projet d'avilir le sénat. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle n'auraient pas pensé comme lui.

Il croit encore s'assurer, en créant des grands avec des titres sans autorité.

Jusqu'alors les dignités avaient toujours été des charges; et cela était raisonnable, parce que les honneurs devraient toujours être joints aux services. Lorsque les plus grands titres n'exigent rien, on les donne à ceux qui ne méritent rien. Dès lors l'émulation s'éteint, et les dignités s'avilis-

sent. Qu'est-ce en effet qu'un grand qui n'a que des titres, et qui d'ailleurs ne peut rien par lui-même?

Il semble que Constantin n'eût voulu donner que des dignités sans pouvoirs, soit qu'il craignît de partager sa puissance, soit qu'il aimât à se voir entouré de grands inutiles. C'est dans cette vue qu'il créa des patrices, espèce bien nouvelle dans l'empire puisqu'ils étaient sans fonctions, et que cependant ils avaient le rang au-dessus des préfets du prétoire.

On nommait *comites*, d'où nous avons fait le mot *comte*, les sénateurs qui formaient le conseil des empereurs, et qui les accompagnaient quelque part qu'ils allassent. Cet emploi était considéré avec fondement. Constantin imagina de donner la considération, en accordant le titre sans accorder l'emploi; et on eut des comtes comme nous en avons encore.

Il créa le titre de *nobilissime* pour deux de ses frères; voulant vraisemblablement les consoler de les avoir tenus long-temps loin des affaires, loin même de la cour, et comme en exil. Les vains titres se sont multipliés à mesure qu'on est devenu plus barbare.

C'est aussi par cette raison qu'il porte le siége de l'empire à Constantinople.

Depuis seize ans, Constantin était maître de Rome, il n'y avait fait aucun séjour considérable. On peut conjecturer qu'il n'aimait pas à se trouver dans une ville qui avait été le centre de la liberté,

dans laquelle au moins on se souvenait d'avoir été libre, et où l'empereur, si l'on en jugeait par des restes des anciens usages, ne paraissait que le dépositaire des pouvoirs que le sénat lui confiait.

Mais ce n'était pas assez pour lui de s'absenter souvent. Jaloux du pouvoir arbitraire, il désirait de ruiner tout-à-fait une puissance qui, quelque faible qu'elle fût déjà, lui donnait encore de l'ombrage. Le moyen le plus prompt était d'établir ailleurs le siége de l'empire : la paix, dont on jouissait, était une circonstance favorable à l'exécution de ce projet, et il fonda Constantinople. Tel est vraisemblablement le motif de cette entreprise; à quoi on peut ajouter la petite vanité de donner son nom à une nouvelle ville.

Il est vrai cependant qu'il a publié dans une loi, qu'en cette occasion Dieu l'avait éclairé, et lui avait ordonné de bâtir à Bysance. Mais cette révélation est au moins l'ouvrage d'une imagination crédule : car la suite de l'histoire vous fera voir que cette seconde capitale n'a pas été moins funeste à l'Église qu'à l'empire.

L'empereur y fit bâtir des palais, des fontaines, des cirques, des places, des églises et des édifices de toute espèce. Il dépouilla les autres villes et Rome même pour l'enrichir; il y transporta tout ce qui avait orné les temples des idoles : ce qui étonna davantage, c'est la promptitude avec laquelle tant de bâtimens furent achevés. On revint

cependant de cette surprise, lorsque leur peu de durée fit connaître qu'ils avaient été faits avec peu de solidité; et on blâma Constantin de les avoir trop précipités. Il était si impatient dans ces occasions, que lorsqu'il avait commandé un édifice, il voulait presque aussitôt apprendre qu'il était achevé. Cette impatience est l'effet d'une vanité peu raisonnable.

Il ne négligea rien pour peupler la nouvelle ville aux dépens de toutes les autres. Les blés d'Égypte y furent portés : Rome en fut privée, et ce fut une nécessité de l'abandonner. Les plus riches citoyens passèrent à Constantinople avec leurs biens et leurs esclaves, c'est-à-dire avec la plus grande partie du peuple; et l'Italie resta presque déserte.

Cette ville jouit de tous les priviléges dont Rome jouissait. Le peuple y fut divisé par tribus. Elle eut un sénat et deux proconsuls. En un mot, ces deux villes se gouvernèrent sur le même plan: l'une fut la capitale de l'Orient, et l'autre de l'Occident.

Il semble que, pour les rendre égales, Constantin ait cru devoir transporter à Constantinople jusqu'aux abus de Rome. Il y établit sans nécessité des distributions de blés, d'huile, etc. Il ne vit pas que cet usage était à Rome un inconvénient que les circonstances avaient introduit, et qu'elles n'avaient pas permis de corriger.

Constantin mourut avec le surnom de Grand, dans la soixante-quatrième année de son âge et dans la trente et unième de son règne. Il avait reçu le baptême quelque temps auparavant. Mort de Constantin. 337.

Si nous n'avions pas des faits, il ne nous serait pas possible de nous faire une idée de cet empereur; car les écrivains en portent des jugemens bien différens, suivant qu'ils le trouvent favorable ou contraire à la religion ou à la secte qu'ils suivaient. Mais ses panégyristes mêmes l'accusent d'avoir donné sa confiance avec trop de facilité, et de n'avoir pas eu la force de punir ceux qui en abusaient; ce qui a produit bien des désordres. Cependant il lui arrivait quelquefois de punir trop légèrement. Je n'en donnerai qu'un exemple. Fausta, sa seconde femme, jalouse de voir au-dessus de ses enfans Crispus, né d'un premier lit, calomnia ce prince, et l'accusa de rébellion et d'autres crimes. Constantin, sans examiner, condamna son fils à mort; et, ayant reconnu quelque temps après son innocence, il fit mourir, avec la même précipitation, Fausta, et avec elle, un grand nombre de personnes innocentes et coupables. Il était donc naturellement inconsidéré et cruel. Sa piété, qui se soutint toujours, autant du moins qu'une piété mal réglée peut se soutenir, occasiona même de grands maux, parce qu'il n'eut pas assez de discernement pour se garantir des hypocrites qu'elle attirait auprès de lui.

CHAPITRE III.

De l'état de l'empire vers les temps de Constantin.

Epuisement de l'empire lors de la fondation de Constantinople.

Il serait difficile de se faire une idée de l'épuisement de l'empire. Depuis long-temps les provinces se ruinaient par les incursions des Barbares ou par des guerres civiles : les succès les plus brillans étaient des victoires funestes : les pertes se renouvelaient sans cesse, et ne se réparaient jamais.

La misère était générale, et cependant les impôts se multipliaient à mesure que les peuples s'appauvrissaient. L'empire ne pouvait se soutenir, et les efforts qu'on faisait pour l'étayer l'affaiblissaient de plus en plus. C'est ce temps d'épuisement que Constantin choisit pour bâtir Constantinople, c'est-à-dire une ville qu'il voulut tout-à-coup égaler à Rome. Fallait-il donc, pour satisfaire son ambition ou sa vanité, se jeter dans des dépenses immenses, qui lui faisaient une nécessité de fouler encore les peuples? N'avait-il pas assez de charges, et lui restait-il tant de ressources?

Accroissement du luxe.

Il fit plus : il porta le luxe dans sa nouvelle capitale. Il regarda la magnificence comme un attribut de sa grandeur. Son front était ceint d'un diadème; son habit était chargé de perles; sa suite

était nombreuse; il n'eût pas cru ses fils dignes de lui s'il ne leur eût pas donné un attirail qu'il jugeait dû à leur naissance, et qu'il disait propre à leur élever l'âme. En un mot, il se fit grand par tout ce qui l'entourait; et il parut grand, parce que le vulgaire croit que les princes sont ce qu'ils affectent de paraître. Il est vrai qu'on pourrait faire en partie ces reproches à quelques-uns de ses prédécesseurs; mais Constantin devait moins rechercher le luxe que l'abolir; il l'augmenta cependant.

Les vains titres dont il introduisit l'usage ajoutèrent encore à ce désordre; car les grands auraient paru moins que rien, s'ils avaient été sans extérieur comme sans emplois; et ils n'étaient dans le vrai qu'une partie du luxe de la cour de Constantin.

Haine mutuelle des sectes qui arment tour à tour le souverain contre les sujets.

D'autres maux naissaient de la différence des religions et de la multitude des sectes. Elles se persécutaient mutuellement, et elles armaient les princes contre les sujets; comme si, pour établir le culte, il fallait détruire les peuples. Les hypocrites remplirent la cour; de faux chrétiens flattèrent les vices du souverain: l'austérité des préceptes disparut; la morale de l'évangile fut prostituée; et l'empereur se persuada que l'unique chose nécessaire à son salut était de protéger la secte qu'il avait embrassée, et de persécuter toutes les autres.

Quels étaient anciennement les droits du sénat.

Jusqu'à Constantin, l'Italie avait été comme la maîtresse de l'empire. Dans les guerres civiles mêmes, on paraissait moins prendre les armes pour la dominer que pour lui soumettre toutes les autres provinces. C'est pourquoi on la laissait toujours au sénat, et c'était en apparence lui laisser tout. En effet il semblait que les empereurs ne commandaient dans les autres parties de l'empire que comme ministres ou généraux de ce corps. Dans les partages que firent les triumvirs Antoine, Auguste et Lépidus, aucun d'eux ne s'attribua l'Italie. Cette politique, qui subsista jusqu'à Dioclétien, était un aveu que la souveraineté résidait de droit dans la nation seule; et que les empereurs n'exerçaient la puissance qu'en vertu des titres qu'ils recevaient du sénat, comme aujourd'hui les ministres l'exercent sous les rois.

Il est vrai que le sénat, forcé de céder à la force, était rarement maître du choix; mais enfin les généraux n'ont jamais cru que les soldats eussent le droit de conférer l'empire; et, quoique à la tête des armées qui les avaient élus, ils demandaient encore au sénat les magistratures et les titres qui donnaient l'exercice de la puissance. Une observation confirme encore les droits dont ce corps jouissait, c'est qu'il ne communiquait pas toujours les pouvoirs dans la même étendue. Il permettait, par exemple, à chaque

empereur de proposer des affaires dans chaque séance; mais il en fixait le nombre à une, à deux, à trois, à quatre, et jusqu'à cinq, et les pouvoirs des empereurs à cet égard n'ont pas toujours été les mêmes.

L'empereur n'était proprement qu'un membre du sénat; il ne paraissait dans les séances que comme le premier entre ses égaux. Le droit d'y présider n'était pas attaché à sa personne; il ne présidait que lorsqu'il était consul annuel. Alors il proposait les affaires, il recueillait les voix, et il exerçait toutes les fonctions du consulat; mais son collègue les exerçait alternativement et avec la même autorité. A quoi se bornaient ceux de l'empereur.

Lorsqu'il était consul désigné, il n'avait que le droit d'opiner, comme tout autre sénateur l'aurait eu; et le rang où il devait opiner, lorsqu'il n'était pas en charge, ne paraît pas avoir été déterminé : on sait seulement que sa voix n'était comptée que pour une, et qu'elle n'a jamais été prépondérante. Il ne faut donc pas se représenter l'empereur, au milieu du sénat, comme un souverain qui, dans son conseil, sans avoir égard au nombre des suffrages, prend de lui seul le parti qu'il juge à propos. C'est le sénat qui décidait; et les décrets étaient en son nom, et jamais au nom du prince. Il est seulement vrai que l'empereur, en vertu de sa puissance tribunicienne, pouvait arrêter les délibérations.

Les bons empereurs ont reconnu des bornes à leur puissance.

Telle est l'idée que les bons princes se faisaient de leur autorité, et telle est celle que nous devons nous en faire nous-mêmes; il serait peu raisonnable de chercher les droits de la puissance impériale dans les abus que les tyrans en ont fait. Il ne faut donc pas regarder comme des séditieux les sénateurs qui s'élèvent contre ces monstres. Puisque la souveraineté vient d'eux, ils ont droit de juger ceux à qui ils en ont confié l'exercice; et, lorsque, tous en corps, ils condamnent Néron, ce ne sont pas des rebelles, ce sont des souverains qui jugent leur ministre.

La flatterie même, contenue par l'opinion publique, a été forcée à respecter ces bornes.

Aussi, à quelque excès que la flatterie ait été portée sous les mauvais princes, on n'a jamais osé leur dire qu'ils étaient la source de toute autorité, et que le sénat n'avait que les pouvoirs qu'ils voulaient bien lui communiquer. Cette proposition, contraire aux opinions reçues, eût été trop contredite par la force même de l'administration. Seulement il y a eu un temps où l'on a dit aux successeurs de Constantin, et peut-être à Constantin lui-même, que toute la puissance du peuple avait été transférée aux empereurs, et réunie en leur personne seule. Si cette proposition était alors vraie, elle confirmait les droits du peuple, et montrait les usurpations faites sur lui.

J'ai cru, Monseigneur, devoir choisir le règne de Constantin pour vous donner une idée plus précise des droits du sénat et de ceux de l'empe-

reur. Ces réflexions se seraient moins fixées dans votre esprit, si je vous les avais fait faire plus tôt; et j'ai jugé que le temps où l'ancien gouvernement finit et où le nouveau commence, est la circonstance la plus favorable pour vous faire comprendre l'un et l'autre. Voyons comment le sénat a peu à peu perdu, je ne dis pas ses droits, mais sa puissance.

Gallien lui porta le premier coup par la loi qui défendait aux sénateurs le service militaire, et qui les bornait aux fonctions civiles. C'était les désarmer tout-à-fait, et achever de ruiner le peu de considération qu'ils conservaient encore dans l'esprit des soldats. Comment le sénat perd ses droits.

Le sénat étant avili, il ne fut pas difficile aux empereurs de se saisir de toutes les provinces, en y comprenant même l'Italie. Dioclétien, Maximien, Galère et Constance n'eurent donc aucun égard au partage qui avait été fait, et qu'on avait respecté jusqu'alors. Auparavant les tyrans avaient abusé de leur pouvoir en insensés; mais les abus pouvaient au moins être corrigés par leurs successeurs. Le plan réfléchi de Dioclétien ne laissait pas la même espérance, et c'était le commencement du despotisme. Sa conduite est donc une usurpation manifeste. Une chose seule pourrait l'excuser; c'est qu'il n'usurpa que pour défendre l'empire, et qu'il l'a gouverné avec gloire pendant vingt ans.

Mais rien n'excuse Constantin, qui a mis le sceau à l'usurpation, en transportant le siége à Constantinople. L'Italie dépeuplée se ruina de plus en plus, parce que toutes les richesses passèrent en Orient, et que cependant les empereurs continuèrent d'exiger de cette province les mêmes impôts, ne comptant que ce qu'elle avait toujours payé, et ne considérant pas la misère où ils l'avaient réduite. C'est alors que Rome perdit tout son éclat; et les droits du sénat ne parurent plus que de vieilles prétentions que les courtisans traitaient de chimères. On cessa de le consulter; et, s'il continua de conférer les magistratures aux empereurs, ceux-ci dédaignèrent de prendre des titres qui faisaient voir d'où leur puissance émanait. Afin même d'effacer jusqu'aux plus légères traces du gouvernement républicain, Constantin enleva du Labarum les quatre lettres initiales qui désignaient le sénat et le peuple romain. Il prit, à la vérité, pour prétexte d'y mettre le monogramme de Jésus-Christ; mais son respect pour la religion n'excluait certainement pas celui qu'il devait à un corps de qui il tenait toute sa puissance. Au contraire, la religion était un motif de plus pour ne pas usurper, pour craindre même une autorité sans bornes, et pour reconnaître les droits du sénat.

Combien les droits du sénat de Constantino-

Le siége de l'empereur pouvait changer de lieu; le siége de l'empire ne le pouvait pas. Celui-ci

restait de droit là où était la souveraineté, c'est-à-dire dans le sénat; et celui-là devait être partout où la présence de l'empereur, comme général, était nécessaire; par conséquent il y a toujours eu une différence essentielle entre les deux capitales et les deux sénats. ple étaient différens.

Le sénat de Constantinople tenait tous ses pouvoirs des empereurs, et les empereurs tenaient les leurs du sénat de Rome. Quand Constantin eût pu les rendre parfaitement égaux, en les faisant participer aux mêmes droits, il ne l'eût pas fait; car il se fût donné deux maîtres.

Le sénat de Constantinople n'avait donc qu'un pouvoir emprunté. On n'y trouvait point cette majesté dont il restait au moins l'ombre dans le sénat de Rome, et qui aurait pu reprendre une partie de son éclat, si le prince n'eût pas préféré le despotisme au pouvoir légitime.

Cependant la présence de l'empereur et quantité de priviléges donnaient au sénat de Constantinople une espèce de grandeur qui l'égalait en apparence au sénat de Rome; la flatterie affecta de ne point voir de différence entre l'un et l'autre, soit parce qu'elle voulait élever l'ouvrage de Constantin, soit parce qu'en supposant les deux sénats égaux, elle ôtait les droits de souveraineté à celui de Rome, sans les donner à celui de Constantinople. L'ignorance adopta le langage de la flatterie. Tout fut confondu, et cette confusion

se voit encore dans les historiens. On oublia donc tout-à-fait les usurpations qui avaient été faites. Le despotisme fit des progrès ; il passa en habitude ; il se conserva sous les meilleurs princes. Ce gouvernement, mauvais par lui-même, l'était surtout pour un empire épuisé. Si Constantin a cru ne pas usurper, s'il n'a pas vu l'injustice de ce despotisme, s'il n'en a pas prévu les abus, il faut convenir qu'il a manqué de lumières.

Cette confusion permit à Constantin de regarder l'empire comme son patrimoine.

Il y avait déjà eu plusieurs empereurs à la fois. Mais l'empire, qui n'avait pas été divisé sous Marc-Aurèle et sous Dioclétien, le fut réellement, lorsque Galère et Constance devinrent Augustes. Constantin aurait prévenu les maux dont il avait été témoin, s'il n'eût donné qu'un seul maître à l'empire. Il aima mieux le partager entre ses enfans, et il en disposa comme de son patrimoine. Vous verrez naître de là des guerres civiles et la ruine entière de sa famille. Voilà les fruits du despotisme.

CHAPITRE IV.

Digression sur les grands empires, et sur les peuples qui environnaient l'empire romain après la mort de Constantin.

Pourquoi il importe de considérer la chute des empires qui se sont précipités les uns sur les autres.

J'ai remarqué, Monseigneur, qu'il faut souvent recommencer : je vais donc encore revenir sur mes pas.

Il y a eu de grandes révolutions dont j'ai à peine parlé, et qu'il ne faut cependant pas ignorer tout-à-fait. Vous demanderez peut-être pourquoi j'ai si peu suivi l'ordre des temps; et vous serez étonné que je me sois mis dans la nécessité de suspendre en quelque sorte le cours de l'empire romain, pour vous ramener à des événemens que j'aurais pu vous expliquer plus tôt. Mais, Monseigneur, comme on ne s'instruit que par des comparaisons, je crois qu'il faut souvent rapprocher les choses les plus éloignées. Voilà pourquoi j'ai jugé que l'époque où l'empire romain menace ruine est le moment favorable pour vous faire considérer les grands empires qui ont été et qui ne sont plus. Lorsque vous les verrez passer rapidement, vos yeux s'accoutumeront à voir leur chute; votre imagination n'en sera plus étonnée: vous concevrez qu'ils tombent plus facilement qu'ils ne s'élèvent: vous apprécierez enfin la grandeur des souverains, et vous reconnaîtrez qu'elle ne se mesure pas par le nombre des provinces. Vous vous garantirez, en un mot, des fausses idées qui éblouissent le vulgaire, et qui, confondant la puissance avec l'étendue de la domination, ne permettent pas d'imaginer ce qu'on a vu si souvent, je veux dire la chute des grands empires. Alors, revenant sur vous-même, vous vous trouverez heureux de n'avoir que de petits états. Vous sentirez que, moins à craindre à vos

voisins, vous serez moins exposé à leurs injustices, et que vous pourrez être tout entier au bonheur de vos sujets. La considération que vous acquerrez fera votre puissance; ce sera une barrière qu'aucun ennemi n'osera franchir. Car quel souverain, pour une aussi petite et aussi facile conquête que celle de Parme, voudrait s'attirer le reproche odieux d'avoir enlevé le meilleur des princes au peuple dont il ferait le bonheur? L'ambition n'est pas aveugle à ce point. Les monarques les plus puissans, retenus aujourd'hui par la considération de l'estime publique, n'osent pas toujours tout ce qu'ils peuvent. Mais, Monseigneur, si vous êtes sans vertus, on envahira vos états, et personne ne songera qu'on vous a fait une injustice.

Fausses idées que les Romains se faisaient de leur empire.

Les Romains se croyaient les maîtres du monde: cependant leur empire, trop grand en lui-même pour se soutenir, était bien petit par rapport aux vastes régions qui l'environnaient. Condamnés à ne découvrir que les lieux où ils portaient les armes, ils comptaient pour rien tout ce qui était au delà. Ils ne connaissaient pas les peuples qui les devaient conquérir; ils s'imaginaient que leur empire ne finirait qu'avec le monde, jugeant de sa durée aussi faussement que de son étendue. Vous n'êtes pas dans les mêmes préjugés; mais, comme il importe de vous faire connaître les causes extérieures qui vont achever la ruine

des Romains, c'est le moment de vous donner quelque idée de ces nations qu'ils appelaient barbares : je crois même que le tableau que j'en vais faire sera plus intéressant aujourd'hui pour vous que si je m'étais hâté de le mettre plus tôt sous vos yeux.

Les anciens empires ne sont connus que par des traditions vagues.

L'empire d'Assyrie, le plus ancien que nous connaissions, a été encore un des plus étendus. Il était borné à l'occident par la mer Méditerranée ; à l'orient par l'Indus ; au midi par l'Arabie, le golfe Persique et la mer Erytréenne ; au nord par le Pont-Euxin, la mer Caspienne et une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'au fleuve Hermandus. C'est ce qu'on voit par une inscription qui avait été faite pour conserver le souvenir des conquêtes de Sémiramis.

Au delà, entre l'Indus et le Gange, est l'Inde proprement dite ; et plus à l'orient, est la Chine. Il paraît que, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, des colonies avaient déjà pénétré dans ces deux contrées de l'Asie. Si même nous en croyons Ctésias, Sémiramis échoua contre un roi de l'Inde, auquel il donne une armée plus grande que celle qu'il a donnée à cette reine. Mais nous ne connaissons les anciens peuples que par des traditions vagues. Il en est de même des Égyptiens, dont on prétend que le royaume était déjà florissant dans les temps les plus reculés. Il en est de même de l'empire des Titans, qui, si nous en croyons

des traditions grecques, régnaient sur une grande partie de l'Europe. Si les anciens écrivains avaient moins ignoré les autres parties de la terre, ils y auraient trouvé des traditions, et ils y auraient sans doute créé des empires. Leur silence nous permet au moins de conjecturer qu'elles étaient ou désertes ou barbares.

Il faut cependant remarquer que les anciennes traditions ne se trouvent que dans une région qui s'étend de l'occident de l'Europe à l'orient de l'Asie, avec plus ou moins de largeur; car cette observation paraît prouver que ce climat est le plus favorable à la population et aux progrès de l'esprit humain, dont les commencemens ont été partout des fables. La vérité ne se montra que chez un seul peuple, et il fallut que Dieu la conservât lui-même.

Quelle idée on peut se faire de l'ancien empire d'Assyrie.

L'empire d'Alexandre et celui des Romains s'étant formés de plusieurs royaumes, nous jugeons qu'il en a été de même de celui d'Assyrie; et nous imaginons une multitude de royaumes qui existaient auparavant, ce qui supposerait bien des révolutions et bien des siècles. C'est que nous employons toujours les mots de *royaume* et *d'empire*, quoique les choses que nous exprimons par ces mots doivent avoir été bien différentes, suivant les temps et les lieux. Il est certain que du temps d'Abraham l'agriculture n'était pas si généralement répandue en Asie,

qu'il n'y eût encore des troupes de pasteurs qui erraient de province en province. Or, sur de pareils peuples, il n'est pas possible d'avoir la même domination que sur des hommes qui labourent chacun leur champ, ou qui cultivent les arts dans les villes. Toutes les fois au moins qu'ils pourront s'éloigner, ce qui doit arriver souvent, il leur sera facile de conserver leur liberté. Ils fuiront jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par des mers, des fleuves, des montagnes; et, forcés de fuir encore pour se conserver libres, ils franchiront même ces obstacles. En effet telles ont été les bornes de l'empire d'Assyrie.

Les rois d'Assyrie avaient donc pour sujets des troupes fixées, qui cultivaient la terre, et des troupes errantes de pasteurs. Qu'on se représente à peu près la puissance qu'ils avaient sur les premières par celle dont jouissent nos souverains; nous ne pouvons pas supposer qu'ils aient eu la même puissance sur les autres. Pour assujettir également toutes ces troupes errantes, il faudrait qu'ils eussent été toujours partout avec des forces supérieures. Cela ne se pouvait pas. Ils étaient donc exposés à perdre leur domination sur une province, tandis qu'ils l'étendaient sur une nouvelle. En conséquence, je me représente Ninus comme un chef qui porte la terreur devant lui, et qui ne saurait assurer toutes ses conquêtes. On subit le joug partout où il passe : dès qu'il a

passé, on le secoue; ou, si on hésite encore, c'est qu'on appréhende qu'il ne revienne. Ainsi il est plutôt craint qu'il n'est obéi. Une raison cependant pouvait contribuer à sa puissance, c'est que sous sa protection les troupes faibles étaient à l'abri de toute insulte.

Je crois même que, lorsque nous parlons des anciens peuples, nous attachons des idées fausses aux mots *guerres* et *conquêtes*, comme aux mots *empire* et *royaume;* car il me semble qu'il a fallu bien des siècles avant qu'on imaginât de subjuguer de grandes provinces et de lever de grandes armées. En effet, les anciennes traditions ne font pas de Bacchus un conquérant semblable à ceux qui ont paru depuis, lorsqu'elles le font marcher à la conquête des Indes, ayant pour soldats des femmes pêle-mêle avec des hommes, et pour armes des thyrses et des tambours. Voilà, je pense, les premiers conquérans. C'étaient des chefs, qui, marchant à la tête d'une peuplade avec plus de bruit et avec plus de spectacle, étonnaient plus qu'ils n'effrayaient. S'ils ont paru acquérir quelque autorité sur d'autres peuplades, c'est qu'au lieu de les fuir on venait à eux par curiosité, et qu'on les suivait ensuite pour apprendre d'eux les commodités de la vie. Je ne vois pas que, dans ces temps où une partie des peuples erraient encore, les hommes aient eu besoin de s'exterminer. Alors on devait penser que les troupes sont naturel-

lement indépendantes; et ce préjugé les invitait plutôt à se donner mutuellement des secours qu'à imaginer ce que nous appelons *empire* et *domination*. Je crois donc que la bienfaisance a été la première arme de ces hommes que l'on dit avoir été conquérans. Quoi qu'il en soit, un empire tel que celui de Ninus se détruit par lui-même; et, s'il survient un prince pacifique, il se resserrera dans des bornes bien étroites: c'est ce qui dut arriver sous Ninias, quoique les historiens ne le remarquent pas.

De celui de Sésostris.

Environ seize siècles avant Jésus-Christ, Sésostris, après s'être fait craindre dans la Libye, dans l'Éthiopie, dans l'Arabie, se fit craindre encore jusqu'au Gange, jusqu'au Tanaïs, jusqu'au Danube; et les historiens ont l'exactitude de remarquer que le défaut de vivres l'arrêta dans la Thrace. Je suis étonné qu'ayant su s'en pourvoir dans celui-là, ou qu'en ayant manqué en Thrace, il n'en ait pas manqué ailleurs. On donna le nom de conquête à cette course rapide; et l'empire égyptien, qui finissait d'un côté lorsqu'il commençait d'un autre, passa comme une ombre, sur la surface que Sésostris avait parcourue. Vous voyez que ce conquérant confirme l'idée que je me suis faite des empires de ces siècles reculés. Il paraît que le seul fruit qu'il retira de son expédition, fut de transporter en Égypte beaucoup de richesses et beaucoup de prisonniers. Voilà donc ce qu'on

appelait alors conquérir : il s'agissait moins d'acquérir de nouvelles provinces que d'augmenter les richesses et la population des anciennes; et les malheurs de la guerre ne tombaient que sur les nations étrangères. Aujourd'hui nous nous faisons des idées bien différentes, et bien moins raisonnables. Car vous verrez qu'on appellera conquérans des princes qui ruineront leurs états pour acquérir quelques places qu'ils rendront même à la paix; en sorte qu'ils paraîtront avoir pris les armes pour dévaster leurs provinces.

La course conquérante de Sésostris affaiblit sans doute la monarchie des Assyriens, et fut favorable aux peuples qui voulurent secouer le joug. C'est alors que se formèrent plusieurs royaumes, tels que ceux de Phrygie, de Lydie et de Troie. Il faut même que la Palestine se soit soustraite alors, ou quelque temps après, à la domination des Assyriens, puisqu'ils ne s'opposèrent point aux Hébreux, qui s'y établirent vers 1440 avant Jésus-Christ.

Commencement des Parthes.

La domination des rois d'Assyrie a dû faire souvent échapper les troupes errantes par les passages que les gorges des montagnes du nord offraient à la liberté. Elles refluèrent donc de ce côté, mais avec le regret de quitter des campagnes plus fertiles, et n'attendant que le moment où elles pourraient y revenir. Elles communiquèrent vraisemblablement à d'autres le désir de

les suivre : elles reparurent lorsque Sésostris eut passé, et c'est alors qu'elles s'établirent, sous le nom de Parthes, aux environs de le mer Caspienne.

Cette irruption des peuples du nord étant la plus ancienne dont l'histoire ait conservé le souvenir, il est à propos de faire, à cette occasion, quelques observations sur ces peuples, afin de n'être plus obligé d'y revenir.

Les anciens confondaient, sous le nom de Scythes, toutes les nations du nord de l'Asie, peut-être parce que c'était là le nom de quelqu'une des plus voisines et des plus connues. Le nord et le midi occupés par des nations bien différentes.

Il est certain que les peuples d'Asie qui se sont policés les premiers, habitaient au midi du Pont-Euxin, de la mer Caspienne et des montagnes qui partagent ce continent d'occident en orient. Au nord de cette barrière, tous les peuples étaient chasseurs, pêcheurs, et surtout pasteurs. C'étaient des hordes qui, errant de contrée en contrée, se poussaient les unes les autres, se divisaient, se mêlaient et se confondaient continuellement. Attirés vers les campagnes les plus fertiles, ces barbares ont souvent fait des irruptions dans le midi de l'Asie. Ils ont soumis plusieurs fois la Chine, subjugué les Indes, la Perse, la Syrie, parcouru l'Europe, et achevé la ruine de l'empire romain.

Mais ces grandes révolutions ont été précédées de beaucoup d'autres. Tantôt les nations policées ont été forcées d'abandonner des terres aux bar- Flux et reflux de ces nations.

bares, et d'autres fois elles les ont repoussées, et elles ont établi des colonies dans les pays qu'elles leur avaient enlevés. Vous concevez que, par les établissemens que ces peuples faisaient tour à tour les uns chez les autres, la barbarie, qui se répandait au midi, arrêtait souvent le progrès des arts; et que les lois, qui se portaient au nord, poliçaient insensiblement de nouvelles nations.

Combien toutes ces nations se confondaient.

Il y a eu bien des migrations, et par conséquent bien des mélanges, avant que les hommes aient su se fixer. On voit encore des traces de ces migrations dans le midi de l'Asie au temps d'Abraham, puisqu'il y avait alors des troupes errantes de pasteurs : quant aux peuples du nord, ils ne connaissaient que la vie errante, et les troupes y étaient plus barbares, parce qu'elles n'erraient pas parmi des nations policées.

De cette manière de vivre, il résulte une confusion qui ne permet pas de remonter à l'origine des anciens peuples : il serait surtout impossible de déterminer quelles sont les familles qui se sont établies les premières au nord de l'Asie. Tous ces barbares ont été ignorés tant qu'ils ne sont pas sortis des lieux où ils se sont multipliés; et lorsqu'ils se sont fait connaître par des irruptions, leurs différentes troupes s'étaient sans doute déjà mêlées de bien des manières, et avaient changé de nom bien des fois. Tantôt on aura désigné les troupes qu'on ne connaissait pas, par le nom de

celle qu'on aura connue la première; tel est celui de Scythes. D'autres fois, par un nom plus relatif à leur origine; tel est celui de Nomades : car ce dernier signifie des peuples qui changent continuellement de lieux pour chercher de nouveaux pâturages.

Des peuples du nord de l'Asie et de leur genre de vie.

Il paraît que les Chinois ont été plus à portée de connaître quelques-unes de ces nations barbares. M. de Guignes, qui en a cherché l'origine dans leurs écrivains, croit que les Huns, qui étaient au nord de la Chine, sont une des plus anciennes, et que c'est d'eux que sont sortis les Turcs, les Tartares, les Mogols et d'autres peuples dont nous aurons occasion de parler. On voit, dans l'histoire qu'il en donne, des guerres, des conquêtes, des royaumes, des empires et des révolutions fréquentes qui n'ont pas permis aux Chinois de démêler tous ces peuples barbares, quelque critique qu'on leur suppose : encore cette histoire ne remonte-t-elle pas bien haut. Mais laissons ces recherches; elles seraient peu instructives pour nous, et demanderaient plus d'érudition que nous n'en avons l'un et l'autre. Bornons-nous à ce qu'on sait de la manière de vivre de ces peuples.

Le nord du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, de l'Oxus, de l'Inde et de la Chine, est aujourd'hui habité par des nations que nous confondons sous le nom de Tartares. On nomme khans les chefs qui les conduisent, et dont l'autorité dé-

pend sans doute beaucoup plus de leur habileté que d'aucune règle fixe. Il n'est donc pas possible de rien déterminer à cet égard.

Ce vaste pays est coupé par des déserts, des fleuves, des montagnes; et les peuples, toujours divisés, y sont continuellement en guerre les uns avec les autres. Ce sont là des obstacles qui ne permettent pas au commerce de s'introduire parmi eux, et d'adoucir leurs mœurs. Ceux qui habitent sur les frontières des nations policées sont un peu moins barbares. Tantôt ils se font craindre, tantôt ils dépendent; mais l'autorité qu'on a sur eux est fort bornée, et on est forcé de les ménager.

Le genre de vie qu'ils ont embrassé est conforme à la nature des lieux: ils errent, avec leurs troupeaux, dans les campagnes, qui, étant arrosées par de grand fleuves et par quantité de rivières, leur offrent des pâturages abondans: toujours en guerre, ils sont soldats autant que pasteurs, parce qu'ils ne sont maîtres nulle part qu'autant qu'ils sont les plus forts. C'est ainsi qu'une troupe, venant à se faire craindre dans une certaine étendue de pays, en force plusieurs autres à reconnaître sa supériorité, et qu'un khan se fait un empire qui peut être puissant pour un temps, mais qui ne peut pas être durable.

Ils sont tous cavaliers, soit parce que le pays abonde en chevaux, soit parce qu'ils sont dans la nécessité de faire souvent de grandes courses.

Ils ont des chars qui sont comme des maisons ambulantes, avec lesquelles ils transportent leurs femmes, leurs enfans, leurs bagages, et dans lesquelles ils se retirent. Il y en a qui ensemencent des terres, et cependant ils ne se fixent pas; parce que les bestiaux faisant encore la principale partie de leur subsistance, ils sont forcés de quitter une contrée aussitôt qu'ils en ont consommé les pâturages. D'autres se sont établis à demeure; mais ils n'en sont guère moins barbares. Leurs cabanes ressemblent plus à des tentes qu'à des maisons; et, préférant le butin à l'agriculture, ils font continuellement des incursions chez leurs voisins, et ne sont contenus que par la crainte.

Tels sont encore aujourd'hui les Tartares; et vous pouvez juger quelle a été la barbarie des Huns et des Scythes. En effet, on retrouve à peu près les mêmes usages et les mêmes mœurs chez les uns et chez les autres, soit parce qu'ils ont tous une origine commune, soit plutôt parce qu'ils ont habité successivement les mêmes pays ou des pays semblables : car les hommes se font des besoins suivant les lieux, et ils choisissent un genre de vie d'après leurs besoins. Ils pourront donc avoir des mœurs différentes, quoique l'origine soit la même, et avoir les mêmes mœurs, quoique l'origine soit différente.

Pourquoi ils ont fait et pourront faire encore de grandes

Or, si nous considérons que cette partie de l'Asie, coupée par des pays stériles et par des

révolutions dans les pays policés.

montagnes, est séparée des nations policées par des barrières que les arts peuvent difficilement franchir, nous jugerons que les hommes y doivent contracter naturellement un caractère féroce. Si d'ailleurs nous y trouvons des pâturages abondans, nous ne serons pas étonnés que les habitans y cherchent leur subsistance dans des troupeaux auxquels ils donnent tous leurs soins. Ils seront tous soldats, parce que la vie errante est un état de guerre; et ils mettront toute leur force dans la cavalerie, parce que les vastes déserts qu'il ont à traverser leur font une nécessité d'être presque toujours à cheval. La guerre deviendra donc leur principale occupation; ce sera l'étude favorite de la jeunesse, le seul moyen d'acquérir de l'estime, et souvent l'unique moyen de subsister. Il n'est pas étonnant que de pareils peuples aient fait de grandes révolutions lorsqu'ils ont reflué sur l'Asie et sur l'Europe, c'est-à-dire sur des nations pour qui la guerre est toujours un fléau, et qui se ruinent même avec des succès soutenus. Pourquoi n'en feraient-ils pas encore?

Il est vrai que s'ils faisaient des irruptions pour s'établir dans les provinces qu'occupent aujourd'hui les nations policées, ils échoueraient d'abord contre deux écueils : l'art de la guerre et les places fortes. Mais des barbares, accoutumés à une vie errante, ne pensent pas à se fixer. Ils

sont incapables des soins que demande un établissement; ils craindraient de les prendre; ils n'ont besoin que de butin; ils se borneraient donc à faire des courses dans les pays fertiles dont ils seraient voisins : ils en feraient jusqu'aux portes mêmes des places fortifiées. Il est vrai qu'ils seraient souvent exterminés : mais les victoires seraient ruineuses pour des nations chez qui l'argent est le seul nerf de la guerre; pour des nations que le luxe amollit, où le gouvernement, toujours plus vicieux, offre toujours moins de ressources; qui, ne connaissant ni leurs intérêts, ni leur faiblesse, se détruisent mutuellement par des entreprises sans objet et sans succès, et qui, après bien des revers, doivent enfin se trouver sans fortifications et sans soldats.

Cependant les hordes continuent leurs irruptions, soit parce qu'elles sont attirées par le butin, soit parce que la trop grande population des pays qu'elles habitent les met dans la nécessité de refluer. Alors les peuples policés commencent à leur céder des terres : ils s'allient de quelques-unes pour se défendre contre d'autres. Bientôt c'est leur unique ressource dans les guerres qu'ils se font : ils n'ont plus d'autres forces; et il vient un temps où les barbares, remplissant les armées, les campagnes, les villes, s'aperçoivent qu'ils sont les maîtres. Voilà à peu près comment ils envahiront les provinces de l'empire romain.

Invasions des Scythes, lorsque les Mèdes secouaient le joug des Assyriens.

Six cent trente et quelques années avant Jésus-Christ, les Scythes se répandirent dans l'Asie, la ravagèrent pendant vingt-huit ans, pénétrèrent dans la Judée, s'avancèrent jusque sur les frontières d'Égypte, et forcèrent Psamméticus à se racheter du pillage. Les circonstances étaient favorables à leur invasion; car les Assyriens, fort affaiblis, étaient en guerre avec les Mèdes, qui s'étaient révoltés. Cependant, par les soins que ces deux peuples donnèrent à la défense de leurs provinces, une partie des barbares fut repoussée dans la Scythie occidentale, sur les bords du Tanaïs.

L'empire des Assyriens détruit par les Mèdes et les Babyloniens.

Bientôt après Ciaxare, roi des Mèdes, et petit-fils de Déjocès, fit alliance avec Nabopolassar, roi de Babylone et père de Nabuchodonosor. Ils assiégèrent Ninive, la prirent, la rasèrent, et partagèrent entre eux l'empire d'Assyrie.

Qui succombent sous les Perses.

Le royaume des Mèdes et celui des Babyloniens furent détruits par Cyrus, qui fonda la monarchie des Perses cinq cent soixante ans avant Jésus-Christ, et qui subjugua les Lydiens, les Hyrcaniens, les Syriens, les Assyriens, les Saques [1], les Arabes, les Bactriens, les Indiens, les Cappadociens, les

[1] Les Perses donnaient le nom de *Saques* aux peuples que les Grecs nommaient *Scythes*, et que nous nommons *Tartares*. Mais les Saques, proprement dits, habitaient sur les bords du Jaxartes, au pied du mont Imaüs. Il paraît qu'avant Cyrus une de leurs colonies s'était établie au midi de la Babylonie, et que depuis ils envahirent la Bactriane, une partie de l'Arménie, et qu'ils se répandirent jusques dans la Cappadoce.

Phrygiens, les Cariens, les Ciliciens et beaucoup d'autres nations.

Vous savez avec quelle facilité cette vaste monarchie fut renversée par Alexandre, et ce que devint l'empire de Macédoine après la mort de ce conquérant. Vous avez vu Séleucus régner avec gloire dans la Syrie : mais ce royaume s'affaiblit bientôt. Vers la soixantième année de l'ère dés Séleucides, sous Antiochus II, surnommé Dieu, Arsace souleva les Parthes, et jeta les fondemens d'une nouvelle monarchie. Théodote, à son exemple, prit le titre de roi de la Bactriane, dont il était gouverneur; et, les principaux peuples de l'Orient s'étant soulevés les uns après les autres, Antiochus perdit toutes les provinces situées au delà de l'Euphrate.

Empire d'Alexandre, auquel plusieurs monarchies succedent.

Comme il y avait toujours eu de grands empires en Asie, il était difficile que tous ces nouveaux souverains fussent capables de se renfermer chacun dans les bornes de leurs états. L'ambition fut donc une source de guerre. Mais les Arsacides furent les plus habiles ou les plus heureux; de sorte que Mithridate, cinquième roi des Parthes, étendit sa domination sur tous les pays qui sont entre le mont Caucase, l'Euphrate et le Gange. Ayant borné ses conquêtes à ces barrières, que la nature semblait lui prescrire, il fit régner la paix

Empire des Parthes, qui se rendent redoutables aux Romains.

Mais nous sommes bien loin de connaître toutes les invasions des peuples du Nord.

et l'abondance, et il montra des vertus qui le firent regretter de ses sujets.

Phraate I, son fils, vainqueur du roi de Syrie, eut la guerre avec les Scythes qu'il avait appelés à son secours, et perdit la bataille et la vie. Les Scythes ravagèrent ses états, et Artabane, son oncle et son successeur, qui marcha contre eux, reçut une blessure dont il mourut.

Enfin, sous Pacore II, fils d'Artabane, les Parthes et les Romains commencèrent à s'observer. Ce roi envoya même des ambassadeurs à Sylla pour s'allier de la république, et depuis il renouvela cette alliance avec Lucullus. Deux peuples aussi belliqueux ne pouvaient être long-temps alliés puisqu'ils étaient voisins. La guerre s'éleva souvent entre eux; les bornes des deux empires varièrent, et ils s'affaiblirent mutuellement sans pouvoir se détruire. Cependant les Parthes furent toujours redoutables aux Romains.

Les vastes monarchies sont faibles en elles-mêmes, lors même qu'elles paraissent plus puissantes au dehors; et cette faiblesse est l'effet des vices du gouvernement, et quelquefois des guerres dont les souverains s'applaudissent. Elles s'épuisent par leurs succès.

217. Nouvel empire des Perses sur les ruines de celui des Parthes.

Artabane avait vaincu les Romains, et l'empereur Macrin avait été forcé d'acheter la paix. Il semblait donc que les Parthes et leur roi n'avaient rien à craindre. Cependant Artabane, contraint

de marcher bientôt contre les Perses qui s'étaient révoltés, tombe entre les mains des rebelles, est 226.
mis à mort, et son armée est entièrement défaite. Les Parthes restent assujettis : un nouvel empire des Perses recommence, et cette révolution est l'ouvrage d'un soldat de fortune. L'épuisement où les guerres précédentes avaient mis la monarchie des Parthes fut pour lui une circonstance favorable. Il prit le nom d'Artaxerce.

Il était à peine sur le trône, qu'entreprenant d'étendre sa domination sur toutes les provinces qui avaient appartenu aux Perses, il ordonna aux gouverneurs romains d'évacuer la Syrie et l'Asie mineure; ce qui fut le sujet de la guerre qu'il eut avec Alexandre Sévère. Plusieurs de ses successeurs eurent les mêmes prétentions; et Sapor II se disposait à les faire valoir, lorsque Constantin mourut.

Combien les peuples de l'Europe sont différens des peuples de l'Asie.

Vous avez vu en Europe des peuples jaloux de leur liberté, et toujours difficiles à vaîncre : tels ont été les Grecs, les Italiens, les Espagnols, les Germains, les Gaulois et les Bretons. Vous remarquerez encore que vous n'y avez vu pendant long-tems que de petits états, et que vous n'y comptez que deux vastes monarchies : l'une formée lentement par un peuple libre, et l'autre dont les conquêtes n'ont été rapides que lorsqu'elles se sont faites hors de l'Europe. En Asie au contraire le despotisme règne : les peuples y sont dans une espèce

d'esclavage : les révolutions fréquentes s'y font presque sans obstacles, et il s'y forme toujours de vastes monarchies. Si vous êtes curieux de connaître la raison de cette différence, elle vous sera facile à trouver : il suffira presque de jeter les yeux sur la carte.

Nations barbares ou peu policées de l'Asie.

En considérant le nord de l'Asie, vous avez compris pourquoi les peuples y ont toujours été barbares et le sont encore. Vous comprendrez qu'il en doit être de même de l'Arabie, presqu'île formée par le Golfe Persique et par la mer Rouge. Comme on y trouve de grands déserts, des montagnes et des pâturages, les peuples qui l'habitent, au lieu de se fixer, erreront par troupes, et seront pasteurs et brigands. C'est ce qu'ont été les Arabes et ce qu'ils sont aujourd'hui. Je remarquerai seulement qu'ils sont moins à craindre que les Tartares, parce que le climat n'est pas propre à produire d'aussi bons soldats.

Il y a encore de grands déserts dans la Syrie, dans le cœur et au midi de la Perse. Or ce sont là autant de retraites pour les brigands qui veulent se soustraire à toute domination. Il ne faudrait pas s'étonner si un de leurs chefs faisait quelque révolution en Perse ou en Turquie.

Des Tartares qui se sont établis depuis six à sept siècles au midi de la mer Caspienne et dans les montagnes d'Arménie, prouvent combien les peuples du nord de l'Asie sont difficiles à policer.

Ils vivent à peu près comme ils vivaient sur les bords de l'Oxus et du Jaxartes, d'où ils sont venus. Il est vrai que ceux qui sont au midi de la mer Caspienne cultivent la terre; mais, comme leur principale richesse est dans leurs troupeaux, ils passent l'été sous des tentes, changent continuellement de lieu, et ne se retirent dans leurs villages que lorsque l'hiver les y contraint. Les autres, plus barbares, ne connaissant pas l'agriculture, subsistent uniquement de leurs troupeaux. Ils campent toujours, se répandant l'hiver dans les campagnes arrosées par l'Euphrate, et se retirant l'été dans les vallons que forment les montagnes d'Arménie. Ces peuples se nomment Turcomans.

Nations policées, dès les siècles les plus reculés.

Comme il y a des parties de l'Asie où les hommes ont toujours été barbares, il y en a d'autres où ils paraissent déjà policés dans les siècles les plus voisins du déluge; et ce sont l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, les Indes et la Chine. On y trouve des pays riches, où l'agriculture a dû être connue de bonne heure; parce que les productions naturelles, qui ne pouvaient pas manquer de s'observer, indiquaient les moyens de rendre les terres encore plus fertiles. Or de l'agriculture naissent successivement la police, l'abondance, la douceur des mœurs, les arts, le luxe et la mollesse. L'histoire des Assyriens prouve combien ce progrès est rapide.

Cette différence

De pareilles nations sont aisées à conquérir.

entre les nations de l'Asie est la cause de révolutions fréquentes.

Par conséquent, s'il s'en trouve une moins amollie que les autres, elle en subjuguera facilement plusieurs. Il ne faut que lui supposer un chef ambitieux qui, pour son siècle, ne soit pas sans talens. Mais le vainqueur, s'amollissant à son tour, offrira bientôt une conquête facile. Ainsi les Assyriens ont été subjugués par les Mèdes, les Mèdes par les Perses, les Perses par les Macédoniens, les Macédoniens par les Parthes, les Parthes par les Perses; et de pareilles révolutions ne pouvaient manquer d'être fréquentes, puisqu'il y avait toujours en Asie des nations nées pour la servitude, et des peuples nés pour l'indépendance.

De l'étendue des monarchies de l'Asie.

Ces monarchies ont été nécessairement vastes, parce que, les nations étant peu capables de résister, les mers, les déserts et les montagnes sont les seules barrières qui pouvaient arrêter le vainqueur.

Du despotisme de ces monarchies.

Le gouvernement en a été despotique tout aussi nécessairement; car, d'un côté, les peuples vaincus étaient trop faibles pour ne se donner qu'à certaines conditions; de l'autre, le peuple conquérant, aimant à se croire seul libre, croyait ajouter à sa gloire en les assujettissant davantage; et le monarque, profitant de cette disposition des esprits, étendait insensiblement sur les vainqueurs le pouvoir absolu qu'ils lui avaient laissé prendre sur les vaincus.

Vous concevez donc pourquoi les monarchies

dans l'Asie doivent être vastes, despotiques et sujettes à de grandes révolutions. Aucune de celles que vous connaissez n'eût été capable de résister à des voisins tels que les Gaulois et les Germains. Que deviendra donc l'empire dont Artaxerce a été le fondateur, si les barbares qui sont aux frontières font jamais une irruption dans la Perse? Mais passons en Europe, et suivons les peuplades qui s'y sont transportées de proche en proche.

Par où les peuplades ont passé d'Asie en Europe.

Elles ont eu deux chemins, l'un par l'Hellespont, l'autre par les pays qui sont au nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin. Peu auront pris le premier, parce que la partie la plus étroite de l'Hellespont aura été long-temps un obstacle insurmontable, et parce qu'il n'est pas naturel que les peuples de l'Asie mineure aient quitté des établissemens assurés, pour se hasarder dans des pays qu'ils ne connaissaient pas. Quelques aventuriers auront les premiers tenté ce passage, et se seront répandus le long des côtes de la Thrace et de la Grèce.

Genre de vie des premiers habitans de l'Europe.

Ils ont trouvé dans ces contrées des montagnes et des bois, des plaines plus petites que celles de l'Asie, et quelques-unes sujettes à des inondations qui ne permettaient pas de s'y fixer. Enfin les pâturages étaient rares. Les habitans n'ont donc pas eu la ressource d'y nourrir des troupeaux. Réduits à n'être que chasseurs et pêcheurs,

ils auront vécu en petites troupes, et auront été plus barbares encore que les Scythes.

Les plus grandes migrations se seront faites par le nord, où les peuples, chassés par d'autres, trouvaient toujours des terres devant eux. Ils se seront répandus entre le Tanaïs et le Boristhène, de là jusqu'au Danube et ainsi de suite, avançant toujours au midi tant qu'ils ne trouvaient pas d'obstacles, et ne se rejetant au nord que lorsqu'ils y étaient forcés.

Comme ces peuples étaient pasteurs en Scythie, ils l'auront été dans les nouvelles contrées, partout où ils auront trouvé des pâturages abondans. Ils y auront encore apporté l'amour de l'indépendance; et ils auront eu pour préjugé, qu'il est moins glorieux de labourer la terre que d'être libre et de vivre de butin.

Pourquoi les parties occidentales de l'Europe se civilisent les premières.

L'Europe, beaucoup moins grande que l'Asie, en diffère encore par la forme et par le sol. Les parties occidentales paraissent comme resserrées par les mers. Plusieurs sont même des presqu'îles.

On n'y trouve pas des plaines immenses dont la stérilité fait des déserts. Elles sont toutes propres à la culture. Enfin elles sont séparées par des barrières difficiles à franchir.

Par conséquent, à mesure qu'elles se peupleront davantage, il sera moins facile d'y mener une vie errante. Il arrivera enfin qu'il n'y aura plus de terres qui puissent être au premier occupant.

Chaque peuple sera entouré d'autres peuples. Aucun n'aura la liberté de changer de lieu pour subsister. Ce sera donc une nécessité de s'appliquer à l'agriculture.

Ces nations se fixent donc peu à peu. Les guerres étendent ou resserrent leurs frontières : les rivières et les montagnes en marquent les limites, et l'Europe se divise en plusieurs cités. Vous savez que le mot cité comprend tous les citoyens qui vivent sous les mêmes lois et sous les mêmes magistrats.

Il s'y forme des cités.

Ces cités étant voisines, elles apprennent à s'observer. Elles s'occupent des moyens de se défendre : elles cherchent l'occasion d'empiéter les unes sur les autres : elles contractent des alliances ; elles s'appliquent à chercher le gouvernement qui leur convient davantage : et elles se policent mutuellement. C'est ainsi que les mêmes hordes, qui erraient en Scythie dans des pâturages, séparées par de vastes déserts, deviennent des corps de citoyens, lorsqu'en Europe elles sont resserrées dans des pays fertiles.

Esprit de ces cités.

Cependant elles conserveront toujours des restes de leur premier caractère. Si elles s'adonnent à l'agriculture, ce ne sera qu'autant qu'elles y seront forcées par le besoin. Elles ne cultiveront qu'une partie de leurs terres, si elles ne sentent pas la nécessité de les cultiver toutes. Il n'y aura pour elles de gloire que dans les armes. Elles aimeront à vivre de butin : elles seront tou-

jours portées à faire de nouveaux établissemens; et elles feront des irruptions fréquentes.

Tous ces peuples auront donc en Europe le même amour pour la liberté, qu'ils avaient dans le nord de l'Asie; et, comme ils auront de plus une patrie à défendre, ils y seront encore meilleurs soldats.

Usages des Germains pour maintenir l'égalité.

Tous les législateurs ont senti que l'égalité seule peut conserver la liberté, et prévenir le luxe et les abus qui en naissent. Cependant, dès que les citoyens ont des champs en propre, l'inégalité ne peut manquer de s'introduire. Les riches seront jaloux de jouir des avantages qu'ils ont sur les pauvres : l'intérêt particulier sera préféré au bien public; bientôt le luxe et la misère rendront les citoyens peu propres ou peu intéressés à défendre l'état.

Pour prévenir ces inconvéniens, les Germains imaginèrent d'exercer l'agriculture, sans donner des champs en propriété. Dans cette vue, les magistrats faisaient tous les ans une nouvelle distribution des terres. Par-là, celui qui une année avait cultivé un champ, en cultivait un autre l'année suivante. Il ne s'attachait donc à aucun, et cependant tous les citoyens ensemble s'intéressaient également aux terres qui appartenaient à la cité. Ce moyen, qui n'est praticable que dans de petits états, fait voir combien les Germains s'étudiaient à maintenir l'égalité et la liberté.

Les Grecs cultivent les arts, et n'en sont pas moins jaloux de leur liberté.

Pendant que la Germanie, les Gaules, l'Espagne et l'Italie se peuplaient, et qu'il s'y formait un grand nombre de petites cités, les Grecs commençaient à cultiver les arts qui leur avaient été apportés par des colonies étrangères. Dès qu'il les connurent, ils en sentirent d'autant plus l'utilité, qu'ils habitaient des contrées peu fertiles. Mais, nés libres, ils continuèrent d'être jaloux de leur liberté; et, en prenant des mœurs plus douces, ils ne prirent pas des chaînes comme les peuples du midi de l'Asie. C'est cet amour de la liberté, concilié avec les arts, qui les rendit si long-temps invincibles. Ils l'avaient puisé dans le premier état où ils avaient vécu, et ils le conservaient, parce que les barrières que la nature et les circonstances avaient mises entre eux ne laissaient à aucun peuple le pouvoir de subjuguer les autres, et donnaient à tous les mêmes droits à l'indépendance.

Chez quelles nations se trouve davantage l'amour de la liberté.

A peine remarquons-nous les traces de l'amour de la liberté dans les monarchies de l'Asie, parce qu'elles sont déjà policées lorsque l'histoire nous les fait connaître. C'est parmi les hordes errantes que cet amour se trouve dans toute sa force; il s'affaiblit aussitôt qu'elles se fixent, et il est éteint lorsque les arts de luxe ont amolli les mœurs. Vous avez déjà vu qu'à mesure que nous nous sommes policés au midi, nous avons été moins libres; et vous verrez dans la suite que la liberté

nous sera apportée par les nations du Nord, parce qu'elles seront moins policées que nous. Il est impossible de concilier, surtout dans de grands états, les progrès des arts et l'amour de la liberté.

Effet de cet amour.

Mais cet amour de la liberté ne produit chez des barbares qu'un courage aveugle et téméraire; au lieu que chez des peuples qui cultivent les arts sans en connaître encore les abus, il ajoute continuellement des ressources au courage. Les Scythes ne se défendent que par les montagnes et les déserts, qui permettent rarement de pénétrer jusqu'à eux, et ils ne peuvent vaincre que des nations amollies. Les Européens, au contraire, se défendent moins par la nature des lieux que par la forme du gouvernement, et par une valeur plus éclairée. Voilà pourquoi ils ont été si difficiles à subjuguer.

Les arts, passant d'une nation à l'autre, les amollissent successivement.

Pendant long-temps, les Romains ont été aussi barbares que les autres peuples d'Italie; et d'abord ils l'ont même été plus que les Toscans. Dans la suite leur empire a frayé le chemin aux arts : les nations vaincues se sont éclairées : la lumière a pénétré plus ou moins au delà même des provinces romaines.

Telle devait être la route des arts : d'Asie en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie dans les Gaules, en Espagne, etc. Ils ne pouvaient se répandre de proche en proche, qu'en s'établissant chez les peuples fixés et policés jusqu'à un certain point.

Il n'était pas possible que des hordes errantes les apportassent en Europe à travers les déserts de la Scythie.

Mais les arts arrivaient avec les abus qu'ils entraînent. Les peuples s'accoutumaient tout à la fois au joug et à la mollesse; leur courage s'énervait; ils connaissaient moins la liberté et l'usage des armes. Les Gaulois, par exemple, n'étaient plus, au temps de Constantin, ces mêmes Gaulois qui avaient fait trembler Rome.

Comme les arts suivaient la route des armes des Romains, ils n'avaient pas pu s'établir où les Romains ne s'étaient pas établis eux-mêmes. C'est pourquoi les Germains conservaient leurs anciennes mœurs : ils n'avaient pas dégénéré comme les Gaulois, parce qu'ils n'avaient pas été conquis: car la Germanie supérieure et la Germanie inférieure, où les Romains ont été maîtres, n'étaient qu'un démembrement de la Belgique, auquel Auguste avait donné lui-même le nom de Germanie, parce que les habitans en étaient Germains d'origine. La Germanie proprement dite était au delà du Rhin, bornée au midi par le Danube, à l'orient par la Vistule, et au nord par la mer. C'est un pays que les Romains ont ravagé; mais ils n'y ont jamais fait d'établissement considérable et solide.

Les Germains ne s'amollissent pas.

Je ne m'arrêterai pas sur les Germains, quoiqu'il soit important de les étudier, pour vous pré-

parer aux révolutions que l'histoire va mettre sous vos yeux. Je compte que vous serez en état de lire Tacite; et vous jugerez que je fais bien de ne pas écrire, quand je puis vous donner un pareil maître. Pour le présent, un seul passage de cet historien vous fera connaître combien ces peuples étaient redoutables.

Les Germains au temps de Tacite.

L'an de Rome 640, dit-il, sous le consulat de Cécilius Métellus et de Papirius Carbo, le bruit de l'armement des Cimbres se fit entendre pour la première fois. Deux cent dix années se sont écoulées depuis jusqu'au dixième consulat de l'empereur Trajan; et les Germains sont si difficiles à dompter, que ce long intervalle n'a été pour eux et pour nous qu'une alternative de revers. Les Samnites, les Carthaginois, les Espagnols, les Gaulois, les Parthes mêmes ne nous ont pas donné de si fréquentes alarmes. Car les Germains défendent tout autrement leur liberté que les Arsacides leur empire.... Par la défaite de Carbo, de Cassius, d'Aurélius Scaurus, de Servilius Cepio, de C. Manlius, ils ont enlevé cinq armées consulaires à la république; et depuis, à l'empereur Auguste, Varus avec trois légions. Ce ne fut pas sans de grandes pertes que Marius les vainquit en Italie, Jules-César dans les Gaules, Drusus, Tibère et Germanicus dans leur pays.... Pendant nos guerres civiles ils ont chassé nos légions des quartiers d'hiver, et ont osé entre-

prendre la conquête des Gaules. Nous les avons repoussés : mais, dans les derniers temps, nous avons plutôt triomphé d'eux que nous ne les avons vaincus.

Depuis Tacite, la Germanie a montré aux Romains de nouveaux peuples et de nouveaux ennemis, ou plutôt des nations germaniques avec des noms auparavant inconnus : car les Allemands, les Goths, les Francs, etc., étaient Germains. Des savans ont tenté de découvrir la première origine de ces peuples : quelques-uns même sont remontés de génération en génération jusqu'à Noé. Pour nous, nous remarquerons seulement que les Allemands, les Goths, les Francs et d'autres, sont sortis de la Germanie. Je joins en note une réflexion de M. Freret [1].

Depuis Tacite, les nations germaniques se font connaître sous de nouveaux noms.

[1] Les plus grandes difficultés qui arrêtent les critiques lorsqu'ils traitent des migrations des anciens peuples, viennent de ce qu'ils n'ont pas fait assez de réflexions aux ligues dans lesquelles plusieurs peuples différens prenaient un nom commun, qui faisait disparaître les noms particuliers. Lorsque la ligue venait à se détruire, le nom général cessait d'être employé; et les différens peuples paraissaient sous des noms particuliers, ou prenaient celui de la nouvelle ligue lorsqu'il s'en formait une. C'était cependant toujours la même nation qui occupait le même pays. C'est ainsi que les noms des Marcomans et des Quades s'éteignirent, lorsqu'ils entrèrent dans la ligue des Goths; et que ceux des Gépides, des Vandales et des Lombards commencèrent à devenir célèbres lorsque, la ligue des Goths ayant été détruite par l'invasion des Huns, les peuples qui en avaient fait partie formèrent des cités particulières, et se firent connaître sous leurs propres noms. Ces

Au temps de Constantin, deux vastes empires, qui se craignaient, et qui devaient être envahis par des nations barbares qu'ils ne craignaient pas.

Le résultat de ce que j'ai dit dans ce chapitre, c'est que pendant que l'empire romain et celui des Perses se craignent réciproquement, et qu'ils ont l'ambition de se détruire sans en avoir la force, les peuples barbares qui les environnent se préparent à les envahir, et les envahiront. Ces révolutions font un tableau dont je dois vous montrer les principales parties; car mon dessein n'est pas d'entrer dans les détails dont les histoires particulières vous instruiront.

Vous prévoyez que la barbarie va peu à peu couvrir la surface de la terre : mais les lettres renaîtront en Europe, et se répandront chez les principales nations, où elles feront des progrès surprenans. Quant à l'Asie, elle restera dans l'ignorance, ou ne fera que de vains efforts pour en sortir. Vous en sentirez la raison lorsque vous connaîtrez les peuples qui l'auront subjuguée.

Gépides restèrent dans la Hongrie au nord du Danube, et aux environs du Sirmium et de Belgrade; au temps de l'invasion des Avares, ou de la seconde colonie des Huns, ils se retirèrent dans la Transylvanie, où ils sont encore aujourd'hui. L'extinction d'un ancien nom n'est point une marque de la destruction du peuple qui le portait; elle montre seulement qu'il a été forcé de se joindre avec un autre peuple plus puissant, et de faire partie d'une nouvelle cité. Par une raison semblable, de ce qu'on trouve un nouveau nom de peuple dans l'histoire d'un pays, il ne faut pas conclure qu'une nouvelle nation est venue l'habiter, à moins qu'on n'en ait des preuves; car il a pu se faire que ce soit seulement le nom d'une nouvelle ligue qui s'était formée dans le pays.

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Jovien.

Les dispositions de Constantin occasionnent le massacre d'une partie de sa famille.

La prospérité et les revers d'un état durent encore après le souverain qui le gouverne. Aurélien n'était plus; et l'empire, sans troubles quoique sans chef, se soutint par l'ordre qu'il avait établi. Probus le défendit avec gloire tant qu'il vécut, et continua de le défendre en quelque sorte après sa mort, parce qu'il laissa pour généraux des hommes de mérite, qu'il sut discerner et qu'il ne craignit pas d'employer. Constantin hâta la décadence de l'empire.

Il laissait dans l'Église des divisions qu'il avait fomentées : et il en sema encore dans l'empire par la manière dont il en disposa.

A Constantin, l'aîné de ses fils, il donna les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; à Constance, le second, l'Asie, la Syrie et l'Égypte; et à Constant, le dernier, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. Il fit encore un partage à deux de ses neveux : Delmace eut la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe, et Annibalien eut l'Arménie mineure, le Pont et la Cappadoce.

Si Constantin se flatta que sa volonté serait

respectée après sa mort, il se trompa; et c'est une erreur où tombent les souverains qui aiment à régner avec faste. Accoutumés à voir tout plier devant eux, ils s'imaginent qu'on pliera encore devant leur ombre. Mais le partage de Constantin était trop extraordinaire pour être généralement approuvé. On demandait de quel droit il disposait ainsi de l'empire. On prévoyait des guerres civiles; et tant de souverains, nés dans la pourpre, n'étaient certainement pas d'un heureux présage. Il suffisait de se rappeler Commode, qui seul jusqu'alors était né d'un père déjà empereur.

Le sénat eût été en droit de rejeter tous ces princes, et de choisir un Auguste dans une autre famille; le droit cède à la force, et les trois fils de Constantin furent reconnus et proclamés. Les deux neveux, comme plus faibles, périrent; les soldats leur ôtèrent la vie. Ils égorgèrent encore deux frères de Constantin, Jule-Constance et Annibalien, et cinq autres de ses neveux dont on ignore les noms. Gallus, âgé d'environ douze ans, fut ménagé parce qu'il ne paraissait pas devoir vivre; et Julien, âgé de six, dut son salut à Marc, évêque d'Aréthuse, qui le déroba aux assassins. Ils étaient l'un et l'autre fils de Jule-Constance, mais de deux lits différens. On n'attribue ces massacres qu'à Constance seul. Il est au moins certain qu'il ne s'y est pas opposé; et il est très-vraisemblable qu'il a contribué à la fureur des soldats;

il y gagna la Thrace et les états d'Annibalien. Constant acquit la Macédoine et l'Achaïe ; et Constantin conserva des prétentions sur l'Italie et sur l'Afrique. Les trois frères s'étaient assemblés en Pannonie, pour faire eux-mêmes ce partage, sur lequel il reste d'ailleurs beaucoup d'obscurité.

Ses trois fils méritent peu d'être connus.

Les écrivains de ce temps, sacrifiant chacun la vérité aux intérêts de sa secte ou de sa religion, paraissent n'avoir voulu faire que des panégyriques ou des satires. Les uns ne voient que des vertus où les autres ne voient que des vices ; et, comme ils ont souvent altéré jusqu'aux faits, il est bien difficile d'asseoir un jugement : on voit seulement que les princes qu'ils louent ou qu'ils blâment méritent peu d'être connus.

On dit cependant que les enfans de Constantin avaient eu la meilleure éducation qu'on puisse donner à des princes. Peut-être le croyait-on, parce qu'ils avaient eu un grand nombre de maîtres. Ce nombre néanmoins en devait faire juger différemment. J'avoue d'ailleurs que je ne conçois pas comment, au milieu de la cour de Constantin, des princes pouvaient être bien élevés.

Guerre de Constance avec la Perse.

Constance, attaqué par Sapor, roi de Perse, ne reçut aucun secours de ses frères. Cette guerre, ruineuse pour les deux peuples, dura autant que son règne et au delà. Elle fut seulement suspendue de temps en temps, parce que Sapor avait à se défendre contre les Barbares du Nord. Quoiqu'on

en connaisse peu les détails, on voit que Constance se fit mépriser, et que Sapor acquit peu de gloire.

Défaite et mort de Constantin, son frere.

340. Il y avait environ deux ans et demi que Constantin était Auguste, lorsqu'il arma contre Constant, passa les Alpes, tomba dans une embuscade, fut défait et perdit la vie; Constant se trouva maître de tout l'Occident.

Constantin n'est connu que par son panégyriste. Jamais les panégyristes n'ont été si communs que sous ces derniers règnes; et cela n'est pas étonnant, puisque les empereurs se piquaient d'être théologiens. Car dans ce siècle où les différentes sectes avaient chacune intérêt de ménager les souverains qui les protégeaient, des princes théologiens ne pouvaient manquer de panégyristes.

Pourquoi Constance est favorable aux ariens.

Les sources où ces docteurs puisaient n'étaient pas toujours bien pures. Souvent, en croyant prendre un parti avec connaissance, ils ne faisaient que suivre les impressions de quelque hypocrite, ou les scrupules de quelque dévote. Il y avait alors à Constantinople un prêtre arien qui, s'étant introduit auprès de Constantia, sœur de Constantin le Grand, gagna peu à peu la confiance de cette princesse, et lui persuada que la persécution d'Arius était une injustice criante. Constantia, au lit de la mort, communiqua ses scrupules à son frère, en lui recommandant le

prêtre par qui elle croyait avoir été éclairée. Aussitôt le grand Constantin se crut éclairé lui-même; et, quoiqu'il eût en horreur de se donner pour juge en matière de religion, il ne balança pas entre l'autorité du concile de Nicée et les scrupules d'une femme trompée par un prêtre. Ce fut alors qu'il rappela d'exil Arius, et qu'il persécuta les catholiques.

Le prêtre arien conserva sur l'esprit de Constantin le même crédit qu'il avait eu sur celui de Constantia. Il fut même le dépositaire du testament de cet empereur, avec ordre de ne le remettre qu'entre les mains de Constance. Cette confiance lui ayant donné beaucoup de considération, il entraîna dans son parti tous ceux qui gouvernaient le prince, c'est-à-dire les femmes et les eunuques. Vous voyez que Constantin le Grand, pour avoir partagé les faiblesses de sa sœur, sera la première cause des progrès de l'arianisme.

Constance favorisa donc les ariens; mais Constant prit avec zèle la défense des catholiques, et menaça de rétablir par les armes les évêques déposés; c'eût été la première guerre de religion. L'Église cependant, qui ne fait pas les évêques par les armes, n'autorisait pas à les rétablir par cette voie. Quoi qu'il en soit, la crainte eut plus de pouvoir sur l'âme de Constance que la religion, et même que les intrigues de la cour. Il consentit

Constant protége les catholiques.

donc au rappel de saint Athanase et des autres évêques exilés.

Magnence lui ôte l'empire et la vie.

350.

Constant néanmoins n'était pas à redouter. Il y avait à peine deux ans qu'il avait effrayé son frère, lorsque Magnence fut proclamé Auguste dans la ville d'Autun. A cette nouvelle, généralement abandonné, il prit la fuite, et perdit la vie dans les Pyrénées, lorsqu'il était sur le point de passer en Espagne. Il était âgé de trente ans, et en avait régné douze.

On doit sans doute des éloges à la protection qu'il a donnée à l'Église. Cependant, s'il a pensé comme bien des princes que cette protection tient lieu de toute vertu, il ne mérite certainement pas le titre de bienheureux que les pères lui ont donné. On sait qu'il préférait ses plaisirs à ses devoirs, ce qui seul suffit pour déshonorer un prince. Ainsi, sans se donner la peine de démêler ce qu'il était, c'est assez de considérer la manière dont il a perdu l'empire et la vie, pour juger combien il était haï et méprisé.

Magnence, né au delà du Rhin, avait été fait captif et transporté dans les Gaules. Avec beaucoup de vices, peu de talens, point de vertus, il s'éleva par la faveur de Constantin le Grand. Son règne, qui fut court, dévoila son avarice et sa cruauté. Maître des Gaules et de l'Espagne par la mort de Constant, il le fut bientôt de l'Italie, de la Sicile et de l'Afrique. L'Illyrie cependant se

déclara pour Vétranion, qui commandait l'infanterie dans la Pannonie. On dit même que ce fut Constantine, sœur de Constance, qui revêtit ce général de la pourpre, afin de l'opposer à Magnence. On ajoute qu'elle croyait avoir le droit de faire un empereur, parce que Constantin, son père, lui avait donné à elle-même le diadème et le titre d'Auguste. Cette prétention, de la part d'une femme, paraît fort singulière quand on se rappelle les siècles précédens. Il fallait en effet que les enfans de Constantin eussent des idées bien étranges. Vous voyez avec quelle facilité le despotisme fait disparaître les droits des peuples.

Constantine, sœur de Constance, donne la pourpre à Vétranion.

Vétranion, né dans les pays incultes de la haute Mœsie, était un vieux soldat si ignorant, qu'il ne sentit le besoin d'apprendre à lire que lorsqu'il fut empereur. Quoique grossier, il ne manquait ni de probité ni d'expérience. Il était même généralement aimé. Il écrivit à Constance qu'il ne se regardait que comme son lieutenant, et qu'il n'avait pris la pourpre que pour arrêter les progrès de Magnence : il était bien simple s'il croyait que Constance voulût pour lieutenant un second empereur.

Sur ces entrefaites, Népotien, proclamé Auguste par une troupe de bandits ramassés de toutes parts, se rendit maître de Rome, et livra cette ville au pillage. Il prit alors le nom de Constantin. Quelques jours après, vaincu par Marcellin, général

Népotien prend la pourpre, et périt.

de Magnence, il le perdit avec la vie. Fils d'Eutropie, sœur de Constance, il avait échappé, on ne sait comment, au massacre de sa famille.

Conduite de Magnence.

Magnence, qui avait proscrit tous ceux qu'il soupçonnait avoir été attachés à Constant, fit de nouvelles proscriptions après la victoire de Marcellin. Il ordonna, sous peine de mort, à tous les Romains d'apporter au trésor la valeur de la moitié de leur bien, et il offrit des récompenses aux esclaves qui dénonceraient leurs maîtres. On lui prodigua cependant les titres de libérateur de l'empire, de réparateur de la liberté, de conservateur de la république. Plus la servitude est grande, plus elle cherche de nouveaux moyens pour flatter le despote; et ils sont quelquefois si grossiers, qu'on les prendrait pour une satire. Magnence, se préparant à la guerre, appela les Barbares d'au delà du Rhin, auxquels il offrit l'empire à piller.

Constance se prépare à la guerre.

Constance était alors en Asie, où la guerre avec les Perses l'avait retenu. Heureusement pour lui, Sapor se retira, ne sachant ou ne pouvant pas profiter d'une circonstance qui lui était si favorable.

Il se prépara donc à passer en Occident. En dix mois, dit Justin, il équipa une flotte plus considérable que celle que Xerxès avait équipée en dix années. Il exhorta les idolâtres qui étaient dans ses troupes à se convertir; il permit de se retirer à ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême. Cependant, quoiqu'il ne voulût com-

battre qu'avec des soldats chrétiens, il ne s'était pas lui-même fait baptiser encore.

Il venait d'arriver dans la Thrace, lorsque Vétranion et Magnence, qui se préparaient à réunir leurs forces, lui firent des propositions de paix qui l'ébranlèrent. Il paraissait disposé à les accepter, quand son père, qui lui apparut en songe, lui promit la victoire et le rassura. Ayant donc continué de marcher, il passa le pas de Sucques, défilé étroit qui est entre les monts Hémus et Rhodope, et par lequel la Thrace communique avec l'Illyrie. Il arrive dans la Thrace, et entre dans l'Illyrie.

Vétranion, qui n'était pas arrivé à temps pour défendre ce passage, fut obligé d'entrer en négociation. Mais, pendant qu'il traitait, on débaucha ses troupes, et il tomba entre les mains de l'empereur, qui le relégua à Pruse, en Bithynie. Heureux d'être redevenu particulier, il ne concevait pas pourquoi Constance ne partageait pas un bonheur qu'il savait procurer aux autres. Vétranion est relégué en Bithynie.

Magnence traversa les Alpes juliennes, et Constance s'occupait d'un concile, qu'il faisait tenir à Sirmich. Cependant les deux armées arrivèrent dans la haute Pannonie. Après avoir eu tour à tour des avantages l'une sur l'autre, elles engagèrent une action générale dans les campagnes de Murse, sur la Drave. On prétend que plus de cinquante mille hommes y périrent. Magnence perd deux batailles, et se tue.

Constance, loin du danger, était dans une église,

lorsque Valens, évêque de Murse et arien, qui avait pris ses mesures pour être des premiers instruit de l'événement, s'écria tout à coup que l'ennemi était en fuite, et qu'un ange venait de lui en apporter la nouvelle. L'empereur conçut la plus grande idée de la sainteté de cet évêque, et crut lui devoir la victoire.

Magnence se retira en Italie. Forcé de reculer
353. encore, il se réfugia dans les Gaules; il perdit une seconde bataille dans les Alpes cottiennes, et il s'enfuit à Lyon, où, voyant ses soldats prêts à le livrer, il se donna la mort. Il a régné trois ans et demi.

Constance donne sa confiance aux délateurs.

Naturellement soupçonneux et sanguinaire, Constance le devint encore davantage lorsqu'il fut seul maître de l'empire; et sa puissance ne parut s'accroître que pour donner à ses vices un libre cours. Jaloux de proscrire tous ceux qui avaient suivi le parti de son ennemi, il répandit ses délateurs dans tout l'empire. Un d'eux, Paul, surnommé *la Chaîne*, parce qu'il tramait mieux qu'un autre des accusations, parcourait les provinces, et entrait d'autant plus dans la confiance de l'empereur, qu'il enveloppait dans ses calomnies un plus grand nombre d'innocens. Cependant, parce qu'une vengeance soutenue demande une fermeté que Constance n'avait pas, il pardonnait quelquefois aux plus coupables; et, parce que la flatterie saisissait cette occasion d'applaudir à sa

sa clémence, il croyait avoir acquis le droit de ne plus pardonner. En général, c'était assez d'être accusé pour être puni.

Le caractère soupçonneux de ce prince le rendit le jouet de tous ceux qui l'entouraient. En feignant de trembler pour ses jours, on exagérait les moindres fautes, on envenimait les actions les plus indifférentes, on diminuait, on tournait en ridicule les succès des uns, on supposait une ambition criminelle aux autres, et on lui reprochait continuellement à lui-même de n'être pas assez en garde ou d'être trop indulgent. Mais, afin que vous puissiez mieux juger des intrigues qui faisaient agir Constance, il faut vous faire connaître ce que c'était que sa maison et sa cour. Il est le jouet de ceux qui l'entourent.

Il semble que depuis Constantin les empereurs ne se crussent grands que par la multitude des valets qui remplissaient le palais. Or parce que, sous les princes faibles, les valets ont toujours du crédit, on rechercha l'honneur de l'être, au point qu'on l'acheta; et il arriva qu'au lieu d'en régler le nombre sur les besoins du service, on en reçut autant qu'il s'en présenta avec de l'argent ou avec de la protection. Il y avait dans la maison de Constance mille officiers de cuisine, autant de barbiers, beaucoup plus d'échansons, et les eunuques étaient en si grand nombre qu'on ne les comptait pas. Multitude de ses valets.

Ces âmes intéressées n'avaient donné que pour Leur avidité.

reprendre avec usure. Souvent le concours leur avait fait acheter cher un emploi qui rapportait peu; pour se dédommager, ils prirent lorsqu'ils eurent occasion de prendre; et, dès qu'ils eurent pris une fois, ils se crurent autorisés à reprendre toutes les fois que les mêmes occasions se présentaient. Ils se firent donc un droit de chaque abus qu'on toléra. Enhardis par des protecteurs qui ne leur manquaient jamais, ils eurent continuellement de nouvelles prétentions; et ils les firent si bien valoir, que les plus gros gages n'étaient rien, comparés à ce qu'ils appelaient les profits de leur place. Un barbier, par exemple, avait par jour vingt rations de pain, de quoi nourrir vingt chevaux, une grosse pension et des gratifications fréquentes. On a jugé qu'il en coûtait plus pour les domestiques du palais, que pour la subsistance des armées; et ce n'est pas une exagération.

Les grands avaient la même avidité.

Les mêmes abus régnaient parmi ceux qui occupaient les grandes charges : ils avaient aussi leurs profits. Ces valets, qu'on prenait pour les grands seigneurs de l'état, ne permettaient à leurs inférieurs de se faire des droits que parce qu'ils voulaient s'en faire eux-mêmes; et ils s'en faisaient d'énormes. On n'imagine donc pas ce que coûtait la maison du prince.

Les eunuques commencent, sous Constance,

Quand le souverain est vain, faible, ignorant, les derniers de ses valets sont ceux qui lui plaisent

davantage, parce qu'il n'est jamais plus à son aise qu'avec eux. Aussi les eunuques, qui jusqu'alors avaient été la partie la plus vile de la maison des empereurs, commencèrent, sous Constance, à s'élever aux premiers emplois. Un d'eux nommé Eusèbe, arien, faux, avare, cruel, était son grand chambellan, et gouvernait l'empire. Je remarquerai encore que les femmes avaient beaucoup de crédit dans sa cour, et qu'elles prenaient toujours quelque part au gouvernement. à s'élever aux grandes charges.

Des milliers de valets désœuvrés, des favoris sans vertus, des ministres sans talens, des femmes qui affichaient la coquetterie, l'esprit ou la dévotion, voilà donc ce qui entourait l'empereur. L'argent était l'unique mobile de ces âmes qui ne s'occupaient qu'à tramer des intrigues. Tout se vendait, les plus grandes charges et les plus bas emplois; on s'enrichissait à force de bassesses, on se ruinait à force de dissipations. On s'élevait rapidement, on tombait plus rapidement encore; et l'état était gouverné par le même esprit qui faisait et défaisait les fortunes des particuliers : les entreprises du gouvernement n'étaient souvent que l'effet d'une intrigue de cour. L'intrigue faisait tout.

Constance, au milieu de cette foule qui le poussait en sens contraire, ne jouait le souverain qu'en affectant une gravité ridicule. En public, immobile comme une statue, il n'osait ni tourner la tête, ni faire un geste, ni se moucher, ni Gravité ridicule de Constance.

cracher. C'est ainsi qu'il croyait conserver toute sa dignité.

Telle était la cour de Constantinople; il y en avait une autre en Orient, où Gallus, neveu de Constantin le Grand, avait été envoyé lors de la guerre de Magnence.

Gallus, gouverneur de l'Orient.

Ce prince, à qui Constance avait donné le titre de César et une de ses sœurs, cette même Constantine dont nous avons parlé, se regardait comme l'héritier de l'empire, et gouvernait en maître absolu. On voyait dans sa cour les mêmes abus que dans celle de son beau-frère. La flatterie surtout s'y montrait, s'il est possible, avec plus d'impudence encore. Comme il forçait les sophistes à faire son panégyrique, et à le prononcer devant lui, la manie de le louer devint si contagieuse, que quoiqu'il fût arien, les écrivains catholiques lui prodiguaient des éloges. Il est vrai qu'il paraissait avoir quelque zèle pour le christianisme; mais il était gouverné par Aëtius, son théologien, homme sans principes et sans mœurs, qui, après avoir fait toutes sortes de métiers, s'était arrêté à celui d'hypocrite, comme le plus lucratif dans son siècle, et qui était en horreur aux ariens, quoiqu'il professât l'arianisme.

Constantine, haute et ambitieuse, entretenait la confiance de son mari, lui donnait des conseils pernicieux, et l'enhardissait au crime. Ce n'était pas assez pour Gallus de répandre des délateurs

dans les provinces qu'il gouvernait ; il se déguisait pour découvrir lui-même ceux qui parlaient mal de lui. Je ne parlerai pas de ses cruautés : je me lasse d'entrer dans de pareils détails ; et je vous cacherais volontiers les vices des mauvais princes, si c'était assez de vous les cacher pour vous en garantir.

Gallus, ainsi que Julien, avait d'abord été la victime des défiances de Constance, qui les avait fait conduire l'un et l'autre au château de Macelle, près de Césarée en Cappadoce. Là ces deux princes, toujours observés comme des prisonniers, et privés de tout commerce avec les personnes qui pouvaient leur être attachées, furent d'ailleurs entretenus avec magnificence. On les élevait dans la religion chrétienne, ou, pour parler avec plus de précision, dans l'arianisme. On les ordonna même *lecteurs*, et ils en firent les fonctions : mais les exercices pieux auxquels on les forçait ne leur donnaient que du dégoût pour la vraie piété. Cette contrainte irritait surtout Gallus, qui était dans un âge où les passions font désirer la liberté. Il ne soupirait donc qu'après le moment qu'il ne sentirait plus le poids des chaînes ; et, quand il eut été fait César, il ne connut plus de frein.

Éducation de Gallus et de Julien.

Il gouvernait l'Orient depuis près de quatre ans, lorsque l'empereur, qui prit de l'ombrage, lui ôta, sous différens prétextes, une partie des

Mort de Gallus. 354.

troupes, et l'invita, par des lettres d'amitié, à venir à Milan, afin de traiter ensemble des affaires de l'empire. Gallus hésita. Cependant, soit qu'il osât se flatter, soit qu'il ne lui fût pas possible de désobéir, il partit d'Antioche : ce fut sa perte. Constance le fit mourir dans une ville de Dalmatie, où il l'avait fait conduire.

Silvain, forcé à se soulever, périt par la trahison d'Ursicin.

Silvain, fils d'un Franc qui avait servi sous Constantin, commandait alors dans les Gaules. Ce général, qui avait donné des preuves de capacité et de fidélité, excita la jalousie des courtisans, qui l'accusèrent de penser à l'empire. Forcé d'y penser en effet, ou d'être condamné sans avoir été entendu, il se fit proclamer.

Ursicin, qui avait commandé la cavalerie en Orient, et qui, sous de fausses accusations, venait d'être rappelé avec Gallus, était à Milan, où les courtisans, qui lui faisaient un crime de sa réputation, tentaient de le perdre; il eût été sans doute immolé à leur jalousie, si la révolte de Silvain ne l'eût pas rendu nécessaire. Il fut donc envoyé dans les Gaules. Cependant il ne réussit que par une trahison. Il fit assassiner Silvain.

Les Gaules ouvertes aux Barbares.

Constance, à qui les moindres talens faisaient ombrage, retira les troupes qu'il avait dans les Gaules, et ne laissa à Ursicin que le titre de général. Les Francs néanmoins, les Allemands et les Saxons avaient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Maîtres d'une grande étendue de pays,

ils portaient encore le ravage au delà. Plusieurs villes de l'intérieur étaient abandonnées, et il y en avait d'autres dont les habitans n'osaient semer que dans l'enceinte des murs. Eusébie, femme de l'empereur, saisit cette occasion pour lui persuader d'envoyer dans les Gaules Julien avec le titre de César.

Constance donne à Julien le commandement des Gaules.

Agé de vingt-quatre ans, Julien ne paraissait pas devoir être suspect. Jusqu'alors il n'avait eu que la passion des lettres, recherchant les sophistes de réputation, et allant à toutes les écoles qui avaient de la célébrité. Appelé à la cour, il y parut avec la barbe et le manteau de philosophe. On en plaisanta, et on plaisanta encore davantage quand on le vit avec tout l'attirail de sa nouvelle dignité; son embarras fit juger aux courtisans qu'il serait, à la tête d'une armée, plus ridicule que redoutable. Ils se trompèrent. Il est vrai que Julien n'avait jamais vu la guerre, mais il en avait fait une étude; et les courtisans ne l'étudient pas même lorsqu'ils la voient. Il lui était néanmoins difficile de réussir, parce qu'il ne pouvait qu'être traversé par ceux dont on l'avait entouré : c'étaient des espions qui devaient l'observer, et des capitaines qui devaient moins lui obéir que le conduire lui-même. En un mot, on voulait que les troupes ne vissent en lui qu'un fantôme, choisi seulement pour représenter l'empereur.

Il entretient les disputes de religion.

Constance, qui se piquait d'être théologien, lisait ou feignait de lire tout ce qu'on écrivait sur la religion. C'était un malheur pour l'état comme pour l'Église; car, par la confiance avec laquelle il jugeait de ce qu'il n'entendait pas, il ne produisait que des scandales et des troubles. Sa cour suivait son exemple; le mot *consubstantiel* était le sujet de toutes les conversations : les eunuques, les femmes, les gardes, les valets, tout le monde enfin dissertait sur le dogme. Les ariens entretenaient cette manie par des brigues qui tendaient à ruiner les catholiques. Mais, à force de disputer, ils ne s'entendirent plus eux-mêmes : ils se divisèrent, et formèrent plusieurs sectes.

Les conciles leur devenant aussi nécessaires pour se concilier que pour porter de nouveaux coups aux catholiques, Constance leur en accorda autant qu'ils en demandèrent. Il en fit tenir un si grand nombre, qu'il ruina les voitures publiques. Dans ces voyages, les évêques étaient défrayés, et les voitures qu'on avait établies pour le service de l'état n'y pouvaient plus suffire.

Il fait un formulaire.

355.

Cependant l'arianisme, qui avait infecté tout l'Orient, commençait à peine à se répandre dans les provinces occidentales, lorsque l'empereur fit tenir à Milan un nouveau concile, la même année que Julien partit pour les Gaules. Il y vint. Il déclara qu'il voulait rétablir la paix de l'Église : il assura que Dieu lui en avait révélé les moyens :

il rappela les succès dont le Ciel l'avait comblé; et, les regardant comme un gage sûr de ses lumières et de sa foi, il proposa lui-même un formulaire rempli des erreurs de l'arianisme. Les évêques catholiques, qui étaient en plus grand nombre dans ce concile, l'ayant rejeté, ils les menaça de l'exil, et l'effet suivit les menaces.

La persécution fut générale. Les ariens employèrent les intrigues, les calomnies, les séductions, la violence; et l'empereur ordonna aux magistrats de toutes les provinces de bannir tous les évêques qui refuseraient de signer son formulaire. Les ariens, qu'on établissait dans les siéges vacans, faisaient naître de nouveaux désordres : car lorsque les peuples qui n'en voulaient pas se soulevaient, ce qui arrivait souvent, il fallait égorger une partie des brebis pour donner des pasteurs à l'autre.

Il persécute pour le faire recevoir aux catholiques.

On employait auprès des catholiques exilés, les caresses, les promesses; et, lorsqu'on ne pouvait pas les séduire, on leur faisait souffrir les plus cruels traitemens. Plusieurs succombèrent; l'Église gémit surtout de la chute d'Osius, évêque de Cordoue, et de celle du pape Libère. Tous deux jusqu'alors avaient soutenu la foi avec beaucoup de courage : le premier, âgé de cent ans, avait été l'âme de plusieurs conciles.

Les violences dont on usait, dit M. de Tillemont, pouvaient faire des hypocrites qui, par lâ-

cheté, déguisaient leurs sentimens pour plaire aux puissances du siècle : mais elles étaient aussi peu capables de convaincre les esprits que de gagner les cœurs. Car on ne persuade point quand on fait retentir partout les menaces du prince ; et on ne laisse point lieu à la raison, lorsque le refus est suivi du bannissement et de la mort. Telles ont été les maximes des chrétiens tant qu'ils ont été persécutés ; et il serait bien à souhaiter qu'ils ne les eussent jamais oubliées, lorsqu'ils ont été dans le cas de pouvoir persécuter eux-mêmes [1].

Comme la vraie religion n'a pas d'autres armes que la persuasion, elle ne doit pas avoir d'autres boucliers que la douceur et la patience. Souffrir et prier pour ses persécuteurs, voilà l'esprit de l'évangile. Ce fut aussi, en général, la conduite des catholiques. Mais quelques-uns oublièrent ce qu'ils se devaient à eux-mêmes et à l'Église. Ils se permirent les invectives les plus fortes dans une cause qui pouvait se défendre par la raison seule ;

[1] Dieu, disait saint Hilaire à l'occasion des persécutions de Constance, nous a enseigné à le connaître. Il ne nous y a pas contraints. Il a donné de l'autorité à ses préceptes, en nous faisant admirer ses opérations divines. Il ne veut point d'un consentement forcé. Si l'on employait la violence pour établir la vraie foi, les évêques s'éleveraient contre cet abus, et ils s'écrieraient : Dieu est le dieu de tous les hommes ; il n'a pas besoin d'une obéissance sans liberté ; il ne reçoit pas une profession que le cœur désavoue ; il ne s'agit pas de le tromper, mais de le servir.

et ils parurent autoriser les violences du tyran qu'ils irritaient.

Les catholiques ont néanmoins donné quelquefois des louanges à Constance; c'est qu'il a accordé de nouvelles exemptions au clergé, et qu'il a sévi contre l'idolâtrie. Il fit fermer des temples, il en fit abattre plusieurs, il condamna au dernier supplice ceux qui sacrifieraient aux idoles. Cependant la crainte de causer des soulèvemens fut cause qu'on n'éxécuta pas toujours ses ordres. Il y avait des villes où l'on professait publiquement l'idolâtrie : l'empereur en était témoin lui-même dans Antioche, où il faisait souvent son séjour; et il ne cessa pas d'élever aux emplois des païens déclarés. Si un prince chrétien ne doit pas employer contre l'idolâtrie les mêmes armes que les idolâtres avaient employées contre l'Église, il doit encore moins, en contradiction avec lui-même, condamner à mort les païens, et les tolérer tout à la fois. Avant de publier des lois, il faut être sûr de pouvoir les faire observer.

Cependant les catholiques lui ont donné des louanges.

Cette conduite, peu conséquente, rendait l'empereur si méprisable aux yeux des ariens mêmes, qu'ils osaient souvent lui résister en face. Il proposait un jour des règlemens ecclésiastiques, et quelques évêques applaudissaient déjà, lorsque Léonce, évêque de Tripoli en Lydie, l'interrompit tout à coup. *Je m'étonne*, lui dit-il, *que, chargé des affaires de l'état, vous vous mêliez encore de*

Les ariens le méprisaient, et lui résistaient ouvertement.

faire des règlemens sur des objets qui sont uniquement de notre compétence.

Insolence d'un évêque arien.

Une autrefois que les évêques d'un concile s'empressaient de faire la cour à l'impératrice Eusébie, ce même Léonce fut le seul qui s'en dispensa. Eusébie lui en fit faire des reproches, l'invita à la venir voir, offrit de le combler de présens, et promit de lui bâtir une basilique. *Dites à l'impératrice*, répondit-il, *qu'en exécutant ce qu'elle promet, elle ne ferait rien pour moi : ses bienfaits tourneraient à l'avantage de son âme. Si elle veut une visite de ma part, qu'elle la reçoive avec les égards dus aux évêques. Quand j'entrerai, qu'elle se lève aussitôt, qu'elle vienne au-devant de moi, qu'elle s'incline profondément pour recevoir ma bénédiction ; et, lorsque je me serai assis, elle se tiendra debout dans une contenance modeste, jusqu'à ce que je lui aie fait signe de s'asseoir. A ces conditions je l'irai voir : autrement, elle n'est ni assez puissante, ni assez riche pour me faire trahir la majesté du caractère épiscopal.*

Elle est approuvée par Constance.

L'impératrice porta ses plaintes à Constance, qui, bien loin d'oser blâmer Léonce, donna le nom de liberté apostolique à l'orgueil de cet évêque. Les ariens ne lui avaient pas appris que le véritable esprit apostolique est éloigné de la vanité comme de la flatterie. Aussi étaient-ils avec lui insolens, et flatteurs tout à la fois. On voit par le langage de ces hérétiques, qu'on pensait déjà

qu'enrichir les églises, c'est travailler pour le salut de son âme : opinion qui se répand avec l'ignorance, et qui fera de nouveaux progrès.

Ce prince changeait continuellement de secte.

Toujours mu au gré des eunuques, des femmes et des évêques de sa cour, Constance changeait d'opinion, suivant que les différens partis ariens prévalaient tour à tour par leurs intrigues. Il persécutait la secte qu'il avait favorisée, et bientôt après il la favorisait pour persécuter celle qu'il avait fait triompher. Les sectes s'excommuniaient réciproquement; aucune ne cherchait la vérité; toutes briguaient la faveur : elles ne tendaient qu'à se détruire.

Grand tremblement de terre.

Ces divisions déterminèrent l'empereur à convoquer un concile général. Nicomédie avait été choisie, lorsque cette ville fut détruite par un 358.
tremblement de terre qui s'étendit dans l'Asie, dans le Pont, dans la Macédoine, et qui ébranla cent cinquante villes et plusieurs montagnes. Les fléaux de cette espèce furent fréquens sous ce règne.

Conciles de Séleucie et de Rimini.

Alors les ariens, qui n'ignoraient pas que si toute l'Église se réunissait ils ne feraient pas le plus grand nombre, proposèrent de tenir deux 359.
conciles, l'un en Orient, l'autre en Occident, persuadés qu'il leur serait facile de prévaloir dans l'un des deux. On choisit Rimini et Séleucie, capitale de l'Isaurie. Les ordres de l'empereur étaient qu'après les séances les conciles lui enverraient chacun dix députés pour lui rendre compte des

décrets; et, en attendant leurs décisions, il fit lui-même un formulaire avec huit évêques qu'il avait assemblés à Sirmich.

Les évêques catholiques signent une profession arienne.

Le concile de Rimini, composé de quatre cents évêques, dont quatre-vingts seulement étaient ariens, confirma la foi de Nicée, et fit partir ses députés, dix jeunes évêques sans expérience, qui, intimidés ou séduits, signèrent le contraire des décisions qu'ils avaient apportées. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que le concile qui les désapprouva succomba lui-même bientôt après. Soit faiblesse, soit surprise, tous les pères sans exception signèrent une profession de foi qui cachait l'arianisme sous des expressions équivoques. *Le monde chrétien*, dit à cette occasion saint Jérôme, *fut étonné de se voir arien.*

Les évêques catholiques étaient simples et peu exercés aux subtilités. Il n'en était pas de même des ariens, qui avaient fréquenté les écoles trop célèbres de l'Orient. Les artifices de ceux-ci trompèrent les plus zélés pour la foi, tandis que les autres, intimidés par les menaces de Constance, se crurent heureux d'avoir trouvé un moyen de conciliation.

Ils reviennent de la surprise qu'on leur a faite.

Les ariens triomphèrent : mais leur triomphe ouvrit les yeux aux catholiques. Ils reconnurent leur faute, ils la désavouèrent; et l'erreur se dissipa d'autant plus rapidement, qu'elle n'avait pas été volontaire.

Quant aux évêques de Séleucie, ils ne purent s'accorder. Les ariens et les demi-ariens se séparèrent, firent deux professions différentes, et s'anathématisèrent mutuellement. Pour les rapprocher malgré eux, Constance fit signer la formule arienne de Rimini aux députés des deux partis, et il envoya des ordres dans toutes les provinces pour forcer les évêques à la recevoir. Ce fut le sujet d'une nouvelle persécution. Telles étaient les occupations de ce prince, pendant que Sapor menaçait l'empire, et que Julien le défendait contre les Barbares.

Les ariens ne peuvent s'accorder.

Le jeune César, par les victoires et par la sagesse de son gouvernement, avait rétabli la sûreté et l'abondance dans les Gaules. Les ennemis, en fuite au delà du Rhin, n'étaient plus pour lui qu'une occasion d'élever de nouveaux trophées; chaque campagne avait ajouté à sa réputation. Enfin respecté des soldats, chéri des peuples, il était devenu, pour achever son éloge, l'objet de la jalousie de Constance et des railleries des courtisans. Ils l'appelaient *Victorin*, froide allusion à un tyran qui, du temps de Gallien, avait usurpé dans les Gaules le titre d'Auguste. L'empereur, par une contradiction bien digne de lui, applaudissait au mépris que sa cour affectait pour Julien, et s'appropriait en même temps tous les succès de ce général. Il ne le nommait seulement pas lorsqu'il en publiait les victoires; mais il se re-

Succès de Julien.

présentait lui-même rangeant les troupes, combattant aux premiers rangs, donnant tous les ordres, renversant les ennemis. Il parlait, en un mot, comme s'il eût été à la tête de l'armée, et que Julien eût présidé à un concile.

Il est proclamé Auguste.

Les préparatifs qu'il faisait contre les Perses furent un prétexte qu'il saisit pour enlever à Julien l'élite des troupes. Il ne daigna pas seulement adresser ses ordres à ce général : il ne lui écrivit que pour lui dire qu'il eût à ne pas s'opposer à ses volontés. Julien ne s'y opposa pas : ce furent les soldats qui refusèrent d'obéir; et, malgré toutes ses résistances, ils le proclamèrent Auguste à Paris.

Constance meurt, et Julien est reconnu.

Il passa les Alpes après avoir repoussé les Allemands qui s'étaient jetés sur les Gaules, à la sollicitation de l'empereur. L'Italie, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, se déclarèrent aussitôt pour lui, et il n'eut pas besoin de combattre, Constance, qui était parti d'Antioche, étant mort sur ces entrefaites en Cilicie, dans sa quarante-cinquième année. Reconnu dans tout l'empire, Julien continua sa marche, et fut reçu à Constantinople au milieu des acclamations.

Sa vie mérite d'être étudiée.

La vie de Julien mérite d'être étudiée, Monseigneur. Elle vous apprendra combien il est dangereux pour les princes de se prévenir et de s'aveugler; et vous verrez qu'ils font alors d'autant plus de maux, qu'ils veulent davantage le bien,

et qu'ils ont plus de talens pour le produire. Je ne ferai pas néanmoins l'histoire de ce règne. La vie de Julien écrite par M. l'abbé de la Bletterie m'en dispense, et je vous la ferai lire.

Je remarquerai seulement que son éducation fut la principale cause de ses erreurs. Séduit par des sophistes, il se prévint contre l'Église, parce qu'il jugea de tous les chrétiens par la secte des ariens, dans laquelle il avait été élevé. Il vit les travers de Constance, il vit les maux que les hérésies avaient produits; et, confondant le mensonge et la vérité, il ne pensa plus qu'à détruire la religion chrétienne. Il se rendit odieux aux catholiques, il mérita surtout d'être plaint. Cause de ses erreurs.

Pendant un an et huit mois que dura son règne, il s'occupa des moyens d'abolir le christianisme. Il employa à cet effet la politique, et il fit plus de mal à l'Église que s'il l'eût persécutée ouvertement. La guerre qu'il fit aux Perses mit fin à ce projet. Il fut blessé dans un combat qu'il livra au delà du Tigre; et il mourut âgé de trente-deux ans. En lui finit la maison de Constance Chlore, si florissante sous Constantin. Sa mort. 363.

Jovien, qui lui succéda, fit une paix honteuse, repassa le Tigre, et perdit dans sa retraite une partie de ses troupes. Quoique jeune encore et qu'il eût des défauts, il avait des vertus que l'âge aurait pu mûrir : mais il n'a régné que sept à huit mois. Arrivé à Antioche, il donna des preuves de Court règne de Jovien.

sagesse par la conduite qu'il tint pour rétablir la
364. paix dans l'Église. Il mourut en Galatie lorsqu'il
allait à Constantinople. M. l'abbé de la Bletterie
a encore écrit sa vie.

Barbares qui ont attaqué l'empire pendant le règne de Constance.

Pendant le règne de Constance, les Francs, les Allemands, les Saxons et les Perses ne furent pas les seuls ennemis de l'empire : les Romains eurent encore à se défendre contre les Quades, les Sarmates et d'autres peuples du Nord. Les Isaures, qui se retiraient dans les rochers du mont Taurus, firent de grands ravages en Asie; et les Sarrazins, dont les Romains n'avaient appris le nom que du temps de Marc-Aurèle, pillèrent plus d'une fois la Mésopotamie. Tant que ces Barbares ne forment point d'établissemens, ils ne méritent pas de nous arrêter.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.

De tous les maux qui préparaient la ruine de l'empire romain, les disputes sur la religion n'étaient pas les moindres; c'était la source d'une guerre intestine qui devait durer plus que cet empire. L'erreur s'armait parce qu'elle n'avait que la violence pour se propager ou pour se défendre; et quelquefois la vérité s'armait encore, parce qu'en matière de religion le zèle ne se contient pas toujours dans de justes bornes. Ces différens partis cherchaient à se rendre les princes favorables; trouvant tour à tour des protecteurs, ils devenaient tour à tour plus puissans; et les désordres croissaient d'un règne à l'autre.

Combien les disputes de religion étaient funestes à l'empire.

Vous avez vu jusqu'où ils étaient montés. Il était temps de protéger l'Église sans lever le glaive sur ses ennemis, et de reconnaître que la persécution, qui ne suffit pas pour convaincre, ne suffit pas pour convertir. On venait de voir les temples se remplir aussitôt que Julien les avait ouverts, et

ce prince apostat avait démasqué les faux chrétiens que la persécution avait faits.

Tolérance dont Jovien forma le projet.

Jovien avait été confesseur. On ne pouvait donc pas douter de son zèle ; mais il était convaincu, comme le dit M. l'abbé de la Bletterie, que la foi se persuade et ne se commande pas. En quoi, remarque ce même écrivain, il pensait comme saint Athanase : on peut ajouter, comme tous les pères de l'Église, pendant plus de trois siècles.

Cet empereur forma donc le projet d'une tolérance qui, ménageant les préjugés, ramena peu à peu tous les peuples à la vraie religion. Mais cette tolérance n'ôtait rien à la protection qu'il devait à l'Église. Vous avez vu qu'il l'a protégée de tout son pouvoir.

C'est aux circonstances à déterminer ce que la tolérance exige des souverains.

Le terme où cette tolérance doit s'arrêter est bien difficile à déterminer : car elle est entre deux extrémités, la persécution et l'indifférence. C'est aux circonstances où se trouve un empire à marquer au prince ce qu'il peut permettre, ce qu'il peut défendre, et l'usage qu'il doit faire de son autorité. Je ne vois pas qu'il y ait des règles assez générales à cet égard ; c'est un écueil où les meilleurs princes peuvent échouer. Tantôt, pour être tolérans, ils paraîtront indifférens, et d'autres fois, pour ne pas être indifférens, ils deviendront persécuteurs. Une situation si délicate demandait dans ceux qui parvenaient à l'empire plus de lumières que les temps ne le permettaient. Ce n'était

pas ici un cas où ils pussent se conduire sans dangers par les conseils des autres. Car ceux qui les entouraient avaient intérêt de leur persuader, ou l'indifférence sous le nom de tolérance, ou la persécution sous le nom de zèle. Comment éviter également ces deux écueils ? Je voudrais que Jovien eût vécu plus long-temps ; quelle qu'eût été sa conduite, il nous instruirait au moins par ses fautes.

Nous ne pouvons pas nous en instruire en observant la conduite des premiers empereurs chrétiens.

Bien plus : il est encore fort difficile de nous instruire parfaitement en observant la manière dont les premiers empereurs se sont conduits ; pour en juger sûrement, il faudrait connaître toutes les circonstances où ils se sont trouvés. Si Constantin, par exemple, n'eût démoli que les temples où le culte était contraire aux bonnes mœurs, s'il n'eût fait taire que les oracles où la fourberie était manifeste, enfin s'il n'eût défendu que les enchantemens, la magie et toutes les pratiques grossières qui étaient plutôt l'abus que l'essence de la religion païenne, on ne pourrait que le louer. Les idolâtres les plus raisonnables n'auraient osé le désapprouver ; il n'eût même fait que ce que les souverains pontifes avaient droit de faire ; et cependant il se préparait à pouvoir un jour entreprendre davantage. Il ne lui fallait donc que de l'adresse pour obtenir par douceur et peu à peu ce qu'il ne pouvait emporter de force et tout à coup. Mais, jaloux comme il l'était de son autorité, pouvait-il user de ces ménagemens ?

Nous voyons donc ce qu'il pouvait absolument faire. S'il lui a été permis de passer quelquefois les bornes que je viens de prescrire, il est au moins évident qu'il a été trop loin, puisqu'il a porté des lois qu'il n'a pu faire exécuter. Lorsque ses fils défendirent généralement à tout le monde de sacrifier, ils déclarèrent qu'ils ne faisaient qu'ordonner l'exécution des lois que leur père avait faites. Cependant Constance fut témoin qu'on ne les observait pas, et il fut obligé de le souffrir. Tous ces empereurs s'étaient donc trop hâtés de porter ces lois.

Si d'un côté nous remarquons l'abus que Constantin a fait de son autorité, de l'autre nous connaissons l'usage qu'il en pouvait faire, sans être taxé d'imprudence. Cependant nous ne saurions apprécier exactement tout ce qu'il y a de bien et de mal dans sa conduite, parce que les circonstances des temps où il a régné ne nous sont pas assez connues. Nous serons dans le même cas par rapport aux règnes suivans.

Valentinien est élevé à l'empire.

Quelques jours après la mort de Jovien, l'armée élut empereur Valentinien, fils de Gratien, qui, de simple soldat, était devenu comte d'Afrique. L'empire trouvait dans ce prince un catholique qui avait été confesseur sous Julien.

La tolérance le rend suspect d'indifférence.

Protecteur de sa communion, Valentinien laissa aux hérétiques et aux païens une entière liberté de conscience. Il défendit seulement, comme

sources de désordres, les pratiques magiques et les sacrifices nocturnes. Il se fit surtout une loi de ne se porter jamais pour juge en matière de religion, et de conserver aux évêques seuls le droit d'en décider. Il pouvait avoir pris ce parti à l'exemple de Jovien, et plus encore à la vue des maux que Constance avait causés.

Malgré les preuves qu'il avait données de sa foi sous Julien, sa tolérance le rendit suspect d'indifférence. Il semble néanmoins que Constantin et Constance auraient dû faire remarquer combien les princes intolérans sont dangereux pour l'Église ainsi que pour l'état. Que les souverains gouvernent leurs peuples avec justice, qu'ils leur donnent l'exemple de la piété, qu'ils fassent enfin chérir la religion qu'ils professent, et ils auront rarement besoin d'employer l'autorité. Voilà surtout la protection qu'ils doivent à l'Église. Mais si, livrés au vice, ils persécutent pour faire croire ce qu'ils ne pratiquent pas, quel fruit attendent-ils de leur prétendu zèle ? Que l'on compare les progrès des ariens avec ceux des autres hérétiques dans les siècles précédens, et on sera convaincu que les hérésies n'ont jamais été plus funestes que depuis que l'autorité s'est mêlée des disputes de religion. Mais les sectes veulent que l'autorité s'en mêle, parce que ce n'est pas à la vérité qu'elles s'intéressent.

Valentinien avait des qualités qui le rendaient Son caractère.

digne du trône. Il aimait la vérité, il soulageait les peuples, il donnait les emplois au mérite; mais, parce qu'il comptait trop sur ses lumières, il en était plus facile à tromper, et on le trompa.

Il prend pour collègue Valens, son frère.

Il songeait à prendre un collègue, et c'était même le vœu de l'armée. *Si vous préférez l'état*, lui dit un de ses généraux, *vous choisirez : si vous préférez votre famille, vous avez un frère.* Valentinien préféra sa famille, et s'associa Valens, son frère, homme peu instruit, sans expérience dans la guerre, et protecteur des ariens. Il lui céda l'Orient, c'est-à-dire, la Thrace, l'Asie et l'Égypte, et il se réserva l'Occident. Il semble qu'il ne voulait qu'assurer l'empire dans sa famille : car trois ans après, au sortir d'une maladie, il déclara Auguste Gratien, son fils, âgé de huit ans.

Procope aspire à l'empire, et périt.

Valens, dès la seconde année de son règne, devenu si odieux qu'on le comparait à Tibère, se vit menacé de perdre l'empire. Un parent de Julien, Procope, profita de cette disposition des esprits, fut proclamé Auguste par quelques cohortes, et se fit reconnaître à Constantinople, pendant que Valens était en Galatie. Il ne régna qu'un an. Peu digne de commander lui-même, il fut trahi par ses généraux, et livré à Valens, qui lui ôta la vie.

Les Barbares tombent de toutes parts sur

Les Barbares, que Julien avait contenus, recommençaient leurs hostilités. Les Gaules étaient

exposées aux courses des Francs, des Allemands et d'autres peuples de Germanie. Les Saxons venaient par mer porter la désolation sur les côtes. Les Sarmates et les Quades pillaient la Pannonie. Les Pictes et les Écossais ravageaient la Bretagne, Les Asturiens et d'autres nations maures ne causaient pas de moindres désordres en Afrique. Enfin l'Orient avait pour ennemis les Goths, les Isaures, les Perses, les Sarrazins, et les Blemmies, qui se jetaient souvent sur l'Égypte.

Trahisons des Romains.

L'Occident fut défendu par les victoires de Valentinien, et par celles de deux de ses généraux, Jovien et Théodose. Cependant ce règne est l'époque où les Romains, devenus perfides, commettent ouvertement les trahisons les plus noires. Ils égorgent les Saxons qui se retiraient sur la foi d'un traité. Ils font assassiner Vithicabe, roi des Allemands, Gabinius, roi des Quades, et Para, roi d'Arménie. Rome idolâtre avait eu des Fabricius; pourquoi faut-il que les trahisons deviennent si fréquentes sous des princes chrétiens? Valentinien sans doute, quoique confesseur, n'était pas assez instruit de ses devoirs. On ne voit pas qu'il ait fait aucune recherche sur les trahisons de ses généraux; et il paraît avoir trempé lui-même dans la mort de Vithicabe.

Schisme à Rome. 366.

C'est encore à ce règne qu'on voit commencer dans l'Église des troubles qui se renouvelleront dans la suite, et qui produiront de grands maux.

Le siége de Rome était déjà devenu l'objet de l'ambition, parce que les pontifes avaient mille moyens de s'enrichir, et qu'ils pouvaient vivre dans l'opulence et dans le luxe. Damase, successeur du pape Libère, avait été élu canoniquement; et cependant Ursin, diacre de l'église romaine, forma un parti, et se fit élire. Ce fut le sujet d'une guerre. L'antipape soutint un siége dans une basilique. Il fallut que Prétextat, préfet de Rome, païen célèbre par sa sagesse et par son équité, armât pour chasser les schismatiques, et ce schisme dura plusieurs années.

Mort de Valentinien. Les Huns et les Alains.

375.

Valentinien mourut en Illyrie, dans la douzième année de son règne et dans la cinquante-cinquième de son âge, l'an 375, époque où les Huns commencèrent à pénétrer en Europe [1]. Les hordes de ces Barbares, les plus puissantes de toutes celles qui erraient dans le Nord, toujours armées les unes contre les autres, avaient causé plusieurs révolutions; et celles qui avaient été vaincues, forcées de céder, s'étaient retirées sur les bords de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, et tombèrent sur les Alains, qui habitaient ces contrées. Ces deux peuples, après une guerre longue et sanglante, se réunirent et passèrent ensemble le Palus-Méotide.

Les Goths.

Les Goths s'étendaient alors depuis le Tanaïs

[1] Il faut consulter sur les Huns les mémoires de M. de Guignes.

jusqu'au Danube, et leur roi Ermanéric se faisait redouter jusqu'à la mer Baltique, et paraissait avoir conquis toute la Germanie. Cette nation était formée de plusieurs peuples, auxquels une peuplade originaire de Scandinavie paraît avoir donné son nom. On distinguait en général les Ostrogoths, qui habitaient l'Orient, et les Visigoths, qui habitaient l'Occident. On met parmi les nations gothiques, les Gépides, les Hérules et les Vandales : quelques-uns ajoutent les Lombards et les Alains. Mais la plupart de ces origines sont peu certaines. Je remarquerai qu'il n'est pas possible que la Scandinavie ait produit tous les peuples qu'on en fait sortir.

Les Goths s'établissent dans la Thrace.

Les Goths succombèrent sous les efforts des Huns. Ils abandonnèrent leur pays au vainqueur; et, s'étant reculés jusque sur les bords du Danube, deux cent mille demandèrent à Valens la permission de s'établir dans la Thrace, et offrirent de servir dans les armées romaines. Leur proposition fut acceptée, à condition néanmoins qu'ils n'entreraient dans les terres de l'empire qu'après avoir quitté les armes : condition qui fut mal observée, parce que les officiers de l'empereur furent plus occupés à les dépouiller qu'à les désarmer. D'autres Goths firent encore la même demande, et furent refusés, parce qu'il parut dangereux de recevoir un si grand nombre de Barbares. Ils passèrent malgré les Romains.

Valens, par avarice, s'expose à manquer de soldats.

Valens, comptant que les Goths lui fourniraient désormais assez de soldats, licencia une partie des anciennes troupes, et exempta de la milice les citoyens romains. Son avarice lui fit voir un avantage à imposer une somme sur chaque village pour chaque soldat dont il l'exemptait. Il ne vit pas qu'il surchargeait les peuples, déjà trop foulés, qu'il ruinait les armées, et qu'il livrait l'empire aux Barbares. Il était à eux, dès qu'eux seuls ils le défendaient.

Soulèvement des Goths.

Cependant la Thrace, ne pouvant suffire à la subsistance de ses anciens habitans et des nouveaux peuples qui l'inondaient, éprouva une grande famine, dont les Goths surtout ressentirent les effets. Maxime et Lupicinus, qui commandaient dans cette province, ne pensèrent point à les soulager: au contraire, ils les irritèrent par des injustices et par des trahisons. Forcés à prendre les armes, les Goths invitent les Alains et les Huns à venir à leur secours. Ces peuples se joignent à eux, et toute la Thrace est exposée au pillage des Barbares.

Valens perd la bataille et la vie.

378.

Valens, qui était à Antioche, se pressa de faire la paix avec les Perses, et vint combattre les Goths, près d'Andrinople, avec une armée levée à la hâte. Il perdit la bataille et la vie; les deux tiers de ses troupes restèrent sur la place. Il a régné quinze ans.

En Occident, Gratien avait, pour collègue,

Gratien, depuis la mort de son père, régnait en Occident avec son frère Valentinien, que l'armée

lui avait donné pour collègue, et qu'il chérissait comme son fils. Il n'avait que seize ans lorsque son père mourut, et son frère en avait quatre.

son frère Valentinien II.

La jeunesse de Gratien et la faiblesse de son caractère rendaient presque inutiles les qualités estimables qu'on remarquait en lui; quoique élevé dans la piété et dans le goût des lettres par le poëte Ausone, il ne fut jamais capable de s'appliquer aux affaires du gouvernement, et on abusa de sa facilité.

Sa faiblesse le rend incapable de soins, et lui fait commettre des injustices.

Il y avait eu bien des abus sous le dernier règne. On lui persuada d'en punir les auteurs, parce qu'on voulait perdre Théodose; et ce général, qui avait servi l'état avec autant de fidélité que de talens, fut exécuté à Carthage. Son fils, disgracié, se retira en Espagne, sa patrie : il portait le même nom. Un prince sage doit moins penser à punir les abus qui se sont commis avant lui, qu'à prévenir ceux qui pourraient se commettre. Les recherches qu'il fait sur le règne qui a précédé font toujours périr des innocens.

Gratien marchait contre les Goths. Valens, qui craignait de partager avec lui l'honneur de la victoire, n'ayant pas voulu l'attendre, il tourna ses forces contre les Allemands qui s'étaient jetés dans les Gaules. Il les joignit près de Colmar, les défit, et les poursuivit au delà du Rhin. Ils perdirent plus de trente mille hommes. Gratien se distingua par son courage.

Défaite des Allemands.

Gratien, reconnaissant qu'il ne peut défendre l'empire, s'associe Théodose.

Après la mort de Valens, ce prince, âgé de vingt ans, et n'ayant qu'un enfant pour collègue, commandait depuis l'Euphrate jusqu'aux îles britanniques, et depuis la Numidie jusqu'au Danube.

379. Cependant l'empire avait toujours ses anciens ennemis. Les Huns venaient d'en augmenter le nombre; les Goths, vainqueurs, ravageaient la Thrace : ils avaient forcé le pas de Sucques; ils se répandaient dans l'Illyrie, dans la Macédoine, dans la Grèce. Sur leurs traces se poussaient, comme des flots, les Sarmates, les Quades, les Alains, les Huns, les Vandales, les Macormans. Ces Barbares n'avaient plus qu'à franchir les Alpes juliennes pour porter la désolation dans toute l'Italie.

Le jeune Théodose, relégué en Espagne, paraissait l'unique ressource de l'empire. On ne présumait pas néanmoins que Gratien l'employât, parce que les princes pardonnent rarement à ceux qu'ils ont offensés. On se trompa. Théodose fut rappelé, eut le commandement des armées, et défit les Goths et les Sarmates qui s'étaient rassemblés sur le Danube. L'année suivante, Gratien le prit pour collègue, et lui céda l'Orient.

CHAPITRE II.

Théodose.

Après avoir été vaincus par Théodose, les Goths n'avaient plus de retraite, puisque leur ancien pays était occupé par les Huns. Il fallait par conséquent les exterminer, ou leur céder des terres. Il eût été cruel et dangereux de les réduire au désespoir, et d'ailleurs la Thrace avait besoin d'être repeuplée. On leur abandonna donc une partie de cette province, on leur donna les droits de cité, on les exempta de tout impôt, et on en fit des soldats pour la défense de l'empire.

Les Goths obtiennent des terres.

Les circonstances, qui sont quelquefois plus fortes que toute autre considération, paraissaient demander qu'on prît ce parti. Cependant cette faveur accordée aux Goths pouvait armer d'autres Barbares dans l'espérance d'obtenir la même grâce, et il eût été plus prudent de les distribuer dans différentes provinces. Vraisemblablement ils ne voulurent pas se séparer, parce qu'ils se seraient livrés à la discrétion des Romains, dont la mauvaise foi leur était connue. Ils obtinrent même de ne servir dans les armées que sous des chefs de leur nation. Il en naîtra bien des troubles.

Ils servent dans les armées sous des chefs de leur nation.

On aurait tort néanmoins de faire des reproches

à Théodose. Quand le désordre est à un certain point, on ne peut pas tout à la fois corriger le présent et pourvoir à l'avenir. Il paraît que ce prince fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un courage éclairé. L'empire eût succombé sans lui : il en a retardé la chute.

Maux de l'Église.

Les maux de l'Église, de nature à n'attendre des remèdes que du temps, étaient grands, surtout dans les provinces orientales, où Valens, persécuteur des catholiques, avait été favorable à toutes les sectes et même à l'idolâtrie. Les ariens, maîtres dans la plupart des grandes villes, s'arrogeaient une espèce de domination : d'autres hérétiques, et il y en avait de bien des espèces, briguaient la faveur de la multitude, et semaient la division parmi les peuples. Enfin l'idolâtrie avait encore des temples célèbres.

La modération de Théodose est blâmée.

Trop de sévérité pouvait causer des troubles. Théodose le jugea, et se conduisit d'abord avec réserve. Mais sa douceur ne fut pas approuvée par tous les catholiques. Les plus ardens se plaignaient qu'il voulût attirer les âmes à la vérité par la persuasion, au lieu de les forcer, par la terreur, à quitter extérieurement l'hérésie ; comme si quitter extérieurement l'hérésie, c'était devenir catholique. Ils ne savaient si cette conduite de l'empereur était de sa part défaut de zèle, timidité ou prudence. C'est ainsi qu'en parlait, remarque Tillemont, saint Grégoire de Naziance,

quoiqu'un des plus modérés; et cela n'est pas étonnant, puisque ce saint blâmait Constance d'avoir laissé la vie à Julien.

Il serait difficile de représenter combien la situation de Théodose était embarrassante. Tout lui tendait des piéges, le zèle des catholiques, comme le fanatisme des hérétiques. Si ceux-ci voulaient le tromper, ceux-là s'aveuglaient quelquefois eux-mêmes. Saint Grégoire de Naziance en est une preuve. *Il y a eu des temps*, dit-il aux païens, *que nous avons eu l'autorité; mais qu'avons-nous fait à ceux de votre religion qui approche de ce que vous avez fait souffrir aux chrétiens? Vous avons-nous ôté votre liberté? avons-nous excité contre vous une populace en fureur? avons-nous établi des gouverneurs pour vous condamner au supplice? avons-nous attenté à la vie de quelqu'un? avons-nous même éloigné personne des magistratures? en un mot, avons-nous fait contre vous aucune des choses que vous nous avez fait souffrir, ou dont vous nous avez menacés?* Je ne conçois pas, dit du Pin, comment saint Grégoire peut accorder toutes ces maximes avec ce qu'il vient de dire, que Constance avait très-mal fait de laisser l'empire et la vie à Julien. On ne conçoit pas non plus comment il faisait toutes ces questions avec tant de confiance, lui qui blâmait la modération de Théodose. Avait-il oublié la loi qui condamnait au dernier supplice ceux

Situation embarrassante de ce prince.

qui sacrifieraient aux idoles ? et ignorait-il ce qui s'était passé sous Constance et sous Constantin? Par ce discours de saint Grégoire, on peut juger du langage que tenaient aux empereurs les catholiques que le zèle aveuglait.

Lois qu'il fait contre les hérétiques.

Théodose ne tarda pas à porter des lois contre les hérétiques. La première est de la seconde année de son règne, l'an 380. Elle ordonne à tous les peuples de son obéissance de suivre la foi du concile de Nicée, déclarant que ceux qui n'obéiront pas seront traités comme infâmes, et subiront les peines qui leur seront infligées par la justice divine et par l'autorité impériale.

Une autre loi, portée l'année suivante, défend à ceux qui ne suivent pas la foi du concile de Nicée, de tenir des assemblées dans les villes, sous quelque prétexte que ce soit. Elle ordonne que toutes les églises de l'empire soient remises aux évêques catholiques, et qu'on chasse des villes tous les hérétiques qui feront quelque résistance. Les ariens, qu'on entreprit de chasser, excitèrent des séditions parmi le peuple. Cependant cette même loi fut renouvelée quelques mois après, avec deux nouvelles clauses : une défense aux ariens de bâtir des églises, soit dans les villes, soit dans les campagnes, et une déclaration que tous les lieux où ils auraient fait quelque fonction seraient acquis au fisc. Enfin, par une loi de 388, Théodose défend aux hérétiques de de-

meurer dans les villes, et ordonne de les chasser dans les déserts.

L'idolâtrie, relevée par Julien, avait pris sous Valens de nouvelles forces. Théodose tenta de la détruire par des lois. En 381, il défendit les sacrifices, sous peine de proscription, soit dans les temples, soit ailleurs. En 385, il menaça des plus grands supplices ceux qui chercheraient l'avenir dans les entrailles des victimes. En 392, il publia une loi qui défendait toute immolation, sous peine de mort, et tous les autres actes d'idolâtrie sous peine de confiscation des lieux où ils auraient été faits. Enfin il ordonna de fermer, ou même de démolir les temples; et Cinège, un des préfets du prétoire, fut entre autres chargé de cette commission.

Lois contre les idolâtres.

De pareils ordres ne pouvaient pas être exécutés sans quelque résistance de la part des païens. Alexandrie fut pendant plusieurs jours le théâtre d'une guerre qui coûta la vie à beaucoup de chrétiens, et le sang coula dans plusieurs provinces.

Défauts des lois de Théodose.

Il faut, dit-on, qu'il n'y ait qu'une religion dans l'état. Il le faudrait sans doute; rien ne serait plus à désirer. Mais, quand il y en a plusieurs, est-ce une raison de chasser une grande partie des sujets, parce qu'ils ne pensent pas comme le prince; de les égorger ou d'en faire des hypocrites et des sacriléges? car enfin c'est tout ce que peut la violence. Elle démolit les temples, elle

ôte les églises : l'hérésie et l'idolâtrie restent. Si les lois de Théodose eussent été exécutées, on eût peuplé les déserts et dépeuplé bien des villes.

Au reste on se ferait une fausse idée de la conduite de cet empereur, si on en jugeait par les lois qu'il a portées. *Il espérait*, dit Tillemont, *que, sans qu'il fût besoin de punir, la foi orthodoxe se répandrait assez d'elle-même, quand l'Église aurait la liberté entière de prêcher la vérité. Il avait sans doute plus de compassion que d'indignation pour ceux qui aimaient leur aveuglement; et il pouvait juger que moins les hérétiques seraient persécutés, plus ils se diviseraient et se persécuteraient eux-mêmes, ce qui ne manqua pas d'arriver. Les lois mêmes*, ajoute cet écrivain, *dont il ne pressait pas l'exécution, les retenaient dans la crainte, parce que l'Église pouvait s'en servir, et s'en servait effectivement lorsqu'elle le jugeait nécessaire pour arrêter leur audace.*

Les premiers empereurs chrétiens s'imaginèrent qu'il suffirait de menacer pour ramener à l'Église les hérétiques et les idolâtres, et ils portèrent des lois sanglantes. Ils se trompèrent; l'événement le prouva : mais ils ne voulurent pas avouer qu'ils s'étaient trompés. Ils continuèrent donc de porter les mêmes lois, et cependant ils n'en pressaient pas l'exécution, parce qu'ils voyaient l'impossibilité où ils étaient de les faire exécuter. Cette contradiction sauvait la dignité du prince.

Cette conduite des empereurs accoutuma peu à peu à penser que les peines portées par les lois n'étaient que comminatoires, et il en résulta deux inconvéniens. D'un côté, ces lois ne pouvaient être un frein pour les peuples, qui s'accoutumaient à regarder comme de simples formules les peines dont elles menaçaient; de l'autre, l'exécution de ces lois devenait une chose arbitraire qu'on abandonnait au fanatisme, au faux zèle et aux intérêts particuliers de tous ceux qui avaient quelque autorité dans les provinces : car si les empereurs ne la pressaient pas, il est certain qu'ils ne l'empêchaient pas. Les lois mêmes de Théodose permettaient les voies de fait contre les hérétiques; elles armaient donc les uns contre les autres tous les citoyens qui voudraient se servir du prétexte de la religion. Depuis Constantin, il y a bien peu de sagesse dans la législation; et il y en aura encore moins, parce que l'ignorance se répand tous les jours davantage.

Concile oecuménique de Constantinople. 381.

Les désordres, au commencement du règne de Théodose, n'étaient pas les mêmes dans toute l'Église. En Occident, s'il s'élevait quelques troubles, elle jouissait en général de la paix. En Orient, au contraire, déchirée pas une multitude de sectes, elle était encore troublée par les divisions même des catholiques. Un concile paraissait l'unique moyen de rétablir l'union : on le crut au moins, et Théodose en convoqua un à Constantinople,

où cent cinquante évêques de ses provinces se rassemblèrent ; l'Occident n'y prit point de part. Saint Mélèce, évêque d'Antioche, y présida.

Le concile commença par déposer Maxime le Cynique, qui s'était établi sur le siége de Constantinople, et dont l'ordination était nulle : cette place fut donnée à saint Grégoire de Naziance.

Sur ces entrefaites, saint Mélèce étant mort, il s'éleva dans le concile des dissensions au sujet de l'élection à l'évêché d'Antioche. Les esprits s'échauffèrent : on se souleva contre saint Grégoire, dont l'avis n'était pas celui du grand nombre; et on parla de le déposer, sous prétexte que son intronisation était contraire aux canons. Ce saint aima mieux se démettre que d'être l'occasion d'un schisme.

Il était beau de renoncer à un siége qui était le second de l'Église, et qui paraissait le disputer au premier; il eût été plus beau de le quitter sans regret, et on est fâché de voir saint Grégoire se plaindre durement des évêques qui l'avaient forcé à cette démarche. Il les représente comme des gens ignorans et grossiers, comme des superbes et des ambitieux, comme des avares qui ne songent qu'à amasser par toutes sortes de voies, comme des hypocrites qui, sous l'apparence des vertus, cachent de grands déréglemens. C'est, dit-il, une assemblée d'oisons et de grues, qui se battent et se déchirent sans discrétion; une troupe de geais,

un essaim de guêpes qui sautent au visage. Il paraît en effet que les pères de ce concile montrèrent beaucoup de passion, et que saint Grégoire avait raison d'en être scandalisé.

Après avoir fait des règlemens sur la discipline et sur la juridiction des églises, le concile fit des canons sur le dogme. Les Macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et les apollinaristes, qui avaient différentes erreurs sur l'incarnation, furent anathématisés, ainsi que les ariens; et, comme il importait de s'expliquer sur la divinité du Saint-Esprit avec plus de précision qu'on n'avait fait jusqu'alors, on ajouta au symbole de Nicée, que le Saint-Esprit procède du père. On ajoutera dans la suite *et du fils*, ce qui sera le sujet d'une longue dissension.

Ce concile, le second œcuménique, n'a été reconnu en Occident que long-temps après; et, quoique reçu en Orient sans obstacle de la part des évêques catholiques, il ne fit pas cesser les disputes. A Constantinople surtout elles dégénéraient en manie : on dogmatisait dans les places publiques comme à la cour, et il n'y avait point d'artisan qui ne se donnât pour théologien. *Si vous voulez une pièce de monnaie*, dit saint Grégoire de Nysse, *on vous fait de grands discours sur la différence du fils engendré et du père non engendré : si vous demandez combien vaut le pain,*

on vous répond que le père est plus grand, et que le fils lui est soumis; et si vous demandez quand le bain sera chaud, on vous assure bien sérieusement que le fils a été créé.

Théodose fait conférer ensemble les chefs de secte, et la dispute les aigrit. 383.

Théodose invita les chefs des différentes sectes à conférer ensemble, et il les rassembla à Constantinople. Il se flattait qu'ils s'expliqueraient, qu'ils s'entendraient, et qu'ils se rapprocheraient. Il se trompa : la dispute les aigrit, et ils en devinrent plus opiniâtres : c'est ce qu'on devait attendre des passions, de la mauvaise foi et du fanatisme qui divisaient les partis.

Il est pardonnable de se tromper, quand on fait le premier une tentative : on peut donc excuser Théodose. Mais cette faute sera souvent répétée. On dirait que les souverains sont condamnés à ne pas s'instruire par l'expérience.

Gratien, devenu odieux, perd l'empire et la vie.

383.

En Occident, Gratien publiait les lois de Théodose, et quelquefois il en pressait l'exécution. Il fit abattre dans le sénat l'autel de la Victoire, monument auquel la superstition attachait le sort de l'empire : il confisqua les revenus des pontifes : il supprima les priviléges des prêtres païens et des vestales; et il refusa le titre de souverain pontife que les empereurs même chrétiens avaient porté jusqu'alors ; ce refus, qui parut aux catholiques un acte de piété, offensa les Romains, qui le regardèrent comme une marque de mépris. Il

eût été plus prudent de le garder : car ce titre lui donnait le droit de réformer la religion païenne ; et, en la réformant, il en avançait la ruine.

Pendant qu'il aliénait ses sujets, il attirait à la cour les Barbares, dont les hommages flattaient sa vanité : il ruinait son épargne par des profusions, et il négligeait tous les soins du gouvernement. Sa conduite lui fit perdre l'estime des troupes et l'amour des peuples.

Maxime, qui avait été valet dans la maison de Théodose, et qui pour lors commandait en Bretagne, profita de ce mécontentement, se fit proclamer Auguste, et passa dans les Gaules. Gratien marche contre lui : mais son armée l'abandonne ; les villes même s'opposent à sa fuite : elles lui ferment les portes ; et, lorsqu'il croit échapper à la faveur d'un déguisement, il est arrêté et perd la vie.

Valentinien II, alors âgé de douze ans, reconnut Maxime, qui promit de ne pas passer les Alpes, et Théodose dissimula. Les Huns et les Perses, qui étaient entrés dans la Mésopotamie, lui faisaient une nécessité de porter ses forces en Orient, et ne lui permettaient pas de s'engager dans une guerre civile. Il parut donc aussi reconnaître Maxime : il songea néanmoins à le repousser, s'il formait quelque nouvelle entreprise, et il saisit la première occasion de faire la paix avec la Perse.

Maxime, qui a fait périr Gratien, arme contre Valentinien, et a la tête tranchée.

387.

Quelques années après, Valentinien n'eut que

le temps de s'enfuir et de se jeter entre les bras de Théodose, qui arma, et qui vainquit Maxime. Cet usurpateur eut la tête tranchée; d'ailleurs on ne fit aucune recherche de ceux qui avaient suivi son parti. Théodose publia même une amnistie pour les rassurer; et il rétablit Valentinien dans l'empire d'Occident.

L'armée de Théodose était presque toute composée de Barbares.

Son armée était presque toute composée de Huns, d'Alains et de Goths; c'est qu'il eût eu peu de troupes, s'il n'eût pas soudoyé des Barbares. Il était même nécessaire de s'en servir, parce que, incapables de goûter la paix, ils auraient attaqué l'empire s'ils ne l'avaient pas défendu. Cependant cette politique avait l'inconvénient de leur apprendre l'art de la guerre, et de leur faire apercevoir toute la faiblesse des Romains.

Saint Ambroise empêche de punir les incendiaires d'une synagogue.

Théodose, qui s'arrêta quelques années en Italie, était à Milan lorsqu'il apprit que les chrétiens avaient brûlé une synagogue à Callinique en Mésopotamie; il ordonna de punir les incendiaires, et de réparer les dommages faits aux Juifs. Cet ordre, quoique juste, fut un sujet de scandale pour saint Ambroise, évêque de Milan : il écrivit à l'empereur, que l'évêque de Callinique serait prévaricateur s'il lui obéissait : il lui représenta que les Juifs avaient souvent brûlé des églises, sans qu'on les eût punis, ni condamnés à les rétablir; et il ajouta qu'il était indigne d'un prince chrétien de prendre le parti d'une synogogue

contre l'Église. Sa lettre, comme le remarque du Pin, tenait plus de la déclamation que du raisonnement; et cependant il menaçait l'empereur de le priver de la communion s'il ne révoquait ses ordres. Théodose les révoqua, et eut lieu de s'en repentir : car les chrétiens, impunis, se portèrent dans la suite à de tels excès, qu'il fut obligé de sévir, et de porter une loi pour réprimer leurs violences.

Il me semble que, sans manquer au respect qu'on doit au zèle de saint Ambroise, on peut dire que les noms de juifs et de chrétiens lui ont fait prendre pour une affaire de religion une affaire de pure police; qu'il a eu tort par conséquent de se porter pour juge de la conduite de l'empereur, et encore plus de le menacer d'excommunication.

Conduite de Théodose avec les idolâtres, pendant son séjour en Italie.

Pendant le séjour que Théodose fit en Italie, il prit, en quelque sorte, sous sa tutelle le jeune Valentinien, et il gouverna l'Occident. C'est alors surtout qu'il parut se flatter de pouvoir porter les derniers coups à l'idolâtrie : c'est alors aussi que ses lois occasionèrent plus de soulèvemens. Il vint à Rome, où, quoique ferme dans ses principes, il parut se conduire avec plus de modération. Il exhorta les sénateurs à embrasser la religion chrétienne : il n'accorda rien à leurs instances pour le maintien de l'ancien culte : au contraire il supprima les fonds destinés pour les sacrifices; mais

il témoigna de la considération aux païens qui avaient servi l'état, et il donna des dignités à plusieurs.

Pénitence publique de Théodose. 390.

Il ne manquait plus au zèle de Théodose que d'édifier l'Église par une pénitence publique.

Comme on préparait des jeux à Thessalonique, le peuple de cette ville demanda un cocher du cirque qui avait été mis en prison, se souleva contre le commandant qui le lui refusait, l'assomma, et plusieurs autres personnes périrent encore dans cette sédition. L'empereur, qui avait d'abord ordonné de punir les coupables, se laissa presque aussitôt fléchir aux prières de saint Ambroise, et promit de pardonner. Cependant on lui représenta que l'impunité est, en pareil cas, d'une extrême conséquence; et on ne manqua pas de raisons d'état assez apparentes, dit Tillemont, pour le lui persuader. *Assez apparentes* me paraît étrange: sans doute cet écrivain parle ainsi parce qu'il ne conçoit pas que les meilleures raisons puissent balancer l'autorité d'un saint; mais saint Ambroise, aujourd'hui exempt d'erreur dans le ciel, n'approuve certainement pas ceux qui pensent qu'il a été infaillible sur la terre.

Théodose devait donc sévir : mais ceux qu'il chargea de ses ordres abusèrent étrangement de sa confiance. Ce prince avait fait grâce à plusieurs personnes qui avaient conspiré contre lui; il avait fait grâce à la ville d'Antioche, où il y avait eu une

sédition violente. Est-il vraisemblable que ses ordres aient été d'assembler au cirque le peuple de Thessalonique, de l'envelopper de soldats, et d'égorger indistinctement tout ce qui s'offrirait? C'est néanmoins ce qui fut exécuté.

Un prince répond de ceux à qui il confie ses ordres : Théodose était donc coupable. Saint-Ambroise eut le courage de lui reprocher son crime. Cependant il sortit de Milan, parce que, dit Tillemont, *l'empereur, trouvant mauvais qu'il sût les résolutions de son conseil, il était de la prudence qu'il s'éloignât de la cour, pour ne point apprendre des choses qu'il ne pourrait ni dire de peur d'exposer ses amis, ni taire parce qu'un évêque ne peut taire la vérité sans blesser sa conscience.* J'avoue qu'il y a dans la conduite de l'évêque de Milan des choses que j'ai de la peine à comprendre. Car de quel droit avait-il des espions dans le conseil du prince? et comment alliait-il avec la religion, avec la probité, les trahisons qu'il faisait commettre à ses amis? Quoi qu'il en soit, l'empereur reconnut son crime, et se soumit à la pénitence publique, alors le seul moyen de se réconcilier à l'Église. Il ne fut absous qu'après huit mois d'humiliation. Telle était encore dans ce siècle la discipline : elle se relâchera dans la suite. Cependant les évêques continueront de fulminer des excommunications contre les souverains : vous verrez les abus qui en naîtront. Théodose, pen-

dant sa pénitence, se dépouilla des ornemens impériaux : un jour viendra où l'excommunication dépouillera les princes de toute autorité.

Puissance des moines.

Sous ce règne, les moines commençaient à devenir puissans : répandus dans les villes, non-seulement ils faisaient une guerre ouverte aux païens, ils s'ingéraient encore dans toutes les affaires : ils suscitaient des disputes, ils commettaient des violences, et ils excitaient des séditions parmi le peuple. Théodose publia une loi qui leur enjoignait de se retirer dans les déserts, conformément à l'esprit de leur état. Quelques années après, ils eurent assez de crédit auprès de lui pour la lui faire révoquer ; et depuis cette époque, leur puissance s'est toujours accrue.

Valentinien II perd l'empire et la vie.

392.

Après un séjour de trois ans en Italie, Théodose repassa en Orient, et l'année suivante Valentinien eut le sort de son frère. Un de ses généraux, le comte Arbogaste, Franc d'origine, le fit assassiner, et revêtit de la pourpre Eugène, qui avait enseigné la rhétorique, et qui était secrétaire de Valentinien. Il comptait gouverner sous le nom de cet empereur.

Eugène, qui a usurpé l'empire, a la tête tranchée.

394.

Pour se faire un parti, Eugène rouvrit les temples des idoles, où la foule se précipita. Théodose, à qui il avait envoyé une députation, dissimulait, et faisait ses préparatifs. Deux ans après, vainqueur près d'Aquilée, il fit trancher la tête à Eugène, Arbogaste se tua, et il n'y eut plus de

sang versé. Il survécut peu à sa victoire. Il mourut au commencement de l'année suivante, la cinquantième de son âge et la seizième de son règne. Mort de Théodose. 395.

On lui a donné le surnom de Grand. Il serait difficile de l'apprécier. Dans ce siècle, l'ignorance commençait à tout confondre; et l'esprit qui dominait n'était qu'un ramas d'idées contradictoires. C'était l'effet des disputes qui s'élevaient entre les sectes, et de la conduite inconsidérée des princes qui les avaient fomentées. Théodose ne paraît pas avoir eu assez de lumières pour se conduire à travers ce chaos; et, quoi qu'on puisse dire pour le justifier, il a quelquefois montré plus de cruauté que de prudence. Il semble que dans ces temps barbares les sectes qui, au nom du Seigneur, demandaient à l'envi le sang les uns des autres, devaient étouffer tout sentiment d'humanité dans l'âme des peuples, et surtout dans celle des souverains, qui, étant portés à croire que tout doit fléchir devant eux, s'offensent de la moindre résistance.

CHAPITRE III.

Depuis la mort de Théodose jusqu'à la prise de Rome par Alaric.

Théodose, le dernier prince qui ait été maître des deux empires, laissa deux fils; Arcadius, âgé Théodose avait partagé l'empire entre ses deux

fils, Arcadius et Honorius. de dix-sept ans, et Honorius, âgé de dix. Le premier régna, suivant ses dispositions, en Orient; 395.
le second en Occident.

Faiblesse de ces deux princes. Voilà donc deux enfans qui vont gouverner, et leur enfance durera. Toujours faibles, ils ne seront capables ni d'acquérir des lumières ni d'agir par eux-mêmes. Ils seront l'un et l'autre le jouet des intrigues de leur cour, et cependant ils règneront dans les temps les plus difficiles.

Etat de l'empire. Les divisions intestines renouvelaient sans cesse les plaies qu'elles avaient faites, et une législation absurde les envenimait. Les Barbares menaçaient de toutes parts, et l'empire n'avait pour se défendre que d'autres Barbares qui l'avaient défendu sous Théodose. C'étaient des Goths qui étaient commandés par des chefs habiles, et qui voyaient la faiblesse du gouvernement. Les ennemis étaient donc au dedans et au dehors.

Rufin, ministre d'Arcadius. Théodose avait donné pour ministre à l'aîné de ses fils, Rufin, Gaulois, qui s'était élevé à la préfecture d'Orient par une suite de perfidies. Cet homme d'ailleurs n'avait aucun talent.

Stilicon, ministre d'Honorius. Stilicon, Vandale d'origine, gouvernait l'Occident sous Honorius. Général habile, il ne manquait pas de lumières pour l'administration; mais il n'était ni moins injuste ni moins ambitieux que Rufin.

Ces deux ministres ont entretenu les troubles. Sous ces deux ministres, également avides, tout fut vénal, et les emplois se multiplièrent au gré

de leur avidité. Ils n'ont remédié à aucun abus. Il paraît plutôt que, voulant se rendre nécessaires, ils n'ont pensé qu'à faire durer les troubles. Leur mésintelligence suffisait pour les entretenir, et pour en produire de nouveaux.

Rufin craignait l'ambition de Stilicon, qui se portait pour tuteur des deux princes; et il avait un autre rival dans Eutrope, eunuque qui prenait de l'ascendant sur Arcadius, et qui devait bientôt gouverner. Cet homme, pour qui tout moyen était bon, osait aspirer aux premières dignités, abusait insolemment de la faiblesse de son maître, et avait la rapacité des gens de son espèce. L'eunuque Eutrope.

Les Huns ravageaient l'Asie, et les Goths de Thrace se répandaient dans toutes les provinces situées entre la mer Adriatique et le Pont-Euxin. Ils se présentèrent aux portes de Constantinople, et ils se jetèrent sur la Grèce. Alaric, leur chef, avait servi sous Théodose contre Eugène. Il se montrera bientôt en Italie. On veut que Rufin, pour ruiner Stilicon, ait imaginé d'appeler ces Barbares dans les provinces qu'il gouvernait lui-même. Cette conduite eût été bien maladroite. Il est plus naturel de penser que ces peuples n'inondaient l'Orient, que parce que Théodose n'était plus. Irruption des Barbares dans l'empire d'Orient.

Stilicon, dont la prudence et le courage avaient mis les provinces occidentales à l'abri des insultes des Barbares, marcha contre Alaric avec une armée composée des troupes de Théodose et de Stilicon, traversé par Rufin, est forcé de faire retraite devant Alaric.

celles d'Eugène, et joignit les Goths dans la Thessalie. Il se disposait à les attaquer, lorsqu'un ordre d'Arcadius lui enleva une partie de ses forces. Rufin avait engagé son maître à rappeler l'armée de Théodose. Stilicon la renvoya, et chargea du soin de le venger Gaïnas, capitaine goth, qui la conduisit à Constantinople : trop faible alors pour hasarder une bataille, il se retira.

Gaïnas le venge. Mort de Rufin.

Arcadius vint au-devant de l'armée. Rufin l'accompagnait. Il comptait sur les intelligences qu'il avait ménagées parmi les troupes ; et ce jour-là même il se flattait de partager l'empire avec son maître. Mais au signal que donna Gaïnas, des soldats se jetèrent sur lui, et le tuèrent aux pieds de l'empereur.

Eutrope lui succède.

Eutrope le remplaça et en eut la dépouille. Ce nouveau ministre, qui n'ignorait pas combien il était haï et méprisé, fit une loi qui condamnait à mort tous ceux qui conspireraient contre un des conseillers du prince, ou qui en auraient formé le dessein ; et on ne vit plus que des délations et des proscriptions. Cependant le ministre donnait des fêtes à son maître.

Les Goths ravagent la Grèce. 396.

Alaric, qui avait conduit les Goths jusque dans le Péloponèse, leur livra la Grèce. Ils ruinèrent surtout les temples des idoles ; et ce qui avait échappé aux lois des empereurs ne put échapper à leurs armes. Ce sont les Barbares qui acheveront la ruine de l'idolâtrie.

Corinthe se défendait encore, lorsque Stilicon marcha une seconde fois contre les Goths. Il eut des avantages dont il ne profita pas. Les uns le blâment, d'autres le justifient. Il est certain qu'Eutrope le traversa. Il le fit déclarer ennemi de l'empire pour avoir attaqué les Barbares dans le Péloponèse : la cour de Constantinople fit même alliance avec Alaric, et lui donna le commandement dans la Grèce et dans l'Illyrie orientale. Ces deux provinces faisaient partie de l'empire d'Orient, depuis le partage que Gratien avait fait avec Théodose.

Stilicon marche contre eux; il est traversé par Eutrope.

Toujours jaloux de Stilicon, Eutrope tenta de le faire assassiner. Il sollicita les généraux d'Honorius à se soulever; et il réussit à faire prendre les armes à Gildon, qui commandait en Afrique, et à qui sa révolte coûta la vie.

Eutrope excite des soulèvemens en Occident.

Il gouvernait l'Orient, et son ambition n'était pas satisfaite. Il voulait réunir en lui les titres à la puissance. Il ne voyait pas qu'il les avilirait sans se décorer; et son maître, trop faible, le fit consul. L'Orient en fut indigné, et l'Occident refusa de le reconnaître : pour avoir voulu trop s'élever, Eutrope hâta sa perte.

Il est fait consul.
399.

Un Goth, qui commandait en Phrygie, le comte Tribigilde, se soulève; et Gaïnas, qu'on ne savait pas être d'intelligence avec lui, est chargé de le réduire. Celui-ci part. Arrivé en Phrygie, il exagère les forces du rebelle, il en fait craindre les

Trame de Gaïnas contre Eutrope.

progrès, et il conseille de traiter avec lui; ajoutant que Tribigilde n'a pris les armes que pour se soutenir contre Eutrope, et qu'il est prêt à les quitter si on veut lui sacrifier cet eunuque.

Eutrope a la tête tranchée.

Eudoxie, femme d'Arcadius, jalouse de gouverner, et d'ailleurs irritée contre Eutrope, qui avait menacé de la chasser du palais, se joignit à ses ennemis, et obtint de l'empereur un ordre de l'arrêter. Cet eunuque eut la tête tranchée l'année même de son consulat. Il fit voir combien les favoris les plus puissans doivent peu compter sur un prince faible.

Gaïnas se révolte.

Eudoxie prit les rênes du gouvernement, et on put tout se permettre sous cette femme gouvernée elle-même par des eunuques. En effet Gaïnas, qui se révolte, force l'empereur à lui livrer les victimes qu'il demande : il le force à venir à Chalcédoine pour traiter avec lui; il le force à lui conserver le titre de général; il obtient même les ornemens du consulat, et il entre dans Constantinople comme en triomphe.

Il perd la vie dans un combat contre les Huns.

Dans ce siècle, il semble qu'il n'y avait plus que le zèle de la religion qui pût donner du courage. Les Goths étaient ariens, et ils n'avaient point d'église. Gaïnas en demande une. Saint Jean Chrisostome, évêque de Constantinople, la refuse, également inflexible aux menaces de Gaïnas et aux instances de l'empereur. On prend les armes. Les Goths sont massacrés; et leur chef, forcé à

se retirer au delà du Danube, y trouve les Huns, qui étaient toujours les ennemis des Goths, et perd la vie en combattant contre eux.

L'Orient, jusqu'à la mort d'Arcadius, n'offre plus que des troubles, produits d'un côté par le zèle, et de l'autre par la persécution. Saint Jean Chrisostome voulait réformer les mœurs, et Eudoxie persécutait ce saint évêque, le plus vertueux et le plus éloquent de son siècle. L'Orient n'offre que des troubles.

Pendant que ces désordres se passaient en Orient, l'Occident était plus que jamais exposé aux irruptions des Barbares. Alaric, souverain en quelque sorte dans l'Illyrie, où il commandait, et proclamé roi par ses troupes, ravageait les provinces qu'arrose le Pô, et menaçait Rome. On n'avait point d'armée à lui opposer. Stilicon entame une négociation, fait ses préparatifs, et tombe tout à coup sur les Goths. La bataille fut sanglante et indécise. Mais, les enfans d'Alaric ayant été faits prisonniers, il fut obligé d'accepter la paix aux conditions qu'on lui offrit, et il se retira. Alaric en Italie. 410.

Maximien avait établi son siége à Milan, afin d'être plus à portée de défendre les frontières. Honorius, qu'Alaric venait d'effrayer, établit le sien à Ravenne, afin d'être plus à portée de s'enfuir : il pouvait de là passer en Épire. La lâcheté de ce prince livrait donc l'Italie aux Barbares. Honorius établit son siége à Ravenne.

Aussi les Goths reparurent bientôt : plus de Défaite de Radagaise.

405. deux cent mille hommes, conduits par Radagaise, se jettent sur cette province, pénètrent jusqu'en Toscane, et mettent le siége devant Florence. Radagaise était idolâtre, et il en paraissait plus formidable aux païens, qui croyaient que la protection de ses dieux lui assurait le succès de son entreprise. Leur aveuglement était même si grand, qu'ils se réjouissaient de cette invasion. Ils se flattaient que le moment était arrivé où ils allaient relever les temples et rétablir l'ancien culte.

Les Barbares, ignorans dans l'art militaire, n'étaient propres qu'à ravager un pays ouvert; et, s'ils tentaient une entreprise avec courage, ordinairement ils l'exécutaient avec peu de précaution. Stilicon lève à la hâte une armée, composée principalement de Huns, d'Alains et de Goths, surprend Radagaise et le défait entièrement. Ce chef, qui fut pris, perdit la vie. On fit une quantité étonnante de prisonniers, et ceux qui échappèrent au fer du vainqueur se dispersèrent dans les montagnes, où ils périrent presque tous. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat éleva un arc de triomphe, qui fut le dernier.

Cette victoire en effet était le dernier effort d'un empire qui ne pouvait plus se soutenir. Honorius va perdre toutes les provinces transalpines.

Invasion des Barbares dans les Gaules.

Un déluge de Barbares inonde tout à coup les Gaules, et se répand sans obstacle jusqu'aux Pyrénées.

406. Ce sont des Vandales, des Suèves, des

Alains, des Huns, des Sarmates; et bientôt après les Francs et les Bourguignons suivent le chemin qui leur est ouvert.

Les troupes romaines qui étaient en Bretagne ne pouvaient plus attendre de secours, et cependant elles étaient exposées aux invasions des Pictes et des Écossais, peuples féroces qui habitaient le nord de l'île. Elles songèrent à leur défense. Après avoir nommé Auguste Marc, qu'elles tuèrent, et Gratien, qu'elles tuèrent encore, leur choix s'arrêta sur un soldat, qui prit le nom de Constantin. Ce nouvel Auguste passa dans les Gaules, dont il s'assura. Son fils Constant, qui de moine venait d'être fait César, lui soumit l'Espagne, et Honorius fut forcé de le reconnaître.

Constantin maître des Gaules et de l'Espagne, et reconnu par Honorius. 407.

Alaric menaçait alors l'Italie : il paraît qu'il avait fait des préparatifs pour une entreprise à laquelle Stilicon l'avait invité, et qu'on avait été obligé d'abandonner; et il demandait en dédommagement une somme qu'on ne pouvait pas lui donner, et qu'on lui promit.

Alaric menace l'Italie.

Sur ces entrefaites on apprit la mort d'Arcadius, qui laissait l'empire à Théodose, son fils, enfant de sept ans : on prétend que Stilicon songeait à la tutelle de ce jeune prince, lorsqu'il périt par la perfidie d'Olimpius, dont il avait fait la fortune.

Mort d'Arcadius et de Stilicon. 408.

Olimpius l'accusait d'aspirer à l'empire, et d'avoir appelé les Barbares dans les Gaules. Cepen-

dant le faible Honorius balançait à lui livrer sa victime. Alors, profitant de l'absence de Stilicon, il soulève l'armée contre les amis de ce ministre, et il les fait égorger. L'empereur ne balance plus; il avait trop craint le ressentiment de son général. Il le fit donc arrêter, et on lui trancha la tête.

Trente mille Barbares, qui avaient servi dans les armées romaines, passent dans le camp d'Alaric.

L'empire perdait un défenseur. Cependant cette révolution lui enlevait des soldats, et les armait contre lui. Trente mille Barbares, qui avaient servi sous Stilicon, et dont les femmes et les enfans avaient été massacrés dans le soulèvement, se réfugièrent auprès d'Alaric, lui offrirent leurs services, et lui demandèrent vengeance.

Rome assiégée par Alaric. 408.

Le roi goth traverse l'Italie sans obstacle, et vient jusqu'à Rome, qu'il assiége. Olimpius, qui s'était saisi du ministère, n'avait pris aucune mesure pour l'arrêter : il était même hors d'état de donner aucun secours aux Romains; et il venait de répondre avec un mépris outrageant, lorsqu'Alaric avait fait demander la somme qu'on lui devait.

Elle capitule.

Rome, bientôt réduite à la dernière extrémité, n'eut pas assez d'or pour se racheter. Elle livra ce qu'il y avait de plus précieux dans les temples des idoles; et, parce que cela ne suffisait pas, elle s'engagea par un traité que l'empereur ratifia, et donna pour otages les enfans des principaux citoyens. Alaric se retira dans la Toscane, où il attendit l'exécution du traité.

On lui manqua de parole, et il reprit les armes. Son armée était grossie des troupes d'Ataulfe, son beau-frère, et de quarante mille esclaves qui s'étaient enfuis de Rome.

Alaric reprend les armes.
409.

Olimpius venait d'être disgracié, et avait eu pour successeur Jovius, préfet du prétoire, un traître sans talens. Sous le premier de ces ministres, Honorius avait porté des lois sanglantes contre les hérétiques et contre les païens; sous le second, il leur accorda aux uns et aux autres une entière liberté de conscience.

Honorius fait des lois pour et contre les hérétiques et les païens.

Pendant que, remué uniquement par les intrigues de sa cour, il ne fait que des démarches ou fausses ou contradictoires, Alaric force les Romains à le méconnaître, et leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, fantôme qu'il revêt et qu'il dépouille tour à tour de la pourpre suivant ses intérêts.

Alaric donne et ôte tour à tour la pourpre à Attale.

Sous prétexte de secourir Honorius, Constantin se proposait la conquête de l'Italie, lorsque Géronce, qui commandait pour lui en Espagne, se souleva; ce fut à cette occasion que les Vandales, les Suèves et les Alains passèrent les Pyrénées. Ils profitèrent de cette guerre civile pour s'établir en Espagne. Ils mirent d'abord tout à feu et à sang. Devenus plus humains, lorsqu'ils furent possesseurs tranquilles, ils gouvernèrent les peuples avec douceur; mais cette révolution fit aux églises de cette province une plaie qui

Les Vandales s'établissent en Espagne.

saigna long-temps : elle répandit l'arianisme, elle corrompit la discipline, et elle fit oublier toutes les lois ecclésiastiques.

Les Armoriques secouent le joug des Romains.

Les Barbares continuaient toujours de ravager les Gaules ; et Constantin, qui portait son ambition au delà, n'y avait pas encore assuré sa puissance. Chaque peuple était obligé de penser à sa sûreté. C'est dans cette conjoncture que les Armoriques, qui habitaient les côtes entre la Seine et la Loire, secouèrent le joug des Romains, et commencèrent à se gouverner en république. Honorius venait alors de renoncer à toute souveraineté sur la Bretagne, et les peuples de cette île recouvraient leur liberté.

Rome est prise par Alaric. Mort de ce conquérant. 410.

Alaric traitait avec la cour de Ravenne, lorsque Sarus, capitaine goth, qui était au service d'Honorius, l'attaqua brusquement. Cette trahison le ramena sous les murs de Rome, et il livra cette ville au pillage. Cependant, parce qu'il professait l'arianisme, il ordonna de respecter les lieux saints : il défendit surtout de faire aucune insulte à ceux qui se réfugieraient dans les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Ces asiles sauvèrent un grand nombre de citoyens; mais le fer et le feu firent encore de grands ravages. Ce conquérant mourut la même année, lorsqu'il méditait la conquête de l'Afrique.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la mort d'Honorius.

Les dernières années d'Honorius n'offrent plus que des troubles qui se passaient principalement dans les Gaules. Nous les allons parcourir.

Constantin avait franchi les Alpes, dans le dessein de se rendre maître de l'Italie; il comptait sur Allobic, général d'Honorius. La mort de ce traître le força bientôt à se retirer.

Constantin assiégé dans Arles. Honorius le fait mourir.

411.

Il venait lui-même de perdre tout-à-fait l'Espagne, et il allait perdre l'empire. Géronce, qui poursuivit Constant, le surprit à Vienne, et lui fit trancher la tête. Il vint ensuite assiéger Arles, où Constantin s'était renfermé, et il donna la pourpre à Maxime.

Constantius, général d'Honorius, et le seul que ce prince n'eût pas choisi parmi les Barbares, jugea cette conjoncture favorable pour recouvrer les Gaules. Il avait servi sous Théodose, et il montrait des talens.

A peine eut-il passé les Alpes, que Géronce, abandonné de ses troupes, fut contraint de s'enfuir en Égypte, où il périt. Maxime, qui l'y suivit bientôt après, eut le même sort, et Arles ouvrit ses portes. Les habitans obtinrent une capitulation

avantageuse, et Constantius promit la vie à Constantin, qui fut ordonné prêtre. Mais Honorius le fit mourir, lui et son fils Julien. Alors Jovin, à la tête d'un corps de Barbares, venait de se faire proclamer Auguste dans la Gaule ultérieure.

Ataulfe dans les Gaules. 412.

Ataulfe envoya la tête de ce rebelle à l'empereur; ce qui fait juger qu'il avait un traité d'alliance avec Honorius. Cette alliance ne dura pas, et il l'avait prévu sans doute; car il traînait toujours après lui Attale, comme un épouvantail dont il pouvait se servir. En effet il lui rendit la pourpre, il ravagea les Gaules, et il en conquit une partie. Il épousa néanmoins une sœur d'Honorius, Placidie, qu'Alaric avait faite prisonnière à Rome. Au reste, lorsqu'on le voit reparaître à la tête des Goths, on ne sait pas ce qu'il avait fait depuis la mort de son beau-frère.

Les Bourguignons s'établissent dans les Gaules. 413.

On rapporte à ce temps le premier établissement des Bourguignons dans les Gaules, où ils avaient fait plusieurs irruptions; ils se fixèrent dans la première Germanie, pays dont l'Alsace n'est aujourd'hui qu'une partie. Ils embrassèrent la foi catholique, gouvernèrent avec douceur les peuples conquis, et commencèrent à s'appliquer à l'agriculture et aux arts mécaniques.

Révolutions parmi les Goths. 415.

Cependant Constantius recouvre une partie des Gaules. Les Goths qu'il a vaincus lui abandonnent cette province, et se retirent en Espagne, où Ataulfe est tué; il a pour successeur Sigéric,

son ennemi, qui fait égorger tous ses enfans, et qui lui-même est assassiné après avoir régné sept jours. Vallia, que les Goths choisissent alors pour chef, fait la paix avec Honorius; il lui rend Placidie, et il se charge de la guerre contre les Vandales.

Ils s'établissent dans la seconde Aquitaine. 419.

Les courses des Goths, qui malgré leurs victoires ne peuvent se fixer, prouve combien ce peuple était encore barbare et incapable d'être gouverné par les lois. Il n'y avait que le temps qui pût enfin le dégoûter d'être partout en guerre, et de ne trouver la paix nulle part. Vallia avança ce moment. Après de grands avantages qu'il remporta sur les Vandales, il obtint de Constantius la seconde Aquitaine, où il s'établit. Cette province s'étendait depuis Toulouse, qui en devint la capitale, jusqu'à l'Océan. Elle comprenait le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelais, l'Agénois, l'Angoumois et la Gascogne.

Mort de Constantius. 420.

Il y avait dix ans que Constantius gouvernait et défendait l'empire, lorsque Honorius le prit pour collégue. Il mourut quelques mois après. Il avait épousé Placidie, et il laissait d'elle deux enfans, Valentinien et Honorius.

Mort d'Honorius. 423.

Placidie, chassée d'Italie par son frère, se retire avec ses deux fils à la cour de Constantinople, et Honorius meurt la même année. Ce prince a régné vingt-neuf ans.

CHAPITRE V.

Jusqu'aux temps où Attila commence à menacer l'empire.

Anthémius gouverne l'empire d'Orient.

L'empire de Constantinople offre peu d'événemens depuis la mort d'Arcadius jusqu'à celle d'Honorius. Il fut d'abord gouverné par Anthémius, préfet du prétoire, ministre éclairé, sage et vertueux, qui réprima les abus, et qui fit respecter la puissance de son maître.

Pulchérie se saisit des rênes du gouvernement.

Il commençait à rétablir l'ordre et la tranquillité dans les provinces, lorsque Pulchérie, sœur de Théodose, obtint le titre d'Auguste, parut à la tête des affaires, et prit son frère en quelque sorte sous sa tutelle. Elle se chargea surtout de son éducation.

Cette princesse, plus âgée que Théodose de deux ans, en avait quinze; et, quoiqu'elle gouvernât l'état, on ne dit point par qui elle était gouvernée. On lui donne des talens au-dessus de son âge, au-dessus de son sexe. On ne parle plus d'Anthémius. Il faudrait cependant, pour l'honneur de Pulchérie, qu'on nous eût appris la mort de ce ministre : quoi qu'il en soit, le règne de Théodose prouvera que cette princesse a eu peu de talens ou peu d'influence.

Goût de Théo-

Théodose avait de la douceur, de la piété, du

goût pour les arts et pour les sciences, et même assez d'intelligence pour y faire quelques progrès. Curieux de s'instruire, il donnait beaucoup de temps à l'étude : il paraissait ne vouloir rien ignorer de ce qu'il est possible de savoir. Avec ces qualités, qui se montraient en lui dès son enfance, il il se conduira néanmoins comme un prince faible et ignorant.

dose le Jeune pour les sciences.

Il y a deux sortes de curiosité. L'une nous fait dédaigner tout ce qui nous est étranger, pour nous porter aux choses qu'il est de notre devoir de connaître. Elle ne se lasse point : elle ne quitte pas un objet qu'elle ne l'ait approfondi ; et si elle trouve des obstacles, elle n'en fait que plus d'efforts. Cette curiosité, qui est le caractère des âmes fortes, peut seule donner des connaissances vraies, solides et utiles.

Sa curiosité ne pouvait ni se fixer, ni se régler.

Il y a une autre curiosité, qui se trouve quelquefois dans une âme lâche, lente et paresseuse. Tout la dégoûte : elle ne s'entretient qu'en changeant d'objet continuellement et sans discernement. Elle effleure tout ; elle ne saisit rien : si elle s'arrête quelquefois, c'est sur des choses frivoles qui ne demandent aucun effort de la part de l'esprit. Alors elle se laisse tomber avec tout le poids de son inertie ; elle s'appesantit, et elle fatigue, par des questions puériles, ceux à qui elle croit demander des lumières.

Telle était la curiosité de Théodose : ceux qui

Il se croyait

instruit dans tous les genres.

font son éloge le disent instruit dans tous les arts et dans toutes les sciences. Il était peintre, il était sculpteur, il avait étudié la botanique, il savait la médecine, il se piquait de se connaître en pierres précieuses, il se croyait théologien.

Il s'appliquait surtout à la théologie, mais sans succès.

Il était cependant peu instruit en tous genres, si nous en jugeons par ses connaissances en théologie. Il avait fait sa principale étude de cette science, et on admirait, surtout dans cette partie, les progrès de son esprit.

Sa piété dégénérait en faiblesse, parce que c'était la piété d'une âme faible. Il priait sans cesse, il visitait continuellement les églises, il les enrichissait, il faisait un monastère de son palais, il savait l'Écriture par cœur, il en avait recherché et lu tous les commentaires, il n'ignorait aucune des questions qui troublaient l'Église, il connaissait parfaitement toutes les pratiques religieuses; enfin il entretenait, dit-on, les évêques, comme s'il eût vieilli dans le sacerdoce : voilà ce qu'on louait en lui. Un fait suffira pour nous faire juger de ses lumières.

Fait qui le prouve.

Un moine à qui il avait refusé une grâce, eut l'insolence de lui dire qu'il le retranchait de la communion des fidèles. A ce mot, l'empereur crut voir tomber sur lui toutes les foudres de l'Église. Non-seulement il eut la simplicité de se croire excommunié, il crut encore devoir s'abstenir de toute nourriture, jusqu'à ce que l'ex-

communication eût été levée par celui même qui l'avait portée. En vain un évêque, en qui il avait confiance, l'assura que tout le monde n'avait pas le droit de séparer ainsi de l'Église; il ne put être rassuré que lorsque le moine même lui eut donné l'absolution. S'il y a souvent des princes aussi ignorans que celui-là, le sacerdoce n'aura pas de peine à usurper l'empire. Aussi l'usurpera-t-il.

Théodose, dit Tillemont, avait tout ce qu'il fallait pour devenir saint dans une vie particulière; et, selon l'expression de saint Augustin, il pouvait être déifié en demeurant dans la solitude. Il avait donc de la piété : mais sa piété était celle d'un moine, et cependant il avait d'autres devoirs à remplir. Considérons-le comme souverain. Sa piété était celle d'un moine.

Autant sa curiosité paresseuse le portait sur mille choses inutiles, autant elle l'éloignait des affaires de l'empire. Incapable d'application, il laissait faire, il approuvait sans examiner, il signait sans lire. Il avait plus de vingt ans lorsqu'on lui fit signer un acte, par lequel il abandonnait sa femme pour être esclave. Pulchérie lui avait elle-même tendu ce piége. Il parut honteux de sa négligence, et il ne se corrigea pas. Il eût trouvé trop de fatigue à veiller sur la conduite de ses ministres : il avait plutôt fait d'abandonner sa confiance à qui la voulait, et de laisser faire. Son inepsie dans les affaires.

De tous ceux qui entourent un prince faible, les valets sont le plus à portée de se saisir de cette Il abandonne sa confiance aux eunuques.

confiance qu'il veut déposer quelque part. Les eunuques gouvernèrent donc sous Théodose. Ils l'occupèrent de jeux, et ils prirent pour eux les affaires. Au lieu de commander, il obéissait : mais il se trouvait soulagé.

Injustices sous son règne.

Il fallait donc obéir aux eunuques, ou être traité comme rebelle au souverain, et ce fut une source d'injustices et d'atrocités. Saint Isidore, qui vivait sous ce règne, dit qu'on donnait des héritiers à des hommes encore vivans ; qu'aux uns on enlevait leurs enfans, à d'autres leurs femmes, et qu'il y avait peu de citoyens riches à qui l'on ne ravît les biens.

Ses ministres achetaient continuellement la paix.

Parce que l'empereur manquait de courage, les ministres achetèrent la paix. Aussitôt les Barbares en firent commerce ; et, comme ils étaient toujours en armes, elle était encore à vendre après qu'on l'avait achetée. Ce commerce devint ruineux pour l'empire. Les trésors qu'on livrait si souvent en échange d'une paix qu'on montrait sans la donner, mirent dans la nécessité de surcharger les peuples ; et il arriva que l'excès des impôts, joint aux injustices les plus criantes, chassait de l'empire les meilleurs citoyens. On préférait d'aller vivre parmi les Barbares.

Ils se portaient pour juges en matière de foi.

C'est surtout par son zèle pour la religion que Théodose paraît avoir mérité des éloges. Ce zèle néanmoins n'a pas toujours été favorable à la vérité. Il se porta pour juge dans les questions qui

divisèrent l'Église, ou plutôt il en fit juges ses eunuques. Ce n'est pas qu'il voulût s'arroger sur les évêques le droit d'en décider : mais, comme je l'ai dit, les eunuques étaient plus près de lui pour se saisir de sa confiance.

Les bienfaits de Théodose ont été funestes à l'Église.

Il contribua encore, par une piété peu éclairée, aux déréglemens des ecclésiastiques. C'est ce que remarque Tillemont, d'après saint Isidore. *La piété des princes religieux a fait voir, ou même a causé l'irréligion des évêques*, dit ce saint. *Les honneurs extrêmes qu'ils leur ont rendus ont affaibli la piété de ceux qui recevaient ces honneurs; et les grandes libéralités qu'ils leur ont faites leur ont donné occasion de vivre dans les délices et dans les excès du luxe.*

Les lois en faveur de la religion occasionnent de grandes violences.

Cette piété, dont parle saint Isidore, ne contribuait pas seulement à corrompre la discipline ecclésiastique; elle entretenait encore le fanatisme des idolâtres et des hérétiques qu'elle faisait persécuter. Théodose renouvela les lois portées contre eux par ses prédécesseurs, et donna lieu aux plus grands désordres. Les villes furent exposées aux irruptions des moines, qui, se croyant par état les exécuteurs de ces lois sévères, sortaient en force de leurs déserts, tombaient sur les hérétiques, sur les idolâtres, sur les Juifs, soulevaient les peuples, insultaient les magistrats et commettaient toutes sortes de violences. L'Égypte, où ils étaient en grand nombre, et dont le peuple avait

toujours le même fanatisme, a été plus d'une fois le théâtre de leurs séditions sanglantes. En 415, les Juifs furent chassés d'Alexandrie. On pilla leurs biens ; on en massacra plusieurs; et Hipatie, parce qu'elle était païenne, fut mise en pièces par le peuple. C'était la fille du géomètre Théon. Elle donnait elle-même des leçons de philosophie. On faisait cas de ses connaissances, et on respectait ses mœurs. Il est fâcheux que le zèle, quelquefois trop impétueux, de saint Cyrille, alors évêque d'Alexandrie, paraisse avoir contribué à ces malheurs. Théodose ne punit pas les séditieux; on n'en sera pas étonné.

Persécution contre les chrétiens, et guerre occasionée par le zèle inconsidéré d'un évêque.

En Perse, vers le même temps, le zèle inconsidéré d'un évêque fut la cause d'une violente persécution contre les chrétiens. On prétend qu'Isdegerde, roi de Perse, avait conçu le dessein d'embrasser le christianisme lorsque l'évêque Abdas brûla un temple du pays. Cette violence le fit changer de résolution, et il devint persécuteur. La persécution, qui dura jusque sous Varane, son fils, forçait les chrétiens à se réfugier sur les terres de l'empire. Varane les fit demander : Théodose les refusa, et ce fut le sujet d'une guerre. La paix se fit l'année suivante, en 422.

Jean proclamé Auguste après la mort d'Honorius.

423.

A la mort d'Honorius, Théodose eût tenté de réunir les deux empires sous sa domination, si cette entreprise ne l'eût pas engagé dans une guerre. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius,

avait été proclamé Auguste, et il comptait sur une armée de Huns, qu'Aëtius, son général, devait lui amener.

Théodose, se bornant donc à l'Orient, reconnut Valentinien III pour empereur, et l'envoya en Italie avec Placidie, sa mère. Il lui donna une armée commandée par Ardabure. Théodose envoie Valentinien III en Italie.

Jean était déjà décapité lorsque Aëtius arrivait à son secours avec un corps de Huns. Ce général, qu'il importait de gagner, passa au service de Valentinien, qui fut généralement reconnu; et Placidie gouverna sous le nom de son fils, enfant de six ans. Il semble que l'empire fût condamné à n'avoir plus de chef. Valentinien est reconnu en Occident.

Valentinien devait principalement l'empire au courage et à la fidélité de Boniface, qui commandait en Afrique. Aëtius, jaloux des droits que ce général avait à la faveur, tenta de le rendre suspect à Placidie, et il y réussit. En même temps il écrivit à Boniface qu'on l'accusait d'une conspiration, et il lui conseilla de veiller à sa sûreté. Placidie, trompée par Aëtius, force Boniface à la révolte.

Boniface, qui comptait sur l'amitié d'Aëtius, ne douta point que sa perte ne fût arrêtée. Appelé à la cour, il refusa de s'y rendre, et il disposa tout pour se défendre dans son gouvernement. Placidie, que cette conduite confirmait dans ses soupçons, crut voir dans Aëtius un sujet fidèle, et arma contre Boniface.

Celui-ci, trop faible pour résister aux troupes Boniface livre

l'Afrique aux Vandales.

427.

de Valentinien, appelle les Vandales établis dans la Bœtique depuis quelques années, et il leur fournit des vaisseaux pour passer le détroit. En moins de deux ans, Genseric, leur roi, capitaine hardi, prudent, habile surtout à semer la division parmi ses ennemis, se rendit maître de toute l'Afrique, à l'exception de Carthage, Hippone et Cirte: révolution qui ne fut pas moins funeste à l'Église qu'à l'empire.

Rentré en grâce, il défait Aëtius.

Placidie, ayant enfin reconnu qu'Aëtius l'avait trompée, rendit sa confiance à Boniface, qui tenta vainement de chasser les Vandales. Il perdit encore Hippone, et il fut battu.

A qui on a ôté le commandement, et il meurt de ses blessures.

431.

A son retour, Valentinien lui donna le commandement des armées, et l'ôta, ou voulut l'ôter à son rival. Mais Aëtius, qui était dans les Gaules à la tête des troupes, le conserva. Il faisait alors la guerre aux Francs qui s'établissaient dans la Belgique; et il paraît qu'il leur céda par un traité les terres qu'ils avaient conquises.

Pour lui ôter le commandement, il fallait le vaincre. Boniface le vainquit. Cette victoire priva l'empire de deux grands généraux. Boniface mourut de ses blessures quelques jours après; et Aëtius se retira chez les Huns dans la Pannonie, où il leva une nouvelle armée.

Aëtius se fait craindre, et reprend le commandement des armées.

Avec le secours de ces Barbares, il devenait formidable. Placidie traite avec lui : elle lui rend le commandement des armées : elle y ajoute le

titre de Patrice; et ce fut encore un bonheur pour l'empire qu'Aëtius voulût le servir.

Etat de l'empire d'Occident.

Telle était la faiblesse du gouvernement : il ne pouvait punir un rebelle : il se voyait contraint à le rechercher par des grâces. Il autorisait donc à tout oser; et on peut juger des abus qui s'introduisaient dans ces temps de révolutions, où l'avarice, le fanatisme et la férocité confondaient tous les droits. Exactions de la part des magistrats, soulèvemens de la part des peuples : voilà le tableau qu'offraient les provinces. Dans cet état déplorable, elles se réjouissaient en quelque sorte des invasions des Barbares, qui, n'ayant pas encore appris les vices des Romains, leur faisaient espérer un gouvernement moins odieux.

Provinces qu'il a perdues.

La plus grande partie des Gaules avait été abandonnée aux Francs, aux Goths et aux Bourguignons. Valentinien conservait peu de chose en Espagne, où les Suèves s'étaient emparés de la Bœtique, abandonnée par les Vandales. Il ne lui restait en Afrique que Cirte et Carthage; et l'Illyrie occidentale était moins à lui qu'aux Barbares qui la voulaient ravager.

L'intolérance armait tous les peuples.

Partout où les Barbares s'établissaient, ils portaient l'arianisme ou l'idolâtrie, et ils s'armaient contre les catholiques qu'un zèle inconsidéré armait contre eux. Il semblait qu'une persécution générale dût achever d'exterminer les peuples. C'était l'effet de l'intolérance des empereurs. Leurs



lois étaient prises à la lettre dans ces temps où les Barbares, qui conservaient leur férocité jusque dans le sein du christianisme, ne cherchaient que des prétextes pour s'égorger. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Exemple de cette intolérance.

Sous le règne de Théodose le Grand, Ithace, évêque en Espagne, suscita une violente persécution contre les priscillianistes, hérétiques auxquels on reprochait les erreurs des gnostiques et des manichéens. On leur enlevait leurs églises, on les chassait des villes, on les dépouillait de leurs biens, on les faisait mourir dans les supplices. Ce fanatique, à la vérité, fut condamné dans plusieurs conciles. On fit schisme avec lui; et on voit parmi ceux qui s'élevaient contre ses violences saint Martin, saint Ambroise, et le pape Sirice. Il ne faisait néanmoins qu'exécuter à la lettre les lois des empereurs.

Les priscillianistes s'armèrent à leur tour contre les Ithaciens, lors de l'invasion des Vandales. Ils recouvrèrent leurs églises pendant les désordres qu'occasiona cette révolution, et les évêques catholiques n'eurent plus la liberté de communiquer entre eux. C'est alors que l'Espagne fut réduite à l'état le plus déplorable. La discipline se perdit, la foi s'altéra, les opinions se mêlèrent comme les peuples; on ne sut plus ce qu'on devait croire, et cependant on s'égorgeait toujours.

Etat de l'empire d'Orient.

L'empire d'Orient était entier ou à peu près.

Il comprenait l'Illyrie orientale, la Thrace, le Pont, l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte. Les Barbares n'avaient pu s'y établir nulle part, et il jouissait de la paix qu'il avait faite avec la Perse; mais l'Église était troublée.

La nature humaine et la nature divine ne sont en Jésus-Christ qu'une seule personne. Les apollinaristes, pour expliquer ce mystère, imaginèrent que le Verbe est l'unique âme de Jésus-Christ. En combattant cette hérésie, on tomba dans une autre. On ne vit dans le Sauveur qu'une âme humaine: on nia que les deux natures fussent unies de manière à ne former qu'une seule personne; et on dit que le Verbe habite dans l'homme comme dans un temple. Il s'ensuivait de là qu'un dieu n'est pas né, n'a pas souffert, n'est pas mort pour nous. Hérésie de Nestorius.

Nestorius, évêque de Constantinople, fut auteur de cette hérésie. Vain, présomptueux et violent, il se fit connaître dès le jour de son intronisation, lorsque, prêchant devant l'empereur, il lui adressa ces paroles: *Faites que la foi orthodoxe règne seule sur la terre, et je vous ferai régner avec Dieu dans le ciel; aidez-moi à exterminer les hérétiques, et j'exterminerai les Perses avec vous.* Il ne lui manquait plus que de dire: *Pensez comme moi, ou je vous exterminerai vous-même.* D'autres le diront. Caractère de cet hérésiarque.

Il ne tenait pas à ce fanatique que le sang ne coulât de toutes parts. Il persécuta les hérétiques Ses persécutions.

à l'abri d'une loi qu'il obtint de Théodose, et dans laquelle sont nommés les eunomiens, les valentiniens, les montanistes, les messaliens, les marcionites, les photiniens, les paulianistes, les donatistes, les audiens, les manichéens, les ariens, les macédoniens, les apollinaristes, les novatiens, les sabbatiens, les priscillianistes, les phrygiens, les borboriens, les euchites ou enthousiastes, les hidroparastates, les ascodrugites, les marcellins. Il n'y est point fait mention des pélagiens, parce Nestorius leur était favorable. Il importe peu de connaître les erreurs de tous ces hérétiques : il suffit seulement de considérer leur nombre, et on jugera des troubles que la persécution devait produire. Elle commença à Constantinople contre les ariens. En cinq jours, Nestorius les réduisit à un tel désespoir, qu'ils brûlèrent eux-mêmes leur église. Il fut surnommé l'Incendiaire. L'incendie consuma plusieurs maisons.

Un concile de Constantinople lui est favorable.

Cet hérésiarque persécuteur souleva bientôt toute l'Église. Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, le combattit avec force. Nestorius lui répondit par des accusations calomnieuses, et il le fit condamner dans un concile qui se tint à Constantinople. Vous jugez qu'étant à la cour il eut pour lui les eunuques, et par conséquent Théodose.

Un synode de Rome lui est contraire.

Cependant un synode de Rome le condamnait, et le pape Célestin avait chargé saint Cyrille d'exécuter en son nom la sentence portée contre cet

hérésiarque. Un concile général parut alors nécessaire. Tous les évêques en désiraient la convocation, et Nestorius la demandait lui-même : il comptait sur son crédit à la cour. Ce concile, convoqué par l'empereur, s'ouvrit à Éphèse le jour de la Pentecôte de l'année suivante.

Il ne vint à ce concile aucun évêque ni d'Afrique, ni d'Espagne, ni des Gaules. Il n'y avait plus dans ces provinces de voitures publiques; et d'ailleurs les chemins, infestés de gens armés, ne permettaient pas de s'engager dans de longs voyages. Un concile d'Ephèse, tenu à ce sujet. 431.

Les évêques d'Égypte et ceux de l'Asie mineure, arrivés les premiers, condamnèrent et déposèrent Nestorius le jour marqué pour l'ouverture du concile, et sans attendre les autres évêques. Les députés du pape, qui survinrent après le jugement, approuvèrent tout ce qui avait été fait. Mais cette précipitation ayant offensé les évêques d'Orient, qui avaient Jean d'Antioche à leur tête, ils firent schisme, et ils déposèrent, dans leur synode, saint Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Éphèse.

Les deux partis sollicitaient à la cour. Théodose, mal instruit comme à son ordinaire, crut faire sagement d'approuver tout à la fois la déposition de Nestorius, celle de saint Cyrille et celle de Memnon. C'est ainsi que, se portant pour juge entre les deux partis, il les condamnait et les approuvait en même temps l'un et l'autre. A la fin Conduite de Théodose entre les deux partis.

néanmoins Nestorius, malgré ses intrigues, resta seul déposé. L'empereur rétablit saint Cyrille et Memnon sur leurs siéges; et Jean d'Antioche abandonna l'hérésiarque. Mais l'hérésie ne fut pas éteinte.

Hérésies d'Eutychès.

En voulant prouver contre Nestorius que les deux natures en Jésus-Christ sont une seule personne, saint Cyrille se servit quelquefois d'expressions qui paraissaient confondre les deux natures en une: tant il est difficile à ceux qui combattent une erreur d'éviter jusqu'à l'apparence d'une erreur contraire.

Eutichès prit à la lettre les expressions de saint Cyrille. En convenant qu'avant l'incarnation, la nature divine et la nature humaine étaient distinctes, il avança que, par l'incarnation elles s'étaient confondues, et que comme en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule personne, il n'y a aussi qu'une seule nature.

Eutichès était un moine de Constantinople qui avait la protection de Chrysaphius, eunuque tout-puissant à la cour. Théodose se déclara pour lui. Il eut pour sectaires tous les moines d'Égypte, et il fut surtout soutenu par Dioscore, successeur de saint Cyrille. Cette hérésie n'éclata que quelques années après celle de Nestorius. Je les rapproche, parce que je préfère l'ordre des choses à celui des temps.

Les eutichéens accusaient les catholiques d'être

nestoriens, et les catholiques accusaient les eutichéens d'être apollinaristes. De là naquirent de longues dissensions et de grands troubles. Observons la conduite de l'empereur : c'est à quoi nous devons nous borner.

Eutichès ayant été condamné à Constantinople, dans un concile auquel présidait saint Flavien, évêque de cette ville, Chrysaphius, l'ennemi de Flavien, se plaignit à Théodose de cette condamnation : il la lui représenta comme une injustice criante, et il l'assura que tous les pères du concile étaient autant de nestoriens. Aussitôt l'empereur fait venir l'évêque de Constantinople : il en exige une profession de foi, et il convoque un concile à Éphèse pour le juger. Il ne parlait que d'extirper les restes du nestorianisme, et il devenait le fauteur d'une nouvelle hérésie. Théodose en devient le fauteur.

L'intrigue fit Dioscore président du concile, et lui donna main forte. Proclus qui commandait en Asie, eut ordre de marcher à Éphèse avec des troupes. Cette précaution ne fut pas inutile. Les soldats parurent lorsque Dioscore les demanda, et il fallut céder à la force. Ce conciliabule déclara Eutichès orthodoxe : il déposa saint Flavien ; et l'empereur exila les évêques qui ne voulurent pas souscrire à ces iniquités. On tenta vainement de lui dessiller les yeux. Tant qu'il vécut, Dioscore jouit de sa victoire pour troubler l'Orient ; et ce n'est qu'après la mort de Théodose qu'Eutichès a

été condamné dans le concile de Chalcédoine. Son hérésie dure encore aujourd'hui.

Traité honteux avec Attila et Bléda, chefs des Huns.

433. Dans le temps que l'hérésie de Nestorius troublait l'Orient, Attila et Bléda, chefs des Huns, menaçaient l'empire; et Théodose achetait la paix. Il s'engagea à ne donner aucun secours aux ennemis des Huns, à rendre tous les transfuges qui s'étaient rétirés sur les terres de l'empire, et à payer tous les ans un tribut de sept cents livres pesant d'or. Après avoir fait ce traité, les Huns tournèrent leurs armes contre les nations septentrionales. Nous les reverrons bientôt.

CHAPITRE VI.

Jusqu'à la mort d'Attila.

Guerres en Occident.

435. Nous avons vu des hérésies en Orient. En Occident, où l'on était plus barbare, on subtilisait moins; et nous n'y verrons que des guerres.

Pour obtenir la paix de Genseric, Valentinien lui avait abandonné une partie de l'Afrique, et lui restait assez d'ennemis. Il était alors en guerre avec Théodoric roi des Goths établis dans l'Aquitaine; avec les Bourguignons auxquels Aëtius fut même obligé de céder de nouvelles terres; et avec les Suèves, qui étaient maîtres de la plus grande partie de l'Espagne. Pendant que ces guerres oc-

cupaient les troupes, le gouvernement, tous les jours plus faible, livrait les côtes aux pirateries des Barbares, et l'intérieur des provinces aux troupes de brigands qui les ravageaient.

Dans de désordre, il semblait que, pour assurer ses biens et sa liberté, chacun eût recouvré le droit de sa propre défense, et que ce fût une nécessité de piller, pour n'être pas pillé soi-même. Tout le monde arma. Les paysans, rassemblés par troupes, sous le nom de Bagaudes, se soulevèrent, principalement dans les Gaules; et ils commirent toutes sortes de violences, pour se soustraire aux vexations des riches et aux rapines des magistrats. Les Bagaudes.

Ces troubles ouvraient l'empire aux ennemis. Genseric en profita. Il rompit la paix, prit Carthage, et fit une descente en Sicile. Aëtius était alors occupé dans les Gaules, et Littorius, autre général de l'empereur, avait été défait et pris par Théodoric. Valentinien permit à ses sujets de s'armer pour leur défense, et leur donna tout ce qu'ils pourraient prendre sur les Vandales. Il ne faisait que montrer sa faiblesse. Genseric arme contre Valentinien III. 439.

L'Orient arma. L'eunuque Chrysaphius, qui se proposait la conquête de l'Afrique, épuisa l'empire pour équiper plus de mille vaisseaux. La flotte aborde en Sicile. Elle est à charge, sans être utile. Genseric amuse les généraux par de feintes négociations. L'armée dépérit; et Théodose est Et Théodose arme sans succès contre les Vandales. 441.

bientôt obligé de la rappeler pour défendre ses provinces, attaquées par les Perses, les Sarrazins, les Isaures et les Huns. Genseric alors fit la paix, et resta maître de toute l'Afrique.

Attila et Bléda attaquent l'Orient.

442.

Attila et Bléda, après avoir répandu la terreur dans la Tartarie jusqu'à la Chine, étaient revenus en Europe. Ils menaçaient l'Illyrie, et ils offraient de vendre encore la paix à Théodose. Pour cette fois le conseil de l'empereur osa montrer de la fermeté. Ce fut la ruine de l'Illyrie, de la Mœsie et de la Thrace; et il fallut finir par acheter la paix. Elle coûta six mille livres pesant d'or, et deux mille qu'on s'engageait à payer chaque année.

Fierté d'Attila, humiliation de Théodose.

En faisant ces traités honteux, les empereurs voulaient ne donner aux rois barbares que le titre de généraux de l'empire, et ils appelaient gages les tributs qu'ils étaient forcés de payer. Attila ne rejetait ni n'acceptait ce titre. Ce n'est pas pour des choses d'étiquette qu'un Barbare fait la guerre. Mais il prétendait avoir parmi ses esclaves des rois qui valaient les généraux des empereurs, et les empereurs mêmes. *Mon maître et le vôtre*, disaient à Théodose les ambassadeurs de ce conquérant; et Théodose faisait de magnifiques présens à ces ambassadeurs. Lorsque Attila voulait enrichir quelques-uns de ses esclaves, il les envoyait en ambassade à Constantinople.

Empire d'Attila.

Attila fit mourir son frère; et régna seul sur

les Huns. Il avait subjugué toutes les nations de la Germanie et de la Scythie, et on prétend qu'il étendit son empire jusqu'à l'Océan oriental. C'est-à-dire que la terreur de son nom se répandit dans le nord de l'Europe et de l'Asie, et pénétra bien au delà des lieux où il porta ses armes. Les hordes qui erraient dans la Tartarie ont pu reconnaître sa domination, soit par crainte, soit pour se rendre elles-mêmes plus redoutables; mais il ne régnait pas sur elles comme on règne sur des peuples policés. L'opinion faisait sa puissance plutôt que la force; et, quoiqu'il fît trembler les Romains, son vaste empire devait tomber avec plus de rapidité qu'il ne s'était élevé.

On n'en jugeait pas ainsi à Constantinople. Théodose, qui désespérait de vaincre Attila, tenta de le faire assassiner. Ce fut Chrysaphius son ministre qui lui en donna le conseil; et ce lâche eunuque l'assura du succès de cette perfidie. Mais tout fut découvert au roi des Huns, qui demanda que Chrysaphius lui fût livré, et qui traita Théodose comme un esclave perfide envers son maître. L'empereur fut obligé de prodiguer ses trésors pour conserver son ministre. Pendant qu'il ruinait ainsi l'empire, c'est alors que, fauteur de l'hérésie d'Eutichès, il troublait l'Église. Il mourut l'année suivante, dans la quarante-troisième année de son règne.

Théodose veut faire assassiner Attila.

449.

Mort de ce prince.

450.

Il y avait plusieurs années qu'Honoria, sœur

Demandes

d'Attila à Valentinien. de Valentinien, princesse que son frère avait chassée du palais à cause de ses débauches, invitait Attila à porter les armes en Italie, et lui offrait sa main. Le roi des Huns n'avait paru faire aucune attention aux sollicitations de cette femme, lorsqu'après la mort de Théodose il la demanda en mariage à Valentinien avec la moitié de l'empire. Il supposait sans doute qu'elle y avait des droits. On lui répondit qu'elle n'y en avait point.

Aëtius défait Attila. 451. Marcien, vieux soldat qui avait succédé à Théodose, refusait de payer le tribut. Il répondait qu'il n'avait que du fer pour les ennemis. L'Orient, sous ce nouveau prince, paraissait donc pouvoir se défendre. L'Occident offrait une conquête plus facile. C'est ce que Genseric représentait au roi des Huns, et il l'invitait à conquérir les Gaules. Il voulait surtout l'armer contre Théodoric, dont il était l'ennemi.

Attila s'engage dans cette guerre. Pour en assurer le succès, il négocie tout à la fois avec Théodoric et avec Valentinien : il feint de rechercher également l'alliance de l'un et de l'autre; et il tente de persuader aux Romains qu'il arme contre les Goths, et aux Goths qu'il arme contre les Romains, prêt à tomber sur celui des deux peuples qui se laissera surprendre. Il ne trompa personne: Aëtius ouvrit les yeux à Théodoric.

Sa promptitude parut d'abord le servir mieux que sa politique. A la tête de cinq cent mille

hommes, il avait déjà ravagé presque toute la partie des Gaules qu'arrosent le Rhin, la Moselle, la Marne et la Seine; et il assiégeait Orléans, lorsqu'Aëtius arrivait à Arles où il n'avait encore rassemblé que peu de troupes. Le roi des Visigoths, Mérouée, roi des Francs, les Bourguignons, et d'autres peuples viennent grossir l'armée de ce général. Il fait une marche forcée. Il surprend les Huns, il en fait un grand carnage, il les poursuit jusque dans la Champagne où il remporte une victoire complète. Plus de cent soixante mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Théodoric fut du nombre des morts.

Le Nord ne produisait que des soldats. Quelle que fût donc la perte d'Attila, il lui était facile de la réparer; et, dès l'année suivante, il porta l'effroi en Italie. Il prit d'assaut Aquilée qu'il ruina entièrement; il dévasta la Vénétie et la Ligurie; et il parut menacer Rome. C'est à cette occasion que les habitans de la Vénétie, cherchant un asile dans les îles du Golfe, jetèrent les fondemens de la république de Venise. Attila en Italie. 452.

Attila, malgré ses succès, ne savait encore s'il devait marcher à Rome. Il avait à défendre ses états contre l'empereur d'Orient, qui lui déclarait la guerre : son armée dépérissait par les maladies : et Aëtius, à qui Marcien avait envoyé des secours, venait de remporter quelques avantages. Il craignait sans doute ce général. Telle était sa

position, lorsque le pape saint Léon, envoyé par Valentinien, vint lui demander la paix; il l'accorda. Mais les Romains se soumirent à un tribut. Il mourut l'année suivante.

Sa mort.

453.

Son empire finit avec lui.

L'empire d'Attila finit avec lui. Ses fils l'affaiblirent, parce qu'ils le partagèrent, et plus encore parce qu'ils ne succédèrent pas à la réputation de leur père. Les peuples, auparavant soumis, secouèrent le joug. Les Huns, presque toujours vaincus, se dispersèrent. Une partie se retira vers le Pont-Euxin, un grand nombre se confondit avec les autres Barbares, quelques-uns se donnèrent aux empereurs d'Orient. Enfin, quinze ou vingt ans après la mort d'Attila, cette nation fut comme éteinte. Son nom ne reparaît plus dans l'histoire.

Ce qu'on doit penser de ce Barbare.

Le grand talent d'Attila était sans doute de subjuguer les imaginations faibles. Fier, intrépide, hardi dans ses projets, il paraissait inspiré du dieu des combats. On croyait même qu'il combattait avec une épée que ce dieu lui avait donnée, et on lui rendait une espèce de culte. Les rois qu'il traînait à sa suite attendaient ses ordres sans oser l'envisager, et tous ses soldats tremblaient devant lui. Cependant il n'est pas sûr qu'il ait été un grand capitaine. Il ne paraît pas avoir eu d'autres idées de conquêtes que celles que se font tous les Barbares. C'était assez pour lui de piller, de ravager, de se faire redouter. Il n'imagina

jamais de former aucun établissement solide. Sa domination passagère fut l'effet de la faiblesse de ses ennemis plutôt que de ses talens militaires.

Sans foi avec les peuples auxquels il faisait la guerre, il se piquait de rendre justice à ceux qui lui étaient soumis. Il ne souffrait pas qu'on les opprimât, et il punissait les violences qui leur étaient faites. Avec un extérieur simple, il affectait de se mettre au-dessus des rois par son mépris pour le faste. C'est sur une chaise de bois que les ambassadeurs de Théodose le trouvèrent assis; et, dans le repas qu'il leur donna, il les fit servir en vaisselle d'or et d'argent, pendant qu'on le servait lui-même en vaisselle de bois. On aurait dit qu'en dépouillant les Romains il voulait plutôt les appauvrir que s'enrichir lui-même. En effet, on ne voit pas le besoin que les Huns pouvaient avoir d'or et d'argent; et on aurait jugé, à leur genre de vie, qu'ils devaient au moins être exempts d'avarice. Mais la contagion des vices est si rapide, que les Barbares devenaient avides des richesses avant d'en connaître l'usage.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la ruine de l'empire d'Occident.

Droits de Valentinien III à l'empire d'Orient.

Après la mort de Théodose le Jeune, il semble que l'Orient devait appartenir à Valentinien : car les deux empires se réunissaient, lorsque l'un des deux empereurs ne laissait après lui personne avec le titre de César ou d'Auguste. Heureusement pour l'Orient, il eût été impossible à Valentinien de faire valoir ses prétentions. Il n'y songea même pas, et on disposa de cet empire sans le consulter.

Je fonde uniquement ses droits sur ce qu'il était empereur d'Occident, et non sur ce qu'il avait épousé Eudoxie, fille de Théodose. Car l'empire ne se réglait pas comme les autres successions; une fille n'en héritait pas, et par conséquent elle ne pouvait pas le porter à son mari.

Pulchérie dispose de l'empire en faveur de Marcien.

450

Pulchérie vivait encore. Il est évident que le nom d'Auguste n'était en elle qu'une dignité sans pouvoir, et non un titre qui donnât des droits : mais alors on ne faisait pas ces distinctions. Il semble qu'elle ait cru que l'empire ne lui appartenait pas, puisqu'elle n'osa pas s'en saisir; et il semble aussi qu'elle ait cru qu'il lui appartenait, puisqu'elle en disposa. Elle s'imagina, parce qu'elle

était Auguste, que celui qu'elle épouserait serait Auguste comme elle; et, quoique son entreprise fût sans exemple, elle ne trouva point de contradiction. Elle épousa donc Marcien, et elle lui donna l'empire. Elle y mit, dit-on, pour condition, qu'il respecterait sa virginité. Elle avait cinquante-deux ans, et Marcien en avait cinquante-huit. C'était un soldat de fortune, qui avait été attaché au général Aspar, fils d'Ardabure.

Dès la seconde année de ce règne, on tint à Chalcédoine le quatrième concile œcuménique, où l'empereur et l'impératrice assistèrent et montrèrent leur zèle pour la foi catholique. Ce concile condamna l'hérésie d'Eutichès, fit plusieurs canons sur la discipline, et donna le second rang au siége de Constantinople, quoique jusqu'alors Alexandrie et Antioche eussent eu la prééminence. Le pape saint Léon refusa son consentement à ce dernier décret. C'est depuis ce concile qu'on a donné le titre de patriarches aux évêques de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Concile de Chalcédoine. 451.

Sous les empereurs, les persécutions venaient souvent à la suite des décisions d'un concile. Marcien fut plus sage. *Il appuya de toute son autorité et par un grand nombre d'édits*, dit Tillemont, *les décrets du concile de Chalcédoine. Mais ce fut sans y mêler aucune violence qui pût rendre la vérité odieuse. Car il n'ordonna jamais qu'on for-* Conduite modérée de Marcien.

çât personne à avouer et à signer quoi que ce fût malgré lui, ne voulant point faire entrer les hommes dans le chemin de la vérité par des menaces et des violences.

Je rapporte les expressions de Tillemont, parce que, s'il loue la modération de Marcien, il a plus applaudi encore aux lois violentes de Théodose le Grand. Ceux qui, comme lui, font des compilations, sont exposés à se contredire, parce qu'ils pensent d'ordinaire d'après différens écrivains, et rarement d'après eux-mêmes [1].

Le règne de Marcien a été tranquille.

Quoique Marcien fût monté sur le trône dans des temps orageux, son règne fut tranquille. Les Barbares, après la mort d'Attila, furent trop occupés de leurs dissensions pour former des entreprises sur les provinces romaines. Les Perses ne purent rompre la paix, parce qu'ils étaient eux-mêmes attaqués par les Huns, qu'on nommait Cidarites. Les Sarrazins, les Blemmies et d'autres peuples du Midi, firent à la vérité des invasions; mais ils furent bientôt repoussés et contenus.

Mort de Marcien. 457.

Marcien donna l'exemple de l'économie, ce qui suffisait pour réprimer bien des abus, au moins à la cour : il en réprima par sa vigilance dans les provinces. Il avait peu de lumières, mais il fut

[1] Je ne prétends pas diminuer le mérite de l'ouvrage de ce savant. Au contraire, je déclare que j'y ai puisé le fond de tout ce que je dis sur l'histoire ecclésiastique des premiers siècles.

juste. Il mourut dans la septième année de son règne.

Mort de Valentinien à qui Maxime succède.

Deux ans auparavant, Valentinien avait été assassiné lorsqu'il venait lui-même de poignarder Aëtius, que l'eunuque Héraclius lui avait rendu suspect. Ce prince lâche, qui vivait dans la débauche, avait déshonoré la femme de Maxime, personnage puissant qui, pour assurer sa vengeance, trama la perte d'Aëtius, et se saisit de l'empire.

Loi de Valentinien, favorable au Saint-Siége.

Sous le règne de Valentinien, le pape saint Léon obtint une loi qui soumettait à la juridiction du Saint-Siége tous les évêques de l'empire. Elle leur défendait de rien innover sans y être autorisés par le pape, et elle leur ordonnait de comparaître à son tribunal toutes les fois qu'ils seraient cités. Cette prérogative faisait du pape un monarque qui pouvait abuser de sa puissance, et il en naîtra bien des abus.

Abrogation d'une loi qui faisait les évêques juges en matière civile.

En vertu d'une loi d'Honorius, les évêques étaient devenus juges sans appel en matière civile, et tout plaideur était autorisé à porter sa cause devant eux. Environ quarante ans après, Valentinien abrogea cette loi. On en voyait déjà les inconvéniens.

Maxime est égorgé, et Rome est pillée par Genseric.

Maxime ne régna que trois mois. Il fut massacré à Rome par le peuple, à l'approche de Genseric, qu'Eudoxie, veuve de Valentinien, avait appelé. Le roi des Vandales pilla cette ville pendant qua-

torze jours. Il emmena avec lui un grand nombre de captifs, entre autres, Eudoxie et ses deux filles, et il refusa ces princesses à Marcien.

Avitus, qui lui succède, est déposé, et on lui donne l'évêché de Plaisance.

Un Gaulois, général de Maxime, Avitus, se saisit de l'empire; et, après avoir régné un peu plus d'un an, il tombe entre les mains de Ricimer, qui s'était soulevé, et qui le fait sacrer évêque de Plaisance. Nous avons déjà vu Constantin dans les Gaules être ordonné prêtre, lorsqu'il fut fait prisonnier par Constantius. Ce sont là les moyens que les Barbares imaginaient pour rendre un homme incapable de l'empire. Dans la suite, ils feront moines les princes qu'ils déposeront.

Interrègne en Occident.

Le général Ricimer, Suève d'origine, n'osant ou ne pouvant prendre la pourpre, voulait au moins en disposer, et il laissa l'empire sans chef pendant dix mois.

Léon en Orient. Majorien en Occident.

En Orient, on voyait à peu près les mêmes scènes. Le général Aspar y disposait du trône et
457. n'y pouvait monter. Il le donna, après la mort de Marcien, à Léon qu'il comptait gouverner, lorsque Ricimer le donnait à Majorien qu'il comptait gouverner également.

Majorien avait servi sous Aëtius. Il paraissait capable de retarder la chute de l'empire. Il s'occupa des moyens de rétablir l'ordre et de soulager les peuples. Il vainquit les Vandales qui avaient fait une descente dans la Campanie, et il força Théodoric II, roi des Goths, à quitter les armes.

Ricimer ne voulait pas d'un prince qui gouvernait par lui-même. Il le fit assassiner, et lui donna pour successeur Dibius Sévérus qui fut tel qu'il le voulait. Égidius, tout à la fois général des armées romaines dans les Gaules, et chef des Francs qui avaient chassé Childéric, fils de Mérovée et père de Clovis, prit inutilement les armes pour venger la mort de Majorien. Majorien est assassiné. Sévérus lui succède. 461.

Aspar n'était pas aussi maître en Orient que Ricimer en Occident. Mais Léon n'avait que des vices. Son avidité insatiable ruinait les provinces, et armait son bras contre les citoyens dont il voulait la dépouille. Les Grecs néanmoins lui ont donné le surnom de Grand, parce qu'il parut vouloir protéger la religion. Ils le louaient surtout de préférer les affaires de l'Église à celles de l'état. Il me semble pourtant que dans un temps où tout préparait la ruine de l'empire, il était de l'intérêt de la religion même qu'un souverain ne donnât pas moins de soins aux affaires de l'état qu'à celles de l'Église. Léon n'a que des vices.

Anthémius, petit-fils de ce sage ministre qui avait gouverné sous Théodose le Jeune, commandait les troupes, et venait de se distinguer dans une guerre contre les Goths de Pannonie, lorsque, par le mort de Sévère, l'empire d'Occident se trouva sans chef, et que Ricimer, qui n'osait prendre aucun titre, gouvernait en tyran depuis plusieurs mois. Léon donna pour empereur ce Anthémius, après un interrègne, succède à Sévère. 467.

général aux Romains, qui lui avaient envoyé une députation à cet effet; et Ricimer, forcé d'y consentir, rechercha l'alliance d'Anthémius, qui lui donna sa fille en mariage.

Léon arme sans succès contre Genseric.

468.

Alors l'empereur d'Orient crut devoir prendre la défense de l'empire d'Occident, et il déclara la guerre aux Vandales. Il en donna la conduite à trois généraux, Basilisque, son beau-frère, Héraclius et Marcellin. Ce dernier eut ordre d'attaquer la Sardaigne, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine. Héraclius ayant ramassé les troupes de l'Égypte, de la Thébaïde et de la Cirénaïque, fondit tout à coup par mer sur la Tripolitaine, battit les Vandales, prit Tripoli, et marcha par terre à Carthage. Basilisque parut alors avec une flotte formidable, et la perte de Genseric paraissait assurée. Mais le Vandale feignit de vouloir traiter de la paix : il obtint une suspension d'armes; et pendant qu'on négociait, il surprit la flotte et la brûla. Ainsi finit cette entreprise. Basilisque, accusé d'avoir trahi l'état, fut exilé.

Il fait assassiner Aspar.

471.

En recevant l'empire, Léon avait promis de déclarer César un des fils d'Aspar, et il n'en avait rien fait. Aspar néanmoins semblait devoir être ménagé. Il avait un corps de troupes à lui, et plusieurs généraux lui étaient attachés. Pour se faire un appui contre ce sujet trop puissant, l'empereur rechercha l'alliance des Isaures, peuple brigand qui avait souvent ravagé l'Asie; et il appela un de

leurs chefs à sa cour, Zénon, homme sans vertus, sans talens, qu'il prit pour gendre, qu'il fit consul, et auquel il donna le commandement des armées. Alors la jalousie d'Aspar ayant éclaté, Léon, qui feint de vouloir l'apaiser, tient enfin la parole qu'il lui avait donnée. Mais bientôt après il le fait assassiner avec ses deux fils, Ardabure et Patricius. Celui-ci néanmoins ne fut que blessé.

Ricimer arme contre Anthémius.

En apprenant la mort d'Aspar, Ricimer crut voir le sort qui le menaçait. Il leva l'étendard de la révolte, et il vint assiéger Rome où Anthémius s'était renfermé.

Mort d'Anthémius, d'Olibrius, qui lui succède, et de Ricimer. 472.

Léon envoie Olibrius au secours de l'empereur d'Occident. Ce traître se réunit à Ricimer : il se fait proclamer Auguste, Rome est prise, livrée au pillage, et Anthémius est égorgée. Ricimer mourut de maladie quelques jours après, et Olibrius ne régna pas trois mois.

Glicérius prend la pourpre, et la perd. Julius Népos.

Glicérius prit la pourpre, et ne la porta qu'un an. La cour de Constantinople ne le reconnut pas; et Julius Népos, envoyé par Léon, et proclamé à Ravenne, le surprit, le força d'abdiquer, et le fit ordonner évêque de Salonne en Dalmatie.

Mort de Léon. 474.

Sur ces entrefaites Léon était mort, et avait laissé l'empire à son petit-fils Léon, fils de Zénon.

Un moine chambellan et un moine consul.

Sous ce règne, il y eut un grand chambellan qui se fit moine, et qui continua néanmoins d'être grand chambellan et d'en faire les fonctions. Il y eut aussi un moine consul, qu'on reconduisait so-

[illegible]llement à son monastère, où il reprenait son habit de moine. Ces choses sont d'autant plus étranges, que Léon avait fait une loi qui défendait aux moines de sortir de leurs couvens et de se répandre dans les villes. On voit combien les Barbares brouillaient toutes les idées.

Léon II. Zénon et Basilisque.

Sous le jeune Léon, âgé de cinq ans, Zénon eut la régence, et se trouva maître de l'empire quelques mois après par la mort de son fils. Il le perdit l'année suivante, et s'enfuit en Isaurie. Ce prince, aussi odieux que méprisable, fut déposé par les soldats.

Basilisque, qui avait été exilé sous Léon Ier, fut alors proclamé. Il donna les titres de César et d'Auguste à son fils Marc. Il souleva les catholiques, parce qu'il se déclara pour l'hérésie d'Eutychès ; et il fit un grand carnage des Isaures qui étaient à Constantinople. Zénon, à qui cette conduite forma un parti, recouvra l'empire deux ans après s'être enfui. Il relégua Basilisque en Cappadoce, où il le laissa mourir de faim, et Marc fut fait lecteur dans une église. Pendant ces troubles, l'empire d'Occident finissait.

Népos est chassé. Augustule lui succède.

Népos n'avait régné qu'un an. Oreste, son général, auparavant secrétaire d'Attila, l'avait
475. chassé, et avait donné l'empire à son propre fils, Romulus Augustus, qu'on nommait Augustule à cause de sa jeunesse, ou par mépris.

Odoacre règne

Pour faire cesser ces révolutions, les Barbares

qui remplissaient l'empire, et qui par conséquent en étaient les maîtres, n'avaient qu'à déclarer qu'ils ne voulaient plus d'empereur. C'est ce qui arriva. Odoacre assiégea Pavie, où Oreste s'était renfermé, prit cette ville d'assaut, fit trancher la tête à ce général, laissa vivre Augustule qu'il ne craignait pas, subjuga l'Italie, et régna avec le titre de roi. C'est ainsi que finit l'empire d'Occident, dans la cinq cent septième année depuis la bataille d'Actium, et dans la douze cent vingt-neuvième depuis la fondation de Rome.

en Italie avec le titre de roi.

476.

CHAPITRE VIII.

Conclusion de l'histoire romaine.

Objet de cette conclusion.

Dans cette conclusion, je me propose, Monseigneur, de faire un tableau des différentes formes que les circonstances ont fait prendre au gouvernement. Nous mettrons ces choses dans un nouveau jour, en les renfermant dans un espace plus resserré.

Les Romains brigands sous Romulus.

Les Romains n'ont jamais eu la liberté de se faire des lois. Ils se sont élevés, et ils sont tombés par la force des circonstances. Leur situation ne leur permettait pas de subsister par le commerce; les arts étaient peu connus en Italie; et d'ailleurs un ramas de pâtres et de vagabonds était peu fait

pour les cultiver. Il fallut enlever des femmes et envahir des terres; et, pour défendre ce qu'ils avaient pillé, ils furent dans la nécessité de piller encore. Sous Romulus, ils étaient donc, et ils ne pouvaient être que brigands.

Sous Numa, sans cesser d'être aussi brigands, ils deviennent plus superstitieux.

Ainsi Rome naissante devait périr ou s'agrandir : telle était sa constitution. Elle parut d'abord en changer sous Numa. Les victoires, qui rendaient les Romains redoutables, furent des circonstances favorables aux vues pacifiques de ce prince. On dit qu'il adoucit par ses lois les mœurs du peuple, et ce sera avec raison s'il est vrai que les mœurs puissent devenir plus douces, lorsque l'esprit ne s'éclaire pas sur les devoirs de l'humanité. Rour rendre les Romains fidèles à leurs engagemens, il fit une divinité de la foi; il en fit une autre d'une pierre, pour empêcher chaque citoyen d'usurper sur les champs de ses voisins. En un mot il ne les contint que par la crainte de quelque dieu, et il ne leur donna aucune idée de justice, ou plutôt il ne les contint pas : car on ne voit pas que les Romains aient été fidèles à leurs engagemens, ni qu'ils aient cessé d'usurper les uns sur les autres. Ils continuèrent donc d'être brigands, et ils furent seulement plus superstitieux.

Numa ne leur parle pas d'une autre vie.

Numa ne leur parla plus d'une autre vie. Il ne se mit pas en peine de leur expliquer ce qu'ils devaient craindre, s'ils déplaisaient aux dieux. Il

était bien sûr que ces imaginations grossières craindraient quelque chose, et c'était assez.

Ses dieux sont l'ouvrage de l'ignorance la plus grossière.

Il laissa les dieux auxquels on croyait, et il en imagina d'autres auxquels on ne pouvait manquer de croire. Il ne raisonna ni sur leur nature, ni sur leur origine. Il ne les représenta pas jaloux de fouiller dans le cœur pour punir jusqu'aux pensées. Ils paraissaient, ainsi que le législateur, ne juger que des actions extérieures.

La religion toute en cérémonies.

Toute la religion ne consistait qu'en cérémonies. On était fort exact à n'y rien changer. Elles se faisaient avec magnificence, et la plus grande partie du culte rendu aux dieux était des fêtes pour le peuple. L'appareil des cérémonies remuait l'imagination : l'exactitude à les observer les faisait respecter; et les spectacles, qui les accompagnaient, attiraient le concours de tous les citoyens. Voilà comment les Romains se préparaient à ne s'occuper que de jeux, lorsque la guerre, qui se ferait au loin, ne laisserait dans Rome qu'une populace désœuvrée.

Dogme qui s'introduit.

L'unique dogme qui se soit introduit parmi eux, c'est que les dieux s'intéressaient à l'agrandissement de Rome. Il en résultait deux choses : l'une, que le seul moyen de leur plaire était de servir la patrie; et l'autre, que l'utilité de la république était la seule règle de conduite. Par-là tout tendait à l'agrandissement des Romains, et l'on peut ajouter que tous les moyens d'y con-

[illegible] devaient paraître également légitimes. Avec cette façon de penser, ils commettaient des injustices, sans se croire injustes, et la superstition semblait faire une vertu de leur férocité même.

[illegible]

Cette religion les a bien servis, précisément parce qu'elle n'a pas adouci leurs mœurs. Elle leur a laissé leur premier caractère : ils étaient brigands par état, elle les fit brigands par superstition. Il ne s'agissait pas de s'assurer de la justice d'une entreprise : il suffisait de consulter les augures, dont l'intérêt public était toujours l'interprète, et le soldat ne doutait pas qu'il n'obéît aux dieux.

Elle ne les portait pas à la paix.

Dès que les Romains n'étaient pas capables d'être conduits par la lumière, Numa eût mal fait de raisonner avec eux : il ne pouvait employer que la superstition. Mais ses institutions ne corrigeaient pas le caractère du peuple : elles le dirigeaient seulement vers le bien public; et ce bien public n'était et ne pouvait être qu'un brigandage. Tout citoyen religieux fut donc un soldat qui se croyait tout permis avec les ennemis, c'est-à-dire avec les peuples voisins. Si Numa, comme on le dit, et comme en effet il le paraît, a cru faire des Romains un peuple pacifique, il s'est prodigieusement trompé.

Pourquoi les mêmes superstitions ont eu plus

Quand je rapporte des institutions à Romulus et à Numa, ce n'est pas que je veuille assurer

qu'ils en sont les auteurs; mais la tradition, qui les leur attribue, prouve qu'elles sont anciennes: plusieurs même remontent plus haut que la fondation de Rome, en quelque temps qu'on la suppose. Avant Romulus, la religion des peuples d'Italie avait pour base toutes les superstitions des augures. C'était une conséquence que chacun d'eux crût être l'objet des dieux qu'il consultait. Or les Romains, ayant été par les circonstances plus soldats que les autres, ont eu plus de succès, et par conséquent plus d'occasions de se persuader que les dieux protégeaient particulièrement leur ville. Voilà pourquoi cette religion a eu plus d'influence à Rome qu'en Étrurie, d'où les Romains l'avaient tirée.

d'influence à Rome qu'en Etrurie.

Le gouvernement, d'abord mixte, devint despotique sous Tarquin le Superbe; et, les rois ayant été chassés, la république commença. Mais si les Romains étaient capables de faire une révolution subite, ils ne savaient pas prendre avec la même promptitude les mesures convenables à la position où ils se trouvaient. Une idée vague de liberté faisait désirer à tous de ne pas obéir; et, pour ne pas obéir, tous auraient voulu commander. De là naissait une inquiétude qui devait les agiter sans interruption, et qui ne pouvait s'éteindre que lorsqu'ils porteraient des fers. N'ayant point eu de législateurs, ils ont été réduits à suivre les anciens usages, ou à ne faire des règlemens

Les Romains n'ont jamais pu avoir une idée de la vraie liberté.

qu'après coup, et d'ordinaire avec peu de prévoyance. Toujours forcés par les conjonctures, toujours remués au gré des dissensions, il ne leur a pas même été possible de se faire une idée exacte de la liberté qu'ils cherchaient.

Après l'expulsion des Tarquins, les patriciens sont seuls souverains.

Après l'expulsion des Tarquins, le gouvernement de Servius Tullius se conserva sous les consuls, et ce fut une source de dissensions, parce que les riches ou les patriciens se trouvèrent seuls souverains.

Je dis *les riches ou les patriciens*, et en effet ce devait être la même chose : car d'un côté les Romains ne pouvaient s'enrichir que par des conquêtes ; et de l'autre, les patriciens ont toujours eu, sous les rois même, la plus grande part des terres conquises. Aussi les historiens remarquent-ils que, lorsqu'on établit les consuls, toute l'autorité se trouva entre les mains des patriciens, et cependant les règlemens de Servius Tullius la donnaient aux riches.

Auparavant, les plébéiens avaient une autorité que les usages limitaient.

Avant Servius Tullius, et lorsque les assemblées se tenaient par curies, les plébéiens avaient la principale autorité, parce qu'ils étaient en plus grand nombre, et que le plus grand nombre faisait les lois. Ils étaient souverains dans les comices ; car leur volonté avait son effet, sans le consentement, comme avec le consentement des patriciens.

Mais ces souverains avaient un frein dans les

usages établis. Ils ne pouvaient pas, ou du moins ils n'imaginaient pas pouvoir confier le gouvernement à des magistrats pris indifféremment dans l'un ou l'autre des deux ordres. Ils les choisissaient toujours parmi les patriciens.

Ceux-ci d'ailleurs étaient seuls en possession du sacerdoce. Maîtres des augures, ils les trouvaient favorables ou contraires, suivant qu'une entreprise leur était favorable ou contraire à eux-mêmes; et ils avaient tiré ce parti de la religion, qu'elle semblait n'être faite que pour eux, et qu'elle les mettait infiniment au-dessus des plébéiens. Le sacerdoce leur confirma de plus en plus ces avantages, lorsqu'après l'établissement du consulat les comices par centuries réunirent en leur personne la souveraineté aux distinctions.

Autorité que le sacerdoce donne aux praticiens.

Alors le gouvernement fut une aristocratie héréditaire. La souveraineté, retenue comme de droit par les patriciens, passa des pères aux fils, et les familles plébéiennes ne purent plus y avoir aucune part.

Après l'établissement du consulat, le gouvernement est une aristocratie héréditaire et tyrannique.

Cette aristocratie crut ne pouvoir se maintenir que par la tyrannie. On jugea que plus les plébéiens seraient misérables, plus ils seraient dans la dépendance, et tout contribuait à les rendre méprisables : car la guerre, qui était à Rome le seul moyen de s'enrichir, n'enrichissait que les patriciens, qui se saisissaient de toutes les terres

conquises, ou qui les acquéraient bientôt par des usures, s'ils avaient été obligés d'en céder.

A la vérité les magistratures passèrent dans les familles plébéiennes; mais cette révolution ne fut favorable qu'au plus petit nombre. Aussitôt qu'un plébéien avait part à la souveraineté, il prenait la façon de penser des patriciens; et la multitude, qui l'avait élevé, trompée dans son attente, restait dans la sujétion et dans la misère. Voilà pourquoi Rome, devenue la capitale d'un vaste empire, renferma un peuple pauvre, oisif et inutile.

Le tribunat devait tôt ou tard ruiner cette puissance.

Lorsque le peuple se fut retiré sur le mont Sacré, les patriciens, trop avares pour abandonner des richesses acquises par des usurpations ou par des usures, aimèrent mieux lui donner des protecteurs pour l'avenir, que de lui faire justice sur le passé. On créa donc les tribuns; et, parce qu'on ne leur accorda que le droit de s'opposer à ce qu'ils jugeraient contraire aux intérêts des plébéiens, on ne prévit pas combien ils seraient redoutables. Ils ne tardèrent pas néanmoins à donner des preuves de leur puissance, puisque, trois ans après, ils bannirent Coriolan. Comme le titre de protecteur du peuple emportait le droit de réprimer toute vexation, il n'était pas naturel qu'ils s'en tinssent scrupuleusement à prononcer leur *veto*. Ils devaient porter continuellement de nouveaux coups à la puissance des patriciens, et la ruiner par conséquent tôt ou tard.

Pour bannir Coriolan, les tribuns avaient pris sur eux de convoquer le peuple par tribus; et c'est l'époque où ils furent véritablement magistrats. Car, à la tête de ces comices qu'ils assemblaient sans consulter les augures, et d'où ils excluaient les patriciens, ils pouvaient déjà balancer la puissance des consuls. Alors commença la démocratie, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il y eut alors deux républiques dans Rome: l'une composée des patriciens, et l'autre des plébéiens. C'étaient deux souverains qui, toujours divisés dans la paix, ne pouvaient se réunir que contre un ennemi commun.

Peu après l'établissement du tribunat, il y eut deux républiques dans Rome.

La loi agraire, proposée par S. P. Cassius, l'an de Rome 267, fut une source intarissable de dissensions, parce que cette loi ne pouvait jamais s'exécuter. Aussi ce ne fut qu'un appât que les tribuns présentèrent au peuple, pour se faire un appui contre les patriciens, et pour s'élever aux dignités.

La loi agraire ne servit qu'à l'élévation des tribuns.

Ce qui leur fut surtout favorable, c'est qu'on changea la forme des comices par centuries, pour leur faire prendre en partie celles des comices par tribus. Il n'est pas possible, à la vérité, ni de marquer le temps où se fit ce changement, ni d'expliquer exactement en quoi il consistait. Mais il est certain que le droit de prérogative fut transporté aux comices par centuries. Or par-là celle qui renfermait le plus de plébéiens pouvait

Les changemens faits dans la forme des comices par centuries, leur furent surtout favorables.

voter la première; et cela suffisait pour faire passer, au moins quelquefois, toute l'autorité dans le second ordre; car le suffrage de la prérogative entraînait d'ordinaire tous les autres, le sort qui l'avait déclaré faisant présumer que les dieux manifestaient par elle leur volonté.

Comment, les patriciens et les plébéiens cessant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat et le peuple.

Alors, dans les comices par centuries, les patriciens et les plébéiens luttaient, pour ainsi dire, et empiétaient tour à tour les uns sur les autres. Les patriciens pouvaient diviser le peuple, parce qu'ils entraînaient de leur côté une partie de leurs cliens; et le peuple pouvait aussi diviser les patriciens, parce qu'il y en avait toujours qui prenaient ses intérêts, soit par justice, soit par ambition. Ainsi les deux souverains, qui partageaient la république, étaient toujours dans une espèce de guerre, et avaient toujours aussi des intelligences réciproquement l'un chez l'autre.

Dans cette confusion, les patriciens et les plébéiens cessèrent peu à peu de faire des corps distincts. On ne remarqua plus que le sénat et le peuple, et ce furent alors ces deux ordres qui se disputèrent la souveraineté. Le sénat attirait dans son parti les plus riches citoyens; mais le plus grand nombre, les plus ambitieux surtout étaient dans le parti contraire.

Pendant un temps, l'autorité du sénat se maintint par le respect que le

Une chose soutint l'autorité du sénat sur son penchant: c'est le respect du peuple pour ce corps, respect dont il s'était fait une si grande habitude,

qu'il fut long-temps avant d'oser tout ce qu'il pouvait. Aussi y eut-il un intervalle où le sénat et le peuple, les comices par centuries et les comices par tribus, les tribuns et les consuls, maintenaient dans la république un équilibre presque parfait. Cet intervalle fut court, parce que l'équilibre ne tenait qu'à l'opinion. On n'y était parvenu que par les dissensions qui avaient élevé les plébéiens : il ne pouvait manquer de se détruire, lorsque, par de nouvelles dissensions, les plébéiens s'éleveraient encore.

peuple avait pour ce corps.

Ces dissensions furent infiniment avantageuses, parce qu'elles entretinrent l'émulation, et firent naître les talens à l'envi dans les deux ordres : les uns ne voulant pas perdre les magistratures, et les autres les voulant obtenir. C'est une fermentation qui produisit continuellement d'excellens citoyens, et qui rendit les Romains toujours plus redoutables.

Effets avantageux des dissensions.

Les effets les plus funestes naissent des mêmes causes, comme les plus avantageux : il suffit seulement que les circonstances viennent à changer. Les dissensions ne furent point sanglantes, tant que le sénat put suspendre les entreprises des tribuns, en leur cédant de nouveaux honneurs. C'est ce qu'on remarque pendant plus de deux siècles. Les grandes et longues guerres qui survinrent ensuite permirent à la république d'être assez

tranquille au-dedans. Après la ruine de Numance, les troubles recommencèrent.

Comment les dissensions dégénèrent en factions et produisent l'anarcihe.

Les tribuns s'étaient ouvert et frayé un chemin aux dignités : ils n'avaient plus rien à désirer à cet égard. Leur inquiétude désormais ne pouvait donc avoir pour cause que l'ambition de devenir les tyrans de la patrie, ou le dessein de soulager les pauvres, en réduisant les riches dans les bornes prescrites par les lois agraires. Il est évident que ces deux projets devaient également diviser les citoyens en différens partis, et les armer, soit pour conserver leurs biens, soit pour défendre leur liberté. Ce n'était plus le temps de ces dissensions, que le sénat apaisait par le sacrifice de quelques magistratures. Les factions commençaient, et le sang devait couler. Le sénat arma le premier ; et, dès qu'il eut donné l'exemple de la violence, les tribuns, à la tête du peuple, ne furent plus que des factieux. Alors le gouvernement ne fut ni aristoeratique, ni démocratique ; ce fut une anarchie.

Cette anarchie prépare les citoyens à plier sous le joug d'un maître.

Dans ce désordre, les esprits se disposent peu à peu à plier sous le joug d'un maître : on commence à dire que la république a besoin d'un chef; et les citoyens courageux luttent vainement pour défendre la liberté expirante; en croyant sauver la république, ils la plongent dans de nouveaux malheurs. Cependant les fac-

tions qui se formaient dans Rome ne pouvaient produire que des tyrans passagers : c'est la grandeur de l'empire qui devait enfin assujettir les Romains pour toujours.

En effet la grandeur de l'empire occasionait dans les comices un désordre favorable aux citoyens qui aspiraient à la tyrannie. C'est ce qu'il faut expliquer. Combien les désordres qui s'introduisent dans les comices deviennent favorables aux citoyens ambitieux.

Au commencement de la répulique, les tribus et les centuries pouvaient s'assembler facilement, parce que le territoire de Rome était fort borné. Mais, lorsqu'après la prise de Véies les tribus se multiplièrent, et que plusieurs se trouvèrent éloignées de Rome, il ne fut plus facile à tous les citoyens de se trouver aux comices. On a lieu de présumer que, parmi ceux qui n'étaient pas à portée de s'y rendre, plusieurs n'y venaient qu'autant qu'ils y étaient appelés par des intérêts particuliers, et que par conséquent ils ne conservaient pas le même amour de la patrie, ou que même ils s'accoutumaient insensiblement à la façon de penser des peuples dont ils étaient voisins.

Cet inconvénient fut encore plus sensible lorsqu'on eut donné le droit de cité à tous les peuples d'Italie. Tant de citoyens ne pouvaient se rassembler à Rome, et cependant il n'y en venait que trop encore. Comme ils y arrivaient avec des vues différentes, ils se divisaient, ils for-

maient des partis, et la république était sacrifiée.

Pour diminuer l'influence des nouveaux citoyens, qui, par leur nombre, se seraient rendus maîtres des comices, le censeur les accumulait dans un petit nombre de tribus, et il avait encore la précaution de les inscrire dans les tribus dont ils étaient le plus éloignés. C'étaient ordinairement les tribus de la ville, ou quelques-unes des tribus rustiques de Servius Tullius.

Alors les anciens citoyens, ne voulant pas être confondus avec les nouveaux dans les mêmes tribus, désirèrent de passer dans les tribus consulaires; et l'usage s'introduisit de les répartir dans différentes tribus, sans avoir égard aux lieux qu'ils habitaient.

Si les tribus avaient continué d'être, comme sous Servius Tullius, une division purement locale, le grand nombre de citoyens qui pouvaient venir aux comices n'aurait pas permis de s'assurer de la tribu à laquelle chacun d'eux appartenait. La chose était encore moins praticable, depuis que les tribus étaient devenues une division politique; car il aurait fallu prendre un à un tous les citoyens qui se présentaient, et consulter les registres. Or c'est une précaution qu'on ne prenait pas, et qu'on ne pouvait pas prendre, surtout dans les derniers temps de la république, où les comices, convoqués à la hâte, se formaient tumultuairement. Ces assemblées n'étaient donc

qu'une multitude confuse de gens qui se distribuaient comme ils le jugeaient à propos, et de la manière la plus conforme à leurs vues. Voilà pourquoi on voyait des plébiscites que le peuple ne savait pas avoir faits. Tels sont les désordres qui se trouvaient dans les comices depuis que la république avait trop multiplié le nombre de ses citoyens.

Il est facile de juger comment, au milieu de ces désordres, les ambitieux gagnaient les uns, intimidaient les autres, et séduisaient la multitude. Mais c'était toujours à recommencer, parce qu'après avoir exercé les magistratures on redevenait simple particulier, et qu'il fallait briguer de nouveau pour les obtenir une seconde fois. Le temps n'était pas encore arrivé où l'on se servirait du peuple pour avoir des légions, et des légions pour soumettre le peuple.

Sylla est l'époque où les ambitieux aspirent à la tyrannie.

Il a été un temps où les généraux ne pouvaient pas abuser de leur puissance, parce que les soldats auxquels ils commandaient étaient autant de citoyens jaloux de leur liberté, ou du moins à qui le nom de tyran était odieux. On ne pouvait donc pas craindre qu'alors les légions s'armassent pour leur chef contre la république; elles se seraient au contraire soulevées contre lui, pour peu qu'elles l'eussent soupçonné d'aspirer à la tyrannie. Il n'y aurait eu, par conséquent, que de la témérité dans un pareil projet,

et cette seule considération en écartait jusqu'à l'idée.

Cependant la république aurait pu être ruinée plus tôt qu'elle ne l'a été. Elle se soutint moins par sa propre constitution que par la force des préjugés. Il y a dans l'esprit de chaque peuple une certaine allure que tout le monde suit long-temps avant que personne pense à porter la vue au delà. Or, parce que les Romains s'étaient fait une habitude de regarder les magistratures comme le comble de l'ambition, il arriva que ceux qui les avaient obtenues n'imaginaient rien de mieux que de les obtenir encore. Le corps des citoyens pensait ainsi, par haine pour la tyrannie, et cette façon de penser se communiquait par imitation à chaque particulier. Marius n'eût désiré que d'être toujours consul, et Sylla se vit maître de Rome, sans en avoir formé le projet.

Ce fut alors que les ambitieux ouvrirent les yeux, et que les généraux, déjà souverains dans leurs gouvernemens, découvrirent que les légions étaient à eux, et qu'ils pouvaient commander dans Rome. Voilà les circonstances où César, qui, un siècle plus tôt, eût été bon républicain, projeta de donner des fers à sa patrie. C'est la tyrannie de Sylla qui lui en fit naître le dessein, et il en forma le plan avant même d'avoir passé par aucune magistrature. Il réussit, et peut-être n'eût-il pas été assassiné, si, content de la puis-

sance, il n'eût pas ambitionné de dompter jusqu'à l'imagination des Romains, en s'obstinant pour de vains titres.

Enfin toutes les circonstances se réunissent pour la ruine de la république, et Auguste règne. La fin tragique de César fut une leçon pour ce tyran, qui eût continué d'être cruel, s'il n'eût pas craint pour sa vie. Il parut peu redoutable, et ce fut la cause de ses succès. Il dut l'empire à la trop grande confiance du sénat, au désespoir précipité de Cassius et de Brutus, et aux extravagances d'Antoine. Il y a des hommes qui naissent bien à propos. Auguste, dans tout autre temps, eût été honteusement chassé de sa légion. Circonstances qui achèvent la ruine de la république.

Toutes les circonstances étaient pour lui. Le cri de la liberté ne se faisait plus entendre, depuis que les plus fiers républicains étaient ensevelis sous les ruines de la république. On avait long-temps gémi au milieu des désordres : toutes les familles se ressentaient des guerres qui avaient déchiré l'empire. Si l'on n'osait demander un maître, on sentait au moins le besoin qu'on avait d'un chef; et la paix semblait devoir tenir lieu de liberté. Auguste, se conformant à cette disposition des esprits, s'offrit pour chef, et donna la paix.

Ce repos fut un moment délicieux pour les Romains. Trop heureux d'être sortis de l'anarchie, ils ne portent point leur vue dans l'avenir, Conduite d'Auguste pour assurer sa puissance.

ils ne voient que le présent, c'est le sénat qui gouverne avec un prince qui le consulte et qui le respecte. Le peuple s'assemble, c'est lui qui fait les lois, c'est lui qui nomme aux magistratures. En un mot la république frappe seule les yeux : on ne perce point jusqu'à la puissance cachée qui la dirige, on ne la craint pas. Qu'importe en effet, quand on est heureux, de savoir si on est libre? C'est ainsi, Monseigneur, qu'ont pensé tous les peuples. Ils aiment moins la liberté qu'ils ne haïssent la tyrannie; et, lorsqu'ils se soulèvent, c'est contre les tyrans. Observez donc la conduite d'Auguste : comparez-la avec celle de ses successeurs, et voyez qui vous devez imiter.

Auguste sut, pour son bonheur et pour celui des Romains, entretenir l'illusion du peuple. Il ramena l'abondance : il affecta de donner des marques de considération aux citoyens qui avaient l'estime publique : il éleva aux magistratures des républicains zélés, et ménagea jusqu'à ceux qu'il fut obligé d'exclure du sénat : enfin il assura la paix, et il donna des spectacles.

Il refuse le titre odieux de dictateur. Il n'accepte que les magistratures qui s'associent avec les idées de liberté. Il refuse quelquefois le consulat, pour ne pas devenir suspect en le rendant perpétuel dans sa personne. Il feint de vouloir se retirer au moment du plus grand enthousiasme. Il ne consent à gouverner encore la république que pour

obéir aux désirs du sénat et aux ordres du peuple. Enfin il ne s'engage que pour dix ans ou pour cinq. Par cette conduite, il intéresse tous les citoyens à son sort, et on accumule insensiblement sur lui toutes les magistratures. Le peuple, que les malheurs précédens avaient dégoûté d'user de son pouvoir, chérit un joug dont le poids ne se fait pas sentir.

Il accoutume le peuple à l'esclavage.

Auguste n'était que le ministre de la république. Il n'était que ce qu'avaient été avant lui ces magistrats que le peuple avait jugés plusieurs fois; et son gouvernement fut modéré, parce qu'il parut toujours prendre le peuple pour juge. En un mot il voulait n'être, ou du moins ne paraître qu'un administrateur, qui tenait tous ses pouvoirs du peuple et du sénat, qui leur en devait compte, et qui ne les avait reçus que pour un temps limité. Cependant cette conduite modérée n'était qu'un effet de sa politique; et l'ordre qu'il avait établi ne forçait pas ses successeurs à se conduire avec la même modération. Cet ordre même ne pouvait subsister, parce qu'il dépendait uniquement de la volonté du souverain : il devait donc dégénérer en despotisme.

De l'anarchie, qui avait étouffé tout amour de liberté, les Romains avaient passé brusquement sous la domination d'un maître qui leur avait fait aimer leur esclavage. Le caractère du peuple avait donc changé tout à coup. Ces âmes, autrefois

fières, courageuses, républicaines, s'étaient fait subitement une habitude d'obéir, et toute leur lâcheté devait se montrer aussitôt qu'un tyran oserait les traiter en esclaves. Telle était la disposition des esprits, lorsque Tibère parvint à l'empire.

Le despotisme se décèle sous Tibère.

Ce prince la connut sans doute, et il ne craignit point de s'écarter du plan d'Auguste. D'ailleurs il était naturellement trop méfiant pour tenir une conduite qui paraissait montrer de la confiance. Il dissimula tant qu'il craignit un concurrent. Il essaya peu à peu sa puissance. Il s'enhardit enfin, et il régna en despote. Il ne conserva quelque autorité au sénat que pour en faire l'instrument de sa tyrannie; et il ôta les comices au peuple.

Il se montre à découvert sous Caligula.

Les progrès du despotisme sont naturellement rapides. Cependant un prince aussi inconsidéré que cruel était fait pour les hâter. Tibère faisait au moins accuser ceux qu'il voulait condamner, et le sénat les jugeait. Caligula n'eut besoin ni des délateurs ni du sénat. Dans ses insomnies, parce qu'il ne dormait pas et que les citoyens exilés dormaient, il ordonnait de leur ôter la vie, et on les égorgeait.

Sous Claude, il met toute l'autorité entre les mains des affranchis.

Ce qui était décidé dans le conseil d'Auguste avait la même force que ce qui avait été arrêté dans le sénat. Claude pouvait user de ce droit; mais ce vieil enfant, imbécile, se laissa conduire au despotisme par ses valets. Il jugea sans con-

seil; il voulut que ses affranchis jugeassent comme lui, avec la même autorité; et ses procurateurs, répandus dans les provinces, devinrent des espèces de souverains. Il ne fallut que quatre empereurs pour faire passer la puissance du peuple au sénat, du sénat au prince, du prince aux valets. Voilà la route que prit le despotisme, et son dernier terme.

Néron fit voir combien il est difficile à un despote de lasser la patience d'un peuple corrompu et avili. Comment ne se serait-il pas enhardi à toutes les indécences et à tous les attentats, puisqu'il était toujours assuré des applaudissemens du peuple, de ceux du sénat, de ceux de Burrhus même, qui applaudissait, malgré lui à la vérité, mais enfin qui applaudissait. Sous Néron il ose tout.

Le luxe, qui avait commencé dans les derniers temps de la république, avait toujours fait des progrès; et il devait croître sous des princes despotes, dont l'intérêt n'est pas de le réprimer. Les besoins qu'il ne cesse de multiplier achèvent l'asservissement des peuples. Néron donna l'exemple, et le luxe fut porté aux derniers excès. Alors il n'y eut plus d'ambition, il n'y eut que de l'avidité. Othon désira l'empire pour réparer une fortune ruinée; et Vitellius pour assouvir la débauche la plus crapuleuse. Avidité qui croît avec le luxe.

C'est inutilement qu'on amassait des richesses : les profusions du luxe ne permettaient pas de

s'enrichir; et on n'en devenait que plus avide. Cette avidité fut contagieuse. Elle corrompit tous les ordres de l'état, surtout les soldats, qui étaient trop nécessaires au despote pour ne pas partager avec lui les dépouilles des citoyens. Voilà ce qui ruina la discipline.

Cette avidité ruine la discipline militaire.

Pendant la république, on donnait des gratifications aux soldats, mais peu considérables: ce n'était qu'une partie du butin fait sur l'ennemi. Dans les guerres des deux triumvirats, on leur en fit de grandes, et on les prit sur les biens des citoyens mêmes. Claude acheta la faveur des gardes prétoriennes. Néron, qui ne se contenta pas de l'acheter une fois, ne cessa de leur faire des largesses. C'était une nécessité que chaque despote sentît le besoin de les ménager toujours davantage, c'est-à-dire de les corrompre par de plus grandes profusions.

Les gardes prétoriennes pouvaient se contenter des largesses d'un prince qui était reconnu aussitôt qu'elles l'avaient fait. Mais, quand les armées disposèrent de l'empire, elles eurent bien plus d'avidité. Obligées de marcher pour l'assurer à leur général, elles regardèrent les richesses de l'Italie et de Rome comme un butin qu'on devait leur livrer, et c'est ce qui acheva de ruiner la discipline. Après la mort de Néron, le défaut de subordination produisit les plus grands désordres.

Alors la sa-

L'ordre qui se rétablit sous Vespasien et sous

Titus fit voir que toute la force du gouvernement était dans la sagesse du prince; et que les lois, toujours méprisées sous les tyrans, sont respectées quand le prince les respecte. Mais Titus, les délices des Romains, ne fit que paraître, et, sous la tyrannie de Domitien, tout rentra dans l'avilissement et dans la confusion. Passons au plus beau siècle de l'empire, et nous nous convaincrons de plus en plus que la sagesse du souverain faisait toute la force du gouvernement.

gesse du prince faisait seule toute la force du gouvernement.

Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, quels princes! Monseigneur. Je suis fâché que les vices d'Adrien fassent une tache à ce tableau: je reproche même à Trajan ses conquêtes. Mais Antonin, mais Marc-Aurèle ne laissent rien à désirer. Que sentez-vous quand vous lisez leurs règnes, après avoir vu ceux de Tibère, ceux de Caligula, de Claude, de Néron et de Domitien?

Sous ces empereurs, le sénat reprend sa considération, les lois sont en vigueur, la discipline rétablit la subordination dans les troupes, les citoyens recouvrent leur liberté, la république renaît, ce sont ses magistrats qui gouvernent, et le despotisme est banni de l'empire. Mais Commode règne, et le bonheur des Romains ne paraît qu'un songe.

C'est en observant la conduite des princes éclairés et vertueux que vous apprendrez, Monseigneur, quelle est la puissance légitime d'un

C'est de l'usage que les princes justes font de l'autorité que nous devons apprendre quels

sont les droits des souverains.

souverain. Marc-Aurèle surtout vous fera voir quelle en est l'étendue, et quelles en sont les bornes. Bion loin de se juger au-dessus des lois, il ne se croyait digne de commander qu'en donnant l'exemple de l'obéissance; il ne se regardait que comme le ministre de la république, et, au lieu de dire : *Tout est à moi, je n'ai rien en propre*, il disait au sénat : *La maison même que j'habite est à vous*. Souvenez-vous donc que rien n'est au prince. Mais la flatterie vous tiendra un autre langage.

Sort des despotes, qui mettent toute leur confiance dans les soldats.

Les soldats, qui avaient été contenus, n'en devinrent que plus audacieux sous Commode; et, après que ce monstre eut été égorgé, l'empire fut offert à quiconque voulut être l'esclave des légions, pour devenir le tyran du peuple. Alors les attentats qui se multiplient creusent des précipices sous les pieds de ces tyrans. La plupart ne font que passer; et, dans ce désordre, les meilleurs princes périssent par le fer.

Tel est le sort des souverains, lorsque le peuple n'est rien à leurs yeux, et qu'ils ne comptent que sur la faveur des soldats. Cette faveur coûte cher, et elle coûte tous les jours davantage, parce que l'avidité croît d'autant plus qu'on tente de l'assouvir par de plus grandes largesses. Il vient donc un temps où le despote n'est pas assez riche. Alors l'état se ruine, et la vie du tyran n'en est pas plus assurée.

Commode fut la première cause de ces désordres. Sévère les accrut par le relâchement de la discipline, et Caracalla par les profusions immenses qu'il fit aux soldats. Il fut assassiné; et, après lui, Macrin, Héliogabale, Alexandre, les deux Maximins, les deux premiers Gordiens, Maxime, Balbin, le troisième Gordien, Philippe, Décius, Gallus, Émilien, Valérien livré par trahison aux Perses, et Gallien son fils; celui-ci fut égorgé après avoir partagé l'empire avec une multitude de tyrans qui osèrent prendre le titre d'Augustes, et qui périrent presque tous de mort violente. Si quatre grands hommes qui se succédèrent, Claudius, Aurélien, Tacite, Probus, parurent dignes de commander, les trois derniers furent encore assassinés; et, après eux, Carin et Numérien eurent le même sort.

Dioclétien ôte aux soldats le pouvoir de vendre l'empire.

On ne prévoyait pas quelle serait la fin de ces désordres; car les soldats qui avaient vendu l'empire voulaient toujours le vendre, et le tyran qui l'achetait les armait bientôt contre lui, parce qu'il avait contracté une dette qu'il ne pouvait acquitter. Il s'agissait donc de leur ôter le pouvoir de vendre l'empire. Dioclétien le leur ôta. Le plan néanmoins qu'il se fit souffrait, dans l'exécution, de grandes difficultés, et entraînait de grands abus. On n'imagine pas comment il pouvait se flatter de contenir ses collègues; et, s'il eût échoué, nous le regarderions comme le plus imprudent

des hommes. Mais vingt ans de succès font son éloge, surtout quand on pense au caractère de Maximien-Hercule et à celui de Galère.

Comment le gouvernement de Rome se complique, à mesure que l'empire s'étend, et que la corruption générale des mœurs en désunit les parties.

C'est ici le lieu de considérer comment les ressorts du gouvernement se compliquent et s'affaiblissent, à mesure que l'empire s'étend, et que la corruption générale des mœurs en désunit les parties.

Quand la république commença, la souveraineté se trouvait dans les comices par centuries, et les consuls étaient tout à la fois les magistrats du peuple et les généraux des armées. Ce système simple aurait pu subsister, si les patriciens n'avaient pas abusé de l'autorité. Mais leur avarice souleva les plébéiens, et servit de prétexte à l'ambition des tribuns. Il y eut bientôt deux sortes de comices, deux espèces de souverains, et les magistratures se multiplièrent.

Voilà déjà les ressorts qui s'embarrassent, et les troubles croissent avec les dissensions. Mais les ennemis, qui pressent de tous côtés, rapprochent les parties qui tendaient à se désunir, et la république agit au dehors avec toutes ses forces. On prévoit donc qu'elle ne se soutiendra qu'autant que les parties qui se divisent seront contenues par des forces étrangères : mais, parce que ces forces diminueront à mesure qu'elle s'étendra elle-même, on prévoit encore qu'elle doit enfin se dissoudre. Les dissensions, qui ont été le prin-

cipe de sa grandeur, seront donc la cause de sa ruine.

En effet, les consuls ne suffisant pas pour gouverner la capitale et les provinces, il fallut créer des proconsuls; et bientôt après il fallut continuer ces nouveaux magistrats, et leur donner le temps de finir les guerres qu'ils avaient commencées. Or cette nouvelle magistrature devait un jour être funeste à la république. Les proconsuls ne pouvaient manquer de devenir plus puissans que les consuls mêmes, puisqu'ils avaient toujours une armée, qu'ils étaient plus long-temps en charge, et qu'éloignés de Rome ils étaient plus indépendans.

Cependant les factions, qui continuaient dans la capitale, entraînaient des abus d'autant plus grands, que la puissance des factieux s'était accrue avec celle de la république. Mais, quelque sanglantes qu'elles fussent, ce n'était encore que des émeutes, où le sénat et le peuple, tour à tour vainqueurs et tyrans, s'attachaient la souveraineté, sans pouvoir se donner un maître. Il fallait donc faire marcher les légions. Elles seules pouvaient réprimer les factieux, commander dans Rome, et de Rome à tout l'empire. Ainsi à l'approche de Sylla, Marius s'enfuit; et Pompée s'enfuit encore dès qu'il apprit que César avait passé le Rubicon.

Il n'était plus possible de simplifier le gouver-

nement : l'empire était trop vaste pour être gouverné par un petit nombre de magistrats. Auguste suivit le plan qui se trouvait établi. Il ne fit d'autre changement que de rendre les armées sédentaires, et de faire du corps des soldats un ordre différent de celui des citoyens : par cela seul le gouvernement fut plus compliqué. Il eût sans doute été plus simple et plus avantageux pour la liberté que chaque Romain eût continué d'être citoyen et soldat. Mais ce n'était pas l'intérêt du prince; et à la longue, d'ailleurs, ce plan fût devenu impraticable. Ainsi, par la nature des choses et par les vues cachées du souverain, les armées étaient autant contre les peuples de l'empire que contre les ennemis; et, si elles pouvaient défendre les citoyens, elles pouvaient encore plus facilement les faire plier sous le joug de la tyrannie.

Les entreprises des soldats après Néron, après Commode, et qui, ayant recommencé après Caracalla, ne cessèrent que sous Dioclétien, sont moins un gouvernement qu'une anarchie militaire qui préparait la dissolution de toutes les parties de l'empire. Il n'était plus possible, avec le plan d'Auguste, de corriger des abus si multipliés : c'est ce plan même qui les avait amenés. Ce fut donc une nécessité à Dioclétien de compliquer encore le gouvernement, non qu'il pût se flatter d'en corriger tous les vices; mais il y

avait des abus auxquels il fallait apporter un prompt remède, et il les réprima.

C'est toujours une preuve de décadence quand un gouvernement a besoin d'être compliqué. S'il acquiert de nouvelles forces, il ne les conservera pas long-temps, et de nouveaux abus naîtront de la complication même. Il ne serait pas facile d'imaginer ceux qu'entraînaient quatre princes, quatre cours, quatre grandes armées, et la multitude d'emplois que chacun de ces souverains créaient dans leurs départemens. On vit tous les défauts de ce gouvernement quand Dioclétien ne l'anima plus.

L'empire fut aussitôt divisé, et les guerres civiles, qui recommencèrent, ne finirent que lorsque toutes les provinces furent réunies sous un seul chef.

En changeant tout, Constantin a précipité la ruine de l'empire.

Quand un bâtiment tombe en ruine, on l'étaie comme on peut. C'est proprement ce que fit Dioclétien; et on lui doit la justice de n'avoir fait que les changemens auxquels il parut forcé. Il n'en est pas de même de Constantin. Impatient de tout changer, il changea tout sans nécessité. Il précipita même ses entreprises, et donna à tout ce qu'il fit aussi peu de solidité qu'aux murs de Constantinople.

Quoiqu'avant Constantin l'empire tendît à sa dissolution, il y avait cependant encore quelque liaison entre ses parties. Le préjugé ne permettait

pas de penser qu'il pût être divisé ; et un général soupçonné de vouloir s'établir souverain dans une seule province eût été abandonné de ses troupes. Ce préjugé subsistait même au temps de Gallien : car alors, quoique chaque Auguste fût cantonné dans un coin de l'empire, aucun d'eux ne renonçait à l'empire entier.

Mais, lorsqu'il y eut deux capitales, il parut y avoir deux empires ; et en effet il y en eut bientôt deux : ils eurent des intérêts séparés ; et ils ne furent plus les parties d'un même tout. Il est vrai qu'il resta toujours quelques traces de l'ancien préjugé. On voit que les empereurs se regardaient comme collègues ; que d'ordinaire les lois, quoique faites par un seul, étaient publiées au nom des deux ; que, des deux consuls, l'un était élu Occident et l'autre en Orient, et qu'ils avaient besoin d'être reconnus dans les deux empires. Cet usage, qui a souffert quelques exceptions, prouve le pouvoir du préjugé.

L'empire aurait eu besoin d'un réformateur. Je ne dis pas qu'il fût possible de ramener les mœurs à l'ancienne simplicité : mais au moins pouvait-on les corriger en quelque chose. Constantin n'y pensa pas. Lui qui voulait tout changer, il transporta dans la nouvelle capitale tous les abus de l'ancienne. Il crut qu'il était de la grandeur du souverain d'être entouré d'une populace immense qui ne subsisterait que par ses largesses ; et il

ajouta la fierté asiatique au luxe, qu'il fallait réformer.

Dans les temps de la république, les mêmes citoyens, tout à la fois magistrats et généraux, rendaient la justice et commandaient les armées. Cet usage subsista sous Auguste et sous plusieurs de ses successeurs; et ce fut dans le troisième siècle de l'ère vulgaire que les fonctions militaires et les fonctions civiles commencèrent à être réparties à des citoyens différens. Constantin voulut achever cette révolution, et il l'acheva. Son dessein était de diviser pour affaiblir, et d'affaiblir pour jouir lui-même d'une puissance arbitraire et sans bornes.

Il divisa donc l'empire en quatre préfectures, les préfectures en diocèses, et les diocèses en provinces. Dans chaque préfecture, il mit un préfet du prétoire; dans chaque diocèse, un vicaire du préfet; et dans chaque province, un magistrat subordonné au vicaire du diocèse dont elle faisait partie. Tous ces gouverneurs n'étaient que des officiers civils, dont la puissance ne pouvait faire ombrage. Cependant, pour se précautionner contre les préfets du prétoire, dont le nom seul semblait faire peur au souverain, Constantin imagina d'instituer le patriciat, et de mettre cette dignité sans fonctions au-dessus de la préfecture.

Il créa deux maîtres de la milice, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Ils avaient

l'inspection sur les troupes, et c'était à eux de régler tout ce qui concernait la discipline. Mais, pour élever une barrière à leur ambition, il ne leur donna le rang qu'après les consuls, les patrices, les préfets du prétoire, le préfet de Rome et celui de Constantinople. Il y avait encore des généraux qu'on nommait ducs ou comtes, et qui commandaient les troupes d'une province. Ce second titre était alors supérieur au premier, et se joignait à bien des emplois.

Dès qu'une fois il y eut des titres sans fonctions, on les multiplia, parce que le souverain se flattait d'amuser l'ambition par de vains honneurs. On vit des *perfectissimi*, des *egregii*, des *clarissimi*, des *spectabiles*, des *illustres* et des *nobilissimi*. On ne se saluait plus qu'en se donnant de l'excellence, de la révérence, de la magnificence, de la grandeur, de l'éminence, de la sublimité, etc. Cette politesse barbare se répandait à mesure que le mérite devenait plus rare.

Gallien avait exclus des armées les sénateurs romains : Dioclétien leur avait enlevé les provinces dont ils avaient le gouvernement depuis Auguste. Enfin, humiliés sous chaque despote, ils venaient d'achever de perdre toute leur considération par le transport du siége de l'empire à Constantinople. Ils devaient encore se voir insensiblement enlever toutes les dignités. Constantin leur préférait les Barbares, dont il croyait

n'avoir rien à redouter. Il se trompa, parce qu'on se trompe toujours quand on veut établir le despotisme. Depuis cet empereur, dont la famille nombreuse fut bientôt exterminée, l'empire se précipita vers sa ruine; et il est évident que ce fut l'effet d'une politique qui changea tout, qui ne réforma rien, et qui fut une source de nouveaux abus.

Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées.

Je ne m'arrêterai pas sur les successeurs de Constantin. Les longs règnes des princes faibles, lorsque l'empire avait le plus besoin d'un chef, n'offrent que des désordres qu'il suffit d'avoir parcourus. L'ignorance, qui fit des progrès rapides, confondait toutes les idées. On ne savait plus ce qui donnait des droits à l'empire, et nous avons vu des femmes en disposer, parce qu'elles portaient le titre d'Auguste. Ce n'est pas la seule erreur où l'on tomba.

L'an de l'ère vulgaire 457, Léon reçut le diadème des mains d'Anatole, patriarche de Constantinople. Il est évident que cette cérémonie pieuse, qui se faisait pour la première fois, supposait l'empereur déjà fait, et ne donnait point au patriarche le droit de s'opposer, ni de concourir à l'élection. Cependant, en 491, Anastase, successeur de Zénon, ayant été proclamé par le sénat et par l'armée, Euphème, alors patriarche de Constantinople, ne consentit à lui donner le diadème qu'après que l'empereur, qu'il soupçon-

nait d'être eutychéen, eut signé une profession de foi, et eut promis de protéger les décrets du concile de Chalcédoine. Cette prétention ne parut pas même extraordinaire; car le sénat, qui pouvait aller en avant, ne l'osa. Au contraire, il ne négligea rien pour engager le patriarche à lever son opposition. Or, si on pensait déjà qu'un hérétique ne peut pas être élevé à l'empire, pourquoi ne penserait-on pas un jour qu'un empereur hérétique peut être déposé?

Tout concourt à la ruine de l'empire.

Telle est la confusion qu'il y avait dans le gouvernement et dans les idées, lorsque les peuples du Nord, qui depuis long-temps se contentaient de piller les frontières, furent poussés par les Huns, et que, forcés de chercher de nouvelles terres, ils s'établirent de gré ou de force dans les provinces romaines, et subjuguèrent enfin l'empire d'Occident. Comme toutes les circonstances s'étaient réunies pour l'agrandissement des Romains, elles se réunirent aussi pour leur ruine; et les disputes de religion, et les guerres civiles, et la corruption des mœurs, et la perte de la discipline militaire, et les vices du gouvernement, et la multitude des ennemis.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

pas de penser qu'il pût être divisé; et un général soupçonné de vouloir s'établir souverain dans une seule province eût été abandonné de ses troupes. Ce préjugé subsistait même au temps de Gallien: car alors, quoique chaque Auguste fût cantonné dans un coin de l'empire, aucun d'eux ne renonçait à l'empire entier.

Mais, lorsqu'il y eut deux capitales, il parut y avoir deux empires; et en effet il y en eut bientôt deux: ils eurent des intérêts séparés; et ils ne furent plus les parties d'un même tout. Il est vrai qu'il resta toujours quelques traces de l'ancien préjugé. On voit que les empereurs se regardaient comme collègues; que d'ordinaire les lois, quoique faites par un seul, étaient publiées au nom des deux; que, des deux consuls, l'un était élu Occident et l'autre en Orient, et qu'ils avaient besoin d'être reconnus dans les deux empires. Cet usage, qui a souffert quelques exceptions, prouve le pouvoir du préjugé.

L'empire aurait eu besoin d'un réformateur. Je ne dis pas qu'il fût possible de ramener les mœurs à l'ancienne simplicité : mais au moins pouvait-on les corriger en quelque chose. Constantin n'y pensa pas. Lui qui voulait tout changer, il transporta dans la nouvelle capitale tous les abus de l'ancienne. Il crut qu'il était de la grandeur du souverain d'être entouré d'une populace immense qui ne subsisterait que par ses largesses; et il

ajouta la fierté asiatique au luxe, qu'il fallait réformer.

Dans les temps de la république, les mêmes citoyens, tout à la fois magistrats et généraux, rendaient la justice et commandaient les armées. Cet usage subsista sous Auguste et sous plusieurs de ses successeurs; et ce fut dans le troisième siècle de l'ère vulgaire que les fonctions militaires et les fonctions civiles commencèrent à être réparties à des citoyens différens. Constantin voulut achever cette révolution, et il l'acheva. Son dessein était de diviser pour affaiblir, et d'affaiblir pour jouir lui-même d'une puissance arbitraire et sans bornes.

Il divisa donc l'empire en quatre préfectures, les préfectures en diocèses, et les diocèses en provinces. Dans chaque préfecture, il mit un préfet du prétoire; dans chaque diocèse, un vicaire du préfet; et dans chaque province, un magistrat subordonné au vicaire du diocèse dont elle faisait partie. Tous ces gouverneurs n'étaient que des officiers civils, dont la puissance ne pouvait faire ombrage. Cependant, pour se précautionner contre les préfets du prétoire, dont le nom seul semblait faire peur au souverain, Constantin imagina d'instituer le patriciat, et de mettre cette dignité sans fonctions au-dessus de la préfecture.

Il créa deux maîtres de la milice, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Ils avaient

l'inspection sur les troupes, et c'était à eux de régler tout ce qui concernait la discipline. Mais, pour élever une barrière à leur ambition, il ne leur donna le rang qu'après les consuls, les patrices, les préfets du prétoire, le préfet de Rome et celui de Constantinople. Il y avait encore des généraux qu'on nommait ducs ou comtes, et qui commandaient les troupes d'une province. Ce second titre était alors supérieur au premier, et se joignait à bien des emplois.

Dès qu'une fois il y eut des titres sans fonctions, on les multiplia, parce que le souverain se flattait d'amuser l'ambition par de vains honneurs. On vit des *perfectissimi*, des *egregii*, des *clarissimi*, des *spectabiles*, des *illustres* et des *nobilissimi*. On ne se saluait plus qu'en se donnant de l'excellence, de la révérence, de la magnificence, de la grandeur, de l'éminence, de la sublimité, etc. Cette politesse barbare se répandait à mesure que le mérite devenait plus rare.

Gallien avait exclus des armées les sénateurs romains : Dioclétien leur avait enlevé les provinces dont ils avaient le gouvernement depuis Auguste. Enfin, humiliés sous chaque despote, ils venaient d'achever de perdre toute leur considération par le transport du siége de l'empire à Constantinople. Ils devaient encore se voir insensiblement enlever toutes les dignités. Constantin leur préférait les Barbares, dont il croyait

n'avoir rien à redouter. Il se trompa, parce qu'on se trompe toujours quand on veut établir le despotisme. Depuis cet empereur, dont la famille nombreuse fut bientôt exterminée, l'empire se précipita vers sa ruine; et il est évident que ce fut l'effet d'une politique qui changea tout, qui ne réforma rien, et qui fut une source de nouveaux abus.

Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées.

Je ne m'arrêterai pas sur les successeurs de Constantin. Les longs règnes des princes faibles, lorsque l'empire avait le plus besoin d'un chef, n'offrent que des désordres qu'il suffit d'avoir parcourus. L'ignorance, qui fit des progrès rapides, confondait toutes les idées. On ne savait plus ce qui donnait des droits à l'empire, et nous avons vu des femmes en disposer, parce qu'elles portaient le titre d'Auguste. Ce n'est pas la seule erreur où l'on tomba.

L'an de l'ère vulgaire 457, Léon reçut le diadème des mains d'Anatole, patriarche de Constantinople. Il est évident que cette cérémonie pieuse, qui se faisait pour la première fois, supposait l'empereur déjà fait, et ne donnait point au patriarche le droit de s'opposer, ni de concourir à l'élection. Cependant, en 491, Anastase, successeur de Zénon, ayant été proclamé par le sénat et par l'armée, Euphème, alors patriarche de Constantinople, ne consentit à lui donner le diadème qu'après que l'empereur, qu'il soupçon-

nait d'être eutychéen, eut signé une profession de foi, et eut promis de protéger les décrets du concile de Chalcédoine. Cette prétention ne parut pas même extraordinaire; car le sénat, qui pouvait aller en avant, ne l'osa. Au contraire, il ne négligea rien pour engager le patriarche à lever son opposition. Or, si on pensait déjà qu'un hérétique ne peut pas être élevé à l'empire, pourquoi ne penserait-on pas un jour qu'un empereur hérétique peut être déposé?

Tout concourt à la ruine de l'empire.

Telle est la confusion qu'il y avait dans le gouvernement et dans les idées, lorsque les peuples du Nord, qui depuis long-temps se contentaient de piller les frontières, furent poussés par les Huns, et que, forcés de chercher de nouvelles terres, ils s'établirent de gré ou de force dans les provinces romaines, et subjuguèrent enfin l'empire d'Occident. Comme toutes les circonstances s'étaient réunies pour l'agrandissement des Romains, elles se réunirent aussi pour leur ruine; et les disputes de religion, et les guerres civiles, et la corruption des mœurs, et la perte de la discipline militaire, et les vices du gouvernement, et la multitude des ennemis.

FIN DE CE VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

Dans quel esprit on doit étudier la religion. Quelles doivent être à cet égard les études d'un prince. Quelle doit être sa piété. Protection qu'il doit à l'Église.

Sous Simon, les Juifs devinrent indépendans. Sous Jean Hircan, ils font des conquêtes; mais ils sont troublés par la haine réciproque des pharisiens et des saducéens. Aristobule prend le premier le titre de roi, et règne en tyran; et sous Alexandra, qui ne montre que de la faiblesse, Hircan, qu'elle a choisi pour successeur, est forcé de céder à Aristobule, son frère. Pompée rend la couronne à Hircan. Nouveaux troubles. Antoine donne la couronne à Hérode, qui croit s'affermir en répandant le sang. Les prophéties s'accomplissent.

Sous Alexandre, les sectes de la Grèce se répandent en Asie. Elles s'établissent en Égypte sous Ptolémée Soter, sous Philadelphe, qui bâtit le Musée. Sous les successeurs d'Évergète, les philosophes fuient. A leur retour, l'Égypte devint le centre de toutes les sectes. Origine du sincrétisme. Ignorance et superstition des Égyptiens. Conduite de leurs prêtres qui veulent tout concilier. Toutes les sectes. Origine de l'éclectisme. Chef de cette secte. Objet que se proposaient les éclectiques. Leur enthousiasme. Leurs principes absurdes. Ils défendent l'idolâtrie par des allégories. Ils emploient contre la religion chrétienne le mensonge et l'imposture. L'éclectisme n'était qu'un sincrétisme absurde.

Quand et pourquoi les Juifs d'Alexandrie adoptèrent le sincrétisme. Commencement de la vie ascétique parmi les Juifs. Comment les esséniens et les thérapeutes adoptent des idées pythagoriciennes. Les Juifs d'Égypte portent en Judée leurs usages. Manière de vivre des esséniens. Ils éprouvaient ceux qu'ils recevaient. Combien ils étaient attachés à leurs superstitions. Leur doctrine. Les thérapeutes plus contemplatifs que les esséniens et plus enthousiastes. Cette vie ascétique a été admirée avec peu de fondement. Les pharisiens ont embrassé la philosophie mystérieuse et symbolique. Ils ont surchargé la loi d'œuvres surérogatoires. Leur doctrine. Ils subsistent encore sous le nom de rabins. Les saducéens rejetaient les allégories et les interprétations, et s'en tenaient à la lettre de l'Écriture. Ils tombaient dans des erreurs afin de ne pas penser comme les pharisiens. La secte des caraïtes était la plus raisonnable. Les sectes des Juifs étaient unies de communion.

Obstacles qui s'opposaient à la propagation du christianisme. Premier. Les sectes qui divisaient les Juifs. Deuxième. Les caractères de ces sectes. Troisième. Les préjugés des Juifs. Quatrième. L'idée fausse que la plupart se faisaient du Messie. Cinquième. Les faux dieux, dont le culte était cher, principalement aux Romains. Sixième. Les imposteurs alors fort communs. Septième. Le peu d'étonnement que causait le courage des martyrs. Huitième. La prévention contre les Juifs. Neuvième. Le mépris des Juifs pour les chrétiens. Dixième. Les philosophes intéressés à combattre le christianisme. En un mot, tous les préjugés qui régnaient.

LIVRE SEIZIÈME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

mulus. Sous Numa, sans cesser d'être moins brigands, ils deviennent plus superstitieux. Numa ne leur parle pas d'une autre vie. Ses dieux sont l'ouvrage de l'ignorance la plus grossière. La religion toute en cérémonies. Dogme qui s'introduit. Effet de la superstition sur les Romains. Elle ne les portait pas à la paix. Pourquoi les mêmes superstitions ont eu plus d'influence à Rome qu'en Étrurie. Les Romains n'ont jamais pu avoir une idée de la vraie liberté. Après l'expulsion des Tarquins, les patriciens sont seuls souverains. Auparavant les plébéiens avaient une autorité que les usages limitaient. Autorité que le sacerdoce donne aux patriciens. Après l'établisseme du consulat, le gouvernement est une aristocratie héréditaire et tyrannique. Le tribunat devait tôt ou tard ruiner cette puissance. Peu après l'établissement du tribunat, il y eut deux républiques dans Rome. La loi agraire ne servit qu'à l'élévation des tribuns. Les changemens faits dans la forme des comices par centuries leur furent surtout favorables. Comment les patriciens et les plébéiens cessant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat et le peuple. Pendant un temps l'autorité du sénat se maintient sur le respect que le peuple avait pour ce corps. Effets avantageux des dissensions. Comment les dissensions dégénèrent en factions, et produisent l'anarchie. Cette anarchie prépare les citoyens à plier sous le joug d'un maître. Combien les désordres qui s'introduisent dans les comices deviennent favorables aux citoyens ambitieux. Sylla est l'époque où les ambitieux aspirent à la tyrannie Circonstances qui achèvent la ruine de la république. Conduite d'Auguste pour assurer sa puissance. Il accoutume le peuple à l'esclavage. Le despotisme se décèle sous Tibère. Il se montre à découvert sous Caligula. Sous Claude, il met toute l'autorité entre les mains des affranchis. Sous Néron il ose tout. Avidité qui croît avec le luxe. Cette avidité ruine la discipline militaire. Alors la sagesse du prince faisait seule toute la force du gouvernement. C'est de l'usage que les princes justes font de l'autorité que nous devons apprendre quels sont les droits des souverains. Sort des despotes qui mettent toute

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.